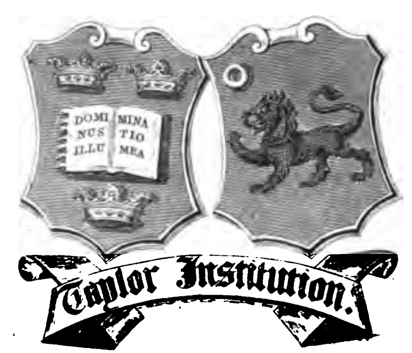



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE DIDEROT.

TOME V.

Cet Ouvrage se trouve aussi à Paris

Chez PARMANTIER, Libraire, quai des Augustins, n° 17.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

ŒUVRES

DE

DENIS DIDEROT.

ROMANS ET CONTES.

TOME I.



A PARIS,

CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 37.

M DCCC XXI.

LES BIJOUX

INDISCRETS.

1748.

AVERTISSEMENT

DES NOUVEAUX ÉDITEURS.

« Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des ro-« mans aux peuples corrompus, » dit l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*. Diderot, son contemporain et long-temps son ami, avait vu les mêmes mœurs, comme lui il en a tracé un tableau aussi vrai qu'animé. Rousseau dit que le titre de son livre est assez décidé pour qu'en l'ouvrant une fille chaste sache à quoi s'en tenir sur la lecture de cet ouvrage; nous en disons autant des *Bijoux indiscrets*, qu'un titre encore plus décidé doit faire rejeter par toute femme qui ne peut avoir d'autre raison que la curiosité pour connaître les mœurs du milieu du siècle dernier.

En 1748, sous la fausse désignation du Monomotapa et sans date, l'on imprima, en Hollande, jusqu'à six éditions des *Bijoux indiscrets*. Les romans de Crébillon le fils étaient alors à la mode. Dans une conversation sur ces ouvrages, entre Diderot et sa maîtresse, celui-ci dit qu'il ne fallait trouver qu'une idée comique, et que le reste n'était rien; madame de Puisieux y voyait plus de difficulté; ses doutes stimulèrent l'amour-propre de Diderot; il s'essaya dans ce genre, et, quinze jours après, il vint en déposer le prix aux pieds de sa maîtresse, que, dans son épître dédicatoire, il désigne sous le nom de *Zima*.

Il est inutile de rappeler que Diderot s'est proposé, dans cet ouvrage, de faire connaître les mœurs dissolues de la cour de Louis xv. Qui ne devinera pas madame de *Pompadour* sous le nom de *Mirzoza?* Il est facile d'aper-

cevoir que la France s'appelle le *Congo*, le maréchal de Richelieu *Sélim*, et toute espèce d'équivoque disparaît quand l'auteur nous transporte à l'Opéra de Banza ; c'est l'Opéra de Paris : on y entend chanter Géliote et la Le Maure ; Mangogul n'est autre que Louis XV, Erguebzed Louis XIV. L'auteur oublie quelquefois le Congo, et nous parle de Paris ; s'il nous fait passer en revue les grands noms de l'antiquité, comme il n'a pas omis de le faire au chapitre XL ; dans le rêve de *Mirzoza* (madame de Pompadour), après avoir nommé et dignement loué Homère, Virgile, Euripide, Pindare, Socrate, Platon, Epicure, Anacréon, il nous montre, comme leur digne rival à tous, celui qui a également brillé dans tous les genres où il s'est essayé, l'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre*, Voltaire, qu'il semble mettre en parallèle avec les noms les plus imposants des Anciens. Est-il rien de plus ingénieux que le tableau de l'académie des sciences de Banza, au chapitre IX, où l'auteur nous rappelle les querelles des physiciens, partagés entre le système de Newton et celui de Descartes ? Ainsi l'on ne peut s'empêcher de retrouver, dans le Vorticose Olibri, l'ingénieux Descartes et ses tourbillons, et de reconnaître, dans l'Attractionnaire Circino, le célèbre Newton.

On verra, dans les *Mémoires historiques*, comment Naigeon, qui juge si sévèrement Diderot, dans son avertissement placé à la suite de *la Religieuse*, le disculpe d'avoir composé les *Bijoux indiscrets*.

Le volume que nous publions est terminé par un conte allégorique, dans lequel on accusa Diderot de s'être moqué du Roi, de sa maîtresse et de ses ministres. Il est vrai de dire que, dans l'*Oiseau blanc*, on pouvait bien remarquer plusieurs allusions malignes aux intrigues qui occupaient alors la cour ; mais aucune attaque directe contre des personnages augustes.

Monsieur de La Harpe, dans sa *Philosophie* du XVIIIe. siècle, est loin de partager l'avis de ceux-ci qui ont dit que, dans ces deux ouvrages, Diderot avait voulu fronder la cour; il voit au contraire dans ces ingénieuses productions les éléments de la plus basse flatterie. C'est pousser la mauvaise foi plus loin que ceux qui ont trouvé dans *les Bijoux* et *l'Oiseau blanc*, des maximes qui ne parviennent pas toujours, sans danger pour leurs auteurs, à l'oreille des rois.

A ZIMA.

Zima, profitez du moment. L'aga Narkis entretient votre mère, et votre gouvernante guette sur un balcon le retour de votre père : prenez, lisez, ne craignez rien. Mais quand on surprendrait *les Bijoux indiscrets* derrière votre toilette, pensez-vous qu'on s'en étonnât? Non Zima, non; on sait que *le Sopha, le Tanzaï* et *les Confessions* (1) ont été sous votre oreiller. Vous hésitez encore? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'ouvrage que vous rougissez d'accepter. « Aglaé, dites-vous, la sage Aglaé!... » Elle-même. Tandis que Zima s'ennuyait ou s'égarait peut-être avec le jeune bonze Alléluia, Aglaé s'amusait innocemment à m'instruire des aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, etc...; me fournissait le peu de traits qui me plaisent dans l'histoire de Mangogul, la revoyait et m'indiquait les moyens de la rendre meilleure; car si Aglaé est une des

(1) *Le Sopha*, de Crébillon fils, 1745. — *Tanzaï et Néadarné*, du même. *Pékin (Paris)*, 1734. — Les *Confessions du Comte de* ***, par Duclos. *Amsterdam*, 1742. Édit[s].

femmes les plus vertueuses et les moins édifiantes du Congo, c'est aussi une des moins jalouses de bel esprit et des plus spirituelles. Zima croirait-elle à présent avoir bonne grâce à faire la scrupuleuse? Encore une fois, Zima, prenez, lisez, et lisez tout : je n'en excepte pas même les discours du *Bijou voyageur* qu'on vous interprétera, sans qu'il en coûte à votre vertu; pourvu que l'interprète ne soit ni votre directeur ni votre amant.

LES BIJOUX
INDISCRETS.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Mangogul.

Hiaouf Zélès Tanzaï régnait depuis long-temps dans la grande Chéchianée; et ce prince voluptueux continuait d'en faire les délices. Acajou, roi de Minutie, avait eu le sort prédit par son père. Zulmis avait vécu. Le comte de.... vivait encore. Splendide, Angola, Misapouf, et quelques autres potentats des Indes et de l'Asie étaient morts subitement. Les peuples, las d'obéir à des souverains imbéciles, avaient secoué le joug de leur postérité; et les descendants de ces monarques malheureux erraient inconnus et presque ignorés dans les provinces de leurs empires. Le petit-fils de l'illustre Schéerazade s'était seul affermi sur le trône; et il était obéi dans le Mogol sous le nom de Schachbaam, lorsque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de plusieurs souverains fut, comme on voit, l'époque funeste de sa naissance.

Erguebzed son père n'appela point les fées autour du berceau de son fils, parce qu'il avait

remarqué que la plupart des princes de son temps, dont ces intelligences femelles avaient fait l'éducation, n'avaient été que des sots. Il se contenta de commander son horoscope à un certain Codindo, personnage meilleur à peindre qu'à connaître.

Codindo était chef du collége des Aruspices de Banza, anciennement la capitale de l'empire. Erguebzed lui faisait une grosse pension, et lui avait accordé, à lui et à ses descendants, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui était excellent cuisinier, un château magnifique sur les frontières du Congo. Codindo était chargé d'observer le vol des oiseaux et l'état du ciel, et d'en faire son rapport à la cour; ce dont il s'acquittait assez mal. S'il est vrai qu'on avait à Banza les meilleures pièces de théâtre et les salles de spectacles les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique, en revanche, on y avait le plus beau collége du monde, et les plus mauvaises prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui voulait au palais d'Erguebzed, partit fort embarrassé de sa personne; car le pauvre homme ne savait non plus lire aux astres que vous et moi : on l'attendait avec impatience. Les principaux seigneurs de la cour s'étaient rendus dans l'appartement de la grande sultane. Les femmes, parées magnifiquement, environnaient le berceau de l'enfant. Les courtisans s'empressaient à féliciter Erguebzed sur les grandes choses qu'il allait sans doute apprendre

de son fils. Erguebzed était père, et il trouvait tout naturel qu'on distinguât dans les traits informes d'un enfant ce qu'il serait un jour. Enfin Codindo arriva. « Approchez, lui dit Erguebzed : lorsque « le ciel m'accorda le prince que vous voyez, je fis « prendre avec soin l'instant de sa naissance, et « l'on a dû vous en instruire. Parlez sincèrement « à votre maître, et annoncez-lui hardiment les « destinées que le ciel réserve à son fils. »

Très magnanime sultan, répondit Codindo, le prince né de parents non moins illustres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes et de fortunées : mais j'en imposerais à votre hautesse, si je me parais devant elle d'une science que je n'ai point. Les astres se lèvent et se couchent pour moi comme pour les autres hommes; et je n'en suis pas plus éclairé sur l'avenir, que le plus ignorant de vos sujets.

« Mais, reprit le sultan, n'êtes-vous pas astro- « logue? » Magnanime prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

« Eh! que diable êtes-vous donc? lui répliqua le « vieux mais bouillant Erguebzed. Aruspice!... Oh! « parbleu, je n'imaginais pas que vous en eussiez « eu la pensée. Croyez-moi, seigneur Codindo, « laissez manger en repos vos poulets, et pro- « noncez sur le sort de mon fils, comme vous « fîtes dernièrement sur le rhume de la perruche « de ma femme. »

A l'instant Codindo tira de sa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ses yeux, tourna et retourna ses besicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, et prononça : que le règne du jeune prince serait heureux s'il était long.

« Je vous entends, reprit Erguebzed : mon fils « exécutera les plus belles choses du monde, s'il « en a le temps. Mais, morbleu, ce que je veux « qu'on me dise, c'est s'il en aura le temps. Que « m'importe à moi, lorsqu'il sera mort, qu'il eût « été le plus grand prince du monde s'il eût vécu? « Je vous appelle pour avoir l'horoscope de mon « fils, et vous me faites son oraison funèbre. »

Codindo répondit au prince qu'il était fâché de n'en pas savoir davantage; mais qu'il suppliait sa hautesse de considérer que c'en était bien assez pour le peu de temps qu'il était devin. En effet, le moment d'auparavant qu'était Codindo?

CHAPITRE II.

Éducation de Mangogul.

Je passerai légèrement sur les premières années de Mangogul. L'enfance des princes est la même que celle des autres hommes, à cela près qu'il est donné aux princes de dire une infinité de jolies choses avant que de savoir parler. Aussi le fils d'Erguebzed avait à peine quatre ans, qu'il avait

fourni la matière d'un Mangogulana. Erguebzed qui était homme de sens, et qui ne voulait pas que l'éducation de son fils fût aussi négligée que la sienne l'avait été, appela de bonne heure auprès de lui, et retint à sa cour, par des pensions considérables, ce qu'il y avait de grands hommes en tout genre dans le Congo; peintres, philosophes, poètes, musiciens, architectes, maîtres de danse, de mathématiques, d'histoire, maîtres en fait d'armes, etc. Grâce aux heureuses dispositions de Mangogul, et aux leçons continuelles de ses maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un jeune prince a coutume d'apprendre dans les quinze premières années de sa vie, et sut, à l'âge de vingt ans, boire, manger et dormir aussi parfaitement qu'aucun potentat de son âge.

Erguebzed, à qui le poids des années commençait à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'empire, effrayé des troubles qui le menaçaient, plein de confiance dans les qualités supérieures de Mangogul, et pressé par des sentiments de religion, pronostics certains de la mort prochaine, ou de l'imbécillité des grands, descendit du trône pour y placer son fils; et ce bon prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'administration la plus juste dont il fût mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut donc l'an du monde 1,500,000,003,200,001, de l'empire du Congo le 3,900,000,700,03, que

commença le règne de Mangogul, le 1,234,500 de sa race en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ses ministres, des guerres à soutenir, et le maniement des affaires, l'instruisirent en fort peu de temps de ce qui lui restait à savoir au sortir des mains de ses pédagogues; et c'était quelque chose.

Cependant Mangogul acquit en moins de dix années la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des villes, agrandit son empire, pacifia ses provinces, répara le désordre de ses finances, fit refleurir les sciences et les arts, éleva des édifices, s'immortalisa par d'utiles établissements, raffermit et corrigea la législation, institua même des académies; et, ce que son université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans son sérail que grand sur le trône. Il ne s'avisa point de régler sa conduite sur les usages ridicules de son pays. Il brisa les portes du palais habité par ses femmes; il en chassa ces gardes injurieux de leur vertu; il s'en fia prudemment à elles-mêmes de leur fidélité : on entrait aussi librement dans leurs appartements que dans aucun couvent de chanoinesses de Flandres; et on y était sans doute aussi sage. Le bon sultan que ce fut! il n'eut jamais de pareil que dans quelques romans français. Il était doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaisirs, fait pour eux, et ren-

fermait dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avait eu dans celle de tous ses prédécesseurs ensemble.

On juge bien qu'avec un si rare mérite, beaucoup de femmes aspirèrent à sa conquête : quelques unes réussirent. Celles qui manquèrent son cœur, tâchèrent de s'en consoler avec les grands de sa cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premières. Je ne m'amuserai point à détailler les qualités et les charmes de Mirzoza; l'ouvrage serait sans fin, et je veux que cette histoire en ait une.

CHAPITRE III.

Qu'on peut regarder comme le premier de cette histoire.

Mirzoza fixait Mangogul depuis plusieurs années. Ces amants s'étaient dit et répété mille fois tout ce qu'une passion violente suggère aux personnes qui ont le plus d'esprit. Ils en étaient venus aux confidences; et ils se seraient fait un crime de se dérober la circonstance de leur vie la plus minutieuse. Ces suppositions singulières : « Si le « ciel qui m'a placé sur le trône m'eût fait naître « dans un état obscur, eussiez-vous daigné des- « cendre jusqu'à moi, Mirzoza m'eût-elle couronné? « Si Mirzoza venait à perdre le peu de charmes « qu'on lui trouve, Mangogul l'aimerait-il tou- « jours? » Ces suppositions, dis-je, qui exercent les amants ingénieux, brouillent quelquefois les

amants délicats, et font mentir si souvent les amants les plus sincères, étaient usées pour eux.

La favorite, qui possédait au souverain degré le talent si nécessaire et si rare de bien narrer, avait épuisé l'histoire scandaleuse de Banza. Comme elle avait peu de tempérament, elle n'était pas toujours disposée à recevoir les caresses du sultan, ni le sultan toujours d'humeur à lui en proposer. Enfin il y avait des jours où Mangogul et Mirzoza avaient peu de chose à dire, presque rien à faire, et où, sans s'aimer moins, ils ne s'amusaient guère. Ces jours étaient rares; mais il y en avait, et il en vint un.

Le sultan était étendu nonchalamment sur une duchesse, vis-à-vis de la favorite qui faisait des nœuds sans dire mot. Le temps ne permettait pas de se promener. Mangogul n'osait proposer un piquet; il y avait près d'un quart-d'heure que cette situation maussade durait, lorsque le sultan dit en bâillant à plusieurs reprises : « Il faut avouer « que Géliote a chanté comme un ange; » et que votre hautesse s'ennuie à périr, ajouta la favorite. « Non, madame, reprit Mangogul en bâillant à « demi; le moment où l'on vous voit n'est jamais « celui de l'ennui. »

Il ne tenait qu'à vous que cela fût galant, répliqua Mirzoza; mais vous rêvez, vous êtes distrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous? « Je ne sais, » dit le sultan. Et moi je devine, continua la favo-

rite. J'avais dix-huit ans lorsque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit et quatre font vingt-deux. Me voilà bien vieille. Mangogul sourit de ce calcul. Mais si je ne vaux plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très bonne pour le conseil. La variété des amusements qui vous suivent n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà, prince, votre maladie. « Je ne conviens pas que vous ayez « rencontré, dit Mangogul; mais en cas que cela « fût, y sauriez-vous quelque remède? » Mirzoza répondit au sultan, après avoir rêvé un moment, que sa hautesse lui avait paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisait des aventures galantes de la ville, qu'elle regrettait de n'en plus avoir à lui raconter, ou de n'être pas mieux instruite de celles de sa cour; qu'elle aurait essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux. « Je « le crois bon, dit Mangogul; mais qui sait les « histoires de toutes ces folles? et quand on les « saurait, qui me les réciterait comme vous? » Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce soit qui vous les raconte, je suis sûre que votre hautesse gagnera plus par le fond qu'elle ne perdra par la forme. « J'imaginerai avec vous, si vous vou- « lez, les aventures des femmes de ma cour, fort « plaisantes, dit Mangogul; mais le fussent-elles « cent fois davantage, qu'importe, s'il est impos-

« sible de les apprendre ? » Il pourrait y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza : mais je pense que c'est tout. Le génie Cucufa, votre parent et votre ami, a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez-vous ? « Ah ! joie de mon cœur, s'écria le « sultan, vous êtes admirable ! Je ne doute point « que le génie n'emploie tout son pouvoir en ma « faveur. Je vais de ce pas m'enfermer dans mon « cabinet, et l'évoquer. »

Alors Mangogul se leva, baisa la favorite sur l'œil gauche, selon la coutume du Congo, et partit.

CHAPITRE IV.

Évocation du Génie.

Le génie Cucufa est un vieil hypocondriaque, qui craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande Pagode, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager et crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps cousu dans un sac, les flancs serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, et la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort ; mais on croirait qu'il contemple. Il n'a pour toute compagnie qu'un hibou qui sommeille

à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, et des chauves-souris qui voltigent autour de sa tête : on l'évoque en récitant au son d'une cloche le premier verset de l'office nocturne des bramines ; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, et part. Figurez-vous un vieux camaldule (1) porté dans les airs par deux gros chats-huants qu'il tiendrait par les pates : ce fut dans cet équipage que Cucufa apparut au sultan ! « Que « la bénédiction de Brama soit céans, » dit-il en s'abattant. *Amen*, répondit le prince. « Que vou-« lez-vous, mon fils ? » Une chose fort simple, dit Mangogul ; me procurer quelques plaisirs aux dépens des femmes de ma cour. « Eh ! mon fils, « répliqua Cucufa, vous avez à vous seul plus « d'appétit que tout un couvent de bramines. Que « prétendez-vous faire de ce troupeau de folles ? » Savoir d'elles les aventures qu'elles ont et qu'elles ont eues ; et puis c'est tout. « Mais cela est impos-« sible, dit le génie ; vouloir que des femmes con-« fessent leurs aventures, cela n'a jamais été et ne « sera jamais. » Il faut pourtant que cela soit, ajouta le sultan. A ces mots, le génie se grattant l'oreille et peignant par distraction sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver : sa méditation fut courte. « Mon fils, dit-il à Mangogul, je vous « aime ; vous serez satisfait. » A l'instant il plongea sa main droite dans une poche profonde, pratiquée

(1) *Camaldules*, religieux qui suivent la règle de saint Benoît. Édit[s].

sous son aisselle, au côté gauche de sa robe, et en tira avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de Saint-Hubert (1). « Vous voyez bien cet « anneau, dit-il au sultan; mettez-le à votre doigt, « mon fils. Toutes les femmes sur lesquelles vous « en tournerez le chaton, raconteront leurs intri- « gues à voix haute, claire et intelligible : mais « n'allez pas croire au moins que c'est par la bouche « qu'elles parleront. » Et par où donc, ventre-saint-gris! s'écria Mangogul, parleront-elles donc? « Par « la partie la plus franche qui soit en elles, et la « mieux instruite des choses que vous desirez « savoir, dit Cucufa; par leurs bijoux. » Par leurs bijoux, reprit le sultan, en s'éclatant de rire : en voilà bien d'une autre. Des bijoux parlants! cela est d'une extravagance inouïe. « Mon fils, dit le « génie, j'ai bien fait d'autres prodiges en faveur « de votre grand-père; comptez donc sur ma pa- « role. Allez, et que Brama vous bénisse. Faites « un bon usage de votre secret, et songez qu'il est « des curiosités mal placées. » Cela dit, le cafard hochant de la tête, se raffubla de son capuchon, reprit ses chats-huants par les pates, et disparut dans les airs.

(1) On sait que la bague et la clef de saint Hubert ont la vertu de guérir de la rage. Édit[s].

CHAPITRE V.

Dangereuse tentation de Mangogul.

A peine Mangogul fut-il en possession de l'anneau mystérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier essai sur la favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les bijoux des femmes sur lesquelles on en tournait le chaton, il avait encore celle de rendre invisible la personne qui le portait au petit doigt. Ainsi Mangogul pouvait se transporter en un clin-d'œil en cent endroits où il n'était point attendu, et voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoin; il n'avait qu'à mettre sa bague, et dire : Je veux être là; à l'instant il y était. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza qui n'attendait plus le sultan, s'était fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de son oreiller, et s'aperçut à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle était assoupie. « Bon, dit-il, « elle dort : changeons vite l'anneau de doigt, « reprenons notre forme, tournons le chaton sur « cette belle dormeuse, et réveillons un peu son « bijou.... Mais qu'est-ce qui m'arrête?.... je trem« ble.... se pourrait-il que Mirzoza.... non, cela « n'est pas possible; Mirzoza m'est fidèle. Éloi« gnez-vous, soupçons injurieux, je ne veux point,

« je ne dois point vous écouter. » Il dit et porta ses doigts sur l'anneau; mais les en écartant aussi promptement que s'il eût été de feu, il s'écria en lui-même : « Que fais-je, malheureux! je brave « les conseils de Cucufa. Pour satisfaire une sotte « curiosité, je vais m'exposer à perdre ma maî- « tresse et la vie.... Si son bijou s'avisait d'extra- « vaguer, je ne la verrais plus, et j'en mourrais « de douleur. Et qui sait ce qu'un bijou peut avoir « dans l'ame? » L'agitation de Mangogul ne lui permettait guère de s'observer : il prononça ces dernières paroles un peut haut, et la favorite s'éveilla.... « Ah! prince, lui dit-elle, moins sur- « prise que charmée de sa présence, vous voilà! « pourquoi ne vous a-t-on point annoncé? Est-ce « à vous d'attendre mon réveil? »

Mangogul répondit à la favorite, en lui communiquant le succès de l'entrevue de Cucufa, lui montra l'anneau qu'il en avait reçu, et ne lui cacha rien de ses propriétés. « Ah! quel secret « diabolique vous a-t-il donné là? s'écria Mirzoza. « Mais, prince, comptez-vous en faire quelque « usage? » Comment, ventrebleu! dit le sultan, si j'en veux faire usage? Je commence par vous, si vous me raisonnez. La favorite à ces terribles mots, pâlit, trembla, se remit, et conjura le sultan par Brama et par toutes les Pagodes des Indes et du Congo, de ne point éprouver sur elle un secret qui marquait peu de confiance en sa fidélité. « Si

« j'ai toujours été sage, continua-t-elle, mon bijou « ne dira mot, et vous m'aurez fait une injure que « je ne vous pardonnerai jamais : s'il vient à parler, « je perdrai votre estime et votre cœur, et vous « en serez au désespoir. Jusqu'à présent vous vous « êtes, ce me semble, assez bien trouvé de notre « liaison; pourquoi s'exposer à la rompre ? Prince, « croyez-moi, profitez des avis du génie; il a de « l'expérience, et les avis de génies sont toujours « bons à suivre. »

C'est ce que je me disais à moi-même, lui répondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée : cependant si vous eussiez dormi deux minutes de plus, je ne sais ce qui en serait arrivé.

« Ce qui en serait arrivé, dit Mirzoza, c'est que « mon bijou ne vous aurait rien appris, et que « vous m'auriez perdue pour toujours. »

Cela peut-être, reprit Mangogul; mais à présent que je vois tout le danger que j'ai couru, je vous jure par la Pagode éternelle, que vous serez exceptée du nombre de celles sur lesquelles je tournerai ma bague.

Mirzoza prit alors un air assuré, et se mit à plaisanter d'avance aux dépens des bijoux que le prince allait mettre à la question. « Le bijou de « Cydalyse, disait-elle, a bien des choses à ra« conter; et s'il est aussi indiscret que sa maîtresse, « il ne s'en fera guère prier. Celui d'Haria n'est « plus de ce monde; et votre hautesse n'en ap-

« prendra que des contes de ma grand'mère. Pour « celui de Glaucé, je le crois bon à consulter : « elle est coquette et jolie. » Et c'est justement par cette raison, répliqua le sultan, que son bijou sera muet. « Adressez-vous donc, repartit la sul- « tane, à celui de Phédime; elle est galante et « laide. » Oui, continua le sultan; et si laide, qu'il faut être aussi méchante que vous pour l'accuser d'être galante. Phédime est sage; c'est moi qui vous le dis, et qui en sais quelque chose. « Sage tant qu'il vous plaira, reprit la favorite; « mais elle a de certains yeux gris qui disent le « contraire. » Ses yeux en ont menti, répondit brusquement le sultan; vous m'impatientez avec votre Phédime : ne dirait-on pas qu'il n'y ait que ce bijou à questionner? « Mais peut-on, sans « offenser votre hautesse, ajouta Mirzoza, lui de- « mander quel est celui qu'elle honorera de son « choix? » Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'est ainsi qu'on appelle dans le Congo la grande sultane). Nous n'en manquerons pas si tôt, et lorsque nous serons ennuyés des bijoux de ma cour, nous pourrons faire un tour à Banza : peut-être trouverons-nous ceux des bourgeoises plus raisonnables que ceux des duchesses. « Prince, dit Mirzoza, je connais « un peu les premières, et je peux vous assurer « qu'elles ne sont que plus circonspectes. » Bientôt nous en saurons des nouvelles : mais je ne peux

m'empêcher de rire, continua Mangogul, quand je me figure l'embarras et la surprise de ces femmes aux premiers mots de leurs bijoux; ah, ah, ah. Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande sultane, et que je ne ferai point usage de mon anneau que vous n'y soyez. « Prince, « au moins, dit Mirzoza, je compte sur la parole « que vous m'avez donnée. » Mangogul sourit de ses alarmes, lui réitéra ses promesses, y joignit quelques caresses, et se retira.

CHAPITRE VI.

Premier essai de l'anneau.

ALCINE.

Mangogul se rendit le premier chez la grande sultane; il y trouva toutes les femmes occupées d'un cavagnole (1): il parcourut des yeux celles dont la réputation était faite, résolu d'essayer son anneau sur une d'elles, et il ne fut embarrassé que du choix. Il était incertain par qui commencer, lorsqu'il aperçut dans une croisée une jeune dame du palais de la Manimonbanda : elle badinait avec son époux; ce qui parut singulier au sultan, car il y avait plus de huit jours qu'ils étaient mariés : ils s'étaient montrés dans la même loge à l'Opéra,

(1) *Cavagnole*, jeu de hasard. Édit^s^.

et dans la même calèche au petit cours ou au bois de Boulogne ; ils avaient achevé leurs visites, et l'usage les dispensait de s'aimer, et même de se rencontrer. « Si ce bijou, disait Mangogul en lui-« même, est aussi fou que sa maîtresse, nous « allons avoir un monologue réjouissant. » Il en était là du sien, quand la favorite parut. « Soyez « la bien venue, lui dit le sultan à l'oreille. J'ai « jeté mon plomb en vous attendant. » Et sur qui? lui demanda Mirzoza. « Sur ces gens que vous « voyez folâtrer dans cette croisée, » lui répondit Mangogul du coin de l'œil. Bien débuté, reprit la favorite.

Alcine (c'est le nom de la jeune dame) était vive et jolie. La cour du sultan n'avait guère de femmes plus aimables, et n'en avait aucune de plus galante. Un émir du sultan s'en était entêté. On ne lui laissa point ignorer ce que la chronique avait publié d'Alcine; il en fut alarmé, mais il suivit l'usage : il consulta sa maîtresse sur ce qu'il en devait penser. Alcine lui jura que ces calomnies étaient les discours de quelques fats qui se seraient tus, s'ils avaient eu des raisons de parler : qu'au reste il n'y avait rien de fait, et qu'il était le maître d'en croire tout ce qu'il jugerait à propos. Cette réponse assurée convainquit l'émir amoureux de l'innocence de sa maîtresse. Il conclut, et prit le titre d'époux d'Alcine avec toutes ses prérogatives.

Le sultan tourna sa bague sur elle. Un grand éclat de rire, qui était échappé à Alcine à propos de quelques discours saugrenus que lui tenait son époux, fut brusquement syncopé par l'opération de l'anneau; et l'on entendit aussitôt murmurer sous ses jupes : « Me voilà donc titré; vraiment « j'en suis fort aise; il n'est rien tel que d'avoir un « rang. Si l'on eût écouté mes premiers avis, on « m'eût trouvé mieux qu'un émir : mais un émir « vaut encore mieux que rien. » A ces mots, toutes les femmes quittèrent le jeu, pour chercher d'où partait la voix. Ce mouvement fit un grand bruit. « Silence, dit Mangogul; ceci mérite attention. » On se tut, et le bijou continua : « Il faut qu'un « époux soit un hôte bien important, à en juger « par les précautions que l'on prend pour le rece- « voir. Que de préparatifs! quelle profusion d'eau « de myrte! Encore une quinzaine de ce régime, « et c'était fait de moi; je disparaissais, et mon- « sieur l'émir n'avait qu'à chercher gîte ailleurs, « ou qu'à m'embarquer pour l'île Jonquille. » Ici mon auteur dit que toutes les femmes pâlirent, se regardèrent sans mot dire, et tinrent un sérieux qu'il attribue à la crainte que la conversation ne s'engageât et ne devînt générale. « Cependant, « continua le bijou d'Alcine, il m'a semblé que « l'émir n'avait pas besoin qu'on y fît tant de fa- « çons; mais je reconnais ici la prudence de ma « maîtresse; elle mit les choses au pis aller; et je

« fus traité pour monsieur comme pour son petit « écuyer. »

Le bijou allait continuer ses extravagances, lorsque le sultan, s'apercevant que cette scène étrange scandalisait la pudique Manimonbanda, interrompit l'orateur en retournant sa bague. L'émir avait disparu aux premiers mots du bijou de sa femme. Alcine, sans se déconcerter, simula quelque temps un assoupissement ; cependant les femmes chuchetaient (1) qu'elle avait des vapeurs. « Eh oui, « dit un petit-maître, des vapeurs ! Cicogne les « nomme histériques ; c'est comme qui dirait des « choses qui viennent de la région inférieure. Il a « pour cela un élixir divin ; c'est un principe, prin- « cipiant, principié, qui ravive.... qui.... je le « proposerai à madame. » On sourit de ce persiflage, et notre cynique reprit : « Rien n'est plus « vrai, mesdames ; j'en ai usé, moi qui vous parle, « pour une déperdition de substance. » Une déperdition de substance ! Monsieur le marquis, reprit une jeune personne ; et qu'est-ce que cela ? « Ma- « dame, répondit le marquis, c'est un de ces petits « accidents fortuits qui arrivent.... Eh ! mais tout « le monde connaît cela. »

Cependant l'assoupissement simulé finit. Alcine se mit au jeu aussi intrépidement que si son bijou n'eût rien dit, ou que s'il eût dit les plus belles choses du monde. Elle fut même la seule qui joua

(1) Chuchetaient et non chuchotaient. Édit[s].

sans distraction. Cette séance lui valut des sommes considérables. Les autres ne savaient ce qu'elles faisaient, ne reconnaissaient plus leurs figures, oubliaient leurs numéros, négligeaient leurs avantages, arrosaient à contre-temps et commettaient cent autres bévues, dont Alcine profitait. Enfin, le jeu finit, et chacun se retira.

Cette aventure fit grand bruit à la cour, à la ville et dans tout le Congo. Il en courut des épigrammes : le discours du bijou d'Alcine fut publié, revu, corrigé, augmenté et commenté par les agréables de la cour. On chansonna l'émir; sa femme fut immortalisée. On se la montrait aux spectacles; elle était courue dans les promenades; on s'attroupait autour d'elle, et elle entendait bourdonner à ses côtés : « Oui, la voilà; c'est elle-« même; son bijou a parlé pendant plus de deux « heures de suite. » Alcine soutint sa réputation nouvelle avec un sang-froid admirable. Elle écouta tous ces propos, et beaucoup d'autres, avec une tranquillité que les autres femmes n'avaient point. Elles s'attendaient à tout moment à quelque indiscrétion de la part de leurs bijoux; mais l'aventure du chapitre suivant acheva de les troubler.

Lorsque le cercle s'était séparé, Mangogul avait donné la main à la favorite, et l'avait remise dans son appartement. Il s'en manquait beaucoup qu'elle eût cet air vif et enjoué, qui ne l'abandonnait guère. Elle avait perdu considérablement au jeu,

et l'effet du terrible anneau l'avait jetée dans une rêverie dont elle n'était pas encore bien revenue. Elle connaissait la curiosité du sultan, et elle ne comptait pas assez sur les promesses d'un homme moins amoureux que despotique, pour être libre de toute inquiétude. « Qu'avez-vous, délices de « mon ame ? lui dit Mangogul ; je vous trouve « rêveuse. » J'ai joué, lui répondit Mirzoza, d'un guignon qui n'a point d'exemple ; j'ai perdu la possibilité : j'avais douze tableaux ; je ne crois pas qu'ils aient marqué trois fois. « Cela est désolant, « répondit Mangogul : mais que pensez-vous de « mon secret ? » Prince, lui dit la favorite, je persiste à le tenir pour diabolique ; il vous amusera sans doute ; mais cet amusement aura des suites funestes. Vous allez jeter le trouble dans toutes les maisons, détromper des maris, désespérer des amants, perdre des femmes, déshonorer des filles, et faire cent autres vacarmes. Ah ! prince, je vous conjure.... « Eh ! jour de Dieu, dit Man-« gogul, vous moralisez comme Nicole ! je vou-« drais bien savoir à propos de quoi l'intérêt de « votre prochain vous touche aujourd'hui si vive-« ment. Non, madame, non ; je conserverai mon « anneau. Et que m'importent à moi ces maris « détrompés, ces amants désespérés, ces femmes « perdues, ces filles déshonorées, pourvu que je « m'amuse ? Suis-je donc sultan pour rien ? A de-« main, madame ; il faut espérer que les scènes

« qui suivront seront plus comiques que la pre-« mière, et qu'insensiblement vous y prendrez « goût. » Je n'en crois rien, seigneur, reprit Mirzoza. « Et moi je vous réponds que vous trouverez « des bijoux plaisants, et si plaisants, que vous « ne pourrez vous défendre de leur donner au-« dience. Et où en seriez-vous donc, si je vous « les députais en qualité d'ambassadeurs? Je vous « sauverai, si vous voulez, l'ennui de leurs haran-« gues; mais pour le récit de leurs aventures, « vous l'entendrez de leur bouche ou de la mienne. « C'est une chose décidée; je n'en peux rien ra-« battre; prenez sur vous de vous familiariser avec « ces nouveaux discoureurs. » A ces mots, il l'embrassa, et passa dans son cabinet, réfléchissant sur l'épreuve qu'il venait de faire, et remerciant dévotieusement le génie Cucufa.

CHAPITRE VII.

Second essai de l'anneau.

LES AUTELS.

Il y avait pour le lendemain un petit souper chez Mirzoza. Les personnes nommées s'assemblèrent de bonne heure dans son appartement. Avant le prodige de la veille, on s'y rendait par goût; ce soir, on n'y vint que par bienséance:

toutes les femmes eurent un air contraint, et ne parlèrent qu'en monosyllabes; elles étaient aux aguets, et s'attendaient à tout moment que quelque bijou se mêlerait de la conversation. Malgré la démangeaison qu'elles avaient de mettre sur le tapis la mésaventure d'Alcine, aucune n'osa prendre sur soi d'en entamer le propos; ce n'est pas qu'on fût retenu par sa présence: quoique comprise dans la liste du souper, elle ne parut point; on devina qu'elle avait la migraine. Cependant, soit qu'on redoutât moins le danger, parce que de toute la journée on n'avait entendu parler que des bouches, soit qu'on feignît de s'enhardir, la conversation, qui languissait, s'anima; les femmes les plus suspectes composèrent leur maintien, jouèrent l'assurance; et Mirzoza demanda au courtisan Zégris, s'il n'y avait rien d'intéressant. « Madame, répondit Zégris, on vous avait fait part « du prochain mariage de l'aga Chazour avec la « jeune Sibérine; je vous annonce que tout est « rompu. » A quel propos? interrompit la favorite. « A propos d'une voix étrange, continua « Zégris, que Chazour dit avoir entendue à la toi« lette de sa princesse; depuis hier, la cour du sul« tan est pleine de gens qui vont prêtant l'oreille, « dans l'espérance de surprendre, je ne sais com« ment, des aveux qu'assurément on n'a nulle en« vie de leur faire. »

Mais cela est fou, répliqua la favorite: le mal-

heur d'Alcine, si c'en est un, n'est rien moins qu'avéré; on n'a point encore approfondi....

« Madame, interrompit Zelmaïde, je l'ai en-
« tendu très-distinctement; elle a parlé sans ou-
« vrir la bouche; les faits ont été bien articulés;
« et il n'était pas trop difficile de deviner d'où par-
« tait ce son extraordinaire. Je vous avoue que
« j'en serais morte à sa place. »

Morte! reprit Zégris; on survit à d'autres accidents. « Comment, s'écria Zelmaïde, en est-il un
« plus terrible que l'indiscrétion d'un bijou? il n'y
« a donc plus de milieu. Il faut ou renoncer à la ga-
« lanterie, ou se résoudre à passer pour galante. »

En effet, dit Mirzoza, l'alternative est cruelle.
« Non, madame, non, reprit une autre; vous
« verrez que les femmes prendront leur parti. On
« laissera parler les bijoux tant qu'ils voudront,
« et l'on ira son train sans s'embarrasser du qu'en
« dira-t-on. Et qu'importe, après tout, que ce
« soit le bijou d'une femme ou son amant qui soit
« indiscret? en sait-on moins les choses? »

Tout bien considéré, continua une troisième, si les aventures d'une femme doivent être divulguées, il vaut mieux que ce soit par son bijou que par son amant.

L'idée est singulière, dit la favorite; et vraie, reprit celle qui l'avait hasardée; car prenez garde que pour l'ordinaire un amant est mécontent, avant que de devenir indiscret, et dès lors tenté

de se venger en outrant les choses : au lieu qu'un bijou parle sans passion, et n'ajoute rien à la vérité.

« Pour moi, reprit Zelmaïde, je ne suis point « de cet avis; c'est moins ici l'importance des dé- « positions qui perd le coupable, que la force du « témoignage. Un amant qui déshonore par ses « discours l'autel sur lequel il a sacrifié, est une « espèce d'impie qui ne mérite aucune croyance : « mais si l'autel élève la voix, que répondre? »

Que l'autel ne sait ce qu'il dit, répliqua la seconde. Monima rompit le silence qu'elle avait gardé jusque-là, pour dire d'un ton traîné et d'un air nonchalant : « Ah! que mon autel, puisque autel « y a, parle ou se taise, je ne crains rien de ses « discours. »

Mangogul entrait à l'instant, et les dernières paroles de Monima ne lui échappèrent point. Il tourne sa bague sur elle, et l'on entendit son bijou s'écrier : « N'en croyez rien; elle ment. » Ses voisines s'entre-regardant, se demandèrent à qui appartenait le bijou qui venait de répondre. Ce n'est pas le mien, dit Zelmaïde; ni le mien, dit une autre; ni le mien, dit Monima; ni le mien, dit le sultan. Chacune, et la favorite comme les autres, se tint sur la négative.

Le sultan profitant de cette incertitude, et s'adressant aux dames : « Vous avez donc des autels? « leur dit-il; eh bien! comment sont-ils fêtés? » Tout en parlant il tourna successivement, mais

avec promptitude, sa bague sur toutes les femmes, à l'exception de Mirzoza; et chaque bijou répondant à son tour, on entendit sur différents tons : « Je suis fréquenté, délabré, délaissé, parfumé, « fatigué, mal servi, ennuyé, etc. » Tous dirent leur mot, mais si brusquement, qu'on n'en put faire au juste l'application. Leur jargon, tantôt sourd et tantôt glapissant, accompagné des éclats de rire de Mangogul et de ses courtisans, fit un bruit d'une espèce nouvelle. Les femmes convinrent, avec un air très-sérieux, que cela était fort plaisant. « Comment, dit le sultan; mais nous « sommes trop heureux que les bijoux veuillent « bien parler notre langue, et faire la moitié des « frais de la conversation. La société ne peut que « gagner infiniment à cette duplication d'organes. « Nous parlerons aussi peut-être, nous autres « hommes, par ailleurs que par la bouche. Que « sait-on ? ce qui s'accorde si bien avec les bijoux, « pourrait être destiné à les interroger et à leur « répondre : cependant mon anatomiste pense au- « trement. »

CHAPITRE VIII.

Troisième essai de l'anneau.

LE PETIT SOUPER.

On servit, on soupa, on s'amusa d'abord aux dépens de Monima : toutes les femmes accusaient unanimement son bijou d'avoir parlé le premier ; et elle aurait succombé sous cette ligue, si le sultan n'eût pris sa défense. « Je ne prétends point, disait-il, « que Monima soit moins galante que Zelmaïde, « mais je crois son bijou plus discret. D'ailleurs, « lorsque la bouche et le bijou d'une femme se « contredisent, lequel croire ? » Seigneur, répondit un courtisan, j'ignore ce que les bijoux diront par la suite ; mais jusqu'à présent ils ne se sont expliqués que sur un chapitre qui leur est très-familier. Tant qu'ils auront la prudence de ne parler que de ce qu'ils entendent, je les croirai comme des oracles. « On pourrait, dit Mirzoza, « en consulter de plus sûrs. » Madame, reprit Mangogul, quel intérêt auraient ceux-ci de déguiser la vérité ? Il n'y aurait qu'une chimère d'honneur qui pût les y porter ; mais un bijou n'a point de ces chimères : ce n'est pas là le lieu des préjugés. « Une chimère d'honneur ! dit Mirzoza ; « des préjugés ! si votre hautesse était exposée aux

« mêmes inconvénients que nous, elle sentirait « que ce qui intéresse la vertu n'est rien moins « que chimérique. » Toutes les dames, enhardies par la réponse de la sultane, soutinrent qu'il était superflu de les mettre à de certaines épreuves; et Mangogul, qu'au moins ces épreuves étaient presque toujours dangereuses.

Ces propos conduisirent au vin de Champagne; on s'y livra, on se mit en pointe; et les bijoux s'échauffèrent : c'était l'instant où Mangogul s'était proposé de recommencer ses malices. Il tourna sa bague sur une jeune femme fort enjouée, assise assez proche de lui, et placée en face de son époux; et l'on entendit s'élever de dessous la table un bruit plaintif, une voix faible et languissante qui disait : « Ah! que je suis harassé! je n'en puis plus, je « suis sur les dents. » Comment, de par la Pagode Pongo Sabiam, s'écria Husseim, le bijou de ma femme parle; et que peut-il dire?.... Nous allons entendre, répondit le sultan.... « Prince, vous « me permettrez de n'être pas du nombre de ses « auditeurs, répliqua Husseim; et s'il lui échap- « pait quelques sottises, votre hautesse pense- « t-elle?.... » Je pense que vous êtes fou, répondit le sultan, de vous alarmer pour le caquet d'un bijou : ne sait-on pas une bonne partie de ce qu'il pourra dire, et ne devine-t-on pas le reste? Asseyez-vous donc, et tâchez de vous amuser.

Husseim s'assit, et le bijou de sa femme se mit

à jaser comme une pie. « Aurai-je toujours ce « grand flandrin de Valanto? s'écria-t-il. J'en ai « vu qui finissaient, mais celui-ci.... » A ces mots, Husseim se leva comme un furieux, se saisit d'un couteau, s'élança à l'autre bord de la table, et perçait le sein de sa femme, si ses voisins ne l'eussent retenu. « Husseim, lui dit le sultan, vous faites « trop de bruit; on n'entend rien. Ne dirait-on « pas que le bijou de votre femme soit le seul qui « n'ait pas le sens commun? Et où en seraient ces « dames, si leurs maris étaient de votre humeur? « Comment, vous voilà désespéré pour une misé- « rable petite aventure d'un Valanto, qui ne finis- « sait pas! Remettez-vous à votre place, prenez « votre parti en galant homme, songez à vous « observer, et à ne pas manquer une seconde fois « à un prince qui vous admet à ses plaisirs. »

Tandis qu'Husseim, dissimulant sa rage, s'appuyait sur le dos d'une chaise, les yeux fermés, et la main appliquée sur le front, le sultan tournait subitement son anneau, et le bijou continuait: « Je m'accommoderais assez du jeune page de Va- « lanto; mais je ne sais quand il commencera. En « attendant que l'un commence et que l'autre « finisse, je prends patience avec le bramine Egon. « Il est hideux, il faut en convenir; mais son ta- « lent est de finir et de recommencer. Oh, qu'un « bramine est un grand homme! »

Le bijou en était à cette exclamation, lors-

qu'Husseim rougit de s'affliger pour une femme qui n'en valait pas la peine, et se mit à rire avec le reste de la compagnie; mais il la gardait bonne à son épouse. Le souper fini, chacun reprit la route de son hôtel, excepté Husseim, qui conduisit sa femme dans une maison de filles voilées, et l'y renferma. Mangogul, instruit de sa disgrâce, la visita. Il trouva toute la maison occupée à la consoler, mais plus encore à lui tirer le sujet de son exil. « C'est pour une vétille, leur disait-elle, « que je suis ici. Hier à souper chez le sultan, on « avait fouetté le Champagne, sablé le Tockai; on « ne savait plus guère ce que l'on disait, lorsque « mon bijou s'est avisé de babiller. Je ne sais quels « ont été ses propos; mais mon époux en a pris de « l'humeur. »

Assurément, madame, il a tort, lui répondaient les nonains; on ne se fâche point ainsi pour des bagatelles.... Comment, votre bijou a parlé! Mais parle-t-il encore? Ah! que nous serions charmées de l'entendre! Il ne peut s'exprimer qu'avec esprit et grâce. Elles furent satisfaites; car le sultan tourna son anneau sur la pauvre recluse, et son bijou les remercia de leurs politesses, leur protestant au demeurant, que, quelque charmé qu'il fût de leur compagnie, il s'accommoderait mieux de celle d'un bramine.

Le sultan profita de l'occasion pour apprendre quelques particularités de la vie de ces filles. Sa

bague interrogea le bijou d'une jeune recluse nommée Cléanthis; et le bijou prétendu virginal confessa deux jardiniers, un bramine et trois cavaliers; et raconta comme quoi, à l'aide d'une médecine et de deux saignées, elle avait évité de donner du scandale. Zéphirine avoua, par l'organe de son bijou, qu'elle devait au petit commissionnaire de la maison le titre honorable de mère. Mais une chose qui étonna le sultan, c'est que, quoique ces bijoux séquestrés s'expliquassent en termes fort indécents, les vierges à qui ils appartenaient les écoutaient sans rougir; ce qui lui fit conjecturer que, si l'on manquait d'exercice dans ces retraites, on y avait en revanche beaucoup de spéculation.

Pour s'en éclaircir, il tourna son anneau sur une novice de quinze à seize ans. « Flora, répondit son « bijou, a lorgné plus d'une fois à travers la grille « un jeune officier. Je suis sûr qu'elle avait du goût « pour lui : son petit doigt me l'a dit. » Mal en prit à Flora. Les anciennes la condamnèrent à deux mois de silence et de discipline; et ordonnèrent des prières, pour que les bijoux de la communauté demeurassent muets.

CHAPITRE IX.

État de l'académie des sciences de Banza.

Mangogul avait à peine abandonné les recluses entre lesquelles je l'avais laissé, qu'il se répandit à Banza que toutes les filles de la congrégation du coccix de Brama parlaient par le bijou. Ce bruit, que le procédé violent d'Husseim accréditait, piqua la curiosité des savants. Le phénomène fut constaté; et les esprits forts commencèrent à chercher dans les propriétés de la matière l'explication d'un fait qu'ils avaient d'abord traité d'impossible. Le caquet des bijoux produisit une infinité d'excellents ouvrages; et ce sujet important enfla les recueils des académies de plusieurs mémoires qu'on peut regarder comme les derniers efforts de l'esprit humain.

Pour former et perpétuer celle des sciences de Banza, on avait appelé, et l'on appelait sans cesse ce qu'il y avait d'hommes éclairés dans le Congo, le Monoémugi, le Béléguanze et les royaumes circonvoisins. Elle embrassait, sous différents titres, toutes les personnes distinguées dans l'histoire naturelle, la physique, les mathématiques, et la plupart de celles qui promettaient de s'y distinguer un jour. Cet essaim d'abeilles infatigables

travaillait sans relâche à la recherche de la vérité; et chaque année le public recueillait, dans un volume rempli de découvertes, les fruits de leurs travaux.

Elle était alors divisée en deux factions, l'une composée des vorticoses, et l'autre des attractionnaires. Olibri, habile géomètre et grand physicien, fonda la secte des vorticoses. Circino, habile physicien et grand géomètre, fut le premier attractionnaire. Olibri et Circino se proposèrent l'un et l'autre d'expliquer la nature. Les principes d'Olibri ont au premier coup d'œil une simplicité qui séduit : ils satisfont en gros aux principaux phénomènes; mais ils se démentent dans les détails. Quant à Circino, il semble partir d'une absurdité : mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux, qui ruinent le système d'Olibri, affermissent le sien. Il suit une route obscure à l'entrée, mais qui s'éclaire à mesure qu'on avance. Celle, au contraire, d'Olibri, claire à l'entrée, va toujours en s'obscurcissant. La philosophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être disciple de l'autre, sans avoir beaucoup d'intelligence et d'étude. On entre sans préparation dans l'école d'Olibri; tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'est ouverte qu'aux premiers géomètres. Les tourbillons d'Olibri sont à la portée de tous les esprits. Les forces centrales de Circino ne sont faites que pour les algébristes

du premier ordre. Il y aura donc toujours cent vorticoses contre un attractionnaire; et un attractionnaire vaudra toujours cent vorticoses. Tel était aussi l'état de l'académie des sciences de Banza, lorsqu'elle agita la matière des Bijoux indiscrets.

Ce phénomène donnait peu de prise; il échappait à l'attraction : la matière subtile n'y venait guère. Le directeur avait beau sommer ceux qui avaient quelques idées, de les communiquer, un silence profond régnait dans l'assemblée. Enfin le vorticose Persiflo, dont on avait des traités sur une infinité de sujets qu'il n'avait point entendus, se leva, et dit : « Le fait, messieurs, pourrait bien « tenir au système du monde : je le soupçonnerais « d'avoir en gros la même cause que les marées. « En effet, remarquez que nous sommes aujour- « d'hui dans la pleine lune de l'équinoxe; mais « avant que de compter sur ma conjecture, il faut « entendre ce que les bijoux diront le mois pro- « chain. »

On haussa les épaules. On n'osa pas lui représenter qu'il raisonnait comme un bijou; mais comme il a de la pénétration, il s'aperçut tout d'un coup qu'on le pensait.

L'attractionnaire Réciproco prit la parole, et ajouta : « Messieurs, j'ai des tables déduites d'une « théorie sur la hauteur des marées dans tous les « ports du royaume. Il est vrai que les observa- « tions donnent un peu le démenti à mes calculs;

« mais j'espère que cet inconvénient sera réparé « par l'utilité qu'on en tirera, si le caquet des bi- « joux continue de cadrer avec les phénomènes du « flux et reflux. »

Un troisième se leva, s'approcha de la planche, traça sa figure, et dit : Soit un bijou A B, etc....

Ici l'ignorance des traducteurs nous a frustrés d'une démonstration que l'auteur africain nous avait conservée sans doute. A la suite d'une lacune de deux pages ou environ, on lit : Le raisonnement de Réciproco parut démonstratif; et l'on convint, sur les essais qu'on avait de sa dialectique, qu'il parviendrait un jour à déduire que les femmes doivent parler aujourd'hui par le bijou, de ce qu'elles ont entendu de tout temps par l'oreille.

Le docteur Orcotome, de la tribu des anatomistes, dit ensuite : « Messieurs, j'estime qu'il se- « rait plus à propos d'abandonner un phénomène, « que d'en chercher la cause dans des hypothèses « en l'air. Quant à moi, je me serais tu, si je n'avais « eu que des conjectures futiles à vous proposer; « mais j'ai examiné, étudié, réfléchi. J'ai vu des « bijoux dans le paroxysme ; et je suis parvenu, à « l'aide de la connaissance des parties et de l'expé- « rience, à m'assurer que celle que nous appe- « lons en grec le *delphus*, a toutes les propriétés « de la trachée, et qu'il y a des sujets qui peuvent « parler aussi bien par le bijou que par la bouche. « Oui, messieurs, le *delphus* est un instrument à

« corde et à vent, mais beaucoup plus à corde qu'à « vent. L'air extérieur qui s'y porte fait proprement « l'office d'un archet sur les fibres tendineuses des « ailes que j'appellerai rubans ou cordes vocales. « C'est la douce collision de cet air et des cordes « vocales qui les oblige à frémir ; et c'est par leurs « vibrations plus ou moins promptes qu'elles ren- « dent différents sons. La personne modifie ces sons « à discrétion, parle, et pourrait même chanter.

« Comme il n'y a que deux rubans ou cordes « vocales, et qu'elles sont sensiblement de la même « longueur, on me demandera sans doute com- « ment elles suffisent pour donner la multitude « des tons graves et aigus, forts et faibles, dont la « voix humaine est capable. Je réponds, en sui- « vant la comparaison de cet organe aux instru- « ments de musique, que leur allongement et « accourcissement suffisent pour produire ces « effets.

« Que ces parties soient capables de distension « et de contraction, c'est ce qu'il est inutile de « démontrer dans une assemblée de savants de « votre ordre ; mais qu'en conséquence de cette « distension et contraction, le *delphus* puisse ren- « dre des sons plus ou moins aigus, en un mot, « toutes les inflexions de la voix et les tons du « chant, c'est un fait que je me flatte de mettre « hors de doute. C'est à l'expérience que j'en appel- « lerai. Oui, messieurs, je m'engage à faire rai-

« sonner, parler, et même chanter devant vous,
« et *delphus* et bijoux. »

Ainsi harangua Orcotome, ne se promettant pas moins que d'élever les bijoux au niveau des trachées d'un de ses confrères, dont la jalousie avait attaqué vainement les succès.

CHAPITRE X.

Moins savant et moins ennuyeux que le précédent.

Suite de la séance académique.

Il parut, aux difficultés qu'on proposa à Orcotome, en attendant ses expériences, qu'on trouvait ses idées moins solides qu'ingénieuses. « Si les bi-
« joux ont la faculté naturelle de parler, pourquoi,
« lui dit-on, ont-ils tant attendu pour en faire
« usage? S'il était de la bonté de Brama, à qui il
« a plu d'inspirer aux femmes un si violent desir
« de parler, de doubler en elles les organes de la
« parole, il est bien étrange qu'elles aient ignoré
« ou négligé si long-temps ce don précieux de la
« nature. Pourquoi le même bijou n'a-t-il parlé
« qu'une fois? pourquoi n'ont-ils parlé tous que
« sur la même matière? Par quel mécanisme se
« fait-il qu'une des bouches se tait forcément,
« tandis que l'autre parle? D'ailleurs, ajoutait-on,
« à juger du caquet des bijoux par les circonstances

« dans lesquelles la plupart d'entre eux ont parlé, « et par les choses qu'ils ont dites, il y a tout lieu « de croire qu'il est involontaire, et que ces parties « auraient continué d'être muettes, s'il eût été dans « la puissance de celles qui les portaient de leur « imposer silence. »

Orcotome se mit en devoir de satisfaire à ces objections, et soutint que les bijoux ont parlé de tout temps; mais si bas, que ce qu'ils disaient était quelquefois à peine entendu, même de celles à qui ils appartenaient; qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient haussé le ton de nos jours, qu'on a poussé la liberté de la conversation au point qu'on peut, sans impudence et sans indiscrétion, s'entretenir des choses qui leur sont le plus familières; que, s'ils n'ont parlé haut qu'une fois, il ne faut pas en conclure que cette fois sera la seule; qu'il y a bien de la différence entre être muet et garder le silence; que, s'ils n'ont tous parlé que de la même matière, c'est qu'apparemment c'est la seule dont ils aient des idées; que ceux qui n'ont point encore parlé parleront; que s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à dire, ou qu'ils sont mal conformés, ou qu'ils manquent d'idées ou de termes.

En un mot, continua-t-il, prétendre qu'il était de la bonté de Brama d'accorder aux femmes le moyen de satisfaire le desir violent qu'elles ont de parler, en multipliant en elles les organes de la parole, c'est convenir que, si ce bienfait entraînait

à sa suite des inconvénients, il était de sa sagesse de les prévenir; et c'est ce qu'il a fait, en contraignant une des bouches à garder le silence, tandis que l'autre parle. Il n'est déjà que trop incommode pour nous que les femmes changent d'avis d'un instant à l'autre : qu'eût-ce donc été, si Brama leur eût laissé la facilité d'être de deux sentiments contradictoires en même temps? D'ailleurs, il n'a été donné de parler que pour se faire entendre : or, comment les femmes qui ont bien de la peine à s'entendre avec une seule bouche, se seraient-elles entendues en parlant avec deux?

Orcotome venait de répondre à beaucoup de choses; mais il croyait avoir satisfait à tout; il se trompait. On le pressa, et il était prêt à succomber, lorsque le physicien Cimonaze le secourut. Alors la dispute devint tumultueuse : on s'écarta de la question, on se perdit, on revint, on se perdit encore, on s'aigrit, on cria, on passa des cris aux injures, et la séance académique finit.

CHAPITRE XI.

Quatrième essai de l'anneau.

L'ÉCHO.

Tandis que le caquet des bijoux occupait l'académie, il devint dans les cercles la nouvelle du

jour, et la matière du lendemain et de plusieurs autres jours : c'était un texte inépuisable. Aux faits véritables on en ajoutait de faux; tout passait : le prodige avait rendu tout croyable. On vécut dans les conversations plus de six mois là-dessus.

Le sultan n'avait éprouvé que trois fois son anneau; cependant on débita dans un cercle de dames qui avaient le tabouret chez la Manimonbanda, le discours du bijou d'une présidente, puis celui d'une marquise : ensuite on révéla les pieux secrets d'une dévote; enfin ceux de bien des femmes qui n'étaient pas là; et Dieu sait les propos qu'on fit tenir à leurs bijoux : les gravelures n'y furent pas épargnées; des faits on en vint aux réflexions. « Il faut avouer, dit une des dames, que « ce sortilége (car c'en est un jeté sur les bijoux) « nous tient dans un état cruel. Comment! être « toujours en appréhension d'entendre sortir de « soi une voix impertinente! » Mais, madame, lui répondit une autre, cette frayeur nous étonne de votre part : quand un bijou n'a rien de ridicule à dire, qu'importe qu'il se taise ou qu'il parle? « Il « importe tant, reprit la première, que je donnerais « sans regret la moitié de mes pierreries pour « être assurée que le mien se taira. » En vérité, lui répliqua la seconde, il faut avoir de bonnes raisons de ménager les gens, pour acheter si cher leur discrétion. « Je n'en ai pas de meilleures qu'une « autre, repartit Céphise; cependant je ne m'en

« dédis pas. Vingt mille écus pour être tranquille, « ce n'est pas trop; car je vous dirai franchement « que je ne suis pas plus sûre de mon bijou que « de ma bouche : or, il m'est échappé bien des « sottises en ma vie. J'entends tous les jours tant « d'aventures incroyables dévoilées, attestées, dé- « taillées par des bijoux, qu'en en retranchant les « trois quarts, le reste suffirait pour déshonorer. « Si le mien était seulement la moitié aussi men- « teur que tous ceux-là, je serais perdue. N'était-ce « donc pas assez que notre conduite fût en la puis- « sance de nos bijoux, sans que notre réputation « dépendît encore de leurs discours? » Quant à moi, répondit vivement Ismène, sans m'embarquer dans des raisonnements sans fin, je laisse aller les choses leur train. Si c'est Brama qui fait parler les bijoux, comme mon bramine me l'a prouvé, il ne souffrira point qu'ils mentent : il y aurait de l'impiété à assurer le contraire. Mon bijou peut donc parler quand et tant qu'il voudra : que dira-il, après tout?

On entendit alors une voix sourde qui semblait sortir de dessous terre, et qui répondit comme par écho : « *Bien des choses.* » Ismène ne s'imaginant point d'où venait la réponse, s'emporta, apostropha ses voisines, et fit durer l'amusement du cercle. Le sultan, ravi de ce qu'elle prenait le change, quitta son ministre, avec qui il conférait à l'écart, s'approcha d'elle, et lui dit : « Prenez garde, madame,

« que vous n'ayez admis autrefois dans votre con-
« fidence quelqu'une de ces dames, et que leurs
« bijoux n'aient la malice de rappeler des histoires
« dont le vôtre aurait perdu le souvenir. »

En même temps tournant et retournant sa bague à propos, Mangogul établit entre la dame et son bijou, un dialogue assez singulier. Ismène, qui avait toujours assez bien mené ses petites affaires, et qui n'avait jamais eu de confidentes, répondit au sultan que tout l'art des médisants serait ici superflu. « *Peut-être,* répondit la voix inconnue. » Comment! peut-être? reprit Ismène piquée de ce doute injurieux. Qu'aurais-je à craindre d'eux?.... « *Tout, s'ils en savaient autant que moi.* » Et que savez-vous? « *Bien des choses, vous dis-je.* » Bien des choses, cela annonce beaucoup, et ne signifie rien. Pourriez-vous en détailler quelques unes? « *Sans doute.* » Et dans quel genre encore? Ai-je eu des affaires de cœur? « *Non.* » Des intrigues? des aventures? « *Tout justement.* » Et avec qui, s'il vous plaît? avec des petits-maîtres, des militaires, des sénateurs? « *Non.* » Des comédiens? « *Non.* » Vous verrez que ce sera avec mes pages, mes laquais, mon directeur, ou l'aumônier de mon mari. « *Non.* » Monsieur l'imposteur, vous voilà donc à bout? « *Pas tout-à-fait.* » Cependant, je ne vois plus personne avec qui l'on puisse avoir des aventures. Est-ce avant, est-ce après mon mariage? répondez donc, impertinent. « *Ah! ma-*

« *dame, treve d'invectives, s'il vous plaît; ne forcez* « *point le meilleur de vos amis à quelques mauvais* « *procédés.* » Parlez, mon cher; dites, dites tout; j'estime aussi peu vos services, que je crains peu votre indiscrétion : expliquez-vous, je vous le permets; je vous en somme. « *A quoi me réduisez-vous,* « *Ismène?* » ajouta le bijou, en poussant un profond soupir. A rendre justice à la vertu. « *Eh bien,* « *vertueuse Ismène, ne vous souvient-il plus du* « *jeune Osmin, du sangiac Zégris* (1), *de votre* « *maître de danse Alaziel, de votre maître de mu-* « *sique Almoura?* » Ah, quelle horreur! s'écria Ismène; j'avais une mère trop vigilante, pour m'exposer à de pareils désordres; et mon mari, s'il était ici, attesterait qu'il m'a trouvée telle qu'il me desirait. « *Eh oui,* reprit le bijou, *grâce au* « *secret d'Alcine, votre intime.* »

Cela est d'un ridicule si extravagant et si grossier, répondit Ismène, qu'on est dispensée de le repousser. Je ne sais, continua-t-elle, quel est le bijou de ces dames qui se prétend si bien instruit de mes affaires; mais il vient de raconter des choses dont le mien ignore jusqu'au premier mot. « Madame, lui répondit Céphise, je puis vous assu« rer que le mien s'est contenté d'écouter. » Les autres femmes en dirent autant, et l'on se mit au jeu, sans connaître précisément l'interlocuteur de la conversation que je viens de rapporter.

(1) *Sangiac*, titre de dignité en Turquie. ÉDIT[s].

CHAPITRE XII.

Cinquième essai de l'anneau.

LE JEU.

La plupart des femmes qui faisaient la partie de la Manimonbanda jouaient avec acharnement; et il ne fallait point avoir la sagacité de Mangogul pour s'en apercevoir. La passion du jeu est une des moins dissimulées; elle se manifeste, soit dans le gain, soit dans la perte, par des symptômes frappants. « Mais d'où leur vient cette fureur? se « disait-il en lui-même; comment peuvent-elles « se résoudre à passer les nuits autour d'une table « de pharaon, à trembler dans l'attente d'un as « ou d'un sept? cette frénésie altère leur santé « et leur beauté, quand elles en ont; sans comp- « ter les désordres où je suis sûr qu'elle les préci- « pite. J'aurais bien envie, dit-il tout bas à Mir- « zoza, de faire ici un coup de ma tête. » Et quel est ce beau coup de tête que vous méditez? lui demanda la favorite. « Ce serait, lui répondit « Mangogul, de tourner mon anneau sur la plus « effrénée de ces brelandières, de questionner son « bijou, de transmettre par cet organe un bon « avis à tous ces maris imbéciles qui laissent ris- « quer à leurs femmes l'honneur et la fortune de « leur maison, sur une carte ou sur un dé. »

Je goûte fort cette idée, lui répliqua Mirzoza; mais sachez, prince, que la Manimonbanda vient de jurer par ses Pagodes, qu'il n'y aurait plus de cercle chez elle, si elle se trouvait encore une fois exposée à l'impudence des Engastrimuthes. « Com- « ment avez-vous dit, délices de mon ame? » interrompit le sultan. J'ait dit, lui répondit la favorite, le nom que la pudique Manimonbanda donne à toutes celles dont les bijoux savent parler. « Il est de l'invention de son sot de bramine, qui « se pique de savoir le grec et d'ignorer le con- « geois, répliqua le sultan : cependant, n'en dé- « plaise à la Manimonbanda et à son chapelain, « je desirerais interroger le bijou de Manille; et « il serait à propos que l'interrogatoire se fît ici, « pour l'édification du prochain. » Prince, si vous m'en croyez, dit Mirzoza, vous épargnerez ce désagrément à la grande sultane : vous le pouvez sans que votre curiosité ni la mienne y perdent. Que ne vous transportez-vous chez Manille? « J'irai, « puisque vous le voulez, » dit Mangogul. Mais à quelle heure? lui demanda la sultane. « Sur le « minuit, » répondit le sultan. A minuit elle joue, dit la favorite. « J'attendrai donc jusqu'à deux « heures, » reprit Mangogul. Prince, vous n'y pensez pas, répliqua Mirzoza; c'est la plus belle heure du jour pour les joueuses. Si votre hautesse m'en croit, elle prendra Manille dans son premier somme, entre sept et huit.

Mangogul suivit le conseil de Mirzoza, et visita Manille sur les sept heures. Ses femmes allaient la mettre au lit. Il jugea, à la tristesse qui régnait sur son visage, qu'elle avait joué de malheur : elle allait, venait, s'arrêtait, levait les yeux au ciel, frappait du pied, s'appuyait les poings sur les yeux, et marmottait entre ses dents quelque chose que le sultan ne put entendre. Ses femmes, qui la déshabillaient, suivaient en tremblant tous ses mouvements; et si elles parvinrent à la coucher, ce ne fut pas sans avoir essuyé des brusqueries, et même pis. Voilà donc Manille au lit, n'ayant fait pour toute prière du soir que quelques imprécations contre un maudit as venu sept fois de suite en perte. Elle eut à peine les yeux fermés, que Mangogul tourna sa bague sur elle. A l'instant son bijou s'écria douloureusement : « Pour le coup « je suis repic et capot. » Le sultan sourit de ce que chez Manille tout parlait jeu, jusqu'à son bijou. « Non, continua le bijou, je ne jouerai jamais « contre Abidul; il ne sait que tricher. Qu'on ne « me parle plus de Darès; on risque avec lui des « coups de malheur. Ismal est assez beau joueur; « mais ne l'a pas qui veut. C'était un trésor que « Mazulim, avant que d'avoir passé par les mains « de Crissa. Je ne connais point de joueur plus « capricieux que Zulmis. Rica l'est moins; mais « le pauvre garçon est à sec. Que faire de Lazuli? « la plus jolie femme de Banza ne lui ferait pas

« jouer gros. Le mince joueur que Molli! en vé-
« rité la désolation s'est mise parmi les joueurs;
« et bientôt l'on ne saura plus avec qui faire sa
« partie.»

Après cette jérémiade, le bijou se jeta sur les coups singuliers dont il avait été témoin, et s'épuisa sur la constance et les ressources de sa maîtresse dans les revers. « Sans moi, dit-il, Manille se serait
« ruinée vingt fois : tous les trésors du sultan n'au-
« raient point acquitté les dettes que j'ai payées.
« En une séance au brelan, elle perdit contre un
« financier et un abbé plus de dix mille ducats : il
« ne lui restait que ses pierreries; mais il y avait
« trop peu de temps que son mari les avait déga-
« gées pour oser les risquer. Cependant elle avait
« pris des cartes, et il lui était venu un de ces jeux
« séduisants que la fortune vous envoie lorsqu'elle
« est sur le point de vous égorger : on la pressait
« de parler. Manille regardait ses cartes, mettait
« la main dans sa bourse, d'où elle était bien cer-
« taine de ne rien tirer; revenait à son jeu, l'exa-
« minait encore, et ne décidait rien. » Madame va-t-elle enfin? lui dit le financier. « Oui, va, dit-
« elle.... va.... va, mon bijou. » Pour combien? reprit Turcarès. « Pour cent ducats, » dit Manille. L'abbé se retira; le bijou lui parut trop cher. Turcarès topa : Manille perdit, et paya.

« La sotte vanité de posséder un bijou titré,
« piqua Turcarès : il s'offrit de fournir au jeu de

« ma maîtresse, à condition que je servirais à ses « plaisirs : ce fut aussitôt une affaire arrangée. Mais « comme Manille jouait gros, et que son financier « n'était pas inépuisable, nous vîmes bientôt le « fond de ses coffres.

« Ma maîtresse avait apprêté le pharaon le plus « brillant : tout son monde était invité : on ne « devait ponter qu'aux ducats. Nous comptions « sur la bourse de Turcarès; mais le matin de ce « grand jour, ce faquin nous écrivit qu'il n'avait « pas un sou, et nous laissa dans le dernier des « embarras : il fallait s'en tirer, et il n'y avait pas « un moment à perdre. Nous nous rabattîmes sur « un vieux chef de bramines, à qui nous vendîmes « bien cher quelques complaisances qu'il sollicitait « depuis un siècle. Cette séance lui coûta deux fois « le revenu de son bénéfice.

« Cependant Turcarès revint au bout de quel-« ques jours. Il était désespéré, disait-il, que « madame l'eût pris au dépourvu : il comptait « toujours sur ses bontés. Mais vous comptez mal, « mon cher, lui répondit Manille; décemment je « ne peux plus vous recevoir. Quand vous étiez en « état de prêter, on savait dans le monde pourquoi « je vous souffrais; mais à présent que vous n'êtes « bon à rien, vous me perdriez d'honneur.

« Turcarès fut piqué de ce discours, et moi aussi; « car c'était peut-être le meilleur garçon de Banza. « Il sortit de son assiette ordinaire, pour faire en-

« tendre à Manille qu'elle lui coûtait plus que trois « filles d'Opéra qui l'auraient amusé davantage. Ah! « s'écria-t-il douloureusement, que ne m'en tenais-« je à ma petite lingère! cela m'aimait comme une « folle : je la faisais si aise avec un taffetas! Ma-« nille, qui ne goûtait pas les comparaisons, l'inter-« rompit d'un ton à le faire trembler, et lui ordonna « de sortir sur-le-champ. Turcarès la connaissait; « et il aima mieux s'en retourner paisiblementpar « l'escalier, que de passer par les fenêtres.

« Manille emprunta dans la suite d'un autre « bramine qui venait, disait-elle, la consoler dans « ses malheurs ; l'homme saint succéda au finan-« cier; et nous le remboursâmes de ses consola-« tions en même monnaie. Elle me perdit encore « d'autres fois; et l'on sait que les dettes du jeu « sont les seules qu'on paye dans le monde.

« S'il arrive à Manille de jouer heureusement, « c'est la femme du Congo la plus régulière. A son « jeu près, elle met dans sa conduite une réforme « qui surprend; on ne l'entend point jurer; elle « fait bonne chère, paye sa marchande de modes « et ses gens, donne à ses femmes, dégage quel-« quefois ses nippes, et caresse son danois et son « époux; mais elle hasarde trente fois par mois ces « heureuses dispositions et son argent sur un as « de pique. Voilà la vie qu'elle a menée, qu'elle « mènera; et Dieu sait combien de fois encore je « serai mis en gage. »

Ici le bijou se tut, et Mangogul alla se reposer. On l'éveilla sur les cinq heures du soir; et il se rendit à l'Opéra, où il avait promis à la favorite de se trouver.

CHAPITRE XIII.

Sixième essai de l'anneau.

DE L'OPÉRA DE BANZA.

De tous les spectacles de Banza, il n'y avait que l'Opéra qui se soutînt. Utmiutsol et Uremifasolasiututut, musiciens célèbres, dont l'un commençait à vieillir, et l'autre ne faisait que de naître, occupaient alternativement la scène lyrique. Ces deux auteurs originaux avaient chacun leurs partisans : les ignorants et les barbons tenaient tous pour Utmiutsol; la jeunesse et les virtuoses étaient pour Uremifasolasiututut; et les gens de goût, tant jeunes que barbons, faisaient grand cas de tous les deux.

Uremifasolasiututut, disaient ces derniers, est excellent lorsqu'il est bon; mais il dort de temps en temps : et à qui cela n'arrive-t-il pas? Utmiutsol est plus soutenu, plus égal : il est rempli de beautés; cependant il n'en a point dont on ne trouve des exemples, et même plus frappants, dans son rival, en qui l'on remarque des traits qui lui sont propres, et qu'on ne rencontre que dans ses ouvrages.

Le vieux Utmiutsol est simple, naturel, uni, trop uni quelquefois : et c'est sa faute. Le jeune Uremifasolasiututut est singulier, brillant, composé, savant, trop savant quelquefois : mais c'est peut-être la faute de son auditeur; l'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de toutes ses pièces; l'autre a fait autant d'ouvertures que de pièces; et toutes passent pour des chefs-d'œuvre. La nature conduisait Utmiutsol dans les voies de la mélodie; l'étude et l'expérience ont découvert à Uremifasolasiututut les sources de l'harmonie. Qui sut déclamer, et qui récitera jamais comme l'ancien? qui nous fera des ariettes légères, des airs voluptueux et des symphonies de caractère comme le moderne? Utmiutsol a seul entendu le dialogue. Avant Uremifasolasiututut, personne n'avait distingué les nuances délicates qui séparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du passionné, le passionné du lascif : quelques partisans de ce dernier prétendent même que si le dialogue d'Utmiutsol est supérieur au sien, c'est moins à l'inégalité de leurs talents qu'il faut s'en prendre, qu'à la différence des poètes qu'ils ont employés....... « Lisez, lisez, s'écrient-ils, la scène de *Dardanus* (1), « et vous serez convaincu que si l'on donne de « bonnes paroles à Uremifasolasiututut, les scènes « charmantes d'Utmiutsol renaîtront. » Quoi qu'il

(1) *Dardanus*, opéra de la Bruère, mis en musique par Rameau, et représenté le jeudi 19 novembre 1739. Édit^s.

en soit, de mon temps toute la ville courait aux tragédies de celui-ci, et l'on s'étouffait aux ballets de celui-là.

On donnait alors à Banza un excellent ouvrage d'Uremifasolasiututut, qu'on n'aurait jamais représenté qu'en bonnet de nuit, si la sultane favorite n'eût eu la curiosité de le voir : encore l'indisposition périodique des bijoux favorisa-t-elle la jalousie des petits violons, et fit-elle manquer l'actrice principale. Celle qui la doublait avait la voix moins belle; mais comme elle dédommageait par son jeu, rien n'empêcha le sultan et la favorite d'honorer ce spectacle de leur présence.

Mirzoza était arrivée; Mangogul arrive; la toile se lève : on commence. Tout allait à merveille; la Chevalier avait fait oublier la Le Maure, et l'on en était au quatrième acte, lorsque le sultan s'avisa, dans le milieu d'un chœur qui durait trop à son gré, et qui avait déjà fait bâiller deux fois la favorite, de tourner sa bague sur toutes les chanteuses. On ne vit jamais sur la scène un tableau d'un comique plus singulier. Trente filles restèrent muettes tout à coup : elles ouvraient de grandes bouches, et gardaient les attitudes théâtrales qu'elles avaient auparavant. Cependant leurs bijoux s'égosillaient à force de chanter, celui-ci un pont-neuf, celui-là un vaudeville polisson, un autre une parodie fort indécente, et tous des extravagances relatives à leurs caractères. On entendait

d'un côté, *oh! vraiment ma commère oui* : de l'autre, *quoi, douze fois!* Ici, *qui me baise? est-ce Blaise?* Là, *rien, père Cyprien, ne vous retient.* Tous enfin se montèrent sur un ton si haut, si baroque et si fou, qu'ils formèrent le chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant et le plus ridicule qu'on eût entendu devant et depuis celui des..... no...... d..... on..... (Le manuscrit s'est trouvé corrompu dans cet endroit.)

Cependant l'orchestre allait toujours son train, et les ris du parterre, de l'amphithéâtre et des loges se joignirent au bruit des instruments et aux chants des bijoux, pour combler la cacophonie.

Quelques unes des actrices craignant que leurs bijoux, las de fredonner des sottises, ne prissent le parti d'en dire, se jetèrent dans les coulisses; mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul, persuadé que le public n'en apprendrait rien de nouveau, retourna sa bague. Aussitôt les bijoux se turent, les ris cessèrent, le spectacle se calma, la pièce reprit, et s'acheva paisiblement. La toile tomba; la sultane et le sultan disparurent; et les bijoux de nos actrices se rendirent où ils étaient attendus, pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en riaient, les femmes s'en alarmaient, les bonzes s'en scandalisaient, et la tête en tournait aux académiciens. Mais qu'en disait Orcotome? Orcotome triomphait. Il avait annoncé dans un de ses

mémoires, que les bijoux chanteraient infailliblement; ils venaient de chanter : et ce phénomène, qui déroutait ses confrères, était un nouveau trait de lumière pour lui, et achevait de confirmer son système.

CHAPITRE XIV.

Expériences d'Orcotome.

C'était le quinze de la lune de..... qu'Orcotome avait lu son mémoire à l'académie, et communiqué ses idées sur le caquet des bijoux. Comme il y annonçait de la manière la plus assurée des expériences infaillibles, répétées plusieurs fois, et toujours avec succès, le grand nombre en fut ébloui. Le public conserva quelque temps les impressions favorables qu'il avait reçues, et Orcotome passa pendant six semaines entières pour avoir fait d'assez belles découvertes.

Il n'était question, pour achever son triomphe, que de répéter en présence de l'académie les fameuses expériences qu'il avait tant prônées. L'assemblée convoquée à ce sujet fut des plus brillantes. Les ministres s'y rendirent : le sultan même ne dédaigna pas de s'y trouver; mais il garda l'invisible.

Comme Mangogul était grand faiseur de mono-

logues, et que la futilité des conversations de son temps l'avait entiché de l'habitude du soliloque : « Il faut, disait-il en lui-même, qu'Orcotome soit « un fieffé charlatan, ou le génie, mon protecteur, « un grand sot. Si l'académicien, qui n'est assuré- « ment pas un sorcier, peut rendre la parole à des « bijoux morts, le génie qui me protége avait « grand tort de faire un pacte, et de donner son « ame au diable pour la communiquer à des bijoux « pleins de vie. »

Mangogul s'embarrassait dans ces réflexions, lorsqu'il se trouva dans le milieu de son académie. Orcotome eut, comme on voit, pour spectateurs, tout ce qu'il y avait à Banza de gens éclairés sur la matière des bijoux. Pour être content de son auditoire, il ne lui manqua que de le contenter : mais le succès de ses expériences fut des plus malheureux. Orcotome prenait un bijou, y appliquait la bouche, soufflait à perte d'haleine, le quittait, le reprenait, en essayait un autre ; car il en avait apporté de tout âge, de toute grandeur, de tout état, de toute couleur : mais il avait beau souffler, on n'entendait que des sons inarticulés, et fort différents de ceux qu'il promettait.

Il se fit alors un murmure qui le déconcerta pour un moment, mais il se remit, et allégua que de pareilles expériences ne se faisaient pas aisément devant un aussi grand nombre de personnes ; et il avait raison.

Mangogul indigné se leva, partit, et reparut en un clin d'œil chez la sultane favorite. « Eh bien ! « prince, lui dit-elle en l'apercevant, qui l'em- « porte de vous ou d'Orcotome? car ses bijoux « ont fait merveilles, il n'en faut pas douter. » Le sultan fit quelques tours en long et en large, sans lui répondre. « Mais, reprit la favorite, votre hau- « tesse me paraît mécontente. — Ah ! madame, « répliqua le sultan, la hardiesse de cet Orcotome « est incomparable. Qu'on ne m'en parle plus.... « Que direz-vous, races futures, lorsque vous « apprendrez que le grand Mangogul faisait cent « mille écus de pension à de pareilles gens, tandis « que de braves officiers qui avaient arrosé de leur « sang les lauriers qui lui ceignaient le front, en « étaient réduits à quatre cents livres de rente ?.... « Ah ! ventre-bleu, j'enrage ! J'ai pris de l'humeur « pour un mois. »

En cet endroit Mangogul se tut, et continua de se promener dans l'appartement de la favorite. Il avait la tête baissée; il allait, venait, s'arrêtait et frappait de temps en temps du pied. Il s'assit un instant, se leva brusquement, prit congé de Mirzoza, oublia de la baiser, et se retira dans son appartement.

L'auteur africain qui s'est immortalisé par l'histoire des hauts et merveilleux faits d'Erguebzed et de Mangogul, continue en ces termes :

A la mauvaise humeur de Mangogul, on crut

qu'il allait bannir tous les savants de son royaume. Point du tout. Le lendemain il se leva gai, fit une course de bague dans la matinée, soupa le soir avec ses favoris et la Mirzoza, sous une magnifique tente dressée dans les jardins du sérail, et ne parut jamais moins occupé d'affaires d'état.

Les esprits chagrins, les frondeurs du Congo et les nouvellistes de Banza, ne manquèrent pas de reprendre cette conduite. Et que ne reprennent pas ces gens-là? « Est-ce là, disaient-ils dans les « promenades et les cafés, est-ce là gouverner un « état! avoir la lance au poing tout le jour, et « passer les nuits à table! Ah! si j'étais sultan, » s'écriait un petit sénateur ruiné par le jeu, séparé d'avec sa femme, et dont les enfants avaient la plus mauvaise éducation du monde; « si j'étais « sultan, je rendrais le Congo bien autrement « florissant. Je voudrais être la terreur de mes « ennemis et l'amour de mes sujets. En moins de « six mois je remettrais en vigueur la police, les « lois, l'art militaire et la marine. J'aurais cent « vaisseaux de haut-bord. Nos landes seraient « bientôt défrichées, et nos grands chemins ré- « parés. J'abolirais, ou du moins je diminuerais « de moitié les impôts. Pour les pensions, mes- « sieurs les beaux esprits, vous n'en tâteriez, ma « foi, que d'une dent. De bons officiers, Pongo « Sabiam, de bons officiers, de vieux soldats, des « magistrats comme nous autres, qui consacrons

« nos travaux et nos veilles à rendre aux peuples « la justice ; voilà les hommes sur qui je répan« drais mes bienfaits. »

« Ne vous souvient-il plus, messieurs, » ajoutait d'un ton capable un vieux politique édenté, en cheveux plats, en pourpoint percé par le coude, et en manchettes déchirées, « de notre grand em« pereur Abdelmalec, de la dynastie des Abyssins, « qui régnait il y a deux mille trois cent octante « et cinq ans? Ne vous souvient-il plus comme « quoi il fit empaler deux astronomes, pour s'être « mécomptés de trois minutes dans la prédiction « d'une éclipse, et disséquer tout vif son chirur« gien et son premier médecin, pour lui avoir « ordonné de la manne à contre-temps? »

« Et puis je vous demande, continuait un autre, « à quoi bon tous ces bramines oisifs, cette ver« mine qu'on engraisse de notre sang? Les richesses « immenses dont ils regorgent ne conviendraient« elles pas mieux à d'honnêtes gens comme nous? »

On entendait d'un autre côté : « Connaissait-on, « il y a quarante ans, la nouvelle cuisine et les « liqueurs de Lorraine? On s'est précipité dans un « luxe qui annonce la destruction prochaine de « l'empire, suite nécessaire du mépris des Pagodes « et de la dissolution des mœurs. Dans le temps « qu'on ne mangeait à la table du grand Kanoglou « que des grosses viandes, et que l'on n'y buvait « que du sorbet, quel cas aurait-on fait des dé-

« coupures, des vernis de Martin, et de la musi-
« que de Rameau? Les filles d'Opéra n'étaient pas
« plus inhumaines que de nos jours; mais on les
« avait à bien meilleur prix. Le prince, voyez-
« vous, gâte bien des choses. Ah! si j'étais sultan! »

Si tu étais sultan, répondit vivement un vieux militaire qui était échappé aux dangers de la bataille de Fontenoi, et qui avait perdu un bras à côté de son prince à la journée de Lawfelt, tu ferais plus de sottises encore que tu n'en débites. Eh! mon ami, tu ne peux modérer ta langue, et tu veux régir un empire! tu n'as pas l'esprit de gouverner ta famille, et tu te mêles de régler l'état! Tais-toi, malheureux. Respecte les puissances de la terre, et remercie les dieux de t'avoir donné la naissance dans l'empire et sous le règne d'un prince dont la prudence éclaire ses ministres, et dont le soldat admire la valeur, qui s'est fait redouter de ses ennemis et chérir de ses peuples, et à qui l'on ne peut reprocher que la modération avec laquelle tes semblables sont traités sous son gouvernement.

CHAPITRE XV.

Les Bramines.

Lorsque les savants se furent épuisés sur les bijoux, les bramines s'en emparèrent. La religion revendiqua leur caquet comme une matière de sa compétence, et ses ministres prétendirent que le doigt de Brama se manifestait dans cette œuvre.

Il y eut une assemblée générale des pontifes; et il fut décidé qu'on chargerait les meilleures plumes de prouver en forme que l'événement était surnaturel, et qu'en attendant l'impression de leurs ouvrages, on le soutiendrait dans les thèses, dans les conversations particulières, dans la direction des ames et dans les harangues publiques.

Mais s'ils convinrent unanimement que l'événement était surnaturel, cependant, comme on admettait dans le Congo deux principes, et qu'on y professait une espèce de manichéisme, ils se divisèrent entre eux sur celui des deux principes à qui l'on devait rapporter le caquet des bijoux.

Ceux qui n'étaient guère sortis de leurs cellules, et qui n'avaient jamais feuilleté que leurs livres, attribuèrent le prodige à Brama. « Il n'y a que lui, « disaient-ils, qui puisse interrompre l'ordre de la « nature; et les temps feront voir qu'il a en tout « ceci des vues très profondes. »

Ceux, au contraire, qui fréquentaient les alcôves, et qu'on surprenait plus souvent dans une ruelle qu'on ne les trouvait dans leurs cabinets, craignant que quelques bijoux indiscrets ne dévoilassent leur hypocrisie, accusèrent de leur caquet Cadabra, divinité malfaisante, ennemie jurée de Brama et de ses serviteurs.

Ce dernier système souffrait de terribles objections, et ne tendait pas si directement à la réformation des mœurs. Ses défenseurs même ne s'en imposaient point là-dessus. Mais il s'agissait de se mettre à couvert; et pour en venir à bout, la religion n'avait point de ministre qui n'eût sacrifié cent fois les Pagodes et leurs autels.

Mangogul et Mirzoza assistaient régulièrement au service religieux de Brama, et tout l'empire en était informé par la gazette. Ils s'étaient rendus dans la grande mosquée, un jour qu'on y célébrait une des solennités principales. Le bramine chargé d'expliquer la loi, monta dans la tribune aux harangues, débita au sultan et à la favorite des phrases, des compliments et de l'ennui, et pérora fort éloquemment sur la manière de s'asseoir orthodoxement dans les compagnies. Il en avait démontré la nécessité par des autorités sans nombre, quand, saisi tout à coup d'un saint enthousiasme, il prononça cette tirade, qui fit d'autant plus d'effet qu'on ne s'y attendait point.

« Qu'entends-je dans tous les cercles? Un mur-

« mure confus, un bruit inouï vient frapper mes « oreilles. Tout est perverti, et l'usage de la pa- « role, que la bonté de Brama avait jusqu'à pré- « sent affecté à la langue, est, par un effet de sa « vengeance, transporté à d'autres organes. Et « quels organes! vous le savez, messieurs. Fal- « lait-il encore un prodige pour te réveiller de ton « assoupissement, peuple ingrat! et tes crimes « n'avaient-ils pas assez de témoins, sans que leurs « principaux instruments élevassent la voix! Sans « doute leur mesure est comblée, puisque le cour- « roux du ciel a cherché des châtiments nouveaux. « En vain tu t'enveloppais dans les ténèbres; tu choi- « sissais en vain des complices muets : les entends- « tu maintenant? Ils ont de toutes parts déposé « contre toi, et révélé ta turpitude à l'univers. O « toi qui les gouvernes par ta sagesse! ô Brama! « tes jugements sont équitables. Ta loi condamne « le larcin, le parjure, le mensonge et l'adultère; « elle proscrit et les noirceurs de la calomnie, et les « brigues de l'ambition, et les fureurs de la haine, « et les artifices de la mauvaise foi. Tes fidèles « ministres n'ont cessé d'annoncer ces vérités à tes « enfants, et de les menacer des châtiments que « tu réservais dans ta juste colère aux prévarica- « teurs; mais en vain : les insensés se sont livrés « à la fougue de leurs passions; ils en ont suivi le « torrent; ils ont méprisé nos avis; ils ont ri de « nos menaces; ils ont traité nos anathèmes de

« vains ; leurs vices se sont accrus, fortifiés, multi-
« pliés ; la voix de leur impiété est montée jusqu'à
« toi, et nous n'avons pu prévenir le fléau redou-
« table dont tu les as frappés. Après avoir long-
« temps imploré ta miséricorde, louons mainte-
« nant ta justice. Accablés sous tes coups, sans
« doute ils reviendront à toi, et reconnaîtront la
« main qui s'est appesantie sur eux. Mais, ô pro-
« dige de dureté ! ô comble de l'aveuglement ! ils
« ont imputé l'effet de ta puissance au mécanisme
« aveugle de la nature. Ils ont dit dans leurs
« cœurs : Brama n'est point. Toutes les propriétés
« de la matière ne nous sont pas connues ; et la
« nouvelle preuve de son existence n'en est qu'une
« de l'ignorance et de la crédulité de ceux qui nous
« l'opposent. Sur ce fondement ils ont élevé des
« systèmes, imaginé des hypothèses, tenté des
« expériences ; mais du haut de sa demeure éter-
« nelle, Brama a ri de leurs vains projets. Il a
« confondu la science audacieuse ; et les bijoux ont
« brisé, comme le verre, le frein impuissant qu'on
« opposait à leur loquacité. Qu'ils confessent donc,
« ces vers orgueilleux, la faiblesse de leur raison,
« et la vanité de leurs efforts. Qu'ils cessent de
« nier l'existence de Brama, ou de fixer des limites
« à sa puissance. Brama est, il est tout-puissant ;
« et il ne se montre pas moins clairement à nous
« dans ses terribles fléaux que dans ses faveurs
« ineffables. »

« Mais qui les a attirés sur cette malheureuse « contrée, ces fléaux? Ne sont-ce pas tes injus« tices, homme avide et sans foi! tes galanteries « et tes folles amours, femme mondaine et sans « pudeur! tes excès et tes débordements honteux, « voluptueux infâme! ta dureté pour nos monas« tères, avare! tes injustices, magistrat vendu à « la faveur! tes usures, négociant insatiable! ta « mollesse et ton irréligion, courtisan impie et « efféminé!

« Et vous sur qui cette plaie s'est particulière« ment répandue, femmes et filles plongées dans « le désordre; quand, renonçant aux devoirs de « notre état, nous garderions un silence profond « sur vos déréglements, vous portez avec vous une « voix plus importune que la nôtre; elle vous suit, « et partout elle vous reprochera vos desirs im« purs, vos attachements équivoques, vos liaisons « criminelles, tant de soins pour plaire, tant d'ar« tifices pour engager, tant d'adresse pour fixer, et « l'impétuosité de vos transports et les fureurs de « votre jalousie. Qu'attendez-vous donc pour se« couer le joug de Cadabra, et rentrer sous les « douces lois de Brama? Mais revenons à notre « sujet. Je vous disais donc que les mondains s'as« seyent hérétiquement pour neuf raisons, la pre« mière, etc. »

Ce discours fit des impressions fort différentes. Mangogul et la sultane, qui seuls avaient le secret

de l'anneau, trouvèrent que le bramine avait aussi heureusement expliqué le caquet des bijoux par le secours de la religion, qu'Orcotome par les lumières de la raison. Les femmes et les petits-maîtres de la cour dirent que le sermon était séditieux, et le prédicateur un visionnaire. Le reste de l'auditoire le regarda comme un prophète, versa des larmes, se mit en prières, se flagella même, et ne changea point de vie.

Il en fut bruit jusque dans les cafés. Un bel esprit décida que le bramine n'avait qu'effleuré la question, et que sa pièce n'était qu'une déclamation froide et maussade; mais au jugement des dévotes et des illuminés, c'était le morceau d'éloquence le plus solide qu'on eût prononcé dans les temples depuis un siècle. Au mien, le bel esprit et les dévotes avaient raison.

CHAPITRE XVI.*

Vision de Mangogul.

Ce fut au milieu du caquet des bijoux qu'il s'éleva un autre trouble dans l'empire; ce trouble fut causé par l'usage du penum, ou du petit morceau de drap qu'on appliquait aux moribonds. L'ancien rite ordonnait de le placer sur la bouche. Des ré-

* Ce chapitre manque dans les anciennes éditions. Édit.

formateurs prétendirent qu'il fallait le mettre au derrière. Les esprits s'étaient échauffés. On était sur le point d'en venir aux mains, lorsque le sultan, auquel les deux partis en avaient appelé, permit, en sa présence, un colloque entre les plus savants de leurs chefs. L'affaire fut profondément discutée. On allégua la tradition, les livres sacrés et leurs commentateurs. Il y avait de grandes raisons et de puissantes autorités des deux côtés. Mangogul, perplexe, renvoya l'affaire à huitaine. Ce terme expiré, les sectaires et leurs antagonistes reparurent à son audience. « Pontifes, et vous « prêtres, asseyez-vous, leur dit-il. Pénétré de « l'importance du point de discipline qui vous di- « vise, depuis la conférence qui s'est tenue au pied « de notre trône, nous n'avons cessé d'implorer les « lumières d'en-haut. La nuit dernière, à l'heure « à laquelle Brama se plaît à se communiquer aux « hommes qu'il chérit, nous avons eu une vision; « il nous a semblé entendre l'entretien de deux « graves personnages, dont l'un croyait avoir deux « nez au milieu du visage, et l'autre deux trous au « cul; et voici ce qu'ils se disaient. Ce fut le per- « sonnage aux deux nez qui parla le premier.

« Porter à tout moment la main à son derrière, « voilà un tic bien ridicule.... » Il est vrai.... « Ne « pourriez-vous pas vous en défaire?.... » Pas plus que vous de vos deux nez.... « Mais mes deux « nez sont réels; je les vois, je les touche; et plus

« je les vois et les touche, plus je suis convaincu « que je les ai, au lieu que depuis dix ans que vous « vous tâtez, et que vous vous trouvez le cul comme « un autre, vous auriez dû vous guérir de votre « folie.... » Ma folie! Allez, l'homme au deux nez; c'est vous qui êtes fou.... « Point de que« relle. Passons, passons : je vous ai dit comment « mes deux nez m'étaient venus. Racontez-moi « l'histoire de vos deux trous, si vous vous en « souvenez.... » Si je m'en souviens! cela ne s'oublie pas. C'était le trente et un du mois, entre une heure et deux du matin.... « Eh bien!.... » Permettez, s'il vous plaît. Je crains; non. Si je sais un peu d'arithmétique, il n'y a précisément que ce qu'il faut.... « Cela est bien étrange! cette nuit « donc?... » Cette nuit, j'entendis une voix qui ne m'était pas inconnue, et qui criait : *A moi! à moi!* Je regarde, et je vois une jeune créature effarée, échevelée, qui s'avançait à toutes jambes de mon côté. Elle était poursuivie par un vieillard violent et bourru. A juger du personnage par son accoutrement, et par l'outil dont il était armé, c'était un menuisier. Il était en culotte et en chemise. Il avait les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, les bras nerveux, le teint basané, le front ridé, le menton barbu, les joues boursouflées, l'œil étincelant, la poitrine velue et la tête couverte d'un bonnet pointu.... « Je le vois.... » La femme qu'il était sur le point d'atteindre, con-

tinuait de crier : *A moi! à moi!* et le menuisier disait en la poursuivant : « Tu as beau fuir. Je te « tiens ; il ne sera pas dit que tu sois la seule qui « n'en ait point. De par tous les diables, tu en « auras un comme les autres. » A l'instant, la malheureuse fait un faux pas, et tombe à plat sur le ventre, se renforçant de crier : *A moi! à moi!* et le menuisier ajoutant : « Crie, crie tant que tu « voudras ; tu en auras un, grand ou petit ; c'est « moi qui t'en réponds. » A l'instant il lui relève les cotillons, et lui met le derrière à l'air. Ce derrière, blanc comme la neige, gras, ramassé, arrondi, joufflu, potelé, ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de la femme du souverain pontife.

LE PONTIFE.

De ma femme!

LE SULTAN.

Pourquoi pas? — Le personnage aux deux trous ajouta : C'était elle en effet, car je me la remets. Le vieux menuisier lui pose un de ses pieds sur les reins, se baisse, passe ses deux mains au bas de ses deux fesses, à l'endroit où les jambes et les cuisses se fléchissent, lui repousse les deux genoux sous le ventre, et lui relève le cul ; mais si bien que je pouvais le reconnaître à mon aise, reconnaissance qui ne me déplaisait pas, quoique de dessous les cotillons il sortît une voix défaillante

qui criait : *A moi! à moi!* Vous me croirez une ame dure, un cœur impitoyable; mais il ne faut pas se faire meilleur qu'on n'est; et j'avoue, à ma honte, que dans ce moment, je me sentis plus de curiosité que de commisération, et que je songeai moins à secourir qu'à contempler.

Ici le grand pontife interrompit encore le sultan, et lui dit : « Seigneur, serais-je par hasard « un des deux interlocuteurs de cet entretien?.... » Pourquoi pas?.... « L'homme aux deux nez?.... » Pourquoi pas?.... « Et moi, ajouta le chef des « novateurs, l'homme aux deux trous?.... » Pourquoi pas?.... Le scélérat de menuisier avait repris son outil qu'il avait mis à terre. C'était un vilebrequin. Il en passe la mèche dans sa bouche, afin de l'humecter; il s'en applique fortement le manche contre le creux de l'estomac, et se penchant sur l'infortunée qui criait toujours : *A moi! à moi!* il se dispose à lui percer un trou où il devait y en avoir deux, et où il n'y en avait point.

LE PONTIFE.

Ce n'est pas ma femme.

LE SULTAN.

Le menuisier interrompant tout à coup son opération, et se ravisant, dit : « La belle besogne « que j'allais faire! Mais aussi c'eût été sa faute : « Pourquoi ne pas se prêter de bonne grâce? Ma- « dame, un petit moment de patience. » Il remet

à terre son vilebrequin; il tire de sa poche un ruban couleur de rose pâle; avec le pouce de sa main gauche, il en fixe un bout à la pointe du coccix, et pliant le reste en gouttière, en le pressant entre les deux fesses avec le tranchant de son autre main, il le conduit circulairement jusqu'à la naissance du bas-ventre de la dame, qui, tout en criant : *A moi! à moi!* s'agitait, se débattait, se démenait de droite et de gauche, et dérangeait le ruban et les mesures du menuisier, qui disait : « Madame, il n'est pas encore temps de crier; je « ne vous fais point de mal. Je ne saurais y pro« céder avec plus de ménagement. Si vous n'y « prenez garde, la besogne ira tout de travers; « mais vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous« même. Il faut accorder à chaque chose son ter« rain. Il y a certaines proportions à garder. Cela « est plus important que vous ne pensez. Dans un « moment il n'y aura plus de remède; et vous en « serez au désespoir. »

LE PONTIFE.

Et vous entendiez tout cela, seigneur?

LE SULTAN.

Comme je vous entends.

LE PONTIFE.

Et la femme?

LE SULTAN.

Il me sembla, ajoute l'interlocuteur, qu'elle

était à demi persuadée; et je présumai, à la distance de ses talons, qu'elle commençait à se résigner. Je ne sais trop ce qu'elle disait au menuisier; mais le menuisier lui répondait : « Ah! c'est de « la raison que cela; qu'on a de peine à résoudre « les femmes! » Ses mesures prises un peu plus tranquillement, maître Anofore étendant son ruban couleur de rose pâle sur un petit pied-de-roi, et tenant un crayon, dit à la dame : « Comment « le voulez-vous? — Je n'entends pas. — Est-ce « dans la proportion antique, ou dans la propor- « tion moderne?.... »

LE PONTIFE.

O profondeur des décrets d'en-haut! combien cela serait fou, si cela n'était pas révélé! Soumettons nos entendements, et adorons.

LE SULTAN.

Je ne me rappelle plus la réponse de la dame; mais le menuisier répliqua : « En vérité, elle ex- « travague; cela ne ressemblera à rien. On dira : « Qui est l'âne qui a percé ce cul-là?.... »

LA DAME.

Trève de verbiage, maître Anofore, faites-le comme je vous dis.....

ANOFORE.

Faites-le comme je vous dis! Madame, mais chacun a son honneur à garder....

LA DAME.

Je le veux ainsi, et là, vous dis-je. Je le veux, je le veux..... —

Le menuisier riait à gorge déployée; et moi donc, croyez-vous que j'étais sérieux? Cependant Anofore trace ses lignes sur le ruban, le remet en place, et s'écrie : « Madame, cela ne se peut pas; « cela n'a pas le sens commun. Quiconque verra « ce cul-là, pour peu qu'il soit connaisseur, se « moquera de vous et de moi. On sait bien qu'il « faut, de là là, un intervalle; mais on ne l'a ja- « mais pratiqué de cette étendue. Trop est trop. « Vous le voulez?.... »

LA DAME.

Eh! oui, je le veux, et finissons.... —

A l'instant maître Anofore prend son crayon, marque sur les fesses de la dame des lignes correspondantes à celles qu'il avait tirées sur le ruban; il forme son trait carré, en haussant les épaules, et murmurant tout bas : « Quelle mine cela aura! « mais c'est sa fantaisie. » Il ressaisit son vilebrequin, et dit : « Madame le veut là? » — Oui, là; allez donc.... — « Allons, madame. » — Qu'y a-t-il encore? « Ce qu'il y a? c'est que cela ne se « peut. » — Et pourquoi, s'il vous plaît? — « Pour- « quoi? c'est que vous tremblez, et que vous serrez « les fesses; c'est que j'ai perdu de vue mon trait

« carré, et que je percerai trop haut ou trop bas. « Allons, madame, un peu de courage. » — Cela vous est facile à dire; montrez-moi votre mèche; miséricorde! — « Je vous jure que c'est la plus « petite de ma boutique. Tandis que nous parlons « j'en aurais déjà percé une demi-douzaine. Allons, « madame, desserrez; fort bien; encore un peu; à « merveille; encore, encore. » Cependant je voyais le menuisier narquois approcher tout doucement son vilebrequin. Il allait.... lorsqu'une fureur mêlée de pitié s'empare de moi. Je me débats; je veux courir au secours de la patiente : mais je me sens garrotté par les deux bras, et dans l'impossibilité de remuer. Je crie au menuisier : « Infâme, « coquin, arrête. » Mon cri est accompagné d'un si violent effort, que les liens qui m'attachaient en sont rompus. Je m'élance sur le menuisier; je le saisis à la gorge. Le menuisier me dit : « Qui es-tu? « à qui en veux-tu? est-ce que tu ne vois pas qu'elle « n'a point de cul? Connais-moi; je suis le grand « Anofore; c'est moi qui fais des culs à ceux qui « n'en ont point. Il faut que je lui en fasse un, c'est « la volonté de celui qui m'envoie; et après moi, « il en viendra un autre plus puissant que moi; il « n'aura pas un vilebrequin; il aura une gouge, « et il achèvera avec sa gouge de lui restituer ce « qui lui manque. Retire-toi, profane; ou par « mon vilebrequin, ou par la gouge de mon suc- « cesseur, je te.... » — A moi? — « A toi, oui,

« à toi.... » A l'instant, de sa main gauche il fait bruire l'air de son instrument. Et l'homme aux deux trous, que vous avez entendu jusqu'ici, dit à l'homme aux deux nez : « Qu'avez-vous ? vous vous éloignez. » — Je crains qu'en gesticulant, vous ne me cassiez un de mes nez. Continuez. — « Je ne sais plus où j'en étais. » — Vous en étiez à l'instrument dont le menuisier faisait bruire l'air.... Il m'applique sur les épaules un coup du revers de son bras droit, mais un coup si furieux, que j'en suis renversé sur le ventre; et voilà ma chemise troussée, un autre derrière à l'air; et le redoutable Anofore qui me menace de la pointe de son outil, et me dit : « Demande grâce, maroufle; « demande grâce, ou je t'en fais deux.... » Aussitôt je sentis le froid de la mèche du vilebrequin. L'horreur me saisit; je m'éveille; et depuis, je me crois deux trous au cul.

Ces deux interlocuteurs, ajouta le sultan, se mirent alors à se moquer l'un de l'autre. « Ah, ah, ah, il a deux trous au cul! » — Ah, ah, ah, c'est l'étui de tes deux nez! Puis se tournant gravement vers l'assemblée, il dit : « Et vous, pontifes, « et vous ministres des autels, vous riez aussi! et « quoi de plus commun que de se croire deux nez « au visage, et de se moquer de celui qui se croit « deux trous au cul? »

Puis, après un moment de silence, reprenant un air serein, et s'adressant aux chefs de la secte,

il leur demanda ce qu'ils pensaient de sa vision.
— « Par Brama, répondirent-ils, c'est une des « plus profondes que le ciel ait départies à aucun « prophète. » — Y comprenez-vous quelque chose? — « Non, seigneur. » — Que pensez-vous de ces deux interlocuteurs? — « Que ce sont deux fous. » — Et s'il leur venait en fantaisie de se faire chefs de parti, et que la secte des deux trous au cul se mît à persécuter la secte aux deux nez?... Les pontifes et les prêtres baissèrent la vue; et Mangogul dit : « Je veux que mes sujets vivent et meu- « rent à leur mode. Je veux que le penum leur « soit appliqué ou sur la bouche, ou au derrière, « comme il plaira à chacun d'eux; et qu'on ne me « fatigue plus de ces impertinences. »

Les prêtres se retirèrent; et au synode qui se tint quelques mois après, il fut déclaré que la vision de Mangogul serait insérée dans le recueil des livres canoniques, qu'elle ne dépara pas.

CHAPITRE XVII.

Les Muselières.

Tandis que les bramines faisaient parler Brama, promenaient les Pagodes, et exhortaient les peuples à la pénitence, d'autres songeaient à tirer parti du caquet des bijoux.

Les grandes villes fourmillent de gens que la misère rend industrieux. Ils ne volent ni ne filoutent ; mais ils sont aux filous, ce que les filous sont aux fripons. Ils savent tout, ils font tout, ils ont des secrets pour tout ; ils vont et viennent, ils s'insinuent. On les trouve à la cour, à la ville, au palais, à l'église, à la comédie, chez les courtisanes, au café, au bal, à l'opéra, dans les académies ; ils sont tout ce qu'il vous plaira qu'ils soient. Sollicitez-vous une pension, ils ont l'oreille du ministre. Avez-vous un procès, ils solliciteront pour vous. Aimez-vous le jeu, ils sont croupiers ; la table, ils sont chefs de loge ; les femmes, ils vous introduiront chez Amine ou chez Acaris. De laquelle des deux vous plaît-il d'acheter la mauvaise santé ? choisissez ; lorsque vous l'aurez prise, ils se chargeront de votre guérison. Leur occupation principale est d'épier les ridicules des particuliers, et de profiter de la sottise du public. C'est de leur part qu'on distribue au coin des rues, à la porte des temples, à l'entrée des spectacles, à la sortie des promenades, des papiers par lesquels on vous avertit gratis qu'un tel, demeurant au Louvre, dans Saint-Jean, au Temple ou dans l'Abbaye, à telle enseigne, à tel étage, dupe chez lui depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et le reste du jour en ville.

Les bijoux commençaient à peine à parler, qu'un de ces intrigants remplit les maisons de Banza

d'un petit imprimé, dont voici la forme et le contenu. On lisait, au titre, en gros caractères :

AVIS AUX DAMES.

Au-dessous, en petit italique :

Par permission de monseigneur le grand sénéchal, et avec l'approbation de messieurs de l'académie royale des sciences.

Et plus bas :

Le sieur Éolipile, de l'académie royale de Banza, membre de la société royale de Monoémugi, de l'académie impériale de Biafara, de l'académie des curieux de Loango, de la société de Camur au Monomotapa, de l'institut d'Érecco, et des académies royales de Béléguanze et d'Angola, qui fait depuis plusieurs années des cours de babioles avec les applaudissements de la cour, de la ville et de la province, a inventé, en faveur du beau sexe, des muselières ou bâillons portatifs, qui ôtent aux bijoux l'usage de la parole, sans gêner leurs fonctions naturelles. Ils sont propres et commodes; il en a de toute grandeur, pour tout âge et à tout prix; et il a eu l'honneur d'en fournir aux personnes de la première distinction. —

Il n'est rien tel que d'être d'un corps. Quelque

ridicule que soit un ouvrage, on le prône, et il réussit. C'est ainsi que l'invention d'Éolipile fit fortune. On courut en foule chez lui : les femmes galantes y allèrent dans leur équipage; les femmes raisonnables s'y rendirent en fiacre; les dévotes y envoyèrent leur confesseur ou leur laquais : on y vit même arriver des tourières. Toutes voulaient avoir une muselière; et depuis la duchesse jusqu'à la bourgeoise, il n'y eut femme qui n'eût la sienne, ou par air ou pour cause.

Les bramines, qui avaient annoncé le caquet des bijoux comme une punition divine, et qui s'en étaient promis de la réforme dans les mœurs et d'autres avantages, ne virent point sans frémir une machine qui trompait la vengeance du ciel et leurs espérances. Ils étaient à peine descendus de leurs chaires, qu'ils y remontent, tonnent, éclatent, font parler les oracles, et prononcent que la muselière est une machine infernale, et qu'il n'y a point de salut pour quiconque s'en servira. « Femmes mondaines, quittez vos muselières; « soumettez-vous, s'écrièrent-ils, à la volonté de « Brama. Laissez à la voix de vos bijoux réveiller « celle de vos consciences; et ne rougissez point « d'avouer des crimes que vous n'avez point eu « honte de commettre. »

Mais ils eurent beau crier, il en fut des muselières comme il en avait été des robes sans manches, et des pelisses piquées. Pour cette fois on les

laissa s'enrhumer dans leurs temples. On prit des bâillons, et on ne les quitta que quand on en eut reconnu l'inutilité, ou qu'on en fut las.

CHAPITRE XVIII.*

Des Voyageurs.

Ce fut dans ces circonstances, qu'après une longue absence, des dépenses considérables, et des travaux inouïs, reparurent à la cour les voyageurs que Mangogul avait envoyés dans les contrées les plus éloignées pour en recueillir la sagesse ; il tenait à la main leur journal, et faisait à chaque ligne un éclat de rire. — « Que lisez-vous donc « de si plaisant ? » lui demanda Mirzoza. Si ceux-là, lui répondit Mangogul, sont aussi menteurs que les autres, du moins ils sont plus gais. Asseyez-vous sur ce sopha, et je vais vous régaler d'un usage des thermomètres dont vous n'avez pas la moindre idée.

Je vous promis hier, me dit Cyclophile, un spectacle amusant....

MIRZOZA.

Et qui est ce Cyclophile ?....

MANGOGUL.

C'est un insulaire....

* Ce chapitre manque dans les premières éditions. Édit^s.

MIRZOZA.

Et de quelle île ?....

MANGOGUL.

Qu'importe ?....

MIRZOZA.

Et à qui s'adresse-t-il ?....

MANGOGUL.

A un de mes voyageurs....

MIRZOZA.

Vos voyageurs sont donc enfin revenus ?....

MANGOGUL.

Assurément; et vous l'ignorez ?

MIRZOZA.

Je l'ignorais....

MANGOGUL.

Ah çà, arrangeons-nous, ma reine; vous êtes quelquefois un peu bégueule. Je vous laisse la maîtresse de vous en aller lorsque ma lecture vous scandalisera.

MIRZOZA.

Et si je m'en allais d'abord ?

MANGOGUL.

Comme il vous plaira.

Je ne sais si Mirzoza resta ou s'en alla; mais Mangogul, reprenant le discours de Cyclophile, lut ce qui suit :

Ce spectacle amusant, c'est celui de nos temples, et de ce qui s'y passe. La propagation de l'espèce est un objet sur lequel la politique et la religion fixent ici leur attention; et la manière dont on s'en occupe ne sera pas indigne de la vôtre. Nous avons ici des cocus : n'est-ce pas ainsi qu'on appelle dans votre langue ceux dont les femmes se laissent caresser par d'autres? Nous avons donc ici des cocus, autant et plus qu'ailleurs, quoique nous ayons pris des précautions infinies pour que les mariages soient bien assortis. — « Vous avez donc, « répondis-je, le secret qu'on ignore ou qu'on né- « glige parmi nous, de bien assortir les époux? » — Vous n'y êtes pas, reprit Cyclophile; nos insulaires sont conformés de manière à rendre tous les mariages heureux, si l'on y suivait à la lettre les lois usitées. — « Je ne vous entends pas bien, « répliquai-je; car dans notre monde rien n'est « plus conforme aux lois qu'un mariage; et rien « n'est souvent plus contraire au bonheur et à la « raison. » — Eh bien! interrompit Cyclophile, je vais m'expliquer. Quoi! depuis quinze jours que vous habitez parmi nous, vous ignorez encore que les bijoux mâles et les bijoux féminins sont ici de différentes figures? à quoi donc avez-vous employé votre temps? Ces bijoux sont de toute éter-

nité destinés à s'agencer les uns avec les autres ; un bijou féminin en écrou est prédestiné à un bijou mâle fait en vis. Entendez-vous ? — « J'en« tends, lui dis-je ; cette conformité de figure peut « avoir son usage jusqu'à un certain point ; mais « je ne la crois pas suffisante pour assurer la fidé« lité conjugale. » — Que desirez-vous de plus ? — « Je desirerais que, dans une contrée où tout « se règle par des lois géométriques, on eût eu « quelque égard au rapport de chaleur entre les « conjoints. Quoi ! vous voulez qu'une brune de « dix-huit ans, vive comme un petit démon, s'en « tienne strictement à un vieillard sexagénaire et « glacé ! Cela ne sera pas, ce vieillard eût-il son « bijou masculin en vis sans fin.... » — Vous avez de la pénétration, me dit Cyclophile. Sachez donc que nous y avons pourvu.... — « Et comment « cela ?.... » — Par une longue suite d'observations sur des cocus bien constatés.... — « Et à « quoi vous ont mené ces observations ? » — A déterminer le rapport nécessaire de chaleur entre deux époux.... — « Et ces rapports connus ? » — Ces rapports connus, on gradua des thermomètres applicables aux hommes et aux femmes. Leur figure n'est pas la même ; la base des thermomètres féminins ressemble à un bijou masculin d'environ huit pouces de long sur un pouce et demi de diamètre ; et celle des thermomètres masculins, à la partie supérieure d'un flacon qui aurait précisément en

concavité les mêmes dimensions. Les voilà, me dit-il en m'introduisant dans le temple, ces ingénieuses machines dont vous verrez tout à l'heure l'effet; car le concours du peuple et la présence des sacrificateurs m'annoncent le moment des expériences sacrées.

Nous perçâmes la foule avec peine, et nous arrivâmes dans le sanctuaire, où il n'y avait pour autels que deux lits de damas sans rideaux. Les prêtres et les prêtresses étaient debout autour, en silence, et tenant des thermomètres dont on leur avait confié la garde, comme celle du feu sacré aux vestales. Au son des hautbois et des musettes, s'approchèrent deux couples d'amants conduits par leurs parents. Ils étaient nus; et je vis qu'une des filles avait le bijou circulaire, et son amant le bijou cylindrique. — « Ce n'est pas là merveille, » dis-je à Cyclophile. — Regardez les deux autres, me répondit-il. J'y portai la vue. Le jeune homme avait un bijou parallélipipède, et la fille un bijou carré. Soyez attentif à l'opération sainte, ajouta Cyclophile. Alors deux prêtres étendirent une des filles sur l'autel; un troisième lui appliqua le thermomètre sacré; et le grand-pontife observait attentivement le degré où la liqueur monta en six minutes. Dans le même temps, le jeune homme avait été étendu sur l'autre lit par deux prêtresses; et une troisième lui avait adapté le thermomètre. Le grand-prêtre ayant observé ici l'ascension de

la liqueur dans le même temps donné, il prononça sur la validité du mariage, et renvoya les époux se conjoindre à la maison paternelle. Le bijou féminin carré, et le bijou masculin parallélipipède furent examinés avec la même rigueur, éprouvés avec la même précision; mais le grand-prêtre, attentif à la progression des liqueurs, ayant reconnu quelques degrés de moins dans le garçon que dans la fille, selon le rapport marqué par le rituel (car il y avait des limites), monta en chaire, et déclara les parties inhabiles à se conjoindre. Défenses à elles de s'unir, sous les peines portées par les lois ecclésiastiques et civiles contre les incestueux. L'inceste dans cette île n'était donc pas une chose tout-à-fait vide de sens. Il y avait aussi un véritable péché contre nature; c'était l'approche de deux bijoux de différents sexes, dont les figures ne pouvaient s'inscrire ou se circonscrire. Il se présenta un nouveau mariage. C'était une fille à bijou terminé par une figure régulière de côtés impairs, et un jeune homme à bijou pyramidal, en sorte que la base de la pyramide pouvait s'inscrire dans le polygone de la fille. On leur fit l'essai du thermomètre, et l'excès ou le défaut s'étant trouvé peu considérable dans le rapport des hauteurs des fluides, le pontife prononça qu'il y avait cas de dispense, et l'accorda. On en faisait autant pour un bijou féminin à plusieurs côtés impairs, recherché par un bijou masculin et pris-

matique, lorsque les ascensions de liqueur étaient à peu près égaies.

Pour peu qu'on ait de géométrie, l'on conçoit aisément que ce qui concernait la mesure des surfaces et des solides était poussé dans l'île à un point de perfection très-élevé, et que tout ce qu'on avait écrit sur les figures isopérimètres y était très-essentiel; au lieu que parmi nous ces découvertes attendent encore leur usage. Les filles et les garçons à bijoux circulaires et cylindriques y passaient pour heureusement nés, parce que de toutes les figures, le cercle est celui qui renferme le plus d'espace sur un même contour.

Cependant les sacrificateurs attendaient pratique. Le chef me démêla dans la foule, et me fit signe d'approcher. J'obéis. « O étranger! me dit-il, « tu as été témoin de nos augustes mystères; et tu « vois comment parmi nous la religion a des liai- « sons intimes avec le bien de la société. Si ton « séjour y était plus long, il se présenterait sans « doute des cas plus rares et plus singuliers; mais « peut-être des raisons pressantes te rappellent « dans ta patrie. Va, et apprends notre sagesse à « tes concitoyens. »

Je m'inclinai profondément; et il continua en ces termes :

« S'il arrive que le thermomètre sacré soit d'une « dimension à ne pouvoir être appliqué à une jeune « fille, cas extraordinaire, quoique j'en aie vu cinq

« exemples depuis douze ans, alors un de mes aco-
« lytes la dispose au sacrement; et cependant tout
« le peuple est en prières. Tu dois entrevoir, sans
« que je m'explique, les qualités essentielles pour
« l'entrée dans le sacerdoce, et la raison des ordi-
« nations.

« Plus souvent le thermomètre ne peut s'appli-
« quer au garçon, parce que son bijou indolent ne
« se prête pas à l'opération. Alors toutes les grandes
« filles de l'île peuvent s'approcher et s'occuper de
« la résurrection du mort. Cela s'appelle faire ses
« dévotions. On dit d'une fille zélée pour cet exer-
« cice, qu'elle est pieuse; elle édifie. Tant il est
« vrai, ajouta-t-il en me regardant fixement, ô
« étranger! que tout est opinion et préjugé! On
« appelle crime chez toi, ce que nous regardons
« ici comme un acte agréable à la Divinité. On
« augurerait mal parmi nous, d'une fille qui aurait
« atteint sa treizième année sans avoir encore ap-
« proché des autels; et ses parents lui en feraient
« de justes et fortes réprimandes.

« Si une fille tardive ou mal conformée s'offre
« au thermomètre sans faire monter la liqueur,
« elle peut se cloîtrer. Mais il arrive dans notre
« île aussi souvent qu'ailleurs, qu'elle s'en repent;
« et que, si le thermomètre lui était appliqué, elle
« ferait monter la liqueur aussi haut et aussi rapi-
« dement qu'aucune femme du monde. Aussi plu-
« sieurs en sont-elles mortes de désespoir. Il s'en-

« suivait mille autres abus et scandales que j'ai re-
« tranchés. Pour illustrer mon pontificat, j'ai publié
« un diplôme qui fixe le temps, l'âge et le nombre
« de fois qu'une fille sera thermométrisée avant que
« de prononcer ses vœux, et notamment la veille et
« le jour marqués pour sa profession. Je rencontre
« nombre de femmes qui me remercient de la sa-
« gesse de mes règlements, et dont en conséquence
« les bijoux me sont dévoués; mais ce sont des
« menus droits que j'abandonne à mon clergé.

« Une fille qui fait monter la liqueur à une hau-
« teur et avec une célérité dont aucun homme
« ne peut approcher, est constituée courtisane,
« état très-respectable et très-honoré dans notre
« île; car il est bon que tu saches que chaque grand
« seigneur y a sa courtisane, comme chaque femme
« de qualité y a son géomètre. Ce sont deux modes
« également sages, quoique la dernière commence
« à passer.

« Si un jeune homme usé, mal né, ou malé-
« ficié, laisse la liqueur du thermomètre immo-
« bile, il est condamné au célibat. Un autre, au
« contraire, qui en fera monter la liqueur à un
« degré dont aucune femme ne peut approcher,
« est obligé de se faire moine, comme qui dirait
« carme ou cordelier. C'est la ressource de quel-
« ques riches dévotes à qui les secours séculiers
« viennent à manquer.

« Ah! combien, s'écriait-il ensuite en levant

« ses yeux et ses mains au ciel, l'Église a perdu « de son ancienne splendeur! »

Il allait continuer, lorsque son aumônier l'interrompant, lui dit : « Monseigneur, votre Grande « Sacrificature ne s'aperçoit pas que l'office est fini, « et que votre éloquence refroidira le dîner auquel « vous êtes attendu. » Le prélat s'arrêta, me fit baiser son anneau; nous sortîmes du temple avec le reste du peuple; et Cyclophile, reprenant la suite de son discours, me dit :

Le grand-pontife ne vous a pas tout révélé; il ne vous a point parlé ni des accidents arrivés dans l'île, ni des occupations de nos femmes savantes. Ces objets sont pourtant dignes de votre curiosité. « Vous pouvez apparemment la satisfaire, lui ré« pliquai-je. Eh bien! quels sont ces accidents et « ces occupations? Concernent-ils encore les ma« riages et les bijoux? » Justement, répliqua-t-il.

Il y a environ trente-cinq ans qu'on s'aperçut dans l'île d'une disette de bijoux masculins cylindriques. Tous les bijoux féminins circulaires s'en plaignirent, et présentèrent au conseil d'état des mémoires et des requêtes, tendants à ce que l'on pourvût à leurs besoins. Le conseil, toujours guidé par des vues supérieures, ne répondit rien pendant un mois. Les cris des bijoux devinrent semblables à ceux d'un peuple affamé qui demande du pain. Les sénateurs nommèrent donc des députés pour constater le fait, et en rapporter à la compagnie.

Cela dura encore plus d'un mois. Les cris redoublèrent; et l'on touchait au moment d'une sédition, lorsqu'un bijoutier, homme industrieux, se présenta à l'académie. On fit des essais qui réussirent; et sur l'attestation des commissaires, et d'après la permission du lieutenant de police, il fut gratifié par le conseil d'un brevet portant privilége exclusif de pourvoir, pendant le cours de vingt années consécutives, aux besoins des bijoux circulaires.

Le second accident fut une disette totale de bijoux féminins polygonaux. On invita tous les artistes à s'occuper de cette calamité. On proposa des prix. Il y eut une multitude de machines inventés, entre lesquelles le prix fut partagé.

Vous avez vu, ajouta Cyclophile, les différentes figures de nos bijoux féminins. Ils gardent constamment celles qu'ils ont apportées en naissant. En est-il de même parmi vous? « Non, lui répon« dis-je. Un bijou féminin européen, asiatique ou « africain, a une figure variable à l'infini, *cujuslibet* « *figuræ capax, nullius tenax.* » Nous ne nous sommes donc pas trompés, reprit-il, dans l'explication que donnèrent nos physiciens sur un phénomène de ce genre. Il y a environ vingt ans qu'une jeune brune fort aimable parut dans l'île. Personne n'entendait sa langue; mais lorsqu'elle eut appris la nôtre, elle ne voulut jamais dire quelle était sa patrie. Cependant les grâces de sa figure et les agré-

ments de son esprit enchantèrent la plupart de nos jeunes seigneurs. Quelques-uns des plus riches lui proposèrent de l'épouser; et elle se détermina en faveur du sénateur Colibri. Le jour pris, on les conduisit au temple, selon l'usage. La belle étrangère, étendue sur l'autel, présenta aux yeux des spectateurs surpris un bijou qui n'avait aucune figure déterminée, et le thermomètre appliqué, la liqueur monta tout à coup à cent quatre-vingt-dix degrés. Le grand-sacrificateur prononça sur-le-champ que ce bijou reléguait la propriétaire dans la classe des courtisanes, et défense fut faite à l'amoureux Colibri de l'épouser. Dans l'impossibilité de l'avoir pour femme, il en fit sa maîtresse. Un jour qu'elle en était apparemment satisfaite, elle lui avoua qu'elle était née dans la capitale de votre empire : ce qui n'a pas peu contribué à nous donner une grande idée de vos femmes.

Le sultan en était là, lorsque Mirzoza rentra. Votre pudeur, toujours déplacée, lui dit Mangogul, vous a privée de la plus délicieuse lecture. Je voudrais bien que vous me dissiez à quoi sert cette hypocrisie qui vous est commune à toutes, sages ou libertines. Sont-ce les choses qui vous effarouchent? Non; car vous les savez. Sont-ce les mots? en vérité, cela n'en vaut pas la peine. S'il est ridicule de rougir de l'action, ne l'est-il pas infiniment davantage de rougir de l'expression? J'aime à la folie les insulaires dont il est question dans ce

précieux journal; ils appellent tout par leur nom; la langue en est plus simple, et la notion des choses honnêtes ou malhonnêtes beaucoup mieux déterminée.....

MIRZOZA.

Là, les femmes sont-elles vêtues?...

MANGOGUL.

Assurément; mais ce n'est point par décence, c'est par coquetterie : elles se couvrent pour irriter le desir et la curiosité.....

MIRZOZA.

Et cela vous paraît tout-à-fait conforme aux bonnes mœurs?

MANGOGUL.

Assurément.....

MIRZOZA.

Je m'en doutais.

MANGOGUL.

Oh! vous vous doutez toujours de tout. —

En s'entretenant ainsi, il feuilletait négligemment son journal, et disait : Il y a là-dedans des usages tout-à-fait singuliers. Tenez, voilà un chapitre sur la configuration des habitants. Il n'y a rien que votre excellente pruderie ne puisse entendre. En voici un autre sur la toilette des femmes, qui est tout-à-fait de votre ressort, et dont peut-

être vous pourrez tirer parti. Vous ne me répondez pas! Vous vous méfiez toujours de moi. — « Ai-je si grand tort ? » — Il faudra que je vous mette entre les mains de Cyclophile, et qu'il vous conduise parmi ses insulaires. Je vous jure que vous en reviendrez infiniment parfaite. — « Il me « semble que je le suis assez. » — Il vous semble! cependant je ne saurais presque dire un mot sans vous donner des distractions. Cependant vous en vaudriez beaucoup mieux, et j'en serais beaucoup plus à mon aise, si je pouvais toujours parler, et si vous pouviez toujours m'écouter. — « Et que « vous importe que je vous écoute ? » Mais après tout, vous avez raison. Ah çà, à ce soir, à demain, ou à un autre jour, le chapitre de la figure de nos insulaires, et celui de la toilette de leurs femmes.

CHAPITRE XIX.*

De la Figure des Insulaires, et de la Toilette des Femmes.

C'ÉTAIT après dîner; Mirzoza faisait des nœuds, et Mangogul, étalé sur un sopha, les yeux à demi fermés, établissait doucement sa digestion. Il avait passé une bonne heure dans le silence et le repos, lorsqu'il dit à la favorite : Madame se sentirait-elle disposée à m'écouter? — « C'est selon. » —

* Ce chapitre manque dans les anciennes éditions. ÉDIT.

Mais, après tout, comme vous me l'avez dit avec autant de jugement que de politesse, que m'importe que vous m'écoutiez ou non? Mirzoza sourit, et Mangogul dit : Qu'on m'apporte le journal de mes voyageurs, et surtout qu'on ne déplace pas les marques que j'y ai faites, ou par ma barbe.....

On lui présente le journal; il l'ouvre et lit : Les insulaires n'étaient point faits comme on l'est ailleurs. Chacun avait apporté en naissant des signes de sa vocation : aussi en général on y était ce qu'on devait être. Ceux que la nature avait destinés à la géométrie avaient les doigts allongés en compas; mon hôte était de ce nombre. Un sujet propre à l'astronomie avait les yeux en colimaçon; à la géographie, la tête en globe; à la musique ou acoustique, les oreilles en cornet; à l'arpentage, les jambes en jalons; à l'hydraulique.... Ici le sultan s'arrêta; et Mirzoza lui dit : « Eh bien! à l'hy« draulique?.... » Mangogul lui répondit : C'est vous qui le demandez; le bijou en ajoutoir, et pissait en jet d'eau; à la chimie, le nez en alambic; à l'anatomie, l'index en scalpel; aux mécaniques, les bras en lime ou en scie, etc.

Mirzoza ajouta : « Il n'en était pas chez ce peuple « comme parmi nous, où tels qui, n'ayant reçu de « Brama que des bras nerveux, semblaient être « appelés à la charrue, tiennent le timon de votre « état, siégent dans vos tribunaux, ou président « dans votre académie; où tel, qui ne voit non

« plus qu'une taupe, passe sa vie à faire des obser-
« vations, c'est-à-dire à une profession qui de-
« mande des yeux de lynx. »

Le sultan continua de lire. Entre les habitants on en remarquait dont les doigts visaient au compas, la tête au globe, les yeux au télescope, les oreilles au cornet; ces hommes-ci, dis-je à mon hôte, sont apparemment vos virtuoses, de ces hommes universels qui portent sur eux l'affiche de tous les talents.

Mirzoza interrompit le sultan, et dit : « Je gage
« que je sais la réponse de l'hôte.... »

MANGOGUL.

Et quelle est-elle?

MIRZOZA.

Il répondit que ces gens, que la nature semble avoir destinés à tout, n'étaient bons à rien.

MANGOGUL.

Par Brama, c'est cela; en vérité, sultane, vous avez bien de l'esprit. Mon voyageur ajoute que cette conformation des insulaires donnait au peuple entier un certain air automate; quand ils marchent, on dirait qu'ils arpentent; quand ils gesticulent, ils ont l'air de décrire des figures; quand ils chantent, ils déclament avec emphase.

MIRZOZA.

En ce cas, leur musique doit être mauvaise.

MANGOGUL.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MIRZOZA.

C'est qu'elle doit être au-dessous de la déclamation. —

A peine eus-je fait quelques tours dans la grande allée de leur jardin public, que je devins le sujet de l'entretien et l'objet de la curiosité. C'est un tombé de la lune, disait l'un; vous vous trompez, disait l'autre, il vient de Saturne. Je le crois habitant de Mercure, disait un troisième. Un quatrième s'approcha de moi, et me dit : Étranger, pourrait-on vous demander d'où vous êtes? — Je suis du Congo, lui répondis-je. — Et où est le Congo? — J'allais satisfaire à sa question, lorsqu'il s'éleva autour de moi un bruit de mille voix d'hommes et de femmes qui répétaient : C'est un Congo, c'est un Congo, c'est un Congo. Assourdi de ce tintamarre, je mis mes mains sur mes oreilles, et je me hâtai de sortir du jardin. Cependant on avait arrêté mon hôte, pour savoir de lui si un Congo était un animal ou un homme. Les jours suivants, sa porte fut obsédée d'une foule d'habitants qui demandaient à voir le Congo. Je me montrai; je parlai; et ils s'éloignèrent tous avec un mépris marqué par des huées, en s'écriant : *Fi donc! c'est un homme.* Ici Mirzoza se mit à rire aux éclats. Puis elle ajouta : « Et la toilette? »

Mangogul lui dit : Madame se rappellerait-elle un certain brame noir, fort original, moitié sensé, moitié fou? — « Oui, je me le rappelle. C'était « un bon homme qui mettait de l'esprit à tout, et « que les autres brames noirs, ses confrères, firent « mourir de chagrin. » — Fort bien. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler, ou peut-être même que vous n'ayez vu un certain clavecin où il avait diapasoné les couleurs selon l'échelle des sons, et sur lequel il prétendait exécuter pour les yeux une sonate, un allegro, un presto, un adagio, un cantabile, aussi agréables que ces pièces bien faites le sont pour les oreilles. — « J'ai fait « mieux : un jour je lui proposai de me traduire « dans un menuet de couleurs, un menuet de « sons; et il s'en tira fort bien. » — Et cela vous amusa beaucoup? — « Beaucoup; car j'étais alors « un enfant. » — Eh bien! mes voyageurs ont retrouvé la même machine chez leurs insulaires, mais appliquée à son véritable usage. — « J'en- « tends; à la toilette. » — Il est vrai; mais comment cela? — « Comment? le voici. Une pièce de « notre ajustement étant donnée, il ne s'agit que « de frapper un certain nombre de touches du « clavecin, pour trouver les harmoniques de cette « pièce, et déterminer les couleurs différentes des « autres. » — Vous êtes insupportable! On ne saurait vous rien apprendre; vous devinez tout. — « Je crois même qu'il y a dans cette espèce de

« musique des dissonances à préparer et à sauver. » — Vous l'avez dit. — « Je crois en conséquence « que le talent d'une femme de chambre suppose « autant de génie et d'expérience, autant de pro- « fondeur et d'études que dans un maître de cha- « pelle. » — Et ce qui s'ensuit de là, le savez-vous? — « Non. » — C'est qu'il ne me reste plus qu'à fermer mon journal, et qu'à prendre mon sorbet. Sultane, votre sagacité me donne de l'humeur. — « C'est-à-dire que vous m'aimeriez un peu bête. » — Pourquoi pas? cela nous rapprocherait, et nous nous en amuserions davantage. Il faut une terrible passion pour tenir contre une humiliation qui ne finit point. Je changerai; prenez-y garde. — « Seigneur, ayez pour moi la complaisance de re- « prendre votre journal, et d'en continuer la lec- « ture. » — Très-volontiers. C'est donc mon voyageur qui va parler.

Un jour, au sortir de table, mon hôte se jeta sur un sopha où il ne tarda pas à s'endormir, et j'accompagnai les dames dans leur appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces, nous entrâmes dans un cabinet, grand et bien éclairé, au milieu duquel il y avait un clavecin. Madame s'assit, promena ses doigts sur le clavier, les yeux attachés sur l'intérieur de la caisse, et dit d'un air satisfait : « Je le crois d'accord; » et moi, je me disais tout bas : Je crois qu'elle rêve; car je n'avais point entendu de son.... Madame est musicienne,

et sans doute elle accompagne ? — Non. — Qu'est-ce donc que cet instrument ? — Vous l'allez voir. Puis, se tournant vers ses filles : Sonnez, dit-elle à l'aînée, pour mes femmes. Il en vint trois, auxquelles elle tint à peu près ce discours : « Mesde-« moiselles, je suis très-mécontente de vous. Il y « a plus de six mois que ni mes filles ni moi n'a-« vons été mises avec goût. Cependant vous me « dépensez un argent immense. Je vous ai donné « les meilleurs maîtres ; et il semble que vous n'a-« vez pas encore les premiers principes de l'har-« monie. Je veux aujourd'hui que ma fontange soit « verte et or. Trouvez-moi le reste. » La plus jeune pressa les touches, et fit sortir un rayon blanc, un jaune, un cramoisi, un vert, d'une main ; et de l'autre, un bleu et un violet. Ce n'est pas cela, dit la maîtresse d'un ton impatient ; adoucissez-moi ces nuances. La femme de chambre toucha de nouveau, blanc, citron, bleu turc, ponceau, couleur de rose, aurore et noir. Encore pis ! dit la maîtresse. Cela est à excéder. Faites le dessus. La femme de chambre obéit : et il en résulta : blanc, orangé, bleu pâle, couleur de chair, soufre et gris. La maîtresse s'écria : On n'y saurait plus tenir ! Si madame voulait faire attention, dit une des deux autres femmes, qu'avec son grand panier et ses petites mules.... Mais oui, cela pourrait aller.... Ensuite la dame passa dans un arrière-cabinet, pour s'habiller dans cette modulation.

Cependant l'aînée de ses filles priait la suivante de lui jouer un ajustement de fantaisie, ajoutant : « Je suis priée d'un bal ; et je me voudrais leste, « singulière et brillante. Je suis lasse des couleurs « pleines. » Rien n'est plus aisé, dit la suivante ; et elle toucha gris de perle, avec un clair obscur qui ne ressemblait à rien ; et dit : Voyez, mademoiselle, comme cela fera bien avec votre coiffure de la Chine, votre mantelet de plumes de paon, votre jupon céladon et or, vos bas canelle, et vos souliers de jais ; surtout si vous vous coiffez en brun, avec votre aigrette de rubis. Tu vaux trop, ma chère, répliqua la jeune fille. Viens toi-même exécuter tes idées. Le tour de la cadette arriva ; la suivante qui restait, lui dit : Votre grande sœur va au bal ; mais vous, n'allez-vous pas au temple ?.... Précisément ; et c'est par cette raison que je veux que tu me touches quelque chose de fort coquet. Eh bien ! répondit la suivante, prenez votre robe de gaze couleur de feu, et je vais chercher le reste de l'accompagnement. Je n'y suis pas.... m'y voici.... non.... c'est cela.... oui, c'est cela ; vous serez à ravir.... Voyez, mademoiselle : jaune, vert, noir, couleur de feu, azur, blanc, et bleu ; cela fera à merveille avec vos boucles d'oreilles de topaze de Bohême, une nuance de rouge, deux assassins, trois croissants et sept mouches.... Ensuite elles sortirent, en me faisant une profonde révérence. Seul, je me disais : « Elles

« sont aussi folles ici que chez nous. Ce clavecin « épargne pourtant bien de la peine. »

Mirzoza interrompant la lecture, dit au sultan : Votre voyageur aurait bien dû nous apporter une ariette au moins d'ajustements notés, avec la basse chiffrée.

LE SULTAN.

C'est ce qu'il a fait.

MIRZOZA.

Et qui est-ce qui nous jouera cela?

LE SULTAN.

Mais quelques-uns des disciples du brame noir; celui entre les mains duquel son instrument oculaire est resté. Mais en avez-vous assez ?

MIRZOZA.

Y en a-t-il encore beaucoup ?....

LE SULTAN.

Non; encore quelques pages, et vous en serez quitte....

MIRZOZA.

Lisez-les. —

J'en étais là, dit mon journal, lorsque la porte du cabinet où la mère était entrée, s'ouvrit, et m'offrit une figure si étrangement déguisée, que je ne la reconnus pas. Sa coiffure pyramidale et ses mules en échasses l'avaient agrandie d'un pied

et demi ; elle avait avec cela une palatine blanche, un mantelet orange, une robe de velours ras bleu pâle, un jupon couleur de chair, des bas soufre, et des mules petit-gris ; mais ce qui me frappa surtout, ce fut un panier pentagone, à angles saillants et rentrants, dont chacun portait une toise de projection. Vous eussiez dit que c'était un donjon ambulant, flanqué de cinq bastions. L'une des filles parut ensuite. Miséricorde ! s'écria la mère ; qui est-ce qui vous a ajustée de la sorte ? Resterez-vous ? vous me faites horreur. Si l'heure du bal n'était pas si proche, je vous ferais déshabiller. J'espère du moins que vous vous masquerez. Puis, s'adressant à la cadette : Pour cela, dit-elle, en la parcourant de la tête aux pieds, voilà qui est raisonnable et décent. Cependant monsieur, qui avait aussi fait sa toilette après sa médianoche, se montra avec un chapeau couleur de feuille morte, sous lequel s'étendait une longue perruque en volutes, un habit de drap à double broche, avec des parements en carré long, d'un pied et demi chacun, cinq boutons par devant, quatre poches, mais point de plis ni de paniers ; une culotte et des bas de chamois, des souliers de maroquin vert ; le tout tenant ensemble, et formant un pantalon.

Ici Mangogul s'arrêta et dit à Mirzoza, qui se tenait les côtés : Ces insulaires vous paraissent fort ridicules..... Mirzoza, lui coupant la parole,

ajouta : Je vous dispense du reste; pour cette fois, sultan, vous avez raison; que ce soit, je vous prie, sans tirer à conséquence. Si vous vous avisez de devenir raisonnable, tout est perdu. Il est sûr que nous paraîtrions aussi bizarres à ces insulaires, qu'ils nous le paraissent; et qu'en fait de modes, ce sont les fous qui donnent la loi aux sages; les courtisanes qui la donnent aux honnêtes femmes, et qu'on n'a rien de mieux à faire que de la suivre. Nous rions en voyant les portraits de nos aïeux, sans penser que nos neveux riront en voyant les nôtres.

MANGOGUL.

J'ai donc eu une fois en ma vie le sens commun!....

MIRZOZA.

Je vous le pardonne; mais n'y retournez pas.... Avec toute votre sagacité, l'harmonie, la mélodie et le clavecin oculaires....

MANGOGUL.

Arrêtez, je vais continuer.... donnèrent lieu à un schisme qui divisa les hommes, les femmes et tous les citoyens. Il y eut une insurrection d'école contre école, de maître contre maître; on disputa, on s'injuria, on se haït. — Fort bien; mais ce n'est pas tout. — Aussi, n'ai-je pas tout dit. — Achevez. — Ainsi qu'il est arrivé dernièrement à Banza, dans la querelle sur les sons, où les sourds

se montrèrent les plus entêtés disputeurs, dans la contrée de vos voyageurs, ceux qui crièrent le plus long-temps et le plus haut sur les couleurs, ce furent les aveugles.... —

A cet endroit, le sultan dépité prit les cahiers de ses voyageurs, et les mit en pièces. — Eh! que faites-vous là? — Je me débarrasse d'un ouvrage inutile. — Pour moi, peut-être; mais pour vous? — Tout ce qui n'ajoute rien à votre bonheur m'est indifférent. — Je vous suis donc bien chère? — Voilà une question à détacher de toutes les femmes. Non, elles ne sentent rien; elles croient que tout leur est dû; quoi qu'on fasse pour elles, on n'en a jamais fait assez. Un moment de contrariété efface une année de service. Je m'en vais. — Non, vous restez; allons, approchez-vous, et baisez-moi..... Le sultan l'embrassa, et dit : N'est-il pas vrai que nous ne sommes que des marionnettes? — Oui, quelquefois.

CHAPITRE XX.

Les deux Dévotes.

Le sultan laissait depuis quelques jours les bijoux en repos. Des affaires importantes, dont il était occupé, suspendaient les effets de sa bague. Ce fut dans cet intervalle que deux femmes de Banza apprêtèrent à rire à toute la ville.

Elles étaient dévotes de profession. Elles avaient conduit leurs intrigues avec toute la discrétion possible, et jouissaient d'une réputation que la malignité même de leurs semblables avait respectée. Il n'était bruit dans les mosquées que de leur vertu. Les mères les proposaient en exemple à leurs filles; les maris à leurs femmes. Elles tenaient l'une et l'autre, pour maxime principale, que le scandale est le plus grand de tous les péchés. Cette conformité de sentiments, mais surtout la difficulté d'édifier à peu de frais un prochain clairvoyant et malin, l'avait emporté sur la différence de leurs caractères; et elles étaient très-bonnes amies.

Zélide recevait le bramine de Sophie; c'était chez Sophie que Zélide conférait avec son directeur; et en s'examinant un peu, l'une ne pouvait guère ignorer ce qui concernait le bijou de l'autre;

mais l'indiscrétion bizarre de ces bijoux les tenait toutes deux dans de cruelles alarmes. Elles se voyaient à la veille d'être démasquées, et de perdre cette réputation de vertu qui leur avait coûté quinze ans de dissimulation et de manége, et dont elles étaient alors fort embarrassées.

Il y avait des moments où elles auraient donné leur vie, du moins Zélide, pour être aussi décriées que la plus grande partie de leurs connaissances. « Que dira le monde? que fera mon « mari ?.... Quoi! cette femme si réservée, si « modeste, si vertueuse; cette Zélide n'est comme « les autres.... Ah! cette idée me désespère!.... « Oui, je voudrais n'en avoir point, n'en avoir « jamais eu, » s'écriait brusquement Zélide.

Elle était alors avec son amie, que les mêmes réflexions occupaient, mais qui n'en était pas autant agitée. Les dernières paroles de Zélide la firent sourire. « Riez, madame, ne vous contrai« gnez point. Éclatez, lui dit Zélide dépitée. Il y « a vraiment de quoi. » Je connais comme vous, lui répondit froidement Sophie, tout le danger qui nous menace; mais le moyen de s'y soustraire? car vous conviendrez, avec moi, qu'il n'y a pas d'apparence que votre souhait s'accomplisse.

« Imaginez donc un expédient, » repartit Zélide. Oh! reprit Sophie, je suis lasse de me creuser : je n'imagine rien.... S'aller confiner dans le fond d'une province, est un parti; mais laisser

à Banza les plaisirs, et renoncer à la vie, c'est ce que je ne ferai point. Je sens que mon bijou ne s'accommodera jamais de cela. « Que faire donc?.... » Que faire! Abandonner tout à la Providence, et rire, à mon exemple, du qu'en dira-t-on. J'ai tout tenté pour concilier la réputation et les plaisirs. Mais puisqu'il est dit qu'il faut renoncer à la réputation, conservons au moins les plaisirs. Nous étions uniques. Eh bien! ma chère, nous ressemblerons à cent mille autres; cela vous paraît-il donc si dur?

« Oui, sans doute, répliqua Zélide; il me paraît « dur de ressembler à celles pour qui l'on avait « affecté un mépris souverain. Pour éviter cette « mortification, je m'enfuirais, je crois, au bout « du monde. »

Partez, ma chère, continua Sophie; pour moi, je reste..... Mais à propos, je vous conseille de vous pourvoir de quelque secret, pour empêcher votre bijou de babiller en route.

« En vérité, reprit Zélide, la plaisanterie est ici « de bien mauvaise grâce; et votre intrépidité.... »

Vous vous trompez, Zélide, il n'y a point d'intrépidité dans mon fait. Laisser prendre aux choses un train dont on ne peut les détourner, c'est résignation. Je vois qu'il faut être déshonorée; eh bien! déshonorée pour déshonorée, je m'épargnerai du moins de l'inquiétude le plus que je pourrai.

« Déshonorée! reprit Zélide, fondant en larmes; déshonorée! Quel coup! Je n'y puis résister.... Ah, maudit bonze! c'est toi qui m'as perdue. J'aimais mon époux; j'étais née vertueuse; je l'aimerais encore, si tu n'avais abusé de ton ministère et de ma confiance. Déshonorée! chère Sophie.... »

Elle ne put achever. Les sanglots lui coupèrent la parole; et elle tomba sur un canapé, presque désespérée. Zélide ne reprit l'usage de la voix que pour s'écrier douloureusement : « Ah! ma chère Sophie, j'en mourrai..... Il faut que j'en meure. Non, je ne survivrai jamais à ma réputation..... »

Mais Zélide, ma chère Zélide, ne vous pressez pourtant pas de mourir : peut-être que, lui dit Sophie..... « Il n'y a peut-être qui tienne; il faut que j'en meure.... » Mais peut-être qu'on pourrait.... « On ne pourra rien, vous dis-je.... « Mais parlez, ma chère, que pourrait-on? » Peut-être qu'on pourrait empêcher un bijou de parler. « Ah! Sophie, vous cherchez à me soulager par de fausses espérances; vous me trompez. » Non, non, je ne vous trompe point; écoutez-moi seulement, au lieu de vous désespérer comme une folle. J'ai entendu parler de Frénicol, d'Eolipile, de bâillons et de muselières. « Eh, qu'ont de commun Frénicol, Eolipile et les « muselières, avec le danger qui nous menace?

« Qu'a à faire ici mon bijoutier ? et qu'est-ce qu'une « muselière ? »

Le voici, ma chère. Une muselière est une machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'académie, et perfectionnée par Eolipile, qui se fait toutefois les honneurs de l'invention. « Eh bien ! « cette machine imaginée par Frénicol, approu- « vée par l'académie, et perfectionnée par ce benêt « d'Eolipile ?.... » Oh ! vous êtes d'une vivacité qui passe l'imagination. Eh bien ! cette machine s'applique, et rend un bijou discret, malgré qu'il en ait..... « Serait-il bien vrai, ma chère ? » On le dit. « Il faut savoir cela, reprit Zélide, et sur-le- « champ. »

Elle sonna ; une de ses femmes parut ; et elle envoya chercher Frénicol. « Pourquoi pas Eoli- « pile ? » dit Sophie. Frénicol marque moins, répondit Zélide.

Le bijoutier ne se fit pas attendre. « Ah ! Fré- « nicol, vous voilà, lui dit Zélide ; soyez le bien- « venu. Dépêchez-vous, mon cher, de tirer deux « femmes d'un embarras cruel... » De quoi s'agit-il, mesdames ?.... Vous faudrait-il quelques rares bijoux ?...« Non ; mais nous en avons deux, et nous « voudrions bien.... » Vous en défaire, n'est-ce pas ? Eh bien ! mesdames, il faut les voir. Je les prendrai, ou nous ferons un échange.... « Vous n'y « êtes pas, monsieur Frénicol ; nous n'avons rien « à troquer.... » Ah ! je vous entends ; c'est quel-

ques boucles d'oreilles que vous auriez envie de perdre, de manière que vos époux les retrouvassent chez moi.... « Point du tout. Mais, Sophie, « dites-lui donc de quoi il est question! Frénicol, « continua Sophie, nous avons besoin de deux.... « Quoi! vous n'entendez pas?.... » Non, madame; comment voulez-vous que j'entende? Vous ne me dites rien.... « C'est, répondit Sophie, que quand « une femme a de la pudeur, elle souffre à s'ex- « primer sur certaines choses.... » Mais, reprit Frénicol, encore faut-il qu'elle s'explique. Je suis bijoutier et non pas devin.... « Il faut pourtant « que vous nous deviniez.... » Ma foi, mesdames, plus je vous envisage, et moins je vous comprends. Quand on est jeunes, riches et jolies comme vous, on n'en est pas réduites à l'artifice : d'ailleurs, je vous dirai sincèrement que je n'en vends plus. J'ai laissé le commerce de ces babioles à ceux de mes confrères qui commencent.

Nos dévotes trouvèrent l'erreur du bijoutier si ridicule, qu'elles lui firent toutes deux en même temps un éclat de rire qui le déconcerta. « Souffrez, « mesdames, leur dit-il, que je vous fasse la révé- « rence, et que je me retire. Vous pouviez vous « dispenser de m'appeler d'une lieue pour plaisan- « ter à mes dépens. » Arrêtez, mon cher, arrêtez, lui dit Zélide en continuant de rire. Ce n'était point notre dessein. Mais faute de nous entendre, il vous est venu des idées si burlesques.... « Il ne tient qu'à

« vous, mesdames, que j'en aie enfin de plus « justes. De quoi s'agit-il ? » Oh ! mons Frénicol, souffrez que je rie tout à mon aise avant que de vous répondre.

Zélide rit à s'étouffer. Le bijoutier songeait en lui-même qu'elle avait des vapeurs, ou qu'elle était folle, et prenait patience. Enfin, Zélide cessa.... « Eh bien ! lui dit-elle, il est question de « nos bijoux ; des nôtres, entendez-vous, mon« sieur Frénicol ? Vous savez apparemment que, « depuis quelque temps, il y en a plusieurs qui « se sont mis à jaser comme des pies ; or, nous « voudrions bien que les nôtres ne suivissent point « ce mauvais exemple. » Ah ! j'y suis maintenant ; c'est-à-dire, reprit Frénicol, qu'il vous faut une muselière.... « Fort bien, vous y êtes en effet. On « m'avait bien dit que monsieur Frénicol n'était « pas un sot.... » Madame, vous avez bien de la bonté. Quant à ce que vous me demandez, j'en ai de toutes sortes, et de ce pas je vais vous en chercher.

Frénicol partit ; cependant Zélide embrassait son amie, et la remerciait de son expédient : et moi, dit l'auteur africain, j'allai me reposer en attendant qu'il revînt.

CHAPITRE XXI.

Retour du Bijoutier.

Le bijoutier revint, et présenta à nos dévotes deux muselières des mieux conditionnées.... « Ah! « miséricorde ! s'écria Zélide. Quelles muselières! « quelles énormes muselières sont-ce là! et qui « sont les malheureuses à qui cela servira? Cela a « une toise de long. Il faut en vérité, mon ami, « que vous ayez pris mesure sur la jument du « sultan..... »

Oui, dit nonchalamment Sophie, après les avoir considérées et compassées avec les doigts : vous avez raison; et il n'y a que la jument du sultan ou la vieille Rimosa, à qui elles puissent convenir... « Je vous jure, mesdames, reprit Frénicol, que « c'est la grandeur ordinaire; et que Zelmaïde, « Zyrphile, Amiane, Zulique et cent autres en « ont pris de pareilles.... » Cela est impossible, répliqua Zélide.... « Cela est pourtant, repartit « Frénicol : mais toutes ont dit comme vous; et « comme elles, si vous voulez vous détromper, « vous le pouvez à l'essai.... » Monsieur Frénicol en dira tout ce qu'il voudra; mais il ne me persuadera jamais que cela me convienne, dit Zélide; ni à moi, dit Sophie. Qu'il nous en montre d'autres, s'il en a.

Frénicol, qui avait éprouvé plusieurs fois qu'on ne convertissait pas les femmes sur cet article, leur présenta des muselières de treize ans. « Ah! « voilà ce qu'il nous faut! » s'écrièrent-elles toutes deux en même temps. Je le souhaite, répondit tout bas Frénicol. « Combien les vendez-vous? » dit Zélide.... Madame, ce n'est que dix ducats.... « Dix ducats! vous n'y pensez-pas, Frénicol.... » Madame, c'est en conscience.... « Vous nous faites « payer la nouveauté.... » Je vous jure, mesdames, que c'est argent troqué.... « Il est vrai qu'elles « sont joliment travaillées; mais dix ducats, c'est « une somme.... » Je n'en rabattrai rien. « Nous « irons chez Eolipile. » Vous le pouvez, mesdames : mais il y a ouvrier et ouvrier, muselières et muselières. Frénicol tint ferme, et Zélide en passa par là. Elle paya les deux muselières; et le bijoutier s'en retourna, bien persuadé qu'elles leur seraient trop courtes, et qu'elles ne tarderaient pas à lui revenir pour le quart de ce qu'il les avait vendues. Il se trompa. Mangogul ne s'étant point trouvé à portée de tourner sa bague sur ces deux femmes, il ne prit aucune envie à leurs bijoux de parler plus haut qu'à l'ordinaire, heureusement pour elles; car Zélide, ayant essayé sa muselière, la trouva la moitié trop petite. Cependant elle ne s'en défit pas, imaginant presque autant d'inconvénient à la changer qu'à ne s'en point servir.

On a su ces circonstances d'une de ses femmes,

qui les dit en confidence à son amant, qui les redit en confidence à d'autres, qui les confièrent sous le secret à tout Banza. Frénicol parla de son côté; l'aventure de nos dévotes devint publique, et occupa quelque temps les médisants du Congo.

Zélide en fut inconsolable. Cette femme, plus à plaindre qu'à blâmer, prit son bramine en aversion, quitta son époux, et s'enferma dans un couvent. Pour Sophie, elle leva le masque, brava les discours, mit du rouge et des mouches, se répandit dans le grand monde, et eut des aventures.

CHAPITRE XXII.

Septième essai de l'anneau.

LE BIJOU SUFFOQUÉ.

Quoique les bourgeoises de Banza se doutassent que les bijoux de leur espèce n'auraient pas l'honneur de parler, toutes cependant se munirent de muselières. On eut à Banza sa muselière, comme on prend ici le deuil de cour.

En cet endroit l'auteur africain remarque avec étonnement, que la modicité du prix, et la roture des muselières n'en firent point cesser la mode au sérail. « Pour cette fois, dit-il, l'utilité l'emporta « sur le préjugé. » Une réflexion aussi commune ne valait pas la peine qu'il se répétât : mais il m'a

semblé que c'était le défaut de tous les anciens auteurs du Congo, de tomber dans des redites, soit qu'ils se fussent proposé de donner ainsi un air de vraisemblance et de facilité à leurs productions; soit qu'ils n'eussent pas, à beaucoup près, autant de fécondité que leurs admirateurs le supposent.

Quoi qu'il en soit, un jour Mangogul se promenant dans ses jardins, accompagné de toute sa cour, s'avisa de tourner sa bague sur Zélaïs. Elle était jolie et soupçonnée de plusieurs aventures; cependant son bijou ne fit que bégayer, et ne proféra que quelques mots entrecoupés qui ne signifiaient rien, et que les persifleurs interprétèrent comme ils voulurent..... « Ouais, dit le sultan, « voici un bijou qui a la parole bien malaisée. Il « faut qu'il y ait ici quelque chose qui lui gène la « prononciation. » Il appliqua donc plus fortement son anneau. Le bijou fit un second effort pour s'exprimer; et surmontant en partie l'obstacle qui lui fermait la bouche, on entendit très-distinctement, « Ahi.... ahi.... J'ét.... j'ét.... j'étouffe. Je « n'en puis plus.... Ahi.... ahi.... J'étouffe. »

Zélaïs se sentit aussitôt suffoquer : son visage pâlit, sa gorge s'enfla; et elle tomba, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, entre les bras de ceux qui l'environnaient.

Partout ailleurs Zélaïs eût été promptement soulagée. Il ne s'agissait que de la débarrasser de sa muselière, et de rendre à son bijou la respira-

tion ; mais le moyen de lui porter une main secourable en présence de Mangogul ! « Vite, vite, des « médecins, s'écriait le sultan ; Zélaïs se meurt. »

Des pages coururent au palais et revinrent, les docteurs s'avançant gravement sur leurs traces ; Orcotome était à leur tête. Les uns opinèrent pour la saignée, les autres pour le kermès ; mais le pénétrant Orcotome fit transporter Zélaïs dans un cabinet voisin, la visita, et coupa les courroies de son caveçon. Ce bijou emmuselé fut un de ceux qu'il se vanta d'avoir vu dans le paroxysme.

Cependant le gonflement était excessif, et Zélaïs eût continué de souffrir si le sultan n'eût eu pitié de son état. Il retourna sa bague ; les humeurs se remirent en équilibre ; Zélaïs revint : et Orcotome s'attribua le miracle de cette cure.

L'accident de Zélaïs et l'indiscrétion de son médecin décréditèrent beaucoup les muselières. Orcotome, sans égard pour les intérêts d'Éolipile, se proposa d'élever sa fortune sur les débris de la sienne ; se fit annoncer pour médecin attitré des bijoux enrhumés ; et l'on voit encore son affiche dans les rues détournées. Il commença par gagner de l'argent, et finit par être méprisé. Le sultan s'était fait un plaisir de rabattre la présomption de l'empirique. Orcotome se vantait-il d'avoir réduit au silence quelque bijou qui n'avait jamais soufflé le mot ? Mangogul avait la cruauté de le faire parler. On en vint jusqu'à remarquer que

tout bijou qui s'ennuyait de se taire, n'avait qu'à recevoir deux ou trois visites d'Orcotome. Bientôt on le mit, avec Éolipile, dans la classe des charlatans; et tous deux y demeureront, jusqu'à ce qu'il plaise à Brama de les en tirer.

On préféra la honte à l'apoplexie. « On meurt « de celle-ci, » disait-on. On renonça donc aux muselières; on laissa parler les bijoux; et personne n'en mourut.

CHAPITRE XXIII.

Huitième essai de l'anneau.

LES VAPEURS.

Il y eut un temps, comme on voit, que les femmes, craignant que leurs bijoux ne parlassent, étaient suffoquées, se mouraient: mais il en vint un autre, qu'elles se mirent au-dessus de cette frayeur, se défirent des muselières, et n'eurent plus que des vapeurs.

La favorite avait, entre ses complaisantes, une fille singulière. Son humeur était charmante, quoiqu'inégale. Elle changeait de visage dix fois par jour; mais quel que fût celui qu'elle prît, il plaisait. Unique dans sa mélancolie, ainsi que dans sa gaîté, il lui échappait, dans ses moments les plus extravagants, des propos d'un sens exquis; et

il lui venait, dans les accès de sa tristesse, des extravagances très-réjouissantes.

Mirzoza s'était si bien faite à Callirhoé, c'était le nom de cette jeune folle, qu'elle ne pouvait presque s'en passer. Une fois que le sultan se plaignait à la favorite de je ne sais quoi d'inquiet et de froid qu'il lui remarquait : « Prince, lui dit-« elle, embarrassée de ses reproches, sans mes « trois bêtes, mon serin, ma chartreuse et Callir-« hoé, je ne vaux rien ; et vous voyez bien que la « dernière me manque.... » Et pourquoi n'est-elle pas ici? lui demanda Mangogul.... « Je ne sais, « répondit Mirzoza; mais il y a quelques mois « qu'elle m'annonça que, si Mazul faisait la cam-« pagne, elle ne pourrait se dispenser d'avoir des « vapeurs; et Mazul partit hier.... » Passe encore pour celle-là, répliqua le sultan. Voilà ce qui s'appelle des vapeurs bien fondées. Mais vis-à-vis de quoi s'avisent d'en avoir cent autres, dont les maris sont tout jeunes, et qui ne se laissent pas manquer d'amants? « Prince, répondit un courtisan, « c'est une maladie à la mode. C'est un air à une « femme que d'avoir des vapeurs. Sans amants et « sans vapeurs, on n'a aucun usage du monde; et « il n'y a pas une bourgeoise à Banza qui ne s'en « donne. »

Mangogul sourit, et se détermina sur-le-champ à visiter quelques-unes de ces vaporeuses. Il alla droit chez Salica. Il l'a trouva couchée, la gorge

découverte, les yeux allumés, la tête échevelée, et à son chevet le petit médecin bègue et bossu Farfadi, qui lui faisait des contes. Cependant elle allongeait un bras, puis un autre, bâillait, soupirait, se portait la main sur le front, et s'écriait douloureusement : Ahi.... Je n'en puis plus.... Ouvrez les fenêtres.... Donnez-moi de l'air.... Je n'en puis plus; je me meurs....

Mangogul prit le moment que ses femmes troublées aidaient Farfadi à alléger ses couvertures, pour tourner sa bague sur elle; et l'on entendit à l'instant : « Oh! que je m'ennuie de ce train! « Voilà-t-il pas que madame s'est mis en tête d'a« voir des vapeurs! Cela durera la huitaine; et je « veux mourir si je sais à propos de quoi : car après « les efforts de Farfadi pour déraciner ce mal, il « me semble qu'il a tort de persister.... » Bon, dit le sultan en retournant sa bague, j'entends. Celle-ci a des vapeurs en faveur de son médecin. Voyons ailleurs.

Il passa de l'hôtel de Salica dans celui d'Arsinoé, qui n'en est pas éloigné. Il entendit, dès l'entrée de son appartement, de grands éclats de rire, et s'avança, comptant la trouver en compagnie : cependant elle était seule; et Mangogul n'en fut pas trop surpris. « Une femme se donnant des va« peurs, elle se les donne apparemment, dit-il, « tristes ou gaies, selon qu'il est à propos. »

Il tourna sa bague sur elle, et sur-le-champ son

bijou se mit à rire à gorge déployée. Il passa brusquement de ces ris immodérés à des lamentations ridicules sur l'absence de Narcès à qui il conseillait en bon ami de hâter son retour, et continua sur nouveaux frais à sangloter, pleurer, gémir, soupirer, se désespérer, comme s'il eût enterré tous les siens.

Le sultan se contenant à peine d'éclater d'une affliction si bizarre, retourna sa bague, et partit, laissant Arsinoé et son bijou se lamenter tout à leur aise, et concluant en lui-même la fausseté du proverbe.

CHAPITRE XXIV.

Neuvième essai de l'anneau.

DES CHOSES PERDUES ET RETROUVÉES.

Pour servir de supplément au savant Traité de Pancirolle, et aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

Mongogul s'en revenait dans son palais, occupé des ridicules que les femmes se donnent, lorsqu'il se trouva, soit distraction de sa part, soit méprise de son anneau, sous les portiques du somptueux édifice que Thélis a décoré des riches dépouilles de ses amants. Il profita de l'occasion pour interroger son bijou.

Thélis était femme de l'émir Sambuco, dont

les ancêtres avaient régné dans la Guinée. Sambuco s'était acquis de la considération dans le Congo, par cinq ou six victoires célèbres qu'il avait remportées sur les ennemis d'Erguebzed. Non moins habile négociateur que grand capitaine, il avait été chargé des ambassades les plus distinguées, et s'en était tiré supérieurement. Il vit Thélis au retour de Loango, et il en fut épris. Il touchait alors à la cinquantaine, et Thélis ne passait pas vingt-cinq ans. Elle avait plus d'agréments que de beauté; les femmes disaient qu'elle était très-bien, et les hommes la trouvaient adorable. De puissants partis l'avaient recherchée; mais soit qu'elle eût déjà ses vues, soit qu'il y eût entre elle et ses soupirants disproportion de fortune, ils avaient tous été refusés. Sambuco la vit, mit à ses pieds des richesses immenses, un nom, des lauriers et des titres qui ne le cédaient qu'à ceux des souverains, et l'obtint.

Thélis fut ou parut vertueuse pendant six semaines entières après son mariage; mais un bijou né voluptueux se dompte rarement de lui-même, et un mari quinquagénaire, quelque héros qu'il soit d'ailleurs, est un insensé, s'il se promet de vaincre cet ennemi. Quoique Thélis mît dans sa conduite de la prudence, ses premières aventures ne furent point ignorées. C'en fut assez dans la suite pour lui en supposer de secrètes, et Mangogul, curieux de ces vérités, se hâta de passer

du vestibule de son palais dans son appartement.

On était alors au milieu de l'été : il faisait une chaleur extrême, et Thélis, après le dîner, s'était jetée sur un lit de repos, dans un arrière-cabinet orné de glaces et de peintures. Elle dormait, et sa main était encore appuyée sur un recueil de contes persans qui l'avaient assoupie.

Mangogul la contempla quelque temps, convint qu'elle avait des grâces, et tourna sa bague sur elle. « Je m'en souviens encore comme si j'y étais, « dit incontinent le bijou de Thélis : neuf preuves « d'amour en quatre heures. Ah ! quels moments ! « que Zermounzaïd est un homme divin ! Ce n'est « point là le vieux et glacé Sambuco. Cher Zer- « mounzaïd, j'avais ignoré les vrais plaisirs, le « bien réel ; c'est toi qui me l'as fait connaître. »

Mangogul, qui desirait s'instruire des particularités du commerce de Thélis avec Zermounzaïd, que le bijou lui dérobait, en ne s'attachant qu'à ce qui frappe le plus un bijou, frotta quelque temps le châton de sa bague contre sa veste, et l'appliqua sur Thélis, tout étincelant de lumière. L'effet en parvint bientôt jusqu'à son bijou, qui mieux instruit de ce qu'on lui demandait, reprit d'un ton plus historique :

« Sambuco commandait l'armée du Monoé- « mugi, et je le suivais en campagne. Zermounzaïd « servait sous lui en qualité de colonel, et le gé- « néral, qui l'honorait de sa confiance, nous avait

« mis sous son escorte. Le zélé Zermounzaïd ne « désempara pas de son poste : il lui parut trop « doux, pour le céder à quelque autre; et le dan- « ger de le perdre fut le seul qu'il craignit de toute « la campagne.

« Pendant le quartier d'hiver, je reçus quelques « nouveaux hôtes, Cacil, Jékia, Almamoun, « Jasub, Sélim, Manzora, Néreskim, tous mili- « taires que Zermounzaïd avait mis à la mode, « mais qui ne le valaient pas. Le crédule Sambuco « s'en reposait de la vertu de sa femme sur elle- « même, et sur les soins de Zermounzaïd; et tout « occupé des détails immenses de la guerre, et des « grandes opérations qu'il méditait pour la gloire « du Congo, il n'eut jamais le moindre soupçon « que Zermounzaïd le trahît, et que Thélis lui « fût infidèle.

« La guerre continua; les armées rentrèrent en « campagne, et nous reprîmes nos litières. Comme « elles allaient très-lentement, insensiblement le « corps de l'armée gagna de l'avance sur nous, et « nous nous trouvâmes à l'arrière-garde. Zer- « mounzaïd la commandait. Ce brave garçon, que « la vue des plus grands périls n'avait jamais écarté « du chemin de la gloire, ne put résister à celle du « plaisir. Il abandonna à un subalterne le soin de « veiller aux mouvements de l'ennemi qui nous « harcelait, et passa dans notre litière; mais à « peine y fut-il, que nous entendîmes un bruit

« confus d'armes et de cris. Zermounzaïd, laissant « son ouvrage à demi, veut sortir; mais il est « étendu par terre, et nous restons au pouvoir du « vainqueur.

« Je commençai donc par engloutir l'honneur « et les services d'un officier qui pouvait attendre « de sa bravoure et de son mérite les premiers « emplois de la guerre, s'il n'eût jamais connu la « femme de son général. Plus de trois mille hommes « périrent en cette occasion. C'est encore autant « de bons sujets que nous avons ravis à l'état. »

Qu'on imagine la surprise de Mangogul à ce discours! Il avait entendu l'oraison funèbre de Zermounzaïd, et il ne le reconnaissait point à ces traits. Erguebzed son père avait regretté cet officier : les nouvelles à la main, après avoir prodigué les derniers éloges à sa belle retraite, avaient attribué sa défaite et sa mort à la supériorité des ennemis, qui, disaient-elles, s'étaient trouvés six contre un. Tout le Congo avait plaint un homme qui avait si bien fait son devoir. Sa femme avait obtenu une pension : on avait accordé son régiment à son fils aîné, et l'on promettait un bénéfice au cadet.

Que d'horreurs! s'écria tout bas Mongogul; un époux déshonoré, l'état trahi, des citoyens sacrifiés, ces forfaits ignorés, récompensés même comme des vertus, et tout cela à propos d'un bijou!

Le bijou de Thélis, qui s'était interrompu pour reprendre haleine, continua : « Me voilà donc

« abandonné à la discrétion de l'ennemi. Un régi-
« ment de dragons était prêt à fondre sur nous.
« Thélis en parut éplorée, et ne souhaita rien
« tant; mais les charmes de la proie semèrent la
« discorde entre les prédateurs. On tira les cime-
« terres, et trente à quarante hommes furent mas-
« sacrés en un clin d'œil. Le bruit de ce désordre
« parvint jusqu'à l'officier général. Il accourut,
« calma ces furieux, et nous mit en séquestre sous
« une tente, où nous n'avions pas eu le temps de
« nous reconnaître, qu'il vint solliciter le prix de
« ses services. Malheur aux vaincus ! s'écria Thélis
« en se renversant sur un lit; et toute la nuit fut
« employée à ressentir son infortune.

« Nous nous trouvâmes le lendemain sur le ri-
« vage du Niger. Une saïque nous y attendait, et
« nous partîmes ma maîtresse et moi, pour être
« présentés à l'empereur de Benin. Dans ce voyage
« de vingt-quatre heures, le capitaine du bâtiment
« s'offrit à Thélis, fut accepté, et je connus par
« expérience que le service de mer était infini-
« ment plus vif que celui de terre. Nous vîmes
« l'empereur de Benin; il était jeune, ardent,
« voluptueux : Thélis fit encore sa conquête; mais
« celles de son mari l'effrayèrent. Il demanda la
« paix, et il ne lui en coûta, pour l'obtenir, que
« trois provinces et ma rançon.

« Autre temps, autres fatigues. Sambuco apprit,
« je ne sais comment, la raison des malheurs de la

« campagne précédente; et pendant celle-ci, il « me mit en dépôt sur la frontière chez un chef « de bramines, de ses amis. L'homme saint ne se « défendit guère; il succomba aux agaceries de « Thélis, et en moins de six mois, j'engloutis ses « revenus immenses, trois étangs et deux bois de « haute futaie. »

Miséricorde! s'écria Mangogul, trois étangs et deux bois! quel appétit pour un bijou!

« C'est une bagatelle, reprit celui-ci. La paix se « fit, et Thélis suivit son époux en ambassade au « Monomotapa. Elle jouait et perdait fort bien « cent mille sequins en un jour, que je regagnais « en une heure. Un ministre, dont les affaires de « son maître ne remplissaient pas tous les mo- « ments, me tomba sous la dent, et je lui dévorai « en trois ou quatre mois une fort belle terre, le « château tout meublé, le parc, un équipage avec « les petits chevaux pies. Une faveur de quatre « minutes, mais bien filée, nous valait des fêtes, « des présents, des pierreries, et l'aveugle ou po- « litique Sambuco ne nous tracassait point.

« Je ne mettrai point en ligne de compte, ajouta « le bijou, les marquisats, les comtés, les titres, « les armoiries, etc. qui se sont éclipsés devant « moi. Adressez-vous à mon secrétaire, qui vous « dira ce qu'ils sont devenus. J'ai fort écorné le « domaine du Biafara, et je possède une province « entière du Béléguanze. Erguebzed me proposa

« sur la fin de ses jours.... » A ces mots, Mangogul retourna sa bague, et fit taire le gouffre; il respectait la mémoire de son père, et ne voulut rien entendre qui pût ternir dans son esprit l'éclat des grandes qualités qu'il lui reconnaissait.

De retour dans son sérail, il entretint la favorite, des vaporeuses, et de l'essai de son anneau sur Thélis. « Vous admettez, lui dit-il, cette « femme à votre familiarité; mais vous ne la con- « naissez pas apparemment aussi bien que moi.... « Je vous entends, seigneur, répondit la sultane. « Son bijou vous aura sottement conté ses aven- « tures avec le général Micokof, l'émir Féridour, « le sénateur Marsupha, et le grand bramine Ra- « madanutio. Eh ! qui ne sait qu'elle soutient le « jeune Alamir, et que le vieux Sambuco, qui ne « dit rien, en est aussi bien informé que vous! »

Vous n'y êtes pas, reprit Mangogul. Je viens de faire rendre gorge à son bijou. « Vous avait-il « enlevé quelque chose? » répondit Mirzoza. Non pas à moi, dit le sultan, mais bien à mes sujets, aux grands de mon empire, aux potentats mes voisins, des terres, des provinces, des châteaux, des étangs, des bois, des diamants, des équipages, avec les petits chevaux pies. « Sans compter, sei- « gneur, ajouta Mirzoza, la réputation et les ver- « tus. Je ne sais quel avantage vous apportera votre « bague; mais plus vous en multipliez les essais, « plus mon sexe me devient odieux : celles même

« à qui je croyais devoir quelque considération « n'en sont pas exceptées. Je suis contre elles d'une « humeur à laquelle je demande à votre hautesse « de m'abandonner pour quelques moments. » Mangogul, qui connaissait la favorite pour ennemie de toute contrainte, lui baisa trois fois l'oreille droite, et se retira.

CHAPITRE XXV.

Échantillon de la morale de Mangogul.

Mangogul, impatient de revoir la favorite, dormit peu, se leva plus matin qu'à l'ordinaire, et parut chez elle au petit jour. Elle avait déjà sonné : on venait d'ouvrir ses rideaux; et ses femmes se disposaient à la lever. Le sultan regarda beaucoup autour d'elle, et ne lui voyant point de chien, il lui demanda la raison de cette singularité.

« C'est, lui répondit Mirzoza, que vous suppo- « sez que je suis singulière en cela, et qu'il n'en « est rien. » Je vous assure, répliqua le sultan, que je vois des chiens à toutes les femmes de ma cour, et que vous m'obligeriez de m'apprendre pourquoi elles en ont, ou pourquoi vous n'en avez point. La plupart d'entre elles en ont même plusieurs; et il n'y en a pas une qui ne prodigue au sien des caresses qu'elle semble n'accorder qu'avec

peine à son amant. Par où ces bêtes méritent-elles la préférence? qu'en fait-on ?

Mirzoza ne savait que répondre à ces questions. « Mais, lui disait-elle, on a un chien comme un « perroquet ou un serin. Il est peut-être ridicule « de s'attacher aux animaux; mais il n'est pas « étrange qu'on en ait : ils amusent quelquefois, « et ne nuisent jamais. Si on leur fait des caresses, « c'est qu'elles sont sans conséquence. D'ailleurs, « croyez-vous, prince, qu'un amant se contentât « d'un baiser tel qu'une femme le donne à son « gredin? » Sans doute, je le crois, dit le sultan. Il faudrait, parbleu, qu'il fût bien difficile, s'il n'en était pas satisfait.

Une des femmes de Mirzoza, qui avait gagné l'affection du sultan et de la favorite par de la douceur, des talents et du zèle, dit : « Ces animaux « sont incommodes et malpropres; ils tachent les « habits, gâtent les meubles, arrachent les den- « telles, et font en un quart d'heure plus de dégât « qu'il n'en faudrait pour attirer la disgrâce de la « femme de chambre la plus fidèle; cependant on « les garde. »

Quoique, selon madame, ils ne soient bons qu'à cela, ajouta le sultan.

« Prince, répondit Mirzoza, nous tenons à nos « fantaisies; et il faut que, d'avoir un gredin, c'en « soit une, telle que nous en avons beaucoup d'au- « tres, qui ne seraient plus des fantaisies, si l'on

« en pouvait rendre raison. Le règne des singes « est passé; les perruches se soutiennent encore. « Les chiens étaient tombés; les voilà qui se re- « lèvent. Les écureuils ont eu leur temps; et il en « est des animaux comme il en a été successive- « ment de l'italien, de l'anglais, de la géométrie, « des pretintailles, et des falbalas. »

Mirzoza, répliqua le sultan en secouant la tête, n'a pas là-dessus toutes les lumières possibles; et les bijoux....

« Votre hautesse ne va-t-elle pas s'imaginer, dit « la favorite, qu'elle apprendra du bijou d'Haria « pourquoi cette femme, qui a vu mourir son fils, « une de ses filles et son époux sans verser une « larme, a pleuré pendant quinze jours la perte « de son doguin? »

Pourquoi non? répondit Mangogul.

« Vraiment, dit Mirzoza, si nos bijoux pou- « vaient expliquer toutes nos fantaisies, ils seraient « plus savants que nous-mêmes. »

Et qui vous le dispute? repartit le sultan. Aussi crois-je que le bijou fait faire à une femme cent choses sans qu'elle s'en aperçoive; et j'ai remarqué dans plus d'une occasion, que telle qui croyait suivre sa tête, obéissait à son bijou. Un grand philosophe (1) plaçait l'ame, la nôtre s'entend, dans la glande pinéale. Si j'en accordais une aux femmes, je sais bien, moi, où je la placerais.

(1) *René Descartes.* Gallien avait déjà fixé le siége de l'ame dans

« Je vous dispense de m'en instruire, » reprit aussitôt Mirzoza.

Mais vous me permettrez au moins, dit Mangogul, de vous communiquer quelques idées que mon anneau m'a suggérées sur les femmes, dans la supposition qu'elles ont une ame. Les épreuves que j'ai faites de ma bague m'ont rendu grand moraliste. Je n'ai ni l'esprit de La Bruyère, ni la logique de Port-Royal, ni l'imagination de Montaigne, ni la sagesse de Charron : mais j'ai recueilli des faits qui leur manquaient peut-être.

« Parlez, prince, répondit ironiquement Mir- « zoza : je vous écouterai de toutes mes oreilles. « Ce doit être quelque chose de curieux, que les « essais de morale d'un sultan de votre âge ! »

la glande pinéale. Il prétendait qu'elle pouvait être tantôt inclinée d'un côté et tantôt de l'autre par les filaments qui l'attachaient aux parties voisines, et par là qu'elle présidait à la distribution des esprits. *Anat. de Galien* par *Oribase*, édit. de Dundas, 1735.

Mais Descartes a présenté cette opinion sous une nouvelle forme*, quoiqu'elle soit la même pour le fond. Ce philosophe a fait sur ce siége une espèce de roman qu'on a lu dans le monde avec plaisir; et ce n'est pas la seule fois que les écrivains se sont emparés des opinions des médecins; cependant le peu de fondement de celle-ci est démontré par les observations pathologiques, qui prouvent qu'on a trouvé le corps pinéal désorganisé dans des sujets qui avaient eu beaucoup d'instruction et d'esprit, et qu'il était dans l'état sain chez d'autres, reconnus stupides. Le célèbre *Pic de la Mirandole*, ce jeune enfant, dont on a raconté tant de prodiges, avait le corps pinéal gros et très-dur, graveleux, quoiqu'il n'eût éprouvé, avant de mourir, aucune altération dans ses facultés intellectuelles.

* Voyez *l'Homme*, de René Descartes, page 32, édition de *Paris*, 1677, in-4. ÉDITS.

Le système d'Orcotome est extravagant, n'en déplaise au célèbre Hiragu son confrère : cependant je trouve du sens dans les réponses qu'il a faites aux objections qui lui ont été proposées. Si j'accordais une ame aux femmes, je supposerais volontiers, avec lui, que les bijoux ont parlé de tout temps, bas à la vérité, et que l'effet de l'anneau du génie Cucufa se réduit à leur hausser le ton. Cela posé, rien ne serait plus facile que de vous définir toutes tant que vous êtes.

La femme sage, par exemple, serait celle dont le bijou est muet, ou n'en est pas écouté.

La prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son bijou.

La galante, celle à qui le bijou demande beaucoup, et qui lui accorde trop.

La voluptueuse, celle qui écoute son bijou avec complaisance.

La courtisane, celle à qui son bijou demande à tout moment, et qui ne lui refuse rien.

La coquette, celle dont le bijou est muet, ou n'en est point écouté; mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son bijou parlera quelque jour, et qu'elle pourra ne pas faire la sourde oreille.

Eh bien! délices de mon ame, que pensez-vous de mes définitions?

« Je pense, dit la favorite, que votre hautesse a « oublié la femme tendre. »

Si je n'en ai point parlé, répondit le sultan, c'est que je ne sais pas encore bien ce que c'est, et que d'habiles gens prétendent que le mot tendre, pris sans aucun rapport au bijou, est vide de sens.

« Comment ! vide de sens ? s'écria Mirzoza. « Quoi ! il n'y a point de milieu ; et il faut abso« lument qu'une femme soit prude, galante, co« quette, voluptueuse ou libertine ? »

Délices de mon ame, dit le sultan, je suis prêt à convenir de l'inexactitude de mon énumération, et j'ajouterai la femme tendre aux caractères précédents ; mais à condition que vous m'en donnerez une définition qui ne retombe dans aucune des miennes.

« Très-volontiers, dit Mirzoza. Je compte en « venir à bout sans sortir de votre système. »

Voyons, ajouta Mangogul.

« Eh bien ! reprit la favorite.... La femme tendre est celle.... »

Courage, Mirzoza, dit Mangogul.

« Oh ! ne me troublez point, s'il vous plaît. La « femme tendre est celle.... qui a aimé sans que « son bijou parlât, ou.... dont le bijou n'a jamais « parlé qu'en faveur du seul homme qu'elle ai« mait. »

Il n'eût pas été galant au sultan de chicaner la favorite, et de lui demander ce qu'elle entendait par aimer : aussi n'en fit-il rien. Mirzoza prit son silence pour un aveu, et ajouta, toute fière de

s'être tirée d'un pas qui lui paraissait difficile : « Vous croyez, vous autres hommes, parce que « nous n'argumentons pas, que nous ne raison- « nons point. Apprenez une bonne fois que nous « trouverions aussi facilement le faux de vos pa- « radoxes, que vous celui de nos raisons, si nous « voulions nous en donner la peine. Si votre hau- « tesse était moins pressée de satisfaire sa curiosité « sur les gredins, je lui donnerais à mon tour un « petit échantillon de ma philosophie. Mais elle « n'y perdra rien ; ce sera pour quelqu'un de ces « jours, qu'elle aura plus de temps à m'accorder. »

Mangogul lui répondit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de profiter de ses idées philosophiques ; que la métaphysique d'une sultane de vingt-deux ans ne devait pas moins être singulière que la morale d'un sultan de son âge.

Mais Mirzoza appréhendant qu'il n'y eût de la complaisance de la part de Mangogul, lui demanda quelque temps pour se préparer, et fournit ainsi au sultan un prétexte pour voler où son impatience pouvait l'appeler.

CHAPITRE XXVI.

Dixième essai de l'anneau.

LES GREDINS.

Mangogul se transporta sur-le-champ chez Haria; et comme il parlait très-volontiers seul, il disait en soi-même : « Cette femme ne se couche point « sans ses quatre mâtins; et les bijoux ne savent « rien de ces animaux, ou le sien m'en dira quel-« que chose; car, Dieu merci, on n'ignore point « qu'elle aime ses chiens à l'adoration. » Il se trouva dans l'antichambre d'Haria, sur la fin de ce monologue, et pressentit de loin que madame reposait avec sa compagnie ordinaire. C'était un petit gredin, une danoise et deux doguins. Le sultan tira sa tabatière, se précautionna de deux prises de son tabac d'Espagne, et s'approcha d'Haria. Elle dormait; mais la meute, qui avait l'oreille au guet, entendant quelque bruit, se mit à aboyer, et la réveilla. « Taisez-vous, mes enfants, leur dit-« elle d'un ton si doux, qu'on ne pouvait la soup-« çonner de parler à ses filles; dormez, dor-« mez, et ne troublez point mon repos ni le « vôtre. »

Jadis Haria fut jeune et jolie; elle eut des amants de son rang; mais ils s'éclipsèrent plus vite encore

que ses grâces. Pour se consoler de cet abandon, elle donna dans une espèce de faste bizarre, et ses laquais étaient les mieux tournés de Banza. Elle vieillit de plus en plus; les années la jetèrent dans la réforme; elle se restreignit à quatre chiens et à deux bramines, et devint un modèle d'édification. En effet, la satire la plus envenimée n'avait pas là de quoi mordre, et Haria jouissait en paix, depuis plus de dix ans, d'une haute réputation de vertu, et de ces animaux. On savait même sa tendresse si décidée pour les gredins, qu'on ne soupçonnait plus les bramines de la partager.

Haria réitéra sa prière à ses bêtes, et elles eurent la complaisance d'obéir. Alors Mangogul porta la main sur son anneau, et le bijou suranné se mit à raconter la dernière de ses aventures. Il y avait si long-temps que les premières s'étaient passées, qu'il en avait presque perdu la mémoire. « Retire-« toi, Médor, dit-il d'une voix enrouée; tu me « fatigues. J'aime mieux Lisette; je la trouve plus « douce. » Médor, à qui la voix du bijou était inconnue, allait toujours son train; mais Haria se réveillant, continua. « Ote-toi donc, petit fripon, « tu m'empêches de reposer. Cela est bon quelque-« fois; mais trop est trop. » Médor se retira, Lisette prit sa place, et Haria se rendormit.

Mangogul, qui avait suspendu l'effet de son anneau, le retourna, et le très-antique bijou, poussant un soupir profond, se mit à radoter, et

dit : « Ah ! que je suis fâché de la mort de la grande « levrette ! c'était bien la meilleure petite femme, « la créature la plus caressante ; elle ne cessait de « m'amuser : c'était tout esprit et toute gentillesse ; « vous n'êtes que des bêtes en comparaison. Ce « vilain monsieur l'a tuée.... la pauvre Zinzoline ; « je n'y pense jamais sans avoir la larme à l'œil.... « Je crus que ma maîtresse en mourrait. Elle passa « deux jours sans boire et sans manger ; la cervelle « lui en tournait : jugez de sa douleur. Son direc- « teur, ses amis, ses gredins même ne m'appro- « chèrent pas. Ordre à ses femmes de refuser « l'entrée de son appartement à monsieur, sous « peine d'être chassées.... Ce monstre m'a ravi ma « chère Zinzoline, s'écriait-elle ; qu'il ne paraisse « pas ; je ne veux le voir de ma vie. »

Mangogul, curieux des circonstances de la mort de Zinzoline, ranima la force électrique de son anneau, en le frottant contre la basque de son habit, le dirigea sur Haria, et le bijou reprit : « Haria, « veuve de Ramadec, se coiffa de Sindor. Ce jeune « homme avait de la naissance, peu de bien ; mais « un mérite qui plaît aux femmes, et qui faisait, « après les gredins, le goût dominant d'Haria. « L'indigence vainquit la répugnance de Sindor « pour les années et pour les chiens d'Haria. Vingt « mille écus de rente dérobèrent à ses yeux les « rides de ma maîtresse et l'incommodité des gre- « dins, et il l'épousa.

« Il s'était flatté de l'emporter sur nos bêtes par « ses talents et ses complaisances, et de les disgra- « cier dès le commencement de son règne; mais « il se trompa. Au bout de quelques mois qu'il « crut avoir bien mérité de nous, il s'avisa de re- « montrer à madame que ses chiens n'étaient pas « au lit aussi bonne compagnie pour lui que pour « elle ; qu'il était ridicule d'en avoir plus de trois, « et que c'était faire de la couche nuptiale un chenil, « que d'y en admettre plus d'un à tour de rôle.

« Je vous conseille, répondit Haria d'un ton « courroucé, de m'adresser de pareils discours! « Vraiment, il sied bien à un misérable cadet de « Gascogne, que j'ai tiré d'un galetas qui n'était « pas assez bon pour mes chiens, de faire ici le « délicat! On parfumait apparemment vos draps, « mon petit seigneur, quand vous logiez en chambre « garnie. Sachez, une bonne fois pour toujours, « que mes chiens étaient long-temps avant vous « en possession de mon lit, et que vous pouvez en « sortir, ou vous résoudre à le partager avec eux.

« La déclaration était précise, et nos chiens « restèrent maîtres de leur poste; mais une nuit « que nous reposions tous, Sindor, en se retour- « nant, frappa malheureusement du pied Zinzo- « line. La levrette, qui n'était point faite à ces trai- « tements, lui mordit le gras de la jambe, et « madame fut aussitôt réveillée par les cris de « Sindor. — Qu'avez-vous donc, monsieur? lui

« dit-elle ; il semble qu'on vous égorge. Rêvez-« vous ? — Ce sont vos chiens, madame, lui répon-« dit Sindor, qui me dévorent, et votre levrette « vient de m'emporter un morceau de la jambe. — « N'est-ce que cela ? dit Haria en se retournant, « vous faites bien du bruit pour rien. »

Sindor, piqué de ce discours, sortit du lit, jurant de ne point y remettre le pied que la meute n'en fût bannie. Il employa des amis communs pour obtenir l'exil des chiens ; mais tous échouèrent dans cette négociation importante. Haria leur répondit : « Que Sindor était un freluquet qu'elle « avait tiré d'un grenier qu'il partageait avec des « souris et des rats ; qu'il ne lui convenait point de « faire tant le difficile ; qu'il dormait toute la nuit ; « qu'elle aimait ses chiens ; qu'ils l'amusaient ; « qu'elle avait pris goût à leurs caresses dès la plus « tendre enfance, et qu'elle était résolue de ne s'en « séparer qu'à la mort. Encore dites-lui, con-« tinua-t-elle en s'adressant aux médiateurs, que, « s'il ne se soumet humblement à mes volontés, il « s'en repentira toute sa vie ; que je rétracterai la « donation que je lui ai faite, et que je l'ajouterai « aux sommes que je laisse pour mon testament « pour la subsistance et l'entretien de mes chers « enfants.

« Entre nous, ajoutait le bijou, il fallait que « Sindor fût un grand sot d'espérer qu'on ferait « pour lui ce que n'avaient pu obtenir vingt amants,

« un directeur, un confesseur, avec une kirielle de « bramines, qui tous y avaient perdu leur latin. « Cependant, toutes les fois que Sindor rencontrait « nos animaux, il lui prenait des impatiences qu'il « avait peine à contenir. Un jour l'infortunée « Zinzoline lui tomba sous la main ; il la saisit par « le col, et la jeta par la fenêtre : la pauvre bête « mourut de sa chute. Ce fut alors qu'il se fit un « beau bruit. Haria, le visage enflammé, les yeux « baignés de pleurs.... »

Le bijou allait reprendre ce qu'il avait déjà dit, car les bijoux tombent volontiers dans des répétitions ; mais Mangogul lui coupa la parole : son silence ne fut pas de longue durée. Lorsque le prince crut avoir dérouté ce bijou radoteur, il lui rendit la liberté de parler ; et le babillard, éclatant de rire, reprit comme par réminiscence : « Mais, à propos, j'oubliais de vous raconter ce « qui se passa la première nuit des noces d'Haria. « J'ai bien vu des choses ridicules en ma vie ; mais « jamais aucune qui le fût tant. Après un grand « souper, les époux sont conduits à leur appar- « tement ; tout le monde se retire, à l'exception « des femmes de madame, qui la déshabillent. La « voilà déshabillée ; on la met au lit, et Sindor « reste seul avec elle. S'apercevant que, plus alertes « que lui, les gredins, les doguins, les levrettes « s'emparaient de son épouse : Permettez, ma- « dame, lui dit-il, que j'écarte un peu ces rivaux.

« Mon cher, faites ce que vous pourrez, lui dit « Haria ; pour moi, je n'ai pas le courage de les « chasser. Ces petits animaux me sont attachés ; « et il y a si long-temps que je n'ai d'autre com- « pagnie... Ils auront peut-être, reprit Sindor, « la politesse de me céder aujourd'hui une place « que je dois occuper. Voyez, monsieur, lui ré- « pondit Haria.

« Sindor employa d'abord les voies de douceur, « et supplia Zinzoline de se retirer dans un coin ; « mais l'animal indocile se mit à gronder. L'alarme « se répandit parmi le reste de la troupe ; et le do- « guin et les gredins aboyèrent comme si l'on eût « égorgé leur maîtresse. Impatienté de ce bruit, « Sindor culbute le doguin, écarte un des gredins, « et saisit Médor par la pate. Médor, le fidèle « Médor, abandonné de ses alliés, avait tenté de « réparer cette perte par les avantages du poste. « Collé sur les cuisses de sa maîtresse, les yeux « enflammés, le poil hérissé, et la gueule béante, « il fronçait le muffle, et présentait à l'ennemi deux « rangs de dents des plus aiguës. Sindor lui livra « plus d'un assaut ; plus d'une fois Médor le re- « poussa, les doigts pincés et les manchettes déchi- « rées. L'action avait duré plus d'un quart d'heure « avec une opiniâtreté qui n'amusait qu'Haria, lors- « que Sindor recourut au stratagème contre un « ennemi qu'il désespérait de vaincre par la force. « Il agaça Médor de la main droite. Médor, atten-

« tif à ce mouvement, n'aperçoit point celui de la « gauche, et fut pris par le col. Il fit pour se dé- « gager des efforts inouïs, mais inutiles; il fallut « abandonner le champ de bataille, et céder Haria. « Sindor s'en empara, mais non sans effusion de « sang; Haria avait apparemment résolu que la « première nuit de ses noces fût sanglante. Ses « animaux firent une fort belle défense, et ne trom- « pèrent point son attente. »

Voilà, dit Mangogul, un bijou qui écrirait la gazette mieux que mon secrétaire. Sachant alors à quoi s'en tenir sur les gredins, il revint chez la favorite. « Apprêtez-vous, lui dit-il du plus loin « qu'il l'aperçut, à entendre les choses du monde « les plus extravagantes. C'est bien pis que les ma- « gots de Palabria. Pourrez-vous croire que les « quatre chiens d'Haria ont été les rivaux, et les « rivaux préférés de son mari; et que la mort « d'une levrette a brouillé ces gens-là, à n'en ja- « mais revenir? »

Que dites-vous, reprit la favorite, de rivaux et de chiens? Je n'entends rien à cela. Je sais qu'Haria aime éperdument les gredins; mais aussi je connais Sindor pour un homme vif, qui peut-être n'aura pas eu toutes les complaisances qu'exigent d'ordinaire les femmes à qui l'on doit sa fortune. Du reste, quelle qu'ait été sa conduite, je ne conçois pas qu'elle ait pu lui attirer des rivaux. Haria est si vénérable, que je voudrais bien que votre

hautesse daignât s'expliquer plus intelligiblement.

Écoutez, lui répondit Mangogul, et convenez que les femmes ont des goûts bizarres à l'excès, pour ne rien dire de pis. Il lui fit tout de suite l'histoire d'Haria, mot pour mot, comme le bijou l'avait racontée. Mirzoza ne pu s'empêcher de rire du combat de la première nuit. Cependant reprenant un air sérieux : « Je ne sais, dit-elle à Mangogul, quelle indignation s'empare de moi. Je « vais prendre en aversion ces animaux et toutes « celles qui en auront, et déclarer à mes femmes « que je chasserai la première qui sera soupçonnée « de nourrir un gredin. »

Eh pourquoi, lui répondit le sultan, étendre ainsi les haines? Vous voilà bien, vous autres femmes, toujours dans les extrêmes! Ces animaux sont bons pour la chasse, sont nécessaires dans les campagnes, et ont je ne sais combien d'autres usages, sans compter celui qu'en fait Haria.

« En vérité, dit Mirzoza, je commence à croire « que votre hautesse aura peine à trouver une « femme sage. »

Je vous l'avais bien dit, répondit Mangogul; mais ne précipitons rien : vous pourriez un jour me reprocher de tenir de votre impatience un aveu que je prétends devoir uniquement aux essais de ma bague. J'en médite qui vous étonneront. Tous les secrets ne sont pas dévoilés, et je compte

arracher des choses plus importantes aux bijoux qui me restent à consulter.

Mirzoza craignait toujours pour le sien. Le discours de Mangogul la jeta dans un trouble qu'elle ne fut pas la maîtresse de lui dérober : mais le sultan qui s'était lié par un serment, et qui avait de la religion dans le fond de l'ame, la rassura de son mieux, lui donna quelques baisers fort tendres, et se rendit à son conseil, où des affaires de conséquence l'appelaient.

CHAPITRE XXVII.

Onzième essai de l'anneau.

LES PENSIONS.

Le Congo avait été troublé par des guerres sanglantes, sous le règne de Kanoglou et d'Erguebzed, et ces deux monarques s'étaient immortalisés par les conquêtes qu'ils avaient faites sur leurs voisins. Les empereurs d'Abex et d'Angote regardèrent la jeunesse de Mangogul et le commencement de son règne, comme des conjonctures favorables pour reprendre les provinces qu'on leur avait enlevées. Ils déclarèrent donc la guerre au Congo, et l'attaquèrent de toutes parts. Le conseil de Mangogul était le meilleur qu'il y eût en Afrique; et le vieux Sambuco et l'émir Mirzala, qui avaient vu les anciennes guerres, furent mis à la

tête des troupes, remportèrent victoires sur victoires, et formèrent des généraux capables de les remplacer; avantage plus important encore que leurs succès.

Grâce à l'activité du conseil et à la bonne conduite des généraux, l'ennemi qui s'était promis d'envahir l'empire, n'approcha pas de nos frontières, défendit mal les siennes, et vit ses places et ses provinces ravagées. Mais, malgré des succès si constants et si glorieux, le Congo s'affaiblissait en s'agrandissant : les fréquentes levées de troupes avaient dépeuplé les villes et les campagnes, et les finances étaient épuisées.

Les siéges et les combats avaient été fort meurtriers : le grand-visir, peu ménager du sang de ses soldats, était accusé d'avoir risqué des batailles qui ne menaient à rien. Toutes les familles étaient dans le deuil; il n'y en avait aucune où l'on ne pleurât un père, un frère ou un ami. Le nombre des officiers tués avait été prodigieux, et ne pouvait être comparé qu'à celui de leurs veuves qui sollicitaient des pensions. Les cabinets des ministres en étaient assaillis. Elles accablaient le sultan même de placets, où le mérite et les services des morts, la douleur des veuves, la triste situation des enfants, et les autres motifs touchants n'étaient pas oubliés. Rien ne paraissait plus juste que leurs demandes : mais sur quoi asseoir des pensions qui montaient à des millions?

Les ministres, après avoir épuisé les belles paroles, et quelquefois l'humeur et les brusqueries, en étaient venus à des délibérations sur les moyens de finir cette affaire; mais il y avait une excellente raison pour ne rien conclure. On n'avait pas un sou.

Mangogul, ennuyé des faux raisonnements de ses ministres et des lamentations des veuves, rencontra l'expédient qu'on cherchait depuis si longtemps. « Messieurs, dit-il à son conseil, il me « semble qu'avant que d'accorder des pensions, il « serait à propos d'examiner si elles sont légitime« ment dues.... » Cet examen, répondit le grand-sénéchal, sera immense, et d'une discussion prodigieuse. Cependant comment résister aux cris et à la poursuite de ces femmes, dont vous êtes, seigneur, le premier excédé? — « Cela ne sera « pas aussi difficile que vous pensez, monsieur le « sénéchal, répliqua le sultan; et je vous promets « que demain à midi tout sera terminé selon les « lois de l'équité la plus exacte. Faites-les seule« ment entrer à mon audience à neuf heures. »

On sortit du conseil; le sénéchal rentra dans son bureau, rêva profondément, et minuta le placard suivant, qui fut trois heures après imprimé, publié à son de trompe, et affiché dans tous les carrefours de Banza.

DE PAR LE SULTAN,

ET MONSEIGNEUR LE GRAND-SÉNÉCHAL :

Nous, Bec d'Oison, grand-sénéchal du Congo, visir du premier banc, porte-queue de la grande Manimonbanda, chef et surintendant des balayeurs du divan, savoir faisons que demain, à neuf heures du matin, le magnanime sultan donnera audience aux veuves des officiers tués à son service, pour, sur le vu de leurs demandes, ordonner ce que de raison. En notre *sénéchalerie*, le douze de la lune de Régeb, l'an 147,200,000,009.

Toutes les désolées du Congo, et il y en avait beaucoup, ne manquèrent pas de lire l'affiche, ou de l'envoyer lire par leurs laquais, et moins encore de se trouver à l'heure marquée dans l'antichambre de la salle du trône.... « Pour éviter le tu-« multe, qu'on ne fasse entrer, dit le sultan, « que six de ces dames à la fois. Quand nous les « aurons écoutées, on leur ouvrira la porte du « fond qui donne sur mes cours extérieures. Vous, « messieurs, soyez attentifs, et prononcez sur leurs « demandes. »

Cela dit, il fit signe au premier huissier audiencier ; et les six qui se trouvèrent les plus voisines de la porte furent introduites. Elles entrèrent en long habit de deuil, et saluèrent profondément sa

hautesse. Mangogul s'adressa à la plus jeune et à la plus jolie. Elle se nommait Isec. « Madame, lui « dit-il, y a-t-il long-temps que vous avez perdu « votre mari? » Il y a trois mois, seigneur, répondit Isec en pleurant. Il était lieutenant-général au service de votre hautesse. Il a été tué à la dernière bataille; et six enfants sont tout ce qui me reste de lui.... « De lui? interrompit une voix qui, « pour venir d'Isec, n'avait pas tout-à-fait le même « son que la sienne. Madame sait mieux qu'elle ne « dit. Ils ont tous été commencés et terminés par « un jeune bramine qui la venait consoler, tandis « que monsieur était en campagne. »

On devine aisément d'où partait la voix indiscrète qui prononça cette réponse. La pauvre Isec, décontenancée, pâlit, chancela, se pâma. « Ma« dame est sujette aux vapeurs, dit tranquillement « Mangogul; qu'on la transporte dans un appar« tement du sérail, et qu'on la secoure. » Puis s'adressant tout de suite à Phénice : « Madame, lui « demanda-t-il, votre mari n'était-il pas pacha? » Oui, seigneur, répondit Phénice, d'une voix tremblante. « Et comment l'avez-vous perdu?.... » Seigneur, il est mort dans son lit, épuisé des fatigues de la dernière campagne.... « Des fatigues de « la dernière campagne! reprit le bijou de Phénice. « Allez, madame, votre mari a rapporté du camp « une santé ferme et vigoureuse; et il en jouirait « encore, si deux ou trois baladins.... Vous m'en-

« tendez ; et songez à vous. » Écrivez, dit le sultan, que Phénice demande une pension pour les bons services qu'elle a rendus à l'état et à son époux.

Une troisième fut interrogée sur l'âge et le nom de son mari, qu'on disait mort à l'armée, de la petite-vérole..... « De la petite-vérole! dit le bi-« jou; en voilà bien d'une autre! Dites, madame, « de deux bons coups de cimeterre qu'il a reçus « du sangiac Cavagli, parce qu'il trouvait mauvais « que l'on dît que son fils aîné ressemblait au san-« giac comme deux gouttes d'eau, et madame sait « aussi bien que moi, ajouta le bijou, que jamais « ressemblance ne fut mieux fondée. »

La quatrième allait parler sans que Mangogul l'interrogeât, lorsqu'on entendit par bas son bijou s'écrier : « Que depuis dix ans que la guerre du-« rait, elle avait assez bien employé son temps; « que deux pages et un grand coquin de laquais « avaient suppléé à son mari, et qu'elle destinait « sans doute la pension qu'elle sollicitait, à l'entre-« tien d'un acteur de l'Opéra-comique. »

Une cinquième s'avança avec intrépidité, et demanda d'un ton assuré la récompense des services de feu monsieur son époux, aga des janissaires, qui avait laissé la vie sous les murs de Matatras. Le sultan tourna sa bague sur elle, mais inutilement. Son bijou fut muet. Il faut avouer, dit l'auteur africain qui l'avait vue, qu'elle était

si laide, qu'on eût été fort étonné que son bijou eût eu quelque chose à dire.

Mangogul en était à la sixième ; et voici les propres mots de son bijou : « Vraiment, madame « a bonne grâce, dit-il en parlant de celle dont le « bijou avait obstinément gardé le silence, de sol- « liciter des pensions, tandis qu'elle vit de la « poule ; qu'elle tient chez elle un brelan qui lui « donne plus de trois mille sequins par an ; qu'on « y fait de petits soupers aux dépens des joueurs, « et qu'elle a reçu six cents sequins d'Osman, pour « m'attirer à un de ces soupers, où le traître d'Os- « man.... »

On fera droit sur vos demandes, mesdames, leur dit le sultan ; vous pouvez sortir à présent. Puis, adressant la parole à ses conseillers, il leur demanda s'ils ne trouveraient pas ridicule d'accorder des pensions à une foule de petits bâtards de bramines et d'autres, et à des femmes qui s'étaient occupées à déshonorer de braves gens qui étaient allés chercher de la gloire à son service, aux dépens de leur vie.

Le sénéchal se leva, répondit, pérora, résuma et opina obscurément, à son ordinaire. Tandis qu'il parlait, Isec, revenue de son évanouissement, et furieuse de son aventure, mais qui, n'attendant point de pension, eût été désespérée qu'une autre en obtînt une, ce qui serait arrivé, selon toute apparence, rentra dans l'antichambre, glissa dans

l'oreille à deux ou trois de ses amies qu'on ne les avait rassemblées que pour entendre à l'aise jaser leurs bijoux; qu'elle-même, dans la salle d'audience, en avait ouï un débiter des horreurs; qu'elle se garderait bien de le nommer; mais qu'il faudrait être folle pour s'exposer au même danger.

Cet avis passa de main en main, et dispersa la foule des veuves. Lorsque l'huissier ouvrit la porte pour la seconde fois, il ne s'en trouva plus. « Eh « bien! sénéchal, me croirez-vous une autre fois? « dit Mangogul instruit de la désertion, à ce bon « homme, en lui frappant sur l'épaule. Je vous « avais promis de vous délivrer de toutes ces pleu- « reuses; et vous en voilà quitte. Elles étaient « pourtant très-assidues à vous faire leur cour, « malgré vos quatre-vingt-quinze ans sonnés. Mais « quelques prétentions que vous y puissiez avoir, « car je connais la facilité que vous aviez d'en for- « mer vis-à-vis de ces dames, je compte que vous « me saurez gré de leur évasion. Elles vous don- « naient plus d'embarras que de plaisir. »

L'auteur africain nous apprend que la mémoire de cet essai s'est conservée dans le Congo, et que c'est par cette raison que le gouvernement y est si réservé à accorder des pensions; mais ce ne fut pas le seul bon effet de l'anneau de Cucufa, comme on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVIII.

Douzième essai de l'anneau.

QUESTION DE DROIT.

Le viol était sévèrement puni dans le Congo : or, il en arriva un très-célèbre sous le règne de Mangogul. Ce prince, à son avénement à la couronne, avait juré, comme tous ses prédécesseurs, de ne point accorder de pardon pour ce crime ; mais quelque sévères que soient les lois, elles n'arrêtent guère ceux qu'un grand intérêt pousse à les enfreindre. Le coupable était condamné à perdre la partie de lui-même par laquelle il avait péché, opération cruelle dont il périssait ordinairement ; celui qui la faisait y prenant moins de précaution que Petit. (1)

Kersael, jeune homme de naissance, languissait depuis six mois au fond d'un cachot, dans l'attente de ce supplice. Fatmé, femme jeune et jolie, était sa Lucrèce et son accusatrice. Ils avaient été fort bien ensemble ; personne ne l'ignorait : l'indulgent époux de Fatmé n'y trouvait point à redire. Ainsi le public aurait eu mauvaise grâce de se mêler de leurs affaires.

(1) *Petit* (Jean-Louis), chirurgien célèbre, né à Paris en 1674, mort le 20 avril 1750. Édit[s].

Après deux ans d'un commerce tranquille, soit inconstance, soit dégoût, Kersael s'attacha à une danseuse de l'opéra de Banza, et négligea Fatmé, sans toutefois rompre ouvertement avec elle. Il voulait que sa retraite fût décente, ce qui l'obligeait à fréquenter encore dans la maison. Fatmé, furieuse de cet abandon, médita sa vengeance, et profita de ce reste d'assiduités pour perdre son infidèle.

Un jour que le commode époux les avait laissés seuls, et que Kersael, ayant déceint son cimeterre, tâchait d'assoupir les soupçons de Fatmé par ces protestations qui ne coûtent rien aux amants, mais qui ne surprennent jamais la crédulité d'une femme alarmée; celle-ci, les yeux égarés, et mettant en cinq ou six coups de main le désordre dans sa parure, poussa des cris effrayants, et appela à son secours son époux et ses domestiques qui accoururent, et devinrent les témoins de l'offense que Fatmé disait avoir reçue de Kersael, en montrant le cimeterre, « que l'infâme a levé dix fois sur ma « tête, ajouta-t-elle, pour me soumettre à ses « desirs. »

Le jeune homme, interdit de la noirceur de l'accusation, n'eut ni la force de répondre, ni celle de s'enfuir. On le saisit, et il fut conduit en prison, et abandonné aux poursuites de la justice du Cadilesker. (1)

(1) *Cadilesker,* juge militaire. ÉDIT[s].

Les lois ordonnaient que Fatmé serait visitée; elle le fut donc, et le rapport des matrones se trouva très-défavorable à l'accusé. Elles avaient un protocole pour constater l'état d'une femme violée, et toutes les conditions requises concoururent contre Kersael. Les juges l'interrogèrent; Fatmé lui fut confrontée; on entendit les témoins. Il avait beau protester de son innocence, nier le fait, et démontrer par le commerce qu'il avait entretenu plus de deux ans avec son accusatrice que ce n'était pas une femme qu'on violât; la circonstance du cimeterre, la solitude du tête-à-tête, les cris de Fatmé, l'embarras de Kersael à la vue de l'époux et des domestiques, toutes ces choses formaient, selon les juges, des présomptions violentes. De son côté, Fatmé, loin d'avouer des faveurs accordées, ne convenait pas même d'avoir donné des lueurs d'espérance, et soutenait que l'attachement opiniâtre à son devoir, dont elle ne s'était jamais relâchée, avait sans doute poussé Kersael à lui arracher de force ce qu'il avait désespéré d'obtenir par séduction. Le procès-verbal des duègnes était encore une pièce terrible; il ne fallait que le parcourir et le comparer avec les dispositions du code criminel, pour y lire la condamnation du malheureux Kersael. Il n'attendait son salut ni de ses défenses, ni du crédit de sa famille; et les magistrats avaient fixé le jugement définitif de son procès au treize de la lune de Rébeg. On l'avait même

annoncé au peuple à son de trompe, selon la coutume.

Cet événement fut le sujet des conversations, et partagea long-temps les esprits. Quelques vieilles bégueules, qui n'avaient jamais eu à redouter le viol, allaient criant : « Que l'attentat de Kersael « était énorme ; que si l'on n'en faisait un exemple « sévère, l'innocence ne serait plus en sûreté, et « qu'une honnête femme risquerait d'être insultée « jusqu'au pied des autels. » Puis elles citaient des occasions où de petits audacieux avaient osé attaquer la vertu de plusieurs dames respectables ; les détails ne laissaient aucun doute que les dames respectables dont elles parlaient, c'étaient elles-mêmes ; et tous ces propos se tenaient avec des bramines moins innocents que Kersael, et par des dévotes aussi sages que Fatmé, par forme d'entretiens édifiants.

Les petits-maîtres, au contraire, et même quelques petites-maîtresses, avançaient que le viol était une chimère ; qu'on ne se rendait jamais que par capitulation, et que, pour peu qu'une place fût défendue, il était de toute impossibilité de l'emporter de vive force. Les exemples venaient à l'appui des raisonnements ; les femmes en connaissaient, les petits-maîtres en créaient ; et l'on ne finissait point de citer des femmes qui n'avaient point été violées. « Le pauvre Kersael ! disait-on, « de quoi diable s'est-il avisé, d'en vouloir à la

« petite Bimbreloque (c'était le nom de la dan-
« seuse); que ne s'en tenait-il à Fatmé? Ils étaient
« au mieux; et l'époux les laissait aller leur che-
« min, que c'était une bénédiction.... Les sorcières
« de matrones ont mal mis leurs lunettes, ajoutait-
« on, et n'y ont vu goutte; car qui est-ce qui voit
« clair là? Et puis messieurs les sénateurs vont le
« priver de sa joie, pour avoir enfoncé une porte
« ouverte. Le pauvre garçon en mourra; cela n'est
« pas douteux. Et voyez, après cela, à quoi les
« femmes mécontentes ne seront point autori-
« sées.... Si cette exécution a lieu, interrompait
« un autre, je me fais Fri-Maçon. »

Mirzoza, naturellement compatissante, représenta à Mangogul qui plaisantait, lui, de l'état futur de Kersael, que si les lois parlaient contre Kersael, le bon sens déposait contre Fatmé. « Il
« est inouï, d'ailleurs, ajoutait-elle, que, dans un
« gouvernement sage, on s'arrête tellement à la
« lettre des lois, que la simple allégation d'une
« accusatrice suffise pour mettre en péril la vie
« d'un citoyen. La réalité d'un viol ne saurait être
« trop bien constatée; et vous conviendrez, sei-
« gneur, que ce fait est du moins autant de la
« compétence de votre anneau que de vos séna-
« teurs. Il serait assez singulier que les matrones
« en sussent sur cet article plus que les bijoux
« mêmes. Jusqu'à présent, seigneur, la bague de
« votre hautesse n'a presque servi qu'à satisfaire

« votre curiosité. Le génie de qui vous la tenez ne « se serait-il point proposé de fin plus importante ? « Si vous l'employiez à la découverte de la vérité « et au bonheur de vos sujets, croyez-vous que « Cucufa s'en offensât ? Essayez. Vous avez en « main un moyen infaillible de tirer de Fatmé « l'aveu de son crime, ou la preuve de son inno- « cence. » Vous avez raison, reprit Mangogul, et vous allez être satisfaite.

Le sultan partit sur-le-champ : il n'y avait pas de temps à perdre; car c'était le 12 au soir de la lune de Rébeg, et le sénat devait prononcer le 13. Fatmé venait de se mettre au lit; ses rideaux étaient entr'ouverts. Une bougie de nuit jetait sur son visage une lueur sombre. Elle parut belle au sultan, malgré l'agitation violente qui la défigurait. La compassion et la haine, la douleur et la vengeance, l'audace et la honte se peignaient dans ses yeux, à mesure qu'elles se succédaient dans son cœur. Elle poussait de profonds soupirs, versait des larmes, les essuyait, en répandait de nouvelles, restait quelques moments la tête abattue et les yeux baissés, les relevait brusquement, et lançait vers le ciel des regards furieux. Cependant, que faisait Mangogul ? il se parlait à lui-même, et se disait tout bas : « Voilà tous les « symptômes du désespoir. Son ancienne tendresse « pour Kersael s'est réveillée dans toute sa vio- « lence. Elle a perdu de vue l'offense qu'on lui a

« faite, et elle n'envisage plus que le supplice ré-
« servé à son amant. » En achevant ces mots, il tourna sur Fatmé le fatal anneau; et son bijou s'écria vivement :

« Encore douze heures! et nous serons vengés. Il « périra, le traître, l'ingrat; et son sang versé... » Fatmé effrayée du mouvement extraordinaire qui se passait en elle, et frappée de la voix sourde de son bijou, y porta les deux mains, et se mit en devoir de lui couper la parole. Mais l'anneau puissant continuait d'agir, et l'indocile bijou repoussant tout obstacle, ajouta : « Oui, nous serons « vengés. O toi qui m'as trahi, malheureux Ker-« sael, meurs; et toi qu'il m'a préférée, Bimbre-« loque, désespère-toi.... Encore douze heures! « Ah! que ce temps va me paraître long. Hâtez-« vous, doux moments, où je verrai le traître, « l'ingrat Kersael sous le fer des bourreaux, son « sang couler.... Ah! malheureux, qu'ai-je dit?... « Je verrais, sans frémir, périr l'objet que j'ai le « plus aimé. Je verrais le couteau funeste levé.... « Ah! loin de moi cette cruelle idée.... Il me hait, « il est vrai; il m'a quitté pour Bimbreloque; mais « peut-être qu'un jour.... Que dis-je, peut-être? « l'amour le ramènera sans doute sous ma loi. « Cette petite Bimbreloque est une fantaisie qui « lui passera; il faut qu'il reconnaisse tôt ou tard « l'injustice de sa préférence, et le ridicule de son « nouveau choix. Console-toi, Fatmé, tu reverras

« ton Kersael. Oui, tu le reverras. Lève-toi promp-
« tement; cours, vole détourner l'affreux péril qui
« le menace. Ne trembles-tu point d'arriver trop
« tard?.... Mais où courrai-je, lâche que je suis?
« Les mépris de Kersael ne m'annoncent-ils pas
« qu'il m'a quitté sans retour! Bimbreloque le pos-
« sède; et c'est pour elle que je le conservais! Ah!
« qu'il périsse plutôt de mille morts! S'il ne vit
« plus pour moi, que m'importe qu'il meure?...
« Oui, je le sens, mon courroux est juste. L'in-
« grat Kersael a mérité toute ma haine. Je ne me
« repens plus de rien. J'avais tout fait pour le con-
« server, je ferai tout pour le perdre. Cependant
« un jour plus tard, et ma vengeance était trom-
« pée. Mais son mauvais génie me l'a livré, au
« moment même qu'il m'échappait. Il est tombé
« dans le piége que je lui préparais. Je le tiens. Le
« rendez-vous où je sus t'attirer, était le dernier
« que tu me destinais : mais tu n'en perdras pas
« si tôt la mémoire.... Avec quelle adresse tu sus
« l'amener où tu le voulais? Fatmé, que ton désor-
« dre fut bien préparé! Tes cris, ta douleur, tes
« larmes, ton embarras, tout, jusqu'à ton silence,
« a proscrit Kersael. Rien ne peut le soustraire
« au destin qui l'attend. Kersael est mort.... Tu
« pleures, malheureuse. Il en aimait une autre,
« que t'importe qu'il vive? »

Mangogul fut pénétré d'horreur à ce discours; il retourna sa bague; et tandis que Fatmé repre-

nait ses esprits, il revola chez la sultane. « Eh « bien! seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous en-« tendu? Kersael est-il toujours coupable, et la « chaste Fatmé.... » Dispensez-moi, je vous prie, répondit le sultan, de vous répéter les forfaits que je viens d'entendre! Qu'une femme irritée est à craindre! Qui croirait qu'un corps formé par les grâces renfermât quelquefois un cœur pétri par les furies? Mais le soleil ne se couchera pas demain sur mes états, qu'ils ne soient purgés d'un monstre plus dangereux que ceux qui naissent dans mes déserts.

Le sultan fit appeler aussitôt le grand-sénéchal, et lui ordonna de saisir Fatmé, de transférer Kersael dans un des appartements du sérail, et d'annoncer au sénat que sa hautesse se réservait la connaissance de son affaire. Ses ordres furent exécutés dans la nuit même.

Le lendemain, au point du jour, le sultan, accompagné du sénéchal et d'un effendi, se rendit à l'appartement de Mirzoza, et y fit amener Fatmé. Cette infortunée se précipita aux pieds de Mangogul, avoua son crime avec toutes ses circonstances, et conjura Mirzoza de s'intéresser pour elle. Dans ces entrefaites on introduisit Kersael. Il n'attendait que la mort; il parut néanmoins avec cette assurance que l'innocence seule peut donner. Quelques mauvais plaisants dirent qu'il eût été plus consterné, si ce qu'il était menacé de perdre en

eût valu la peine. Les femmes furent curieuses de savoir ce qui en était. Il se prosterna respectueusement devant sa hautesse. Mangogul lui fit signe de se relever; et lui tendant la main : « Vous êtes « innocent, lui dit-il; soyez libre. Rendez grâces « à Brama de votre salut. Pour vous dédommager « des maux que vous avez soufferts, je vous ac-« corde deux mille sequins de pension sur mon tré-« sor, et la première commanderie vacante dans « l'ordre de Crocodile. »

Plus on répandait de grâces sur Kersael, plus Fatmé craignait le supplice. Le grand-sénéchal opinait à la mort par la loi *si fœmina ff. de vi C. calumniatrix*. Le sultan inclinait pour la prison perpétuelle. Mirzoza trouvant trop de rigueur dans l'un de ces jugements, et trop d'indulgence dans l'autre, condamna le bijou de Fatmé au cadenas. L'instrument florentin lui fut appliqué publiquement, et sur l'échafaud même dressé pour l'exécution de Kersael. Elle passa de là dans une maison de force, avec les matrones qui avaient décidé dans cette affaire avec tant d'intelligence.

CHAPITRE XXIX.

Métaphysique de Mirzoza.

LES AMES.

Tandis que Mangogul interrogeait les bijoux d'Haria, des veuves, et de Fatmé, Mirzoza avait eu le temps de préparer sa leçon de philosophie. Une soirée que la Manimonbanda faisait ses dévotions, qu'il n'y avait ni tables de jeu, ni cercle chez elle, et que la favorite était presque sûre de la visite du sultan, elle prit deux jupons noirs, en mit un à l'ordinaire, et l'autre sur ses épaules, passa ses deux bras par les fentes, se coiffa de la perruque du sénéchal de Mangogul et du bonnet carré de son chapelain, et se crut habillée en philosophe, lorsqu'elle se fut déguisée en chauve-souris.

Sous cet équipage, elle se promenait en long et en large dans ses appartements, comme un professeur du collége royal qui attend des auditeurs. Elle affectait jusqu'à la physionomie sombre et réfléchie d'un savant qui médite. Mirzoza ne conserva pas long-temps ce sérieux forcé. Le sultan entra avec quelques-uns de ses courtisans, et fit une révérence profonde au nouveau philosophe, dont la gravité déconcerta celle de son auditoire,

et fut à son tour déconcertée par les éclats de rire qu'elle avait excités. « Madame, lui dit Mango-
« gul, n'aviez-vous pas assez d'avantage du côté
« de l'esprit et de la figure, sans emprunter celui
« de la robe ? Vos paroles auraient eu, sans elle,
« tout le poids que vous leur eussiez desiré. » Il me paraît, seigneur, répondit Mirzoza, que vous ne la respectez guère, cette robe, et qu'un disciple doit plus d'égards à ce qui fait au moins la moitié du mérite de son maître. « Je m'aperçois, répli-
« qua le sultan, que vous avez déjà l'esprit et le
« ton de votre nouvel état. Je ne fais à présent nul
« doute que votre capacité ne réponde à la dignité
« de votre ajustement; et j'en attends la preuve
« avec impatience.... » Vous serez satisfait dans la minute, répondit Mirzoza en s'asseyant au milieu d'un grand canapé. Le sultan et les courtisans se placèrent autour d'elle; et elle commença.

Les philosophes de Monoémugi, qui ont présidé à l'éducation de votre hautesse, ne l'ont-elle jamais entretenue de la nature de l'ame ? Oh! très-souvent, répondit Mangogul; mais tous leurs systèmes n'ont abouti qu'à m'en donner des notions incertaines; et sans un sentiment intérieur qui semble me suggérer que c'est une substance différente de la matière, ou j'en aurais nié l'existence, ou je l'aurais confondue avec le corps. Entreprendriez-vous de nous débrouiller ce chaos ?

Je n'ai garde, reprit Mirzoza; et j'avoue que je

ne suis pas plus avancée de ce côté-là que vos pédagogues. La seule différence qu'il y ait entre eux et moi, c'est que je suppose l'existence d'une substance différente de la matière, et qu'ils la tiennent pour démontrée. Mais cette substance, si elle existe, doit être nichée quelque part. Ne vous ont-ils pas encore débité là-dessus bien des extravagances?

Non, dit Mangogul; tous convenaient assez généralement qu'elle réside dans la tête; et cette opinion m'a paru vraisemblable. C'est la tête qui pense, imagine, réfléchit, juge, dispose, ordonne; et l'on dit tous les jours d'un homme qui ne pense pas, qu'il n'a point de cervelle, ou qu'il manque de tête.

Voilà donc, reprit la sultane, où se réduisent vos longues études et toute votre philosophie, à supposer un fait, et à l'appuyer sur des expressions populaires. Prince, que diriez-vous de votre premier géographe, si, présentant à votre hautesse la carte de ses états, il avait mis l'orient à l'occident, ou le nord au midi?

C'est une erreur trop grossière, répondit Mangogul; et jamais géographe n'en a commis une pareille.

Cela peut être, continua la favorite; et en ce cas vos philosophes ont été plus maladroits que le géographe le plus maladroit ne peut l'être. Ils n'avaient point un vaste empire à lever, il ne s'agis-

sait point de fixer les limites des quatre parties du monde; il n'était question que de descendre en eux-mêmes, et d'y marquer le vrai lieu de leur ame. Cependant ils ont mis l'est à l'ouest, ou le sud au nord. Ils ont prononcé que l'ame est dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent sans qu'elle ait habité ce séjour, et que sa première résidence est dans les pieds.

Dans les pieds! interrompit le sultan; voilà bien l'idée la plus creuse que j'aie jamais entendue.

Oui, dans les pieds, reprit Mirzoza; et ce sentiment, qui vous paraît si fou, n'a besoin que d'être approfondi pour devenir sensé, au contraire de tous ceux que vous admettez comme vrais, et qu'on reconnaît pour faux en les approfondissant. Votre hautesse convenait avec moi tout à l'heure, que l'existence de notre ame n'était fondée que sur le témoignage intérieur qu'elle s'en rendait à elle-même; et je vais lui démontrer que toutes les preuves imaginables de sentiment concourent à fixer l'ame dans le lieu que je lui assigne.

C'est où nous vous attendons, dit Mangogul.

Je ne demande point de grâces, continua-t-elle; et je vous invite tous à me proposer vos difficultés.

Je vous disais donc que l'ame fait sa première résidence dans les pieds; que c'est là qu'elle commence à exister, et que c'est par les pieds qu'elle s'avance dans le corps. C'est à l'expérience que j'en appellerai de ce fait; et je vais peut-être jeter les

premiers fondements d'une métaphysique expérimentale.

Nous avons tous éprouvé dans l'enfance que l'ame assoupie reste des mois entiers dans un état d'engourdissement. Alors les yeux s'ouvrent sans voir, la bouche sans parler, et les oreilles sans entendre. C'est ailleurs que l'ame cherche à se détendre et à se réveiller; c'est dans d'autres membres qu'elle exerce ses premières fonctions; c'est avec ses pieds qu'un enfant annonce sa formation. Son corps, sa tête et ses bras sont immobiles dans le sein de la mère; mais ses pieds s'allongent, se replient, et manifestent son existence et ses besoins peut-être. Est-il sur le point de naître, que deviendraient la tête, le corps et les bras? Ils ne sortiraient jamais de leur prison, s'ils n'étaient aidés par les pieds : ce sont ici les pieds qui jouent le rôle principal, et qui chassent devant eux le reste du corps. Tel est l'ordre de la nature; et lorsque quelque membre veut se mêler de commander, et que la tête, par exemple, prend la place des pieds, alors tout s'exécute de travers; et Dieu sait ce qui en arrive quelquefois à la mère et à l'enfant.

L'enfant est-il né, c'est encore dans les pieds que se font les principaux mouvements. On est contraint de les assujettir, et ce n'est jamais sans quelque indocilité de leur part. La tête est un bloc dont on fait tout ce qu'on veut : mais les pieds

sentent, secouent le joug, et semblent jaloux de la liberté qu'on leur ôte.

L'enfant est-il en état de se soutenir, les pieds font mille efforts pour se mouvoir; ils mettent tout en action : ils commandent aux autres membres; et les mains obéissantes vont s'appuyer contre les murs, et se portent en avant pour prévenir les chutes, et faciliter l'action des pieds.

Où se tournent toutes les pensées d'un enfant, et quels sont ses plaisirs, lorsque affermi sur ses jambes, ses pieds ont acquis l'habitude de se mouvoir? C'est de les exercer, d'aller, de venir, de courir, de sauter, de bondir. Cette turbulence nous plaît, c'est pour nous une marque d'esprit; et nous augurons qu'un enfant ne sera qu'un stupide, lorsque nous le voyons indolent et morne. Voulez-vous contrister un enfant de quatre ans, asseyez-le pour un quart d'heure, ou tenez-le emprisonné entre quatre chaises : l'humeur et le dépit le saisiront : aussi ne sont-ce pas seulement ses jambes que vous privez d'exercice, c'est son ame que vous tenez captive.

L'ame reste dans les pieds jusqu'à l'âge de deux ou trois ans; elle habite les jambes à quatre; elle gagne les genoux et les cuisses à quinze. Alors on aime la danse, les armes, les courses, et les autres violents exercices du corps. C'est la passion dominante de tous les jeunes gens, et c'est la fureur de quelques-uns. Quoi! l'ame ne résiderait pas

dans les lieux où elle se manifeste presque uniquement, et où elle éprouve ses sensations les plus agréables? Mais si sa résidence varie dans l'enfance et dans la jeunesse, pourquoi ne varierait-elle pas pendant toute la vie?

Mirzoza avait prononcé cette tirade avec une rapidité qui l'avait essoufflée. Sélim, un des favoris du sultan, profita du moment qu'elle reprenait haleine, et lui dit: « Madame, je vais user de la « liberté que vous avez accordée de vous proposer « ses difficultés. Votre système est ingénieux, et « vous l'avez présenté avec autant de grâce que de « netteté; mais je n'en suis pas séduit au point de « le croire démontré. Il me semble qu'on pourrait « vous dire que dans l'enfance même c'est la tête « qui commande aux pieds, et que c'est de là que « partent les esprits, qui, se répandant par le « moyen des nerfs dans tous les autres membres, « les arrêtent ou les meuvent au gré de l'ame assise « sur la glande pinéale, ainsi qu'on voit émaner « de la Sublime Porte les ordres de sa hautesse « qui font agir tous ses sujets. »

Sans doute, répliqua Mirzoza; mais on me dirait une chose assez obscure, à laquelle je ne répondrais que par un fait d'expérience. On n'a dans l'enfance aucune certitude que la tête pense, et vous-même, seigneur, qui l'avez si bonne, et qui dans vos plus tendres années passiez pour un prodige de raison, vous souvient-il d'avoir pensé pour

lors ? Mais vous pourriez bien assurer que, quand vous gambadiez comme un petit démon, jusqu'à désespérer vos gouvernantes, c'était alors les pieds qui gouvernaient la tête.

« Cela ne conclut rien, dit le sultan. Sélim était « vif, et mille enfants le sont de même. Ils ne réflé« chissent point ; mais ils pensent : le temps s'écoule ; « la mémoire des choses s'efface, et ils ne se sou« viennent plus d'avoir pensé. »

Mais par où pensaient-ils? répliqua Mirzoza ; car c'est là le point de la question.

« Par la tête, » répondit Sélim.

Et toujours cette tête où l'on ne voit goutte, répliqua la sultane. Laissez là votre lanterne sourde, dans laquelle vous supposez une lumière qui n'apparaît qu'à celui qui la porte ; écoutez mon expérience, et convenez de la vérité de mon hypothèse. Il est si constant que l'ame commence par les pieds son progrès dans le corps, qu'il y a des hommes et des femmes en qui elle n'a jamais remonté plus haut. Seigneur, vous avez admiré mille fois la légèreté de Nini et le vol de Saligo ; répondez-moi donc sincèrement : croyez-vous que ces créatures aient l'ame ailleurs que dans les jambes? Et n'avez-vous pas remarqué que dans Volucer et Zélindor, la tête est soumise aux pieds? La tentation continuelle d'un danseur, c'est de se considérer les jambes. Dans tous ses pas, l'œil attentif suit la trace du pied, et la tête s'incline respectueu-

sement devant les pieds, ainsi que devant sa hautesse, ses invincibles pachas.

« Je conviens de l'observation, dit Sélim; mais « je nie qu'elle soit générale. »

Aussi ne prétends-je pas, répliqua Mirzoza, que l'ame se fixe toujours dans les pieds : elle s'avance, elle voyage, elle quitte une partie, elle y revient pour la quitter encore; mais je soutiens que les autres membres sont toujours subordonnés à celui qu'elle habite. Cela varie selon l'âge, le tempérament, les conjonctures, et de là naissent la différence des goûts, la diversité des inclinations, et celle des caractères. N'admirez-vous pas la fécondité de mon principe? et la multitude des phénomènes auxquels il s'étend, ne prouve-t-elle pas sa certitude?

Madame, lui répondit Sélim, si vous en faisiez l'application à quelques-uns, nous en recevrions peut-être un degré de conviction que nous attendons encore.

Très-volontiers, répliqua Mirzoza qui commençait à sentir ses avantages : vous allez être satisfait; suivez seulement le fil de mes idées. Je ne me pique pas d'argumenter. Je parle sentiment : c'est notre philosophie à nous autres femmes; et vous l'entendez presque aussi bien que nous. Il est assez vraisemblable, ajouta-t-elle, que jusqu'à huit ou dix ans l'ame occupe les pieds et les jambes; mais alors, ou même un peu plus

tard, elle abandonne ce logis, ou de son propre mouvement, ou par force. Par force, quand un précepteur emploie des machines pour la chasser de son pays natal, et la conduire dans le cerveau, où elle se métamorphose communément en mémoire et presque jamais en jugement; c'est le sort des enfants de collége. Pareillement, s'il arrive qu'une gouvernante imbécile se travaille à former une jeune personne, lui farcisse l'esprit de connaissances, et néglige le cœur et les mœurs, l'ame vole rapidement vers la tête, s'arrête sur la langue, ou se fixe dans les yeux, et son élève n'est qu'une babillarde ennuyeuse, ou qu'une coquette. Ainsi, la femme voluptueuse est celle dont l'ame occupe le bijou, et ne s'en écarte jamais.

La femme galante, celle dont l'ame est tantôt dans le bijou, et tantôt dans les yeux.

La femme tendre, celle dont l'ame est habituellement dans le cœur; mais quelquefois aussi dans le bijou.

La femme vertueuse, celle dont l'ame est tantôt dans la tête, tantôt dans le cœur; mais jamais ailleurs.

Si l'ame se fixe dans le cœur, elle formera les caractères sensibles, compatissants, vrais, généreux. Si, quittant le cœur pour n'y plus revenir, elle se relègue dans la tête, alors elle constituera ceux que nous traitons d'hommes durs, ingrats, fourbes et cruels.

La classe de ceux en qui l'ame ne visite la tête que comme une maison de campagne où son séjour n'est pas long, est très-nombreuse. Elle est composée des petits-maîtres, des coquettes, des musiciens, des poètes, des romanciers, des courtisans, et de tout ce qu'on appelle les jolies femmes. Écoutez raisonner ces êtres, et vous reconnaîtrez sur-le-champ des ames vagabondes, qui se ressentent des différents climats qu'elles habitent.

« S'il est ainsi, dit Sélim, la nature a fait bien « des inutilités. Nos sages tiennent toutefois pour « constant qu'elle n'a rien produit en vain. »

Laissons là vos sages et leurs grands mots, répondit Mirzoza, et quant à la nature, ne la considérons qu'avec les yeux de l'expérience, et nous en apprendrons qu'elle a placé l'ame dans le corps de l'homme, comme dans un vaste palais, dont elle n'occupe pas toujours le plus bel appartement. La tête et le cœur lui sont principalement destinés, comme le centre des vertus et le séjour de la vérité; mais le plus souvent elle s'arrête en chemin, et préfère un galetas, un lieu suspect, une misérable auberge, où elle s'endort dans une ivresse perpétuelle. Ah! s'il m'était donné seulement pour vingt-quatre heures d'arranger le monde à ma fantaisie, je vous divertirais par un spectacle bien étrange : en un moment j'ôterais à chaque ame les parties de sa demeure qui lui sont superflues, et vous verriez chaque personne caractérisée par celle

qui lui resterait. Ainsi les danseurs seraient réduits à deux pieds, ou à deux jambes tout au plus; les chanteurs à un gosier; la plupart des femmes à un bijou; les héros et les spadassins à une main armée; certains savants à un crâne sans cervelle; il ne resterait à une joueuse que deux bouts de mains qui agiteraient sans cesse des cartes; à un glouton, que deux mâchoires toujours en mouvement; à une coquette, que deux yeux; à un débauché, que le seul instrument de ses passions : les ignorants et les paresseux seraient réduits à rien.

Pour peu que vous laissassiez de mains aux femmes, interrompit le sultan, ceux que vous réduiriez au seul instrument de leurs passions, seraient courus. Ce serait une chasse plaisante à voir; et si l'on était partout ailleurs aussi avide de ces oiseaux que dans le Congo, bientôt l'espèce en serait éteinte.

« Mais les personnes tendres et sensibles, les « amants constants et fidèles, de quoi les compo« seriez-vous? » demanda Sélim à la favorite.

D'un cœur, répondit Mirzoza; et je sais bien, ajouta-t-elle en regardant tendrement Mangogul, quel est celui à qui le mien chercherait à s'unir. Le sultan ne put résister à ce discours; il s'élança de son fauteuil vers sa favorite : ses courtisans disparurent, et la chaire du nouveau philosophe devint le théâtre de leurs plaisirs : il lui témoigna à plusieurs reprises qu'il n'était pas moins enchanté de

ses sentiments que de ses discours ; et l'équipage philosophique en fut mis en désordre. Mirzoza rendit à ses femmes les jupons noirs, renvoya au lord sénéchal son énorme perruque, et à M. l'abbé son bonnet carré, avec assurance qu'il serait sur la feuille à la nomination prochaine. A quoi ne fût-il point parvenu, s'il eût été bel esprit ? Une place à l'Académie était la moindre récompense qu'il pouvait espérer : mais malheureusement il ne savait que deux ou trois cents mots, et n'avait jamais pu parvenir à en composer deux ritournelles.

CHAPITRE XXX.

Suite de la conversation précédente.

Mangogul était le seul qui eût écouté la leçon de philosophie de Mirzoza, sans l'avoir interrompue. Comme il contredisait assez volontiers, elle en fut étonnée. « Le sultan admettrait-il mon système « d'un bout à l'autre ? se disait-elle à elle-même. « Non, il n'y a pas de vraisemblance à cela. L'au« rait-il trouvé trop mauvais pour daigner le « combattre ? Cela pourrait être. Mes idées ne sont « pas les plus justes qu'on ait eues jusqu'à présent ; « d'accord : mais ce ne sont pas non plus les plus « fausses ; et je pense qu'on a quelquefois imaginé « plus mal. »

Pour sortir de ce doute, la favorite se détermina

à questionner Mangogul. « Eh bien ! prince, lui « dit-elle, que pensez-vous de mon système ? » Il est admirable, lui répondit le sultan; je n'y trouve qu'un seul défaut. « Et quel est ce défaut? » lui demanda la favorite. C'est, dit Mangogul, qu'il est faux de toute fausseté. Il faudrait, en suivant vos idées, que nous eussions tous des ames : or, voyez donc, délices de mon cœur, qu'il n'y a pas le sens commun dans cette supposition. « J'ai « une ame : voilà un animal qui se conduit la plu- « part du temps comme s'il n'en avait point; et « peut-être encore n'en a-t-il point, lors même « qu'il agit comme s'il en avait une. Mais il a un « nez fait comme le mien; je sens que j'ai une ame « et que je pense : donc cet animal a une ame, et « pense aussi de son côté. » Il y a mille ans qu'on fait ce raisonnement, et il y en a tout autant qu'il est impertinent.

« J'avoue, dit la favorite, qu'il n'est pas tou- « jours évident que les autres pensent. » Et ajoutez, reprit Mangogul, qu'en cent occasions il est évident qu'ils ne pensent pas. « Mais ce serait, ce me « semble, aller bien vite, reprit Mirzoza, que « d'en conclure qu'ils n'ont jamais pensé, ni ne « penseront jamais. On n'est point toujours une « bête pour l'avoir été quelquefois; et votre hau- « tesse.... »

Mirzoza craignant d'offenser le sultan, s'arrêta là tout court. « Achevez, madame, lui dit Man-

« gogul, je vous entends; et ma hautesse n'a-t-elle « jamais fait la bête, voulez-vous dire, n'est-ce « pas? Je vous répondrai que je l'ai fait quelque- « fois, et que je pardonnais même alors aux autres « de me prendre pour telle; car vous vous doutez « bien qu'ils n'y manquaient pas, quoiqu'ils n'osas- « sent pas me le dire.... » Ah, prince! s'écria la favorite, si les hommes refusaient une ame au plus grand monarque du monde, à qui en pourraient-ils accorder une?

« Trève de compliments, dit Mangogul. J'ai « déposé pour un moment la couronne et le scep- « tre. J'ai cessé d'être sultan pour être philosophe, « et je puis entendre et dire la vérité. Je vous ai, « je crois, donné des preuves de l'un; et vous « m'avez insinué, sans m'offenser, et tout à votre « aise, que je n'avais été quelquefois qu'une bête. « Souffrez que j'achève de remplir les devoirs de « mon nouveau caractère.

« Loin de convenir avec vous, continua-t-il, « que tout ce qui porte des pieds, des bras, des « mains, des yeux et des oreilles, comme j'en ai, « possède une ame comme moi, je vous déclare « que je suis persuadé, à n'en jamais démordre, « que les trois quarts des hommes et toutes les « femmes ne sont que des automates. »

Il pourrait bien y avoir dans ce que vous dites là, répondit la favorite, autant de vérité que de politesse.

« Oh ! dit le sultan, voilà-t-il pas que madame « se fâche : et de quoi diable vous avisez-vous de « philosopher, si vous ne voulez pas qu'on vous « parle vrai ? Est-ce dans les écoles qu'il faut cher- « cher la politesse? Je vous ai laissé vos coudées « franches; que j'aie les miennes libres, s'il vous « plaît. Je vous disais donc que vous êtes toutes « des bêtes. »

Oui, prince; et c'est ce qui vous restait à prouver, ajouta Mirzoza.

« C'est le plus aisé, » répondit le sultan.

Alors il se mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites et redites, avec le moins d'esprit et de légèreté qu'il est possible, contre un sexe qui possède au souverain degré ces deux qualités. Jamais la patience de Mirzoza ne fut mise à une plus forte épreuve; et vous ne vous seriez jamais tant ennuyé de votre vie, si je vous rapportais tous les raisonnements de Mangogul. Ce prince, qui ne manquait pas de bon sens, fut ce jour-là d'une absurdité qui ne se conçoit pas. Vous en allez juger. « Il est si vrai, morbleu, disait-il, que la « femme n'est qu'un animal, que je gage qu'en « tournant l'anneau de Cucufa sur ma jument, je « la fais parler comme une femme. »

Voilà, sans contredit, lui répondit Mirzoza, l'argument le plus fort qu'on ait fait et qu'on fera jamais contre nous. Puis elle se mit à rire comme une folle. Mangogul, dépité de ce que ses ris ne

finissaient point, sortit brusquement, résolu de tenter la bizarre expérience qui s'était présentée à son imagination.

CHAPITRE XXXI.

Treizième essai de l'anneau.

LA PETITE JUMENT.

Je ne suis pas grand faiseur de portraits. J'ai épargné au lecteur celui de la sultane favorite; mais je ne me résoudrai jamais à lui faire grâce de celui de la jument du sultan. Sa taille était médiocre : elle se tenait assez bien; on lui reprochait seulement de laisser un peu tomber sa tête en devant. Elle avait le poil blond, l'œil bleu, le pied petit, la jambe sèche, le jarret ferme, et la croupe légère. On lui avait appris long-temps à danser; et elle faisait la révérence comme un président à la messe rouge. C'était en somme une assez jolie bête; douce surtout : on la montait aisément; mais il fallait être excellent écuyer pour n'en être pas désarçonné. Elle avait appartenu au sénateur Aaron; mais un beau soir, voilà la petite quinteuse qui prend le mors aux dents, jette monsieur le rapporteur les quatre fers en l'air, et s'enfuit à toute bride dans les haras du sultan, emportant sur son dos, selle, bride, harnois, housse et capa-

raçon de prix, qui lui allaient si bien, qu'on ne jugea pas à propos de les renvoyer.

Mangogul descendit dans ses écuries, accompagné de son premier secrétaire Ziguezague. « Écou-« tez attentivement, lui dit-il, et écrivez.... » A l'instant il tourna sa bague sur la jument, qui se mit à sauter, caracoler, ruer, volter en hennissant sous queue.... « A quoi pensez-vous? dit le « prince à son secrétaire : écrivez donc.... » Sultan, répondit Ziguezague, j'attends que votre hautesse commence.... « Ma jument, dit Mangogul, « vous dictera pour cette fois; écrivez. »

Ziguezague, que cet ordre humiliait trop à son avis, prit la liberté de représenter au sultan qu'il se tiendrait toujours fort honoré d'être son secrétaire, mais non celui de sa jument....

« Écrivez, vous dis-je, » lui réitéra le sultan. Prince, je ne puis, répliqua Ziguezague; je ne sais point l'orthographe de ces sortes de mots.... « Écrivez toujours, » dit encore le sultan.... Je suis au désespoir de désobéir à votre hautesse, ajouta Ziguezague; mais.... « Mais, vous êtes un faquin, « interrompit Mangogul irrité d'un refus si dé-« placé; sortez de mon palais, et n'y reparaissez « point. »

Le pauvre Ziguezague disparut, instruit, par son expérience, qu'un homme de cœur ne doit point entrer chez la plupart des grands, ou doit laisser ses sentiments à la porte. On appela son

second. C'était un provençal franc, honnête, mais surtout désintéressé. Il vola où il crut que son devoir et sa fortune l'appelaient, fit un profond salut au sultan, un plus profond à sa jument, et écrivit tout ce qu'il plut à la cavale de dicter.

On trouvera bon que je renvoie ceux qui seront curieux de son discours aux archives du Congo. Ce prince en fit distribuer sur-le-champ des copies à tous ses interprètes et professeurs en langues étrangères, tant anciennes que modernes. L'un dit que c'était une scène de quelques vieilles tragédies grecques qui lui paraissait fort touchante; un autre parvint, à force de tête, à découvrir que c'était un fragment important de la théologie des Égyptiens : celui-ci prétendait que c'était l'exorde de l'oraison funèbre d'Annibal en carthaginois; celui-là assura que la pièce était écrite en chinois, et que c'était une prière fort dévote à Confucius.

Tandis que les érudits impatientaient le sultan avec leurs savantes conjectures, il se rappela les voyages de Guliver, et ne douta point qu'un homme qui avait séjourné aussi long-temps que cet Anglais dans une île où les chevaux ont un gouvernement, des lois, des rois, des dieux, des prêtres, une religion, des temples et des autels, et qui paraissait si parfaitement instruit de leurs mœurs et de leurs coutumes, n'eût une intelligence parfaite de leur langue. En effet, Guliver lut et interpréta tout courant le discours de la ju-

ment, malgré les fautes d'écriture dont il fourmillait. C'est même la seule bonne traduction qu'on ait dans tout le Congo. Mangogul apprit, à sa propre satisfaction et à l'honneur de son système, que c'était un abrégé historique des amours d'un vieux pacha à trois queues avec une petite jument, qui avait été saillie par une multitude innombrable de baudets, avant lui; anecdote singulière, mais dont la vérité n'était ignorée, ni du sultan, ni d'aucun autre, à la cour, à Banza, et dans le reste de l'empire.

CHAPITRE XXXII.

Le meilleur peut-être, et le moins lu de cette histoire.

Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la région des hypothèses.

Ahi! dit Mangogul en bâillant et se frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais de philosophie; ces conversations sont malsaines. Hier, je me couchai sur des idées creuses, et au lieu de dormir en sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes ministres ne travailleront en un an. Vous riez; mais pour vous convaincre que je n'exagère point, et me venger de la mauvaise nuit que vos raisonnements m'ont procurée, vous allez essuyer mon rêve tout du long.

Je commençais à m'assoupir, et mon imagina-

tion à prendre son essor, lorsque je vis bondir à mes côtés un animal singulier. Il avait la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval, et la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles; et m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussitôt il déploya de longues ailes qui partaient de ses flancs, et je me sentis porter dans les airs avec une vitesse incroyable.

Notre course avait été longue, lorsque j'aperçus, dans le vague de l'espace, un édifice suspendu comme par enchantement. Il était vaste. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondements; car il ne portait sur rien. Ses colonnes, qui n'avaient pas un demi-pied de diamètre, s'élevaient à perte de vue, et soutenaient des voûtes qu'on ne distinguait qu'à la faveur des jours dont elles étaient symétriquement percées.

C'est à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre; car je trouvais moins de hasard à voltiger sur mon hippogriffe, qu'à me promener sous ce portique. Cependant, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitaient, et par une sécurité remarquable qui régnait sur tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule, et je considère ceux qui la faisaient.

C'étaient des vieillards, ou bouffis, ou fluets, sans embonpoint et sans force, et presque tous contrefaits. L'un avait la tête trop petite, l'autre les

bras trop courts. Celui-ci péchait par le corps, celui-là manquait par les jambes. La plupart n'avaient point de pieds, et n'allaient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisait tomber, et ils demeuraient à terre, jusqu'à ce qu'il prît envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaisaient au premier coup d'œil. Ils avaient dans la physionomie je ne sais quoi d'intéressant et de hardi. Ils étaient presque nus; car tout leur vêtement consistait en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvrait pas la centième partie de leur corps.

Je continue de fendre la presse, et je parviens au pied d'une tribune à laquelle une grande toile d'araignée servait de dais. Du reste, sa hardiesse répondait à celle de l'édifice. Elle me parut posée comme sur la pointe d'une aiguille, et s'y soutenir en équilibre. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupait. C'était un vieillard à longue barbe, aussi sec et plus nu qu'aucun de ses disciples. Il trempait, dans une coupe pleine d'un fluide subtile, un chalumeau qu'il portait à sa bouche, et soufflait des bulles à une foule de spectateurs qui l'environnaient, et qui travaillaient à les porter jusqu'aux nues.

« Où suis-je? me dis-je à moi-même, confus de « ces puérilités. Que veut dire ce souffleur avec « ses bulles, et tous ces enfants décrépits, occu-« pés à les faire voler? Qui me développera ces « choses?.... » Les petits échantillons d'étoffes

m'avaient encore frappé, et j'avais observé que plus ils étaient grands, moins ceux qui les portaient s'intéressaient aux bulles. Cette remarque singulière m'encouragea à aborder celui qui me paraîtrait le moins déshabillé.

J'en vis un dont les épaules étaient à moitié couvertes de lambeaux si bien rapprochés, que l'art dérobait aux yeux les coutures. Il allait et venait dans la foule, s'embarrassant assez peu de ce qui s'y passait. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux, et j'allai droit à lui. « Qui êtes-vous ? où suis-je ? et « qui sont tous ces gens ? » lui demandai-je sans façon..... Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypothèses, et ces gens-là sont des systématiques. « Mais par quel hasard, « lui répliquai-je, le divin Platon se trouve-t-il « ici ? et que fait-il parmi ces insensés ?... » Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit sanctuaire, où je conduis ceux qui reviennent des systèmes. « Et à quoi les occupez-vous ?.... » A connaître l'homme, à pratiquer la vertu, et à sacrifier aux grâces.... « Ces occupations sont belles; « mais que signifient tous ces petits lambeaux « d'étoffes par lesquels vous ressemblez mieux à « des gueux qu'à des philosophes ? » Que me demandez-vous là, dit-il en soupirant, et quel souvenir me rappelez-vous ? Ce temple fut autrefois celui de la philosophie. Hélas ! que ces lieux sont chan-

gés! La chaire de Socrate était dans cet endroit.... « Quoi donc! lui dis-je en l'interrompant, Socrate « avait-il un chalumeau, et soufflait-il aussi des « bulles?... » Non, non, me répondit Platon; ce n'est pas ainsi qu'il mérita des dieux le nom du plus sage des hommes; c'est à faire des têtes, c'est à former des cœurs, qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Socrate mourut, et les beaux jours de la philosophie passèrent. Ces pièces d'étoffes, que ces systématiques mêmes se font honneur de porter, sont des lambeaux de son habit. Il avait à peine les yeux fermés, que ceux qui aspiraient au titre de philosophes, se jetèrent sur sa robe et la déchirèrent. « J'entends, repris-« je, et ces pièces leur ont servi d'étiquette à eux « et à leur longue postérité.... » Qui rassemblera ces morceaux, continua Platon, et nous restituera la robe de Socrate!

Il en était à cette exclamation pathétique, lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents, mais assurés. Il avait la tête petite, le corps menu, les bras faibles et les jambes courtes; mais tous ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avançait. Dans le progrès de ses accroissements successifs, il m'apparut sous cent formes diverses; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'un pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de

l'air, et, le prisme à la main, décomposer la lumière. C'était alors un énorme colosse; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme, et ses bras s'étendaient de l'un à l'autre pôle. Il secouait de la main droite un flambeau dont la lumière se répandait au loin dans les airs, éclairait au fond des eaux, et pénétrait dans les entrailles de la terre. Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantesque qui vient à nous? Reconnaissez l'Expérience, me répondit-il; c'est elle-même. A peine m'eut-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher, et les colonnes du portique des hypothèses chanceler, ses voûtes s'affaisser, et son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds. « Fuyons, « me dit encore Platon : fuyons; cet édifice n'a « plus qu'un moment à durer. » A ces mots, il part : je le suis. Le colosse arrive, frappe le portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, et je me réveille.

Ah! prince, s'écria Mirzoza, c'est à faire à vous de rêver. Je serais fort aise que vous eussiez passé une bonne nuit; mais à présent que je sais votre rêve, je serais bien fâchée que vous ne l'eussiez point eu.

Madame, lui dit Mangogul, je connais des nuits mieux employées que celle de ce rêve qui vous plaît tant; et si j'avais été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que, n'espérant point vous trouver dans la région des hypothèses, j'aurais

tourné mes pas ailleurs. Je n'aurais point actuellement le mal de tête qui m'afflige, ou du moins j'aurais lieu de m'en consoler.

Prince, lui répondit Mirzoza, il faut espérer que ce ne sera rien, et qu'un ou deux essais de votre anneau vous en délivreront. Il faut voir, dit Mangogul. La conversation dura quelques moments encore entre le sultan et Mirzoza; et il ne la quitta que sur les onze heures, pour devenir ce que l'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIII.

Quatorzième essai de l'anneau.

LE BIJOU MUET.

De toutes les femmes qui brillaient à la cour du sultan, aucune n'avait plus de grâces et d'esprit que la jeune Églé, femme du grand-échanson de sa hautesse. Elle était de toutes les parties de Mangogul, qui aimait la légèreté de sa conversation; et comme s'il ne dût point y avoir de plaisirs et d'amusements partout où Églé ne se trouvait point, Églé était encore de toutes les parties des grands de sa cour. Bals, spectacles, cercles, festins, petits soupers, chasses, jeux; partout on voulait Églé; on la rencontrait partout; il semblait que le goût des amusements la multipliât au gré de ceux qui la desi-

raient. Il n'est donc pas besoin que je dise que s'il n'y avait aucune femme autant souhaitée qu'Églé, il n'y en avait point d'aussi répandue.

Elle avait toujours été poursuivie d'une foule de soupirants, et l'on s'était persuadé qu'elle ne les avait pas tous maltraités. Soit inadvertance, soit facilité de caractère, ses simples politesses ressemblaient souvent à des attentions marquées, et ceux qui cherchaient à lui plaire, supposaient quelquefois de la tendresse dans des regards où elle n'avait jamais prétendu mettre plus que de l'affabilité. Ni caustique, ni médisante, elle n'ouvrait la bouche que pour dire des choses flatteuses : et c'était avec tant d'ame et de vivacité, qu'en plusieurs occasions ses éloges avaient fait naître le soupçon qu'elle avait un choix à justifier ; c'est-à-dire que ce monde dont Églé faisait l'ornement et les délices, n'était pas digne d'elle.

On croirait aisément qu'une femme en qui l'on n'avait peut-être à reprendre qu'un excès de bonté, ne devait point avoir d'ennemis. Cependant elle en eut, et de cruels. Les dévotes de Banza lui trouvèrent un air trop libre, je ne sais quoi de dissipé dans le maintien ; ne virent dans sa conduite que la fureur des plaisirs du siècle ; en conclurent que ses mœurs étaient au moins équivoques, et le suggérèrent charitablement à qui voulut les entendre.

Les femmes de la cour ne la traitèrent pas

plus favorablement. Elles suspectèrent les liaisons d'Églé, lui donnèrent des amants, l'honorèrent même de quelques grandes aventures, la mirent pour quelque chose dans d'autres; on savait des détails, on citait des témoins. « Eh! bon, se disait-« on à l'oreille, on l'a surprise tête à tête avec « Melraïm dans un des bosquets du grand parc. « Églé ne manque pas d'esprit, ajouta-t-on : mais « Melraïm en a trop pour s'amuser de ses discours, « à dix heures du soir, dans un bosquet.... Vous « vous trompez, répondait un petit-maître : je me « suis promené cent fois sur la brune avec elle, « et je m'en suis assez bien trouvé. Mais à propos, « savez-vous que Zulémar est assidu à sa toi-« lette?... Sans doute, nous le savons, et qu'elle « ne fait de toilette que quand son mari est de « service chez le sultan.... Le pauvre Célébi, con-« tinuait une autre, sa femme l'affiche, en vérité, « avec cette aigrette et ces boucles qu'elle a re-« çues du pacha Ismael.... Est-il bien vrai, ma-« dame?... C'est la vérité pure : je le tiens d'elle-« même; mais au nom de Brama, que ceci ne nous « passe point; Églé est mon amie, et je serais bien « fâchée.... Hélas! s'écriait douloureusement une « troisième : la pauvre petite créature se perd de « gaîté de cœur. C'est dommage pourtant. Mais « aussi vingt intrigues à la fois; cela me paraît « fort. »

Les petits-maîtres ne la ménageaient pas davan-

tage. L'un racontait une partie de chasse où ils s'étaient égarés ensemble. Un autre dissimulait, par respect pour le sexe, les suites d'une conversation fort vive qu'il avait eue sous le masque avec elle, dans un bal où il l'avait accrochée. Celui-ci faisait l'éloge de son esprit et de ses charmes, et le terminait en montrant son portrait, qu'à l'en croire il tenait de la meilleure main. « Ce portrait, « disait celui-là, est plus ressemblant que celui « dont elle a fait présent à Jénaki. »

Ces discours passèrent jusqu'à son époux. Célébi aimait sa femme, mais décemment toutefois, et sans que personne en eût le moindre soupçon : il se refusa d'abord aux premiers rapports; mais on revint à la charge, et de tant de côtés, qu'il crut ses amis plus clairvoyants que lui : plus il avait accordé de liberté à Églé, plus il eut de soupçon qu'elle en avait abusé. La jalousie s'empara de son ame. Il commença par gêner sa femme. Églé souffrit d'autant plus impatiemment ce changement de procédé, qu'elle se sentait innocente. Sa vivacité et les conseils de ses bonnes amies, la précipitèrent dans des démarches inconsidérées, qui mirent toutes les apparences contre elle, et qui pensèrent lui coûter la vie. Le violent Célébi roula quelque temps dans sa tête mille projets de vengeance, et le fer, et le poison, et le lacet fatal; et se détermina pour un supplice plus lent et plus cruel, une retraite dans ses terres. C'est une mort

véritable pour une femme de cour. En un mot, les ordres sont donnés; un soir Églé apprend son sort : on est insensible à ses larmes; on n'écoute plus ses raisons; et la voilà reléguée à quatre-vingts lieues de Banza, dans un vieux château, où on ne lui laisse pour toute compagnie que deux femmes et quatre eunuques noirs qui la gardent à vue.

A peine fut-elle partie, qu'elle fut innocente. Les petits-maîtres oublièrent ses aventures, les femmes lui pardonnèrent son esprit et ses charmes, et tout le monde la plaignit. Mangogul apprit, de la bouche même de Célébi, les motifs de la terrible résolution qu'il avait prise contre sa femme, et parut seul l'approuver.

Il y avait près de six mois que la malheureuse Églé gémissait dans son exil, lorsque l'aventure de Kersael arriva. Mirzoza souhaitait qu'elle fût innocente, mais elle n'osait s'en flatter. Cependant elle dit un jour au sultan : « Votre anneau, qui « vient de conserver la vie à Kersael, ne pour- « rait-il pas finir l'exil d'Églé? Mais je n'y pense « pas; il faudrait pour cela consulter son bijou; « et la pauvre recluse périt d'ennui à quatre-vingts « lieues d'ici.... » Vous intéressez-vous beaucoup, lui répondit Mangogul, au sort d'Églé? « Oui, « prince; surtout si elle est innocente, » dit Mirzoza..... Vous en aurez des nouvelles avant une heure d'ici, répliqua Mangogul. Ne vous sou-

vient-il plus des propriétés de ma bague?... A ces mots, il passa dans ses jardins, tourna son anneau, et se trouva en moins de quinze minutes dans le parc du château qu'habitait Églé.

Il y découvrit Églé seule et accablée de douleur; elle avait la tête appuyée sur sa main; elle proférait tendrement le nom de son époux, et elle arrosait de ses larmes un gazon sur lequel elle était assise. Mangogul s'approcha d'elle en tournant son anneau, et le bijou d'Églé dit tristement: « J'aime Célébi. » Le sultan attendit la suite; mais la suite ne venant point, il s'en prit à son anneau, qu'il frotta deux ou trois fois contre son chapeau, avant que de le diriger sur Églé; mais sa peine fut inutile. Le bijou reprit: « J'aime Célébi; » et s'arrêta tout court. Voila, dit le sultan, un bijou bien discret. Voyons encore, et serrons-lui de plus près le bouton. En même temps il donna à sa bague toute l'énergie qu'elle pouvait recevoir, et la tourna subitement sur Églé; mais son bijou continua d'être muet. Il garda constamment le silence, ou ne l'interrompit que pour répéter ces paroles plaintives: « J'aime Célébi, et n'en ai jamais aimé « d'autres. »

Mangogul prit son parti, et revint en quinze minutes chez Mirzoza. « Quoi! prince, dit-elle, « déjà de retour? Eh bien! qu'avez-vous appris? « Rapportez-vous matière à nos conversations?... » Je ne rapporte rien, lui répondit le sultan....

Quoi! rien?.... Précisément rien. Je n'ai jamais entendu de bijou plus taciturne, et n'en ai pu tirer que ces mots : « J'aime Célébi; j'aime Célébi, et « n'en ai jamais aimé d'autres. — Ah! prince, « reprit vivement Mirzoza, que me dites-vous là? « Quelle heureuse nouvelle! Voilà donc enfin une « femme sage. Souffrirez-vous qu'elle soit plus « long-temps malheureuse? » Non, répondit Mangogul : son exil va finir, mais ne craignez-vous point que ce soit aux dépens de sa vertu? Églé est sage; mais voyez, délices de mon cœur, ce que vous exigez de moi; que je la rappelle à ma cour, afin qu'elle continue de l'être : cependant vous serez satisfaite.

Le sultan manda sur-le-champ Célébi, et lui dit : Qu'ayant approfondi les bruits répandus sur le compte d'Églé, il les avait reconnus faux, calomnieux, et qu'il lui ordonnait de la ramener à la cour. Célébi obéit, et présenta sa femme à Mangogul : elle voulut se jeter aux pieds de sa hautesse; mais le sultan l'arrêtant : « Madame, lui dit-il, « remerciez Mirzoza. Son amitié pour vous m'a « déterminé à éclaircir la vérité des faits qu'on « vous imputait. Continuez d'embellir ma cour; « mais souvenez-vous qu'une jolie femme se fait « quelquefois autant de tort par des imprudences « que par des aventures. »

Dès le lendemain Églé reparut chez la Manimonbanda, qui l'accueillit d'un souris. Les petits-

maîtres redoublèrent auprès d'elle de fadeurs, et les femmes coururent toutes l'embrasser, la féliciter, et recommencèrent de la déchirer.

CHAPITRE XXXIV.

Mangogul avait-il raison?

Depuis que Mangogul avait reçu le présent fatal de Cucufa, les ridicules et les vices du sexe étaient devenus la matière éternelle de ses plaisanteries : il ne finissait pas; et la favorite en fut souvent ennuyée. Mais deux effets cruels de l'ennui sur Mirzoza, ainsi que sur bien d'autres qu'elle, c'était de la mettre en mauvaise humeur, et de jeter de l'aigreur dans ses propos. Alors malheur à ceux qui l'approchaient! elle ne distinguait personne; et le sultan même n'était pas épargné.

« Prince, lui disait-elle un jour dans un de ces « moments fâcheux, vous qui savez tant de choses, « vous ignorez peut-être la nouvelle du jour.... » Et quelle est-elle? demanda Mangogul.... « C'est « que vous apprenez par cœur, tous les matins, « trois pages de Brantôme ou d'Ouville : on n'as- « sure pas de ces deux profonds écrivains quel est « le préféré.... » On se trompe, madame, répondit Mangogul, c'est le Crébillon qui.... « Oh! ne « vous défendez pas de cette lecture, interrompit

« la favorite. Les nouvelles médisances qu'on fait « de nous sont si maussades, qu'il vaut encore « mieux réchauffer les vieilles. Il y a vraiment de « fort bonnes choses dans ce Brantôme : si vous « joigniez à ses historiettes trois ou quatre cha- « pitres de Bayle, vous auriez incessamment à « vous seul autant d'esprit que le marquis D'...... « et le chevalier de Mouhi. Cela répandrait dans « vos entretiens une variété surprenante. Lorsque « vous auriez équipé les femmes de toutes pièces, « vous tomberiez sur les pagodes; des pagodes, « vous reviendriez sur les femmes. En vérité, il « ne vous manque qu'un petit recueil d'impiétés « pour être tout-à-fait amusant. »

Vous avez raison, madame, lui répondit Mangogul, et je m'en ferai pourvoir. Celui qui craint d'être dupe dans ce monde et dans l'autre ne peut trop se méfier de la puissance des pagodes, de la probité des hommes, et de la sagesse des femmes.

« C'est donc, à votre avis, quelque chose de bien « équivoque que cette sagesse?.... » reprit Mirzoza. Au-delà de tout ce que vous imaginez, répondit Mangogul.

« Prince, repartit Mirzoza, vous m'avez donné « cent fois vos ministres pour les plus honnêtes « gens du Congo. J'ai tant essuyé les éloges de « votre sénéchal, des gouverneurs de vos pro- « vinces, de vos secrétaires, de votre trésorier, en « un mot de tous vos officiers, que je suis en état

« de vous les répéter mot pour mot. Il est étrange « que l'objet de votre tendresse soit seul excepté « de la bonne opinion que vous avez conçue de « ceux qui ont l'honneur de vous approcher. »

Et qui vous a dit que cela soit? lui répliqua le sultan. Songez donc, madame, que vous n'entrez pour rien dans les discours, vrais ou faux, que je tiens des femmes, à moins qu'il ne vous plaise de représenter le sexe en général....

Je ne le conseillerais pas à madame, ajouta Sélim, qui était présent à cette conversation. Elle n'y pourrait gagner que des défauts.

« Je ne reçois point, répondit Mirzoza, les com- « pliments que l'on m'adresse aux dépens de mes « semblables. Quand on s'avise de me louer, je « voudrais qu'il n'en coûtât rien à personne. La « plupart des galanteries qu'on nous débite res- « semblent aux fêtes somptueuses que votre hau- « tesse reçoit de ses pachas : ce n'est jamais qu'à la « charge du public. »

Laissons cela, dit Mangogul. Mais en bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'est qu'une chimère? Voyez donc, délices de mon ame, quelle est aujourd'hui l'éducation à la mode, quels exemples les jeunes personnes reçoivent de leurs mères, et comment on vous coiffe une jolie femme du préjugé que de se renfermer dans son domestique, régler sa maison et s'en tenir à son époux, c'est mener une

vie lugubre, périr d'ennui et s'enterrer toute vive. Et puis, nous sommes si entreprenants, nous autres hommes, et une jeune enfant sans expérience est si comblée de se voir entreprise. J'ai prétendu que les femmes sages étaient rares, excessivement rares; et loin de m'en dédire, j'ajouterais volontiers qu'il est surprenant qu'elles ne le soient pas davantage. Demandez à Sélim ce qu'il en pense.

« Prince, répondit Mirzoza, Sélim doit trop à « notre sexe pour le déchirer impitoyablement. »

Madame, dit Sélim, sa hautesse, à qui il n'a pas été possible de rencontrer des cruelles, doit naturellement penser des femmes comme elle fait; et vous, qui avez la bonté de juger des autres par vous-même, n'en pouvez guère avoir d'autres idées que celles que vous défendez. J'avouerai cependant que je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement à qui les avantages de la vertu sont connus par expérience, et que la réflexion a éclairées sur les suites fâcheuses du désordre; des femmes heureusement nées, bien élevées, qui ont appris à sentir leur devoir, qui l'aiment, et qui ne s'en écarteront jamais.

« Et sans se perdre en raisonnements, ajouta la « favorite, Églé, vive, aimable, charmante, n'est- « elle pas en même temps un modèle de sagesse? « Prince, vous n'en pouvez douter, et tout Banza « le sait de votre bouche : or, s'il y a une femme « sage, il peut y en avoir mille. »

Oh! pour la possibilité, dit Mangogul, je ne la dispute point.

« Mais si vous convenez qu'elles sont possibles, « reprit Mirzoza, qui vous a révélé qu'elles n'exis- « taient pas? »

Rien que leurs bijoux, répondit le sultan. Je conviens toutefois que ce témoignage n'est pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe si vous ne l'avez pris à quelque bramine. Faites appeler le chapelain de la Manimonbanda, et il vous dira que vous m'avez prouvé l'existence des femmes sages, à peu près comme on démontre celle de Brama en braminologie. Par hasard, n'auriez-vous point fait un cours dans cette sublime école avant que d'entrer au sérail?

« Point de mauvaises plaisanteries, reprit Mir- « zoza. Je ne conclus pas seulement de la possibi- « lité; je pars d'un fait, d'une expérience. »

Oui, continua Mangogul, d'un fait mutilé, d'une expérience isolée, tandis que j'ai pour moi une foule d'essais que vous connaissez bien : mais je ne veux point ajouter à votre humeur par une plus longue contradiction.

« Il est heureux, dit Mirzoza d'un ton chagrin, « qu'au bout de deux heures vous vous lassiez de « me persécuter. »

Si j'ai commis cette faute, répondit Mangogul, je vais tâcher de la réparer. Madame, je vous abandonne tous mes avantages passés; et si je ren-

contre dans la suite des épreuves qui me restent à tenter, une seule femme vraiment et constamment sage.... « Que ferez-vous? » interrompit vivement Mirzoza.....

Je publierai, si vous voulez, que je suis enchanté de votre raisonnement sur la possibilité des femmes sages; j'accréditerai votre logique de tout mon pouvoir, et je vous donnerai mon château d'Amara, avec toutes les porcelaines de Saxe dont il est orné, sans en excepter le petit sapajou en émail et les autres colifichets précieux qui me viennent du cabinet de madame de Vérue.

« Prince, dit Mirzoza, je me contenterai des « porcelaines du château et du petit sapajou. »

Soit, répondit Mangogul; Sélim nous jugera. Je ne demande que quelque délai avant que d'interroger le bijou d'Églé. Il faut bien laisser à l'air de la cour et à la jalousie de son époux le temps d'opérer.

Mirzoza accorda le mois à Mangogul; c'était la moitié plus qu'il ne demandait; et ils se séparèrent également remplis d'espérance. Tout Banza l'eût été de paris pour et contre, si la promesse du sultan se fût divulguée. Mais Sélim se tut, et Mangogul se mit clandestinement en devoir de gagner ou de perdre. Il sortait de l'appartement de la favorite, lorsqu'il l'entendit qui lui criait du fond de son cabinet : « Prince, et le petit sapajou? » Et le petit sapajou, lui répondit Mangogul, en s'éloi-

gnant. Il allait de ce pas dans la petite maison d'un sénateur, où nous le suivrons.

CHAPITRE XXXV.

Quinzième essai de l'anneau.

ALPHANE.

Le sultan n'ignorait pas que les jeunes seigneurs de la cour avaient tous des petites maisons; mais il apprit que ces réduits étaient aussi à l'usage de quelques sénateurs. Il en fut étonné. « Que fait-on « là? » se dit-il à lui-même (car il conservera dans ce volume (1) l'habitude de parler seul, qu'il a contractée dans le premier). « Il me semble qu'un « homme, à qui je confie la tranquillité, la for- « tune, la liberté et la vie de mon peuple, ne doit « point avoir de petite maison. Mais la petite mai- « son d'un sénateur est peut-être autre chose que « celle d'un petit-maître.... Un magistrat devant « qui l'on discute les intérêts les plus grands de « mes sujets, et qui tient en ses mains l'urne fatale « d'où il tirera le sort de la veuve, oublierait la « dignité de son état, l'importance de son minis- « tère; et tandis que Cochin fatigue vainement ses « poumons à porter jusqu'à ses oreilles les cris de

(1) L'édition originale formait deux volumes; le second commençait au chapitre XXXIV de cette édition. Édit.

« l'orphelin, il méditerait dans sa tête les sujets « galants qui doivent orner les dessus de porte « d'un lieu de débauches secrètes!.... Cela ne peut « être.... Voyons pourtant. »

Il dit, et part pour Alcanto. C'est là qu'est située la petite maison du sénateur Hyppomanès. Il entre; il parcourt les appartements, il en examine l'ameublement. Tout lui paraît galant. La petite maison d'Agésile, le plus délicat et le plus voluptueux de ses courtisans, n'est pas mieux. Il se déterminait à sortir, ne sachant que penser; car après tous les lits de repos, les alcôves à glace, les sophas mollets, le cabinet de liqueurs ambrées, le reste n'était que des témoins muets de ce qu'il avait envie d'apprendre, lorsqu'il aperçut une grosse figure étendue sur une duchesse, et plongée dans un sommeil profond. Il tourna son anneau sur elle, et tira de son bijou les anecdotes suivantes :

« Alphane est fille d'un robin. Si sa mère eût « moins vécu, je ne serais pas ici. Les biens im-« menses de la famille se sont éclipsés entre les « mains de la vieille folle; et elle n'a presque rien « laissé à quatre enfants qu'elle avait, trois gar-« çons et une fille dont je suis le bijou. Hélas! « c'est bien pour mes péchés! Que d'affronts j'ai « soufferts! qu'il m'en reste encore à souffrir! On « disait dans le monde que le cloître convenait « assez à la fortune et à la figure de ma maîtresse;

« mais je sentais qu'il ne me convenait point à « moi : je préférai l'art militaire à l'état monas- « tique, et je fis mes premières campagnes sous « l'émir Azalaph. Je me perfectionnai sous le grand « Nangazaki ; mais l'ingratitude du service m'en « a détaché, et j'ai quitté l'épée pour la robe. Je vais « donc appartenir à un petit faquin de sénateur « tout bouffi de ses talents, de son esprit, de sa « figure, de son équipage et de ses aïeux. Depuis « deux heures je l'attends. Il viendra apparem- « ment ; car son intendant m'a prévenu que, quand « il vient, c'est sa manie que de se faire attendre « long-temps. »

Le bijou d'Alphane en était là, lorsque Hyppomanès arriva. Au fracas de son équipage, et aux caresses de sa familière levrette, Alphane s'éveilla. « Enfin vous voilà donc, ma reine, lui dit le petit « président. On a bien de la peine à vous avoir. « Parlez ; comment trouvez-vous ma petite mai- « son ? elle en vaut bien une autre, n'est-ce pas ? »

Alphane jouant la niaise, la timide, la désolée ; comme si nous n'eussions jamais vu de petites maisons, disait son bijou, et que je ne fusse jamais entré pour rien dans ses aventures, s'écria douloureusement : « Monsieur le président, je fais pour « vous une démarche étrange. Il faut que je sois « entraînée par une terrible passion, pour en être « aveuglée sur les dangers que je cours ; car enfin, « que ne dirait-on pas, si l'on me soupçonnait ici ? »

Vous avez raison, lui dit Hyppomanès; votre démarche est équivoque ; mais vous pouvez compter sur ma discrétion.

« Mais, reprit Alphane, je compte aussi sur « votre sagesse. »

Oh! pour cela, lui dit Hyppomanès en ricanant, je serai fort sage; et le moyen de n'être pas dévot comme un ange dans une petite maison? Sans mentir, vous avez là une gorge charmante....

« Finissez donc, lui répondit Alphane; déjà « vous manquez à votre parole. »

Point du tout, lui répliqua le président; mais vous ne m'avez pas répondu. Que vous semble de cet ameublement? Puis s'adressant à sa levrette : Viens ici, Favorite, donne la patte, ma fille. C'est une bonne fille que Favorite.... Mademoiselle voudrait-elle faire un tour de jardin? Allons sur ma terrasse; elle est charmante. Je suis dominé par quelques voisins; mais peut-être qu'ils ne vous connaîtront pas....

« Monsieur le président, je ne suis pas curieuse, « lui répondit Alphane d'un ton piqué. Il me « semble qu'on est mieux ici. »

Comme il vous plaira, reprit Hyppomanès. Si vous êtes fatiguée, voilà un lit. Pour peu que le cœur vous en dise, je vous conseille de l'essayer. La jeune Astérie, la petite Phénice, qui s'y connaissent, m'ont assuré qu'il était bon. Tout en tenant ces impertinents propos à Alphane, Hyp-

pomanès tirait sa robe par les manches, délaçait son corset, détachait ses jupes, et dégageait ses deux gros pieds de deux petites mules.

Lorsque Alphane fut presque nue, elle s'aperçut qu'Hyppomanès la déshabillait.... « Que faites-« vous là? s'écria-t-elle toute surprise. Président, « vous n'y pensez pas. Je me fâcherai tout de bon. »

Ah, ma reine! lui répondit Hyppomanès, vous fâcher contre un homme qui vous aime comme moi, cela serait d'une bizarrerie dont vous n'êtes pas capable. Oserais-je vous prier de passer dans ce lit?

« Dans ce lit? reprit Alphane. Ah! monsieur le « président, vous abusez de ma tendresse. Que « j'aille dans un lit, moi, dans un lit! »

Eh! non, ma reine, lui répondit Hyppomanès. Ce n'est pas cela : qui vous dit d'y aller? Mais il faut, s'il vous plaît, que vous vous y laissiez conduire; car vous comprenez bien que de la taille dont vous êtes, je ne puis être d'humeur à vous y porter.... Cependant il la prit à bras-le-corps, et faisant quelque effort.... Oh, qu'elle pèse! disait-il. Mais, mon enfant, si tu ne t'aides pas, nous n'arriverons jamais.

Alphane sentit qu'il disait vrai, s'aida, parvint à se faire lever, et s'avança vers ce lit qui l'avait tant effrayée, moitié à pied, moitié sur les bras d'Hyppomanès, à qui elle balbutiait en minaudant : « En vérité, il faut que je sois folle pour

« être venue. Je comptais sur votre sagesse, et « vous êtes d'une extravagance inouïe.... » Point du tout, lui répondait le président, point du tout. Vous voyez bien que je ne fais rien qui ne soit décent, très-décent.

Je pense qu'ils se dirent encore beaucoup d'autres gentillesses; mais le sultan n'ayant pas jugé à propos de suivre leur conversation plus longtemps, elles seront perdues pour la postérité : c'est dommage !

CHAPITRE XXXVI.

Seizième essai de l'anneau.

LES PETITS-MAÎTRES.

Deux fois la semaine il y avait cercle chez la favorite. Elle nommait la veille les femmes qu'elle y desirait, et le sultan donnait la liste des hommes. On y venait fort paré. La conversation était générale, ou se partageait. Lorsque l'histoire galante de la cour ne fournissait pas des aventures amusantes, on en imaginait, ou l'on s'embarquait dans quelques mauvais contes, ce qui s'appelait continuer les *Mille et une nuits*. Les hommes avaient le privilége de dire toutes les extravagances qui leur venaient, et les femmes celui de faire des nœuds en les écoutant. Le sultan et la favorite

étaient là confondus parmi leurs sujets ; leur présence. n'interdisait rien de ce qui pouvait amuser, et il était rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avait compris de bonne heure que ce n'était qu'au pied du trône qu'on trouve le plaisir, et personne n'en descendait de meilleure grâce, et ne savait déposer plus à propos la majesté.

Tandis qu'il parcourait la petite maison du sénateur Hyppomanès, Mirzoza l'attendait dans le salon couleur de rose, avec la jeune Zaïde, l'enjouée Léocris, la vive Sérica, Amine et Benzaïre, femmes de deux émirs, la prude Orphise et la grande-sénéchale Vétula, mère temporelle de tous les bramines. Il ne tarda pas à paraître. Il entra accompagné du comte Hannetillon et du chevalier Fadaès. Alciphenor, vieux libertin, et le jeune Marmolin son disciple, le suivaient, et deux minutes après, arrivèrent le pacha Grisgrif, l'aga Fortimbek et le sélictar Patte-de-velours. C'était bien les petits-maîtres les plus déterminés de la cour. Mangogul les avait rassemblés à dessein. Rebattu du récit de leurs galants exploits, il s'était proposé de s'en instruire à n'en pouvoir douter plus long-temps. « Eh bien ! messieurs, leur dit-il, « vous qui n'ignorez rien de ce qui se passe dans « l'empire galant, qu'y fait-on de nouveau ? ou « en sont les bijoux parlants ?... »

Seigneur, répondit Alciphenor, c'est un charivari qui va toujours en augmentant : si cela con-

tinue, bientôt on ne s'entendra plus. Mais rien n'est si réjouissant que l'indiscrétion du bijou de Zobeïde. Il a fait à son mari un dénombrement d'aventures. Cela est prodigieux, continua Marmolin : on compte cinq agas, vingt capitaines, une compagnie de janissaires presque entière, douze bramines : on ajoute qu'il m'a nommé; mais c'est une mauvaise plaisanterie. Le bon de l'affaire, reprit Grisgrif, c'est que l'époux effrayé s'est enfui en se bouchant les oreilles.

« Voilà qui est bien horrible ! » dit Mirzoza. Oui, madame, interrompit Fortimbek, horrible, affreux, exécrable ! « Plus que tout cela, si vous « voulez, reprit la favorite, de déshonorer une « femme sur un ouï-dire. »

Madame, cela est à la lettre; Marmolin n'a pas ajouté un mot à la vérité, dit Patte-de-velours : cela est positif, dit Grisgrif. Bon, ajouta Hannetillon, il en court déjà une épigramme; et l'on ne fait pas une épigramme sur rien. Mais pourquoi Marmolin serait-il à l'abri du caquet des bijoux ? Celui de Cynare s'est bien avisé de parler à son tour, et de me mêler avec des gens qui ne me vont point du tout. Mais comment obvier à cela ? C'est plus tôt fait de s'en consoler, dit Patte-de-velours. Vous avez raison, répondit Hannetillon; et tout de suite il se mit à chanter :

Mon bonheur fut si grand que j'ai peine à le croire.

« Comte, dit Mangogul, en s'adressant à Han-

« netillon, vous avez donc connu particulièrement « Cynare ? »

Seigneur, répondit Patte-de-velours, qui en doute ? Il l'a promenée pendant plus d'une lune : ils ont été chansonnés; et cela durerait encore, s'il ne s'était enfin aperçu qu'elle n'était point jolie, et qu'elle avait la bouche grande. D'accord, reprit Hannetillon ; mais ce défaut était réparé par un agrément qui n'est pas ordinaire.

Y a-t-il long-temps de cette aventure ? demanda la prude Orphise. Madame, lui répondit Hannetillon, je n'en ai pas l'époque présente. Il faudrait recourir aux tables chronologiques de mes bonnes fortunes. On y verrait le jour et le moment; mais c'est un gros volume dont mes gens s'amusent dans mon antichambre.

Attendez, dit Alciphenor; je me rappelle que c'est précisément un an après que Grisgrif s'est brouillé avec madame la sénéchale. Elle a une mémoire d'ange, et elle va nous apprendre au juste.... Que rien n'est plus faux que votre date, répondit gravement la sénéchale. On sait assez que les étourdis n'ont jamais été de mon goût. Cependant, madame, reprit Alciphenor, vous ne nous persuaderez jamais que Marmolin fût excessivement sage, lorsqu'on l'introduisait dans votre appartement par un escalier dérobé, toutes les fois que sa hautesse appelait M. le sénéchal au conseil. Je ne vois pas de plus grande extravagance, ajouta

Patte-de-velours, que d'entrer furtivement chez une femme, à propos de rien : car on ne pensait de ses visites que ce qui en était; et madame jouissait déjà de cette réputation de vertu qu'elle a si bien soutenue depuis.

Mais il y a un siècle de cela, dit Fadaès. Ce fut à peu près dans ce temps que Zulica fit faux bond à M. le sélictar qui était bien son serviteur, pour occuper Grisgrif qu'elle a planté là six mois après; elle en est maintenant à Fortimbek. Je ne suis pas fâché de la petite fortune de mon ami; je la vois, je l'admire, et le tout sans prétention.

Zulica, dit la favorite, est pourtant fort aimable; elle a de l'esprit, du goût, et je ne sais quoi d'intéressant dans la physionomie, que je préférerais à des charmes. J'en conviens, répondit Fadaès; mais elle est maigre, elle n'a point de gorge, et la cuisse si décharnée, que cela fait pitié.

Vous en savez apparemment des nouvelles, ajouta la sultane. Bon! madame, reprit Hannetillon, cela se devine. J'ai peu fréquenté chez Zulica, et si j'en sais là-dessus autant que Fadaès. Je le croirais volontiers, dit la favorite.

Mais, à propos, pourrait-on demander à Grisgrif, dit le sélictar, si c'est pour long-temps qu'il s'est emparé de Zyrphile? Voilà ce qui s'appelle une jolie femme; elle a le corps admirable. Eh! qui en doute? ajouta Marmolin.

Que le sélictar est heureux! continua Fadaès.

Je vous donne Fadaès, interrompit le sélictar, pour le galant le mieux pourvu de la cour. Je lui connais la femme du visir, les deux plus jolies actrices de l'opéra, et une grisette adorable qu'il a placée dans une petite maison. Et je donnerais, reprit Fadaès, et la femme du visir, et les deux actrices, et la grisette, pour un regard d'une certaine femme avec laquelle le sélictar est assez bien, et qui ne se doute seulement pas que tout le monde en est instruit; et s'avançant ensuite vers Léocris : En vérité, madame, lui dit-il, les couleurs vous vont à ravir....

Il y avait je ne sais combien, dit Marmolin, qu'Hannetillon balançait entre Mélisse et Fatime; ce sont deux femmes charmantes. Il était aujourd'hui pour la blonde Mélisse, demain pour la brune Fatime. Voilà, continua Fadaès, un homme bien embarrassé; que ne les prenait-il l'une et l'autre? C'est ce qu'il a fait, dit Alciphenor.

Nos petits-maîtres étaient, comme on voit, en assez bon train pour n'en pas rester là, lorsque Zobeïde, Cynare, Zulica, Mélisse, Fatmé et Zyrphile se firent annoncer. Ce contre-temps les déconcerta pour un moment; mais ils ne tardèrent pas à se remettre, et à tomber sur d'autres femmes qu'ils n'avaient épargnées dans leurs médisances que parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de les déchirer.

Mirzoza, impatientée de leurs discours, leur

dit : « Messieurs, avec le mérite et la probité sur-
« tout qu'on est forcé de vous accorder, il n'y a
« pas à douter que vous n'ayez eu toutes les bonnes
« fortunes dont vous vous vantez. Je vous avouerai
« toutefois que je serais bien aise d'entendre là-
« dessus les bijoux de ces dames ; et que je remer-
« cierais Brama de grand cœur, s'il lui plaisait de
« rendre justice à la vérité par leur bouche. »

C'est-à-dire, reprit Hannetillon, que madame desirerait entendre deux fois les mêmes choses : eh bien ! nous allons les lui répéter.

Cependant Mangogul tournait son anneau suivant le rang d'ancienneté ; il débuta par la sénéchale, dont le bijou toussa trois fois, et dit d'une voix tremblante et cassée : « Je dois au grand-
« sénéchal les prémices de mes plaisirs ; mais il y
« avait à peine six mois que je lui appartenais,
« qu'un jeune bramine fit entendre à ma maîtresse
« qu'on ne manquait point à son époux tant qu'on
« pensait à lui. Je goûtai sa morale, et je crus
« pouvoir admettre, dans la suite, en sûreté de
« conscience, un sénateur, puis un conseiller
« d'état, puis un pontife, puis un ou deux maîtres
« de requêtes, puis un musicien.... » Et Marmolin ? dit Fadaès. Marmolin, répondit le bijou, je ne le connais pas ; à moins que ce ne soit ce jeune fat que ma maîtresse fit chasser de son hôtel pour quelques insolences dont je n'ai pas mémoire....

Le bijou de Cynare prit la parole, et dit :

« Alciphenor, Fadaès, Grisgrif, demandez-vous?
« j'étais assez bien faufilé; mais voilà la première
« fois de ma vie que j'entends nommer ces gens-là :
« au reste, j'en saurai des nouvelles par l'émir
« Amalek, le financier Ténélor ou le visir Abdi-
« ram, qui voient toute la terre, et qui sont mes
« amis. »

Le bijou de Cynare est discret, dit Hannetillon; il passe sous silence Zarafis, Ahiram, et le vieux Trébister, et le jeune Mahmoud, qui n'est pas fait pour être oublié, et n'accuse pas le moindre petit bramine, quoiqu'il y ait dix à douze ans qu'il court les monastères.

« J'ai reçu quelques visites en ma vie, dit le
« bijou de Mélisse, mais jamais aucune de Gris-
« grif et de Fortimbek, et moins encore d'Han-
« netillon. »

Bijou, mon cœur, lui répondit Grisgrif, vous vous trompez. Vous pouvez renier Fortimbek et moi tant qu'il vous plaira, mais pour Hannetillon, il est un peu mieux avec vous que vous n'en convenez. Il m'en a dit un mot; et c'est le garçon du Congo le plus vrai, qui vaut mieux qu'aucun de ceux que vous avez connus, et qui peut encore faire la réputation d'un bijou.

Celle d'imposteur ne peut lui manquer, non plus qu'à son ami Fadaès, dit en sanglotant le bijou de Fatime. Qu'ai-je fait à ces monstres pour me déshonorer? Le fils de l'empereur des Abyssins

vint à la cour d'Erguebzed; je lui plus, il me rendit des soins; mais il eût échoué, et j'aurais continué d'être fidèle à mon époux, qui m'était cher, si le traître de Patte-de-velours et son lâche complice Fadaès n'eussent corrompu mes femmes et introduit le jeune prince dans mes bains.

Les bijoux de Zyrphile et de Zulica, qui avaient la même cause à défendre, parlèrent tous deux en même temps; mais avec tant de rapidité, qu'on eut toutes les peines du monde à rendre à chacun ce qui lui appartenait.... Des faveurs! s'écriait l'un.... A Patte-de-velours, disait l'autre.... passe pour Zinzim.... Cerbélon.... Bénengel.... Agarias.... l'esclave français Riqueli.... le jeune Éthiopien Thézaca.... mais pour le fade Patte-de-velours.... l'insolent Fadaès.... j'en jure par Brama.... j'en atteste la grande pagode et le génie Cucufa.... je ne les connais point.... je n'ai jamais rien eu à démêler avec eux....

Zyrphile et Zulica parleraient encore, si Mangogul n'eût retourné son anneau; mais sa bague mystérieuse cessant d'agir sur elles, leurs bijoux se turent subitement; et un silence profond succéda au bruit qu'ils faisaient. Alors le sultan se leva, et lançant sur nos jeunes étourdis des regards furieux : « Vous êtes bien osés, leur dit-il, de dé-
« chirer des femmes dont vous n'avez jamais eu
« l'honneur d'approcher, et qui vous connaissent
« à peine de nom. Qui vous a faits assez hardis

« pour mentir en ma présence? Tremblez, mal-« heureux! » A ces mots, il porta la main sur son cimeterre; mais les femmes, effrayées, poussèrent un cri qui l'arrêta. « J'allais, reprit Mangogul, « vous donner la mort que vous avez méritée; « mais c'est aux dames à qui vous avez fait injure « à décider de votre sort. Vils insectes, il va dé-« pendre d'elles de vous écraser ou de vous laisser « vivre. Parlez, mesdames, qu'ordonnez-vous? »

Qu'ils vivent, dit Mirzoza; et qu'ils se taisent, s'il est possible.

« Vivez, reprit le sultan; ces dames vous le per-« mettent : mais si vous oubliez jamais à quelle « condition, je jure par l'ame de mon père.... »

Mangogul n'acheva pas son serment; il fut interrompu par un des gentilshommes de sa chambre, qui l'avertit que les comédiens étaient prêts. Ce prince s'était imposé la loi de ne jamais retarder les spectacles. Qu'on commence, dit-il; et à l'instant il donna la main à la favorite qu'il accompagna jusqu'à sa loge.

CHAPITRE XXXVII.

Dix-septième essai de l'anneau.

LA COMÉDIE.

Si l'on eût connu dans le Congo le goût de la bonne déclamation, il y avait des comédiens dont on eût pu se passer. Entre trente personnes qui composaient la troupe, à peine comptait-on un grand acteur et deux actrices passables. Le génie des auteurs était obligé de se prêter à la médiocrité du grand nombre; et l'on ne pouvait se flatter qu'une pièce serait jouée avec quelque succès, si l'on n'avait eu l'intention de modeler ses caractères sur les vices des comédiens. Voilà ce qu'on entendait de mon temps par avoir l'usage du théâtre. Jadis les acteurs étaient faits pour les pièces; alors l'on faisait les pièces pour les acteurs : si vous présentiez un ouvrage, on examinait, sans contredit, si le sujet en était intéressant, l'intrigue bien nouée, les caractères soutenus, et la diction pure et coulante; mais n'y avait-il point de rôle pour Roscius et pour Amiane, il était refusé.

Le kislar Agasi, surintendant des plaisirs du sultan, avait mandé la troupe telle quelle, et l'on eut ce jour au sérail la première représentation d'une tragédie. Elle était d'un auteur moderne

qu'on applaudissait depuis si long-temps, que sa pièce n'aurait été qu'un tissu d'impertinences, qu'on eût persisté dans l'habitude de l'applaudir; mais il ne s'était pas démenti. Son ouvrage était bien écrit, ses scènes amenées avec art, ses incidents adroitement ménagés; l'intérêt allait en croissant, et les passions en se développant; les actes, enchaînés naturellement et remplis, tenaient sans cesse le spectateur suspendu sur l'avenir et satisfait du passé; et l'on en était au quatrième de ce chef-d'œuvre, à une scène fort vive qui en préparait une autre plus intéressante encore, lorsque, pour se sauver du ridicule qu'il y avait à écouter les endroits touchants, Mangogul tira sa lorgnette, et jouant l'inattention, se mit à parcourir les loges: il aperçut à l'amphithéâtre une femme fort émue, mais d'une émotion peu relative à la pièce et très-déplacée; son anneau fut à l'instant dirigé sur elle, et l'on entendit, au milieu d'une reconnaissance très-pathétique, un bijou haletant, s'adresser à l'acteur en ces termes : « Ah!... ah!... finissez « donc, Orgogli;... vous m'attendrissez trop.... « Ah!... ah!... On n'y tient plus.... »

On prêta l'oreille; on chercha des yeux l'endroit d'où partait la voix : il se répandit dans le parterre qu'un bijou venait de parler; lequel, et qu'a-t-il dit? se demandait-on. En attendant qu'on fût instruit, on ne cessait de battre des mains et de crier : *bis, bis*. Cependant l'auteur, placé dans

les coulisses, qui craignait que ce contre-temps n'interrompît la représentation de sa pièce, écumait de rage, et donnait tous les bijoux au diable. Le bruit fut grand, et dura : sans le respect qu'on devait au sultan, la pièce en demeurait à cet incident; mais Mangogul fit signe qu'on se tût; les acteurs reprirent, et l'on acheva.

Le sultan, curieux des suites d'une déclaration si publique, fit observer le bijou qui l'avait faite. Bientôt on lui apprit que le comédien devait se rendre chez Ériphile; il le prévint, grâce au pouvoir de sa bague, et se trouva dans l'appartement de cette femme, lorsque Orgogli se fit annoncer.

Ériphile était sous les armes, c'est-à-dire dans un déshabillé galant, et nonchalamment couchée sur un lit de repos. Le comédien entra d'un air tout à la fois empesé, conquérant, avantageux et fat : il agitait de la main gauche un chapeau simple à plumet blanc, et se caressait le dessous du nez avec l'extrémité des doigts de la droite, geste fort théâtral, et que les connaisseurs admiraient; sa révérence fut cavalière, et son compliment familier. « Eh! ma reine, s'écria-t-il d'un ton minau« dier, en s'inclinant vers Ériphile, comme vous « voilà! Mais savez-vous bien qu'en négligé vous « êtes adorable?.... »

Le ton de ce faquin choqua Mangogul. Ce prince était jeune, et pouvait ignorer des usages..... « Mais tu me trouves donc bien, mon cher?.... »

lui répondit Ériphile. « A ravir, vous dis-je....
« J'en suis tout-à-fait aise. Je voudrais bien que tu
« me répétasses un peu cet endroit qui m'a si fort
« émue tantôt. Cet endroit.... là.... Oui.... c'est
« cela même.... Que ce fripon est séduisant!....
« Mais poursuis; cela me remue singulière-
« ment.... »

En prononçant ces paroles, Ériphile lançait à son héros des regards qui disaient tout, et lui tendait une main que l'impertinent Orgogli baisait comme par manière d'acquit. Plus fier de son talent que de sa conquête, il déclamait avec emphase; et sa dame, troublée, le conjurait tantôt de continuer, tantôt de finir. Mangogul jugeant à ses mines que son bijou se chargerait volontiers d'un rôle dans cette répétition, aima mieux deviner le reste de la scène que d'en être témoin. Il disparut, et se rendit chez la favorite, qui l'attendait.

Au récit que le sultan lui fit de cette aventure.... « Prince, que dites-vous? s'écria-t-elle; les femmes « sont donc tombées dans le dernier degré de « l'avilissement! Un comédien! l'esclave du pu- « blic! un baladin! Encore, si ces gens-là n'avaient « que leur état contre eux; mais la plupart sont sans « mœurs, sans sentiments; et entre eux, cet Or- « gogli n'est qu'une machine. Il n'a jamais pensé; « et s'il n'eût point appris de rôles, peut-être ne « parlerait-il pas.... »

Délices de mon cœur, lui répondit Mangogul,

vous n'y pensez pas, avec votre lamentation. Avez-vous donc oublié la meute d'Haria ? Parbleu, un comédien vaut bien un gredin, ce me semble.

« Vous avez raison, prince, lui répliqua la fa-« vorite ; je suis folle de m'intriguer pour des « créatures qui n'en valent pas la peine. Que « Palabria soit idolâtre de ses magots, que Salica « fasse traiter ses vapeurs par Farfadi comme elle « l'entend, qu'Haria vive et meure au milieu de « ses bêtes, qu'Eriphile s'abandonne à tous les ba-« ladins du Congo, que m'importe à moi ? Je ne « risque à tout cela qu'un château. Je sens qu'il « faut s'en détacher, et m'y voilà toute ré-« solue.... »

Adieu donc le petit sapajou, dit Mangogul.

« Adieu le petit sapajou, répliqua Mirzoza, et « la bonne opinion que j'avais de mon sexe : je « crois que je n'en reviendrai jamais. Prince, vous « me permettrez de n'admettre de femmes chez « moi de plus de quinze jours. »

Il faut pourtant avoir quelqu'un, ajouta le sultan.

« Je jouirai de votre compagnie, ou je l'atten-« drai, répondit la favorite ; et si j'ai des instants « de trop, j'en disposerai en faveur de Ricaric et « de Sélim, qui me sont attachés, et dont j'aime « la société. Quand je serai lasse de l'érudition de « mon lecteur, votre courtisan me réjouira des « aventures de sa jeunesse. »

CHAPITRE XXXVIII.

Entretien sur les lettres.

La favorite aimait les beaux esprits, sans se piquer d'être bel esprit elle-même. On voyait sur sa toilette, entre les diamants et les pompons, les romans et les pièces fugitives du temps, et elle en jugeait à merveille. Elle passait, sans se déplacer, d'un cavagnole et du biribi à l'entretien d'un académicien ou d'un savant, et tous avouaient que la seule finesse du sentiment lui découvrait dans ces ouvrages des beautés ou des défauts qui se dérobaient quelquefois à leurs lumières. Mirzoza les étonnait par sa pénétration, les embarrassait par ses questions, mais n'abusait jamais des avantages que l'esprit et la beauté lui donnaient. On n'était point fâché d'avoir tort avec elle.

Sur la fin d'un après-midi qu'elle avait passé avec Mangogul, Sélim vint, et elle fit appeler Ricaric. L'auteur africain a réservé pour un autre endroit le caractère de Sélim; mais il nous apprend ici que Ricaric était de l'académie congeoise; que son érudition ne l'avait point empêché d'être homme d'esprit; qu'il s'était rendu profond dans la connaissance des siècles passés; qu'il avait un attachement scrupuleux pour les règles anciennes qu'il

citait éternellement; que c'était une machine à principes; et qu'on ne pouvait être partisan plus zélé des premiers auteurs du Congo, mais surtout d'un certain Miroufla qui avait composé, il y avait environ trois mille quarante ans, un poëme sublime en langage cafre, sur la conquête d'une grande forêt, d'où les Cafres avaient chassé les singes qui l'occupaient de temps immémorial. Ricaric l'avait traduit en congeois, et en avait donné une fort belle édition avec des notes, des scholies, des variantes, et tous les embellissements d'une *bénédictine*. On avait encore de lui deux tragédies mauvaises dans toutes les règles, un éloge des crocodiles, et quelques opéras.

Je vous apporte, madame, lui répondit Ricaric en s'inclinant, un roman qu'on donne à la marquise Tamazi, mais où l'on reconnaît par malheur la main de Mulhazen; la réponse de Lambadago, notre directeur, au discours du poète Tuxigraphe que nous reçûmes hier; et le *Tamerlan* de ce dernier.

Cela est admirable! dit Mangogul; les presses vont incessamment; et si les maris du Congo faisaient aussi bien leur devoir que les auteurs, je pourrais dans moins de dix ans mettre seize cent mille hommes sur pied, et me promettre la conquête du Monoémugi. Nous lirons le roman à loisir. Voyons maintenant la harangue, mais surtout ce qui me concerne.

Ricaric la parcourut des yeux, et tomba sur cet endroit : « Les aïeux de notre auguste empereur « se sont illustrés sans doute. Mais Mangogul, « plus grand qu'eux, a préparé aux siècles à venir « bien d'autres sujets d'admiration. Que dis-je, « d'admiration? Parlons plus exactement; d'in-« crédulité. Si nos ancêtres ont eu raison d'assu-« rer que la postérité prendrait pour des fables « les merveilles du règne de Kanoglou, combien « n'en avons-nous pas davantage de penser que « nos neveux refuseront d'ajouter foi aux prodiges « de sagesse et de valeur dont nous sommes té-« moins! »

Mon pauvre monsieur Lambadago, dit le sultan, vous n'êtes qu'un phrasier. Ce que j'ai raison de croire, moi, c'est que vos successeurs un jour éclipseront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites disparaître celle de mon père devant la mienne; et ainsi de suite, tant qu'il y aura des académiciens. Qu'en pensez-vous, monsieur Ricaric?

Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'est que le morceau que je viens de lire à votre hautesse fut extrêmement goûté du public.

Tant pis, répliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence est donc perdu dans le Congo? Ce n'est pas ainsi que le sublime Homilogo louait le grand Aben.

Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence

n'est autre chose que l'art de parler d'une manière noble, et tout ensemble agréable et persuasive.

Ajoutez, et sensée, continua le sultan; et jugez d'après ce principe votre ami Lambadago. Avec tout le respect que je dois à l'éloquence moderne, ce n'est qu'un faux déclamateur.

Mais, prince, repartit Ricaric, sans m'écarter de celui que je dois à votre hautesse, me permettra-t-elle....

Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'est de respecter le bon sens avant ma hautesse, et de m'apprendre nettement si un homme éloquent peut jamais être dispensé d'en montrer.

Non, prince, répondit Ricaric; et il allait enfiler une longue tirade d'autorités, et citer tous les rhéteurs de l'Afrique, des Arabies et de la Chine, pour démontrer la chose du monde la plus incontestable, lorsqu'il fut interrompu par Sélim.

Tous vos auteurs, lui dit le courtisan, ne prouveront jamais que Lambadago ne soit un harangueur très-maladroit et fort indécent. Passez-moi ces expressions, ajouta-t-il, monsieur Ricaric. Je vous honore singulièrement; mais en vérité, la prévention de confraternité mise à part, n'avouerez-vous pas avec nous, que le sultan régnant, juste, aimable, bienfaisant, grand guerrier, n'a pas besoin des échasses de vos rhéteurs pour être

aussi grand que ses ancêtres; et qu'un fils qu'on élève en déprimant son père et son aïeul, serait bien ridiculement vain s'il ne sentait pas qu'en l'embellissant d'une main, on le défigure de l'autre? Pour prouver que Mangogul est d'une taille aussi avantageuse qu'aucun de ses prédécesseurs, à votre avis, est-il nécessaire d'abattre la tête aux statues d'Erguebzed et de Kanoglou?

Monsieur Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raison. Laissons à chacun ce qui lui appartient, et ne faisons pas soupçonner au public que nos éloges sont des espèces de filouteries à la mémoire de nos pères : dites cela de ma part en pleine académie à la prochaine séance.

Il y trop long-temps, reprit Sélim, qu'on est monté sur ce ton, pour espérer quelque fruit de cet avis.

Je crois, monsieur, que vous vous trompez, répondit Ricaric à Sélim. L'académie est encore le sanctuaire du bon goût; et ses beaux jours ne nous offrent ni philosophes, ni poètes, auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à opposer. Notre théâtre passait et peut passer encore pour le premier théâtre de l'Afrique. Quel ouvrage que le *Tamerlan* de Tuxigraphe! C'est le pathétique d'Eurisopé et l'élévation d'Azophe. C'est l'antiquité toute pure.

J'ai vu, dit la favorite, la première représentation de *Tamerlan*; et j'ai trouvé, comme vous,

l'ouvrage bien conduit, le dialogue élégant, et les convenances bien observées.

Quelle différence, madame, interrompit Ricaric, entre un auteur tel que Tuxigraphe, nourri de la lecture des Anciens, et la plupart de nos modernes!

Mais ces modernes, dit Sélim, que vous frondez ici tout à votre aise, ne sont pas aussi méprisables que vous le prétendez. Quoi donc, ne leur trouvez-vous pas du génie, de l'invention, du feu, des détails, des caractères, des tirades? Et que m'importe à moi des règles, pourvu qu'on me plaise? Ce ne sont, assurément, ni les observations du sage Almudir et du savant Abaldok, ni la poétique du docte Facardin, que je n'ai jamais lue, qui me font admirer les pièces d'Aboulcazem, de Mubardar, d'Albaboukre, et de tant d'autres Sarrazins! Y a-t-il d'autre règle que l'imitation de la nature? et n'avons-nous pas les mêmes yeux que ceux qui l'ont étudiée?

La nature, répondit Ricaric, nous offre à chaque instant des faces différentes. Toutes sont vraies; mais toutes ne sont pas également belles. C'est dans ces ouvrages, dont il ne paraît pas que vous fassiez grand cas, qu'il faut apprendre à choisir. Ce sont les recueils de leurs expériences et de celles qu'on avait faites avant eux. Quelque esprit que l'on ait, on n'aperçoit les choses que les unes après les autres; et un seul homme ne peut se

flatter de voir, dans le court espace de sa vie, tout ce qu'on avait découvert dans les siècles qui l'ont précédé. Autrement il faudrait avancer qu'une seule science pourrait devoir sa naissance, ses progrès, et toute sa perfection, à une seule tête : ce qui est contre l'expérience.

Monsieur Ricaric, répliqua Sélim, il ne s'ensuit autre chose de votre raisonnement, sinon que les modernes, jouissant des trésors amassés jusqu'à leur temps, doivent être plus riches que les Anciens, ou si cette comparaison vous déplaît, que, montés sur les épaules de ces colosses, ils doivent voir plus loin qu'eux. En effet, qu'est-ce que leur physique, leur astronomie, leur navigation, leur mécanique, leurs calculs, en comparaison des nôtres ? Et pourquoi notre éloquence et notre poésie n'auraient-elles pas aussi la supériorité ?

Sélim, répondit la sultane, Ricaric vous déduira quelque jour les raisons de cette différence. Il vous dira pourquoi nos tragédies sont inférieures à celles des Anciens ; pour moi, je me chargerai volontiers de vous montrer que cela est. Je ne vous accuserai point, continua-t-elle, de n'avoir pas lu les Anciens. Vous avez l'esprit trop orné, pour que leur théâtre vous soit inconnu. Or, mettez à part certaines idées relatives à leurs usages, à leurs mœurs et à leur religion, et qui ne vous choquent que parce que les conjonctures ont changé ; et convenez que leurs sujets sont nobles, bien choi-

sis, intéressants; que l'action se développe comme d'elle-même; que leur dialogue est simple et fort voisin du naturel; que les dénoûments n'y sont pas forcés; que l'intérêt n'y est point partagé, ni l'action surchargée par des épisodes. Transportez-vous en idée dans l'île d'Alindala; examinez tout ce qui s'y passe; écoutez tout ce qui s'y dit, depuis le moment que le jeune Ibrahim et le rusé Forfanty y sont descendus; approchez-vous de la caverne du malheureux Polipsile; ne perdez pas un mot de ses plaintes, et dites-moi si rien vous tire de l'illusion. Citez-moi une pièce moderne qui puisse supporter le même examen, et prétendre au même degré de perfection, et je me tiens pour vaincue.

De par Brama, s'écria le sultan en bâillant, madame a fait une dissertation académique!

Je n'entends point les règles, continua la favorite, et moins encore les mots savants dans lesquels on les a conçues; mais je sais qu'il n'y a que le vrai qui plaise et qui touche. Je sais encore que la perfection d'un spectacle consiste dans l'imitation si exacte d'une action, que le spectateur trompé sans interruption, s'imagine assister à l'action même. Or, y a-t-il quelque chose qui ressemble à cela, dans ces tragédies que vous nous vantez?

En admirez-vous la conduite? Elle est ordinairement si compliquée, que ce serait un miracle qu'il se fût passé tant de choses en si peu de temps.

La ruine ou la conservation d'un empire, le mariage d'une princesse, la perte d'un prince, tout cela s'exécute en un tour de main. S'agit-il d'une conspiration, on l'ébauche au premier acte; elle est liée, affermie au second; toutes les mesures sont prises, tous les obstacles levés, les conspirateurs disposés au troisième; il y aura incessamment une révolte, un combat, peut-être une bataille rangée: et vous appellerez cela conduite, intérêt, chaleur, vraisemblance! Je ne vous le pardonnerais jamais, à vous qui n'ignorez pas ce qu'il en coûte quelquefois pour mettre à fin une misérable intrigue, et combien la plus petite affaire de politique absorbe de temps en démarches, en pourparlers, et en délibérations.

Il est vrai, madame, répondit Sélim, que nos pièces sont un peu chargées; mais c'est un mal nécessaire; sans le secours des épisodes, on se morfondrait.

C'est-à-dire que, pour donner de l'ame à la représentation d'un fait, il ne faut le rendre ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. Cela est du dernier ridicule, à moins qu'il ne soit plus absurde encore de faire jouer à des violons des ariettes vives et des sonates de mouvement, tandis que les esprits sont imbus qu'un prince est sur le point de perdre sa maîtresse, son trône et la vie.

Madame, vous avez raison, dit Mangogul; ce sont des airs lugubres qu'il faut alors; et je vais

vous en ordonner. Mangogul se leva, sortit; et la conversation continua entre Sélim, Ricaric et la favorite.

Au moins, madame, répliqua Sélim, vous ne nierez pas que, si les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramène. Je ne vois personne qui l'entende comme nos tragiques.

Personne n'y entend donc rien, reprit Mirzoza. L'emphase, l'esprit et le papillotage qui y règnent sont à mille lieues de la nature. C'est en vain que l'auteur cherche à se dérober; mes yeux percent, et je l'aperçois sans cesse derrière ses personnages. Cinna, Sertorius, Maxime, Émilie, sont à tout moment les sarbacanes de Corneille. Ce n'est pas ainsi qu'on s'entretient dans nos anciens Sarrazins. M. Ricaric vous en traduira, si vous voulez, quelques morceaux; et vous entendrez la pure nature s'exprimer par leur bouche. Je dirais volontiers aux modernes : « Messieurs, au lieu de donner à « tout propos de l'esprit à vos personnages, placez-« les dans des conjonctures qui leur en donnent. »

Après ce que madame vient de prononcer de la conduite et du dialogue de nos drames, il n'y a pas apparence, dit Sélim, qu'elle fasse grâce aux dénoûments.

Non sans doute, reprit la favorite; il y en a cent mauvais pour un bon. L'un n'est point amené; l'autre est miraculeux. Un auteur est-il embarrassé d'un personnage qu'il a traîné de scènes en

scènes pendant cinq actes, il vous le dépêche d'un coup de poignard : tout le monde se met à pleurer; et moi je ris comme une folle. Et puis, a-t-on jamais parlé comme nous déclamons ? Les princes et les rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien ? Ont-ils jamais gesticulé comme des possédés ou des furieux ? Les princesses poussent-elles, en parlant, des sifflements aigus ? On suppose que nous avons porté la tragédie à un haut degré de perfection; et moi je tiens presque pour démontré que, de tous les genres d'ouvrages de littérature auxquels les Africains se sont appliqués dans ces derniers siècles, c'est le plus imparfait.

La favorite en était là de sa sortie contre nos pièces de théâtre, lorsque Mangogul rentra.

« Madame, lui dit-il, vous m'obligerez de con-
« tinuer : j'ai, comme vous voyez, des secrets
« pour abréger une poétique, quand je la trouve
« longue. »

Je suppose, continua la favorite, un nouveau débarqué d'Angote, qui n'ait jamais entendu parler de spectacles, mais qui ne manque ni de sens ni d'usage; qui connaisse un peu la cour des princes, les manéges des courtisans, les jalousies des ministres, et les tracasseries des femmes; et à qui je dise en confidence : « Mon ami, il se fait dans le
« sérail des mouvements terribles. Le prince, mé-
« content de son fils en qui il soupçonne de la
« passion pour la Manimonbanda, est homme à

« tirer de tous les deux la vengeance la plus cruelle ; « cette aventure aura, selon toutes les apparences, « des suites fâcheuses. Si vous voulez, je vous ren- « drai témoin de tout ce qui se passera. » Il accepte ma proposition ; et je le mène dans une loge grillée, d'où il voit le théâtre qu'il prend pour le palais du sultan. Croyez-vous que, malgré tout le sérieux que j'affecterais, l'illusion de cet homme durât un instant ? Ne conviendrez-vous pas, au contraire, qu'à la démarche empesée des acteurs, à la bizarrerie de leurs vêtements, à l'extravagance de leurs gestes, à l'emphase d'un langage singulier, rimé, cadencé, et à mille autres dissonances qui le frapperont, il doit m'éclater au nez dès la première scène, et me déclarer ou que je me joue de lui, ou que le prince et toute sa cour extravaguent ?

Je vous avoue, dit Sélim, que cette supposition me frappe : mais ne pourrait-on pas vous observer qu'on se rend au spectacle avec la persuasion que c'est l'imitation d'un événement et non l'événement même qu'on y verra ?

Et cette persuasion, reprit Mirzoza, doit-elle empêcher qu'on n'y représente l'événement de la manière la plus naturelle ?

C'est-à-dire, madame, interrompit Mangogul, que vous voilà à la tête des frondeurs.

Et que, si l'on vous en croit, continua Sélim, l'empire est menacé de la décadence du bon goût ; que la barbarie va renaître, et que nous sommes

sur le point de retomber dans l'ignorance des siècles de Mamurrha et d'Orondado.

Seigneur, ne craignez rien de semblable. Je hais les esprits chagrins, et n'en augmenterai pas le nombre. D'ailleurs, la gloire de sa hautesse m'est trop chère, pour que je pense jamais à donner atteinte à la splendeur de son règne. Mais si l'on nous en croyait, n'est-il pas vrai, M. Ricaric, que les lettres brilleraient peut-être avec plus d'éclat?

Comment! dit Mangogul, auriez-vous à ce sujet quelque mémoire à présenter à mon sénéchal?

Non, seigneur, répondit Ricaric; mais après avoir remercié votre hautesse de la part de tous les gens de lettres, du nouvel inspecteur qu'elle leur a donné, je remontrerais à votre sénéchal, en toute humilité, que le choix des savants préposés à la révision des manuscrits, est une affaire très-délicate; qu'on confie ce soin à des gens qui me paraissent fort au-dessous de cet emploi; et qu'il résulte de là une foule de mauvais effets, comme d'estropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs esprits, qui, n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font passer chez l'étranger des sommes considérables avec leurs ouvrages; de donner mauvaise opinion des matières qu'on défend d'agiter, et mille autres inconvénients qu'il serait trop long de détailler à votre hautesse. Je lui conseillerais de retrancher les pensions à certaines sangsues

littéraires, qui demandent sans raison et sans cesse ; je parle des glossateurs, antiquaires, commentateurs, et autres gens de cette espèce, qui seraient fort utiles s'ils faisaient bien leur métier, mais qui ont la malheureuse habitude de passer sur les choses obscures, et d'éclaircir les endroits clairs. Je voudrais qu'il veillât à la suppression de presque tous les ouvrages posthumes, et qu'il ne souffrît point que la mémoire d'un grand auteur fût ternie par l'avidité d'un libraire qui recueille et publie long-temps après la mort d'un homme, des ouvrages qu'il avait condamnés à l'oubli pendant sa vie. Et moi, continua la favorite, je lui marquerais un petit nombre d'hommes distingués, tels que monsieur Ricaric, sur lesquels il pourrait rassembler vos bienfaits. N'est-il pas surprenant que le pauvre garçon n'ait pas un sou, tandis que le précieux chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille sequins sur votre trésor ?

Eh bien! madame, répondit Mangogul, j'en assigne autant à Ricaric sur ma cassette, en considération des merveilles que vous m'en apprenez.

Monsieur Ricaric, dit la favorite, il faut aussi que je fasse quelque chose pour vous ; je vous sacrifie le petit ressentiment de mon amour-propre ; et j'oublie, en faveur de la récompense que Mangogul vient d'accorder à votre mérite, l'injure qu'il m'a faite.

Pourrait-on, madame, vous demander quelle est cette injure? reprit Mangogul.

Oui, seigneur, et vous l'apprendre. Vous nous embarquez vous-même dans un entretien sur les belles-lettres : vous débutez par un morceau sur l'éloquence moderne, qui n'est pas merveilleux; et lorsque, pour vous obliger, on se dispose à suivre le triste propos que vous avez jeté, l'ennui et les bâillements vous prennent; vous vous tourmentez sur votre fauteuil; vous changez cent fois de posture sans en trouver une bonne; las enfin de tenir la plus mauvaise contenance du monde, vous prenez brusquement votre parti; vous vous levez et vous disparaissez : et où allez-vous encore? peut-être écouter un bijou.

Je conviens, madame, du fait; mais je n'y vois rien d'offensant. S'il arrive à un homme de s'ennuyer des belles choses et de s'amuser à en entendre de mauvaises, tant pis pour lui. Cette injuste préférence n'ôte rien au mérite de ce qu'il a quitté; il en est seulement déclaré mauvais juge. Je pourrais ajouter à cela, madame, que tandis que vous vous occupiez à la conversion de Sélim, je travaillais presque aussi infructueusement à vous procurer un château. Enfin, s'il faut que je sois coupable, puisque vous l'avez prononcé, je vous annonce que vous avez été vengée sur-le-champ.

Et comment cela? dit la favorite. Le voici, ré-

pondit le sultan. Pour me dissiper un peu de la séance académique que j'avais essuyée, j'allai interroger quelque bijou.... Eh bien! prince?... Eh bien! je n'en ai jamais entendu de si maussades que les deux sur lesquels je suis tombé.... J'en suis au comble de mes joies, reprit la favorite.... Ils se sont mis à parler l'un et l'autre une langue inintelligible : j'ai très-bien retenu tout ce qu'ils ont dit; mais que je meure si j'en comprends un mot.

CHAPITRE XXXIX.

Dix-huitième et dix-neuvième essais de l'anneau.

Sphéroïde l'aplatie et Girgiro l'entortillé. Attrape qui pourra.

Cela est singulier, continua la favorite : jusqu'à présent j'avais imaginé que si l'on avait quelques reproches à faire aux bijoux, c'était d'avoir parlé très-clairement. Oh! parbleu, madame, répondit Mangogul, ces deux-ci n'en sont pas; et les entendra qui pourra.

Vous connaissez cette petite femme toute ronde, dont la tête est enfoncée dans les épaules, à qui l'on aperçoit à peine des bras, qui a les jambes si courtes et le ventre si dévalé qu'on la prendrait pour un magot ou pour un gros embryon mal développé, qu'on a surnommée Sphéroïde l'aplatie, qui s'est mis en tête que Brama l'appelait à l'étude

de la géométrie, parce qu'elle en a reçu la figure d'un globe; et qui conséquemment aurait pu se déterminer pour l'artillerie; car de la façon dont elle est tournée, elle a dû sortir du sein de la nature, comme un boulet de la bouche d'un canon.

J'ai voulu savoir des nouvelles de son bijou, et je l'ai questionné; mais ce vorticose s'est expliqué en termes d'une géométrie si profonde, que je ne l'ai point entendu, et que peut-être ne s'entendait-il pas lui-même. Ce n'était que lignes droites, surfaces concaves, quantités données, longueur, largeur, profondeur, solides, forces vives, forces mortes, cône, cylindre, sections coniques, courbes, courbes élastiques, courbe rentrante en elle-même, avec son point conjugué....

Que votre hautesse me fasse grâce du reste! s'écria douloureusement la favorite. Vous avez une cruelle mémoire. Cela est à périr. J'en aurai, je crois, la migraine plus de huit jours. Par hasard, l'autre serait-il aussi réjouissant?

Vous allez en juger, répondit Mangogul. De par l'orteil de Brama, j'ai fait un prodige; j'ai retenu son amphigouri mot pour mot, bien qu'il soit tellement dénué de sens et de clarté, que si vous m'en donniez une fine et critique exposition, vous me feriez, madame, un présent gracieux.

Comment avez-vous dit, prince? s'écria Mir-

zoza; je veux mourir si vous n'avez dérobé cette phrase à quelqu'un.

Je ne sais comment cela s'est fait, répondit Mangogul; car ces deux bijoux sont aujourd'hui les seules personnes à qui j'aie donné audience. Le dernier sur qui j'ai tourné mon anneau, après avoir gardé le silence un moment, a dit, comme s'il se fût adressé à une assemblée :

« MESSIEURS,

« Je me dispenserai de chercher, au mépris de « ma propre raison, un modèle de penser et de « m'exprimer. Si toutefois j'avance quelque chose « de neuf, ce ne sera point affectation; le sujet « me l'aura fourni : si je répète ce qui aura été dit, « je l'aurai pensé comme les autres.

« Que l'ironie ne vienne point tourner en ridi- « cule ce début, et m'accuser de n'avoir rien lu, « ou d'avoir lu en pure perte; un bijou comme « moi n'est fait ni pour lire, ni pour profiter de ses « lectures, ni pour pressentir une objection, ni « pour y répondre.

« Je ne me refuserai point aux réflexions et aux « ornements proportionnés à mon sujet, d'autant « plus qu'à cet égard il est d'une extrême modestie, « n'en permettant ni la quantité ni l'éclat; mais « j'éviterai de descendre dans ces petits et menus « détails qui sont du partage d'un orateur stérile; je « serais au désespoir d'être soupçonné de ce défaut.

« Après vous avoir instruits, messieurs, de ce « que vous devez attendre de mes découvertes et « de mon élocution, quelques coups de pinceau « suffiront pour vous esquisser mon caractère.

« Il y a, vous le savez tous, messieurs, comme « moi, deux sortes de bijoux : des bijoux orgueil-« leux, et des bijoux modestes; les premiers veu-« lent primer et tenir partout le haut bout; les « seconds, au contraire, affectent de se prêter, et « se présentent d'un air soumis. Cette double in-« tention se manifeste dans les projets de l'exécu-« tion, et les détermine les uns et les autres à agir « selon le génie qui les guide.

« Je crus, par attachement aux préjugés de la « première éducation, que je m'ouvrirais une car-« rière plus sûre, plus facile et plus gracieuse, si « je préférais le rôle de l'humilité à celui de l'or-« gueil, et je m'offris avec une pudeur enfantine « et des supplications engageantes à tous ceux que « j'eus le bonheur de rencontrer.

« Mais que les temps sont malheureux! après « dix fois plus de *mais*, de *si* et de *comme* qu'il « n'en fallait pour impatienter le plus désœuvré « de tous les bijoux, on accepta mes services. « Hélas! ce ne fut pas long-temps; mon premier « possesseur se livrant à l'éclat flatteur d'une con-« quête nouvelle, me délaissa, et je retombai dans « le désœuvrement.

« Je venais de perdre un trésor, et je ne me

« flattais point que la fortune m'en dédommage-
« rait; en effet, la place vacante fut occupée, mais
« non remplie, par un sexagénaire en qui la bonne
« volonté manquait moins que le moyen.

« Il travailla de toutes ses forces à m'ôter la
« mémoire de mon état passé. Il eut pour moi
« toutes ces manières reconnues pour polies et
« concurrentes dans la carrière que je suivais;
« mais ses efforts ne prévinrent point mes regrets.

« Si l'industrie, qui n'a jamais, dit-on, resté
« court, lui fit trouver dans les trésors de la fa-
« culté naturelle quelque adoucissement à ma
« peine, cette compensation me parut insuffisante,
« en dépit de mon imagination, qui se fatiguait
« vainement à chercher des rapports nouveaux,
« et même à en supposer d'imaginaires.

« Tel est l'avantage de la primauté, qu'elle saisit
« l'idée et fait barrière à tout ce qui veut ensuite
« se présenter sous d'autres formes; et telle est,
« le dirai-je à notre honte? la nature ingrate des
« bijoux, que devant eux la bonne volonté n'est
« jamais réputée pour le fait.

« La remarque me paraît si naturelle, que, sans
« en être redevable à personne, je ne pense pas
« être le seul à qui elle soit venue; mais si quel-
« qu'un avant moi en a été touché, du moins je
« suis, messieurs, le premier qui entreprends,
« par sa manifestation, d'en faire valoir le mérite
« à vos yeux.

« Je n'ai garde de savoir mauvais gré à ceux « qui ont élevé la voix jusqu'ici, d'avoir manqué « ce trait, mon amour-propre se trouvant trop « satisfait de pouvoir, après un si grand nombre « d'orateurs, présenter mon observation comme « quelque chose de neuf.... »

Ah ! prince, s'écria vivement Mirzoza, il me semble que j'entends le chyromant de la Manimonbanda : adressez-vous à cet homme, et vous aurez l'interprétation fine et critique dont vous attendriez inutilement de tout autre le présent gracieux.

L'auteur africain dit que Mangogul sourit et continua ; mais je n'ai garde, ajoute-t-il, de rapporter le reste de son discours. Si ce commencement n'a pas autant amusé que les premières pages de la fée Taupe, la suite serait plus ennuyeuse que les dernières de la fée Moustache.

CHAPITRE XL.

Rêve de Mirzoza.

Après que Mangogul eut achevé le discours académique de Girgiro l'entortillé, il fit nuit, et l'on se coucha.

Cette nuit, la favorite pouvait se promettre un sommeil profond ; mais la conversation de la veille lui revint dans la tête en dormant ; et les idées qui

l'avaient occupée se mêlant avec d'autres, elle fut tracassée par un songe bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au sultan.

J'étais, lui dit-elle, dans mon premier somme lorsque je me suis sentie transporter dans une galerie immense toute pleine de livres : je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenaient ; ils furent alors pour moi ce qu'ils sont pour bien d'autres qui ne dorment pas : je ne regardai pas un seul titre ; un spectacle plus frappant m'attira tout entière.

D'espace en espace entre les armoires qui renfermaient les livres, s'élevaient des piédestaux sur lesquels étaient posés des bustes de marbre et d'airain d'une grande beauté : l'injure des temps les avait épargnés ; à quelques légères défectuosités près, ils étaient entiers et parfaits ; ils portaient empreintes cette noblesse et cette élégance que l'antiquité a su donner à ses ouvrages ; la plupart avaient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, et la physionomie intéressante.

J'étais inquiète de savoir leurs noms, et de connaître leur mérite, lorsqu'une femme sortit de l'embrasure d'une fenêtre, et m'aborda : sa taille était avantageuse, son pas majestueux, et sa démarche noble ; la douceur et la fierté se confondaient dans ses regards ; et sa voix avait je ne sais quel charme qui pénétrait ; un casque, une cuirasse, avec une jupe flottante de satin blanc, faisaient tout son ajustement. « Je connais votre em-

« barras, me dit-elle, et je vais satisfaire votre cu-
« riosité. Les hommes dont les bustes vous ont
« frappée, furent mes favoris; ils ont consacré
« leurs veilles à perfectionner des beaux-arts,
« dont on me doit l'invention : ils vivaient dans
« les pays de la terre les plus policés, et leurs
« écrits, qui ont fait les délices de leurs contem-
« porains, sont l'admiration du siècle présent. Ap-
« prochez-vous, et vous apercevrez en bas-reliefs
« sur les piédestaux qui soutiennent leurs bustes,
« quelque sujet intéressant qui vous indiquera du
« moins le caractère de leurs écrits. »

Le premier buste que je considérai, était un vieillard majestueux qui me parut aveugle : il avait, selon toute apparence, chanté des combats; car c'étaient les sujets des côtés de son piédestal : une seule figure occupait la face antérieure; c'était un jeune héros : il avait la main posée sur la garde de son cimeterre, et l'on voyait un bras de femme qui l'arrêtait par les cheveux, et qui semblait tempérer sa colère.

On avait placé, vis-à-vis de ce buste, celui d'un jeune homme; c'était la modestie même : ses regards étaient tournés sur le vieillard avec une attention marquée : il avait aussi chanté la guerre et les combats; mais ce n'était pas les seuls sujets qui l'avaient occupé; car des bas-reliefs qui l'environnaient, le principal représentait d'un côté des laboureurs courbés sur leurs charrues, et tra-

vaillant à la culture des terres, et de l'autre, des bergers étendus sur l'herbe, et jouant de la flûte entre leurs moutons et leurs chiens.

Le buste placé au-dessous du vieillard, et du même côté, avait le regard effaré; il semblait suivre de l'œil quelque objet qui fuyait, et l'on avait représenté au-dessous une lyre jetée au hasard, des lauriers dispersés, des chars brisés, et des chevaux fougueux échappés dans une vaste plaine.

Je vis, en face de celui-ci, un buste qui m'intéressa : il me semble que je le vois encore; il avait l'air fin, le nez aquilin et pointu, le regard fixe, et le ris malin. Les bas-reliefs dont on avait orné son piédestal étaient si chargés, que je ne finirais point si j'entreprenais de vous les décrire.

Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma conductrice.

« Quel est celui-ci, lui demandai-je, qui porte la « vérité sur ses lèvres et la probité sur tout son « visage ? » Ce fut, me dit-elle, l'ami et la victime de l'une et de l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ses concitoyens éclairés et vertueux; et ses concitoyens ingrats lui ôtèrent la vie.

« Et ce buste qu'on a mis au-dessous ?... » Lequel ? celui qui paraît soutenu par les Grâces qu'on a sculptées sur les faces de son piédestal ?... « Celui-« là même.... » C'est le disciple et l'héritier de l'esprit et des maximes du vertueux infortuné dont je vous ai parlé.

« Et ce gros joufflu, qu'on a couronné de pampre « et de myrte, qui est-il ?... » C'est un philosophe aimable, qui fit son unique occupation de chanter et de goûter le plaisir. Il mourut entre les bras de la Volupté.

« Et cet autre aveugle ?.... » C'est.... me dit-elle ; mais je n'attendis pas sa réponse : il me sembla que j'étais en pays de connaissance ; et je m'approchai avec précipitation du buste qu'on lui avait placé en face. Il était posé sur un trophée des différents attributs des sciences et des arts : les amours folâtraient entre eux sur un des côtés de son piédestal. On avait groupé sur l'autre les génies de la politique, de l'histoire et de la philosophie. On voyait sur le troisième, ici deux armées rangées en bataille : l'étonnement et l'horreur régnaient sur tous les visages ; on y découvrait aussi des vestiges de l'admiration et de la pitié. Ces sentiments naissaient apparemment des objets qui s'offraient à la vue. C'était un jeune homme expirant, et à ses côtés un guerrier plus âgé qui tournait ses armes contre lui-même. Tout était dans ces figures de la dernière beauté ; et le désespoir de l'une, et la langueur mortelle qui parcourait les membres de l'autre. Je m'approchai, et je lus au-dessous en lettres d'or :

. . . . Hélas ! c'était son fils ! (1)

Là, on avait sculpté un soudan furieux qui enfon-

(1) VOLTAIRE, *Henriade*, chant VIII, v. 260. ÉDIT.

çait un poignard dans le sein d'une jeune personne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournaient les yeux, et les autres fondaient en larmes. On avait gravé ces mots autour de ce bas-relief:

Est-ce vous, Nérestan? (1) . . . .

J'allais passer à d'autres bustes, lorsqu'un bruit soudain me fit tourner la tête. Il était occasionné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui se précipitaient en foule dans la galerie. Les uns portaient des encensoirs d'où s'exhalait une vapeur grossière, les autres des guirlandes d'œillet d'Inde et d'autres fleurs cueillies sans choix, et arrangées sans goût. Ils s'attroupèrent autour des bustes, et les encensèrent en chantant des hymnes en deux langues qui me sont inconnues. La fumée de leur encens s'attachait aux bustes, à qui leurs couronnes donnaient un air tout-à-fait ridicule. Mais les antiques reprirent bientôt leur état, et je vis les couronnes se faner et tomber à terre séchées. Il s'éleva entre ces espèces de barbares une querelle, sur ce que quelques-uns n'avaient pas, au gré des autres, fléchi le genou assez bas; et ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque ma conductrice les dispersa d'un regard, et rétablit le calme dans sa demeure.

Ils étaient à peine éclipsés, que je vis entrer par une porte opposée une longue file de pygmées.

(1) VOLTAIRE, *Zaïre*, acte V, scène IX. ÉDIT[s].

Ces petits hommes n'avaient pas deux coudées de hauteur, mais en récompense ils portaient des dents fort aiguës et des ongles fort longs. Ils se séparèrent en plusieurs bandes, et s'emparèrent des bustes. Les uns tâchaient d'égratigner les bas-reliefs, et le parquet était jonché des débris de leurs ongles; d'autres plus insolents s'élevaient les uns sur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, et leur donnaient des croquignoles. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'apercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buste, revenaient sur celui du pygmée. Aussi, en les considérant de fort près, les trouvai-je presque tous camus.

« Vous voyez, me dit ma conductrice, quelle « est l'audace et le châtiment de ces myrmidons. « Il y a long-temps que cette guerre dure, et tou- « jours à leur désavantage. J'en use moins sévère- « ment avec eux qu'avec les robes noires. L'encens « de ceux-ci pourrait défigurer les bustes; les « efforts des autres finissent presque toujours par « en augmenter l'éclat. Mais comme vous n'avez « plus qu'une heure ou deux à demeurer ici, je « vous conseille de passer à de nouveaux objets. »

Un grand rideau s'ouvrit à l'instant, et je vis un atelier occupé par une autre sorte de pygmées: ceux-ci n'avaient ni dents ni ongles, mais en revanche ils étaient armés de rasoirs et de ciseaux. Ils tenaient entre leurs mains des têtes qui parais-

saient animées, et s'occupaient à couper à l'une les cheveux, à arracher à l'autre le nez et les oreilles, à crever l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là, et à les disséquer presque toutes. Après cette belle opération, ils se mettaient à les considérer et à leur sourire, comme s'ils les eussent trouvées les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avaient beau jeter les hauts cris, ils ne daignaient presque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandait son nez, et qui représentait qu'il ne lui était pas possible de se montrer sans cette pièce. « Eh! tête ma mie, lui répondit le « pygmée, vous êtes folle. Ce nez, qui fait votre « regret, vous défigurait. Il était long, long.... « Vous n'auriez jamais fait fortune avec cela. Mais « depuis qu'on vous l'a raccourci, taillé, vous « êtes charmante; et l'on vous courra.... »

Le sort de ces têtes m'attendrissait, lorsque j'aperçus plus loin d'autres pygmées plus charitables qui se traînaient à terre avec des lunettes. Ils ramassaient des nez et des oreilles, et les rajustaient à quelques vieilles têtes à qui le temps les avait enlevées. Il y en avait entre eux, mais en petit nombre, qui y réussissaient; les autres mettaient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez, et les têtes n'en étaient que plus défigurées.

J'étais fort empressée de savoir ce que toutes ces choses signifiaient; je le demandai à ma conduc-

trice, et elle avait la bouche ouverte pour me répondre, lorsque je me suis réveillée en sursaut.

Cela est cruel, dit Mangogul; cette femme vous aurait développé bien des mystères. Mais à son défaut je serais d'avis que nous nous adressassions à mon joueur de gobelets Bloculocus. Qui? reprit la favorite, ce nigaud à qui vous avez accordé le privilége exclusif de montrer la lanterne magique dans votre cour! Lui-même, répondit le sultan; il nous interprétera votre songe, ou personne. « Qu'on appelle Bloculocus, » dit Mangogul.

CHAPITRE XLI.

Vingt-unième et vingt-deuxième essais de l'anneau.

FRICAMONE ET CALLIPIGA.

L'AUTEUR africain ne nous dit point ce que devint Mangogul, en attendant Bloculocus. Il y a toute apparence qu'il sortit, qu'il alla consulter quelques bijoux, et que, satisfait de ce qu'il en avait appris, il rentra chez la favorite, en poussant les cris de joie qui commencent ce chapitre. « Victoire! victoire! s'écria-t-il. Vous triomphez, « madame; et le château, les porcelaines et le pe-« tit sapajou sont à vous. »

C'est Églé, sans doute? reprit la favorite.... « Non, madame, non, ce n'est point Églé, inter-« rompit le sultan. C'est une autre. » Ah! prince,

dit la favorite, ne m'enviez pas plus long-temps l'avantage de connaître ce phénix.... « Eh bien! « c'est.... : qui l'aurait jamais cru? » C'est, dit la favorite?.... « Fricamone, » répondit Mangogul. Fricamone! reprit Mirzoza : je ne vois rien d'impossible à cela. Cette femme a passé en couvent la plus grande partie de sa jeunesse; et depuis qu'elle en est sortie, elle a mené la vie la plus édifiante et la plus retirée. Aucun homme n'a mis le pied chez elle; et elle s'est rendue comme l'abbesse d'un troupeau de jeunes dévotes qu'elle forme à la perfection, et dont sa maison ne désemplit pas. Il n'y avait rien à faire là pour vous autres, ajouta la favorite en souriant et secouant la tête.

Madame, vous avez raison, dit Mangogul. J'ai questionné son bijou : point de réponse. J'ai redoublé la vertu de ma bague en la frottant et refrottant : rien n'est venu. « Il faut, me disais-je à « moi-même, que ce bijou soit sourd. » Et je me disposais à laisser Fricamone sur le lit de repos où je l'avais trouvée, lorsqu'elle s'est mise à parler, par la bouche, s'entend.

« Chère Acaris, s'écriait-elle, que je suis heu« reuse dans ces moments que je dérobe à tout « ce qui m'obsède, pour me livrer à toi! Après « ceux que je passe entre tes bras, ce sont les plus « doux de ma vie.... Rien ne me distrait; autour « de moi tout est dans le silence; mes rideaux « entr'ouverts n'admettent de jour que ce qu'il en

« faut pour m'incliner à la tendresse et te voir. « Je commande à mon imagination : elle t'évo- « que, et d'abord je te vois.... Chère Acaris! que « tu me parais belle.... Oui, ce sont là tes yeux, « c'est ton souris, c'est ta bouche.... Ne me cache « point cette gorge naissante. Souffre que je la « baise.... Je ne l'ai point assez vue.... Que je la « baise encore !.... Ah ! laisse-moi mourir sur « elle.... Quelle fureur me saisit ! Acaris ! chère « Acaris, où es-tu?.... Viens donc, chère Aca- « ris.... Ah ! chère et tendre amie, je te le jure ; « des sentiments inconnus se sont emparés de mon « ame. Elle en est remplie, elle en est étonnée, « elle n'y suffit pas.... Coulez, larmes délicieuses ; « coulez, et soulagez l'ardeur qui me dévore.... « Non, chère Acaris, non, cet Alizali, que tu me « préfères, ne t'aime point comme moi.... Mais « j'entends quelque bruit.... Ah! c'est Acaris, sans « doute.... Viens, chère ame, viens.... »

Fricamone ne se trompait point, continua Mangogul ; c'était Acaris, en effet. Je les ai laissées s'entretenir ensemble, et fortement persuadé que le bijou de Fricamone continuerait d'être discret, je suis accouru vous apprendre que j'ai perdu. « Mais, reprit la sultane, je n'entends rien à cette « Fricamone. Il faut qu'elle soit folle, ou qu'elle « ait de cruelles vapeurs. Non, prince, non ; j'ai « plus de conscience que vous ne m'en supposez. « Je n'ai rien à objecter à cette épreuve. Mais je

« sens là quelque chose qui me défend de m'en « prévaloir. Et je ne m'en prévaudrai point. Voilà « qui est décidé. Je ne voudrai jamais de votre « château, ni de vos porcelaines, ou je les aurai à « meilleurs titres. »

Madame, lui répondit Mangogul, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une difficulté qui passe. Il faut que vous n'ayez pas bien regardé le petit sapajou.

« Prince, je l'ai bien vu, répliqua Mirzoza. Je « sais qu'il est charmant. Mais je soupçonne cette « Fricamone de n'être pas mon fait. Si c'est votre « envie qu'il m'appartienne un jour, adressez-vous « ailleurs. »

Ma foi, madame, reprit Mangogul après y avoir bien pensé, je ne vois plus que la maîtresse de Mirolo qui puisse vous faire gagner.

« Ah! prince, vous rêvez, lui répondit la favo-« rite. Je ne connais point votre Mirolo; mais qui « qu'il soit, puisqu'il a une maîtresse, ce n'est pas « pour rien. »

Vraiment vous avez raison, dit Mangogul; cependant je gagerais bien encore que le bijou de Callipiga ne sait rien de rien.

Accordez-vous donc, continua la favorite. De deux choses l'une; ou le bijou de Callipiga.... Mais j'allais m'embarquer dans un raisonnement ridicule.... Faites, prince, tout ce qu'il vous plaira: consultez le bijou de Callipiga; s'il se tait, tant pis pour Mirolo, tant mieux pour moi.

Mangogul partit, et se trouva dans un instant à côté du sopha jonquille, brodé en argent, sur lequel Callipiga reposait. Il eut à peine tourné sa bague sur elle, qu'il entendit une voix sourde qui murmurait le discours suivant : « Que me deman-« dez-vous? je ne comprends rien à vos questions. « On ne songe seulement pas à moi. Il me semble « pourtant que j'en vaux bien un autre. Mirolo « passe souvent à ma porte, il est vrai, mais......»

(Il y a dans cet endroit une lacune considérable. La république des lettres aurait certainement obligation à celui qui nous restituerait le discours du bijou de Callipiga, dont il ne nous reste que les deux dernières lignes. Nous invitons les savants à les méditer, et à voir si cette lacune ne serait point une omission volontaire de l'auteur, mécontent de ce qu'il avait dit, et qui ne trouvait rien de mieux à dire.)

« .... On dit que mon rival aurait des « autels au-delà des Alpes. Hélas! sans Mirolo, « l'univers entier m'en élèverait. »

Mangogul revint aussitôt au sérail, et répéta à la favorite la plainte du bijou de Callipiga, mot pour mot; car il avait la mémoire merveilleuse. « Il n'y a rien là, madame, lui dit-il, qui ne vous « donne gagné; je vous abandonne tout, et vous « en remercierez Callipiga, quand vous le jugerez « à propos. »

Seigneur, lui répondit sérieusement Mirzoza, c'est à la vertu la mieux confirmée que je veux devoir mon avantage, et non pas....

Mais, madame, reprit le sultan, je n'en connais

pas de mieux confirmée que celle qui a vu l'ennemi de si près.

Et moi, prince, répliqua la favorite, je m'entends bien; et voici Sélim et Bloculocus qui nous jugeront.

Sélim et Bloculocus entrèrent aussitôt; Mangogul les mit au fait, et ils décidèrent tous deux en faveur de Mirzoza.

CHAPITRE XLII.

Les songes.

Seigneur, dit la favorite à Bloculocus, il faut encore que vous me rendiez un service. Il m'est passé la nuit dernière par la tête une foule d'extravagances. C'est un songe; mais Dieu sait quel songe! et l'on m'a assuré que vous étiez le premier homme du Congo pour déchiffrer les songes. Dites-moi donc vite ce que signifie celui-ci; et tout de suite elle lui conta le sien.

Madame, lui répondit Bloculocus, je suis assez médiocre onéirocritique....

Ah! sauvez-moi, s'il vous plaît, les termes de l'art, s'écria la favorite : laissez là la science, et parlez-moi raison.

Madame, lui dit Bloculocus, vous allez être satisfaite : j'ai sur les songes quelques idées singulières; c'est à cela seul que je dois peut-être l'honneur de

vous entretenir, et l'épithète de songe-creux : je vais vous les exposer le plus clairement qu'il me sera possible.

Vous n'ignorez pas, madame, continua-t-il, ce que le gros des philosophes, avec le reste des hommes, débite là-dessus. Les objets, disent-ils, qui nous ont vivement frappés le jour, occupent notre ame pendant la nuit; les traces qu'ils ont imprimées, durant la veille, dans les fibres de notre cerveau, subsistent; les esprits animaux, habitués à se porter dans certains endroits, suivent une route qui leur est familière; et de là naissent ces représentations involontaires qui nous affligent ou qui nous réjouissent. Dans ce système, il semblerait qu'un amant heureux devrait toujours être bien servi par ses rêves; cependant il arrive souvent qu'une personne qui ne lui est pas inhumaine quand il veille, le traite en dormant comme un nègre, ou qu'au lieu de posséder une femme charmante, il ne rencontre dans ses bras qu'un petit monstre contrefait. Voilà précisément mon aventure de la nuit dernière, interrompit Mangogul; car je rêve presque toutes les nuits; c'est une maladie de famille : et nous rêvons tous de père en fils, depuis le sultan Togrul qui rêvait en 743,500,000,002, et qui commença. Or donc, la nuit dernière, je vous voyais, madame, dit-il à Mirzoza. C'était votre peau, vos bras, votre gorge, votre col, vos épaules, ces chairs fermes, cette taille légère,

cet embonpoint incomparable, vous-même enfin; à cela près qu'au lieu de ce visage charmant, de cette tête adorable que je cherchais, je me trouvai nez à nez avec le museau d'un doguin.

Je fis un cri horrible; Kotluk, mon chambellan, accourut, et me demanda ce que j'avais : Mirzoza, lui répondis-je à moitié endormi, vient d'éprouver la métamorphose la plus hideuse; elle est devenue danoise. Kotluk ne jugea pas à propos de me réveiller; il se retira, et je me rendormis; mais je puis vous assurer que je vous reconnus à merveille, vous, votre corps, et la tête du chien. Bloculocus m'expliquera-t-il ce phénomène?

Je n'en désespère pas, répondit Bloculocus, pourvu que votre hautesse convienne avec moi d'un principe fort simple; c'est que tous les êtres ont une infinité de rapports les uns avec les autres par les qualités qui leur sont communes; et que c'est un certain assemblage de qualités qui les caractérise et qui les distingue.

Cela est clair, répliqua Mirzoza; Ipsifile a des pieds, des mains, une bouche, comme une femme d'esprit : et Pharasmane, ajouta Mangogul, porte son épée comme un homme de cœur.

Si l'on n'est pas suffisamment instruit des qualités dont l'assemblage caractérise telle ou telle espèce, ou si l'on juge précipitamment que cet assemblage convient ou ne convient pas à tel ou tel individu, on s'expose à prendre du cuivre pour de

l'or, un stras pour un brillant, un calculateur pour un géomètre, un phrasier pour un bel esprit, Criton pour un honnête homme; et Phédime pour une jolie femme, ajouta la sultane.

Eh bien! madame, savez-vous ce que l'on pourrait dire, reprit Bloculocus, de ceux qui portent ces jugements?

Qu'ils rêvent tout éveillés, répondit Mirzoza.

Fort bien, madame, continua Bloculocus; et rien n'est plus philosophique ni plus exact en mille rencontres que cette expression familière, *je crois que vous rêvez;* car rien n'est plus commun que des hommes qui s'imaginent raisonner, et qui ne font que rêver les yeux ouverts.

C'est bien de ceux-là, interrompit la favorite, qu'on peut dire, à la lettre, que toute la vie n'est qu'un songe.

Je ne peux trop m'étonner, madame, reprit Bloculocus, de la facilité avec laquelle vous saisissez des notions assez abstraites. Nos rêves ne sont que des jugements précipités qui se succèdent avec une rapidité incroyable, et qui, rapprochant des objets qui ne se tiennent que par des qualités fort éloignées, en composent un tout bizarre.

Oh! que je vous entends bien, dit Mirzoza; et c'est un ouvrage en marqueterie, dont les pièces rapportées sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins régulièrement placées, selon qu'on a l'esprit plus vif, l'imagination plus rapide, et la

mémoire plus fidèle : ne serait-ce pas même en cela que consisterait la folie ? et lorsqu'un habitant des Petites-Maisons s'écrie qu'il voit des éclairs, qu'il entend gronder le tonnerre, et que des précipices s'entr'ouvrent sous ses pieds ; ou qu'Ariadné, placée devant son miroir, se sourit à elle-même, se trouve les yeux vifs, le teint charmant, les dents belles et la bouche petite : ne serait-ce pas que ces deux cervelles dérangées, trompées par des rapports fort éloignés, regardent des objets imaginaires comme présents et réels ?

Vous y êtes, madame ; oui, si l'on examine bien les fous, dit Bloculocus, on sera convaincu que leur état n'est qu'un rêve continu.

J'ai, dit Sélim en s'adressant à Bloculocus, pardevers moi quelques faits auxquels vos idées s'appliquent à merveille : ce qui me détermine à les adopter. Je rêvai une fois que j'entendais des hennissements, et que je voyais sortir de la grande mosquée deux files parallèles d'animaux singuliers ; ils marchaient gravement sur leurs pieds de derrière ; le capuchon, dont leurs museaux étaient affublés, percé de deux trous, laissait sortir deux longues oreilles mobiles et velues ; et des manches fort longues leur enveloppaient les pieds de devant. Je me tourmentai beaucoup dans le temps pour trouver quelque sens à cette vision ; mais je me rappelle aujourd'hui que j'avais été la veille à Montmartre.

Une autre fois que nous étions en campagne, commandés par le grand sultan Erguebzed en personne, et que harassé d'une marche forcée, je dormais dans ma tente, il me sembla que j'avais à solliciter au divan la conclusion d'une affaire importante; j'allai me présenter au conseil de la régence; mais jugez combien je dus être étonné; je trouvai la salle pleine de râteliers, d'auges, de mangeoires et de cages à poulets; et je ne vis dans le fauteuil du grand-sénéchal qu'un bœuf qui ruminait; à la place du séraskier, qu'un mouton de Barbarie; sur le banc du teftardar, qu'un aigle à bec crochu et à longues serres; au lieu du kiaia et du cadilesker, que deux gros hiboux en fourrures: et pour visirs, que des oies avec des queues de paon : je présentai ma requête, et j'entendis à l'instant un tintamarre désespéré qui me réveilla.

Voilà-t-il pas un rêve bien difficile à déchiffrer? dit Mangogul; vous aviez alors une affaire au divan, et vous fîtes, avant que de vous y rendre, un tour à la ménagerie; mais moi, seigneur Bloculocus, vous ne me dites rien de ma tête de chien?

Prince, répondit Bloculocus, il y a cent à parier contre un, que madame avait, ou que vous aviez aperçu à quelque autre une palatine de queues de martres, et que les danois vous frappèrent la première fois que vous en vîtes : il y a là dix fois plus de rapports qu'il n'en fallait pour exercer votre ame pendant la nuit; la ressemblance de la cou-

leur vous fit substituer une crinière à une palatine, et tout de suite vous plantâtes une vilaine tête de chien à la place d'une très-belle tête de femme.

Vos idées me paraissent justes, répondit Mangogul; que ne les mettez-vous au jour? elles pourraient contribuer au progrès de la divination par les songes, science importante qu'on cultivait beaucoup il y a deux mille ans, et qu'on a trop négligée depuis : un autre avantage de votre système, c'est qu'il ne manquerait pas de répandre des lumières sur plusieurs ouvrages tant anciens que modernes, qui ne sont qu'un tissu de rêveries, comme le *Traité des idées* de Platon, les *Fragments* d'Hermès-Trismégiste, les *Paradoxes littéraires* du père H......., le *Newton*, l'*Optique des couleurs*, et la *Mathématique universelle d'un certain bramine*; par exemple, ne nous diriez-vous pas, monsieur le devin, ce qu'Orcotome avait vu pendant le jour quand il rêva son hypothèse? Ce que le père C.... avait rêvé quand il se mit à fabriquer son orgue des couleurs? et quel avait été le songe de Cléobule, quand il composa sa tragédie?

Avec un peu de méditation j'y parviendrais, seigneur, répondit Bloculocus; mais je réserve ces phénomènes délicats pour le temps où je donnerai au public ma traduction de *Philoxène*, dont je supplie votre hautesse de m'accorder le privilége.

Très-volontiers, dit Mangogul; mais qu'est-ce que ce Philoxène?... Prince, reprit Bloculocus,

c'est un auteur grec qui a très-bien entendu la matière des songes.... Vous savez donc le grec?... Moi, seigneur, point du tout..... Ne m'avez-vous pas dit que vous traduisiez Philoxène, et qu'il avait écrit en grec? Oui, seigneur; mais il n'est pas nécessaire d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point.

Cela est merveilleux, dit le sultan; seigneur Bloculocus, traduisez donc le grec sans le savoir; je vous donne ma parole que je n'en dirai mot à personne, et que je ne vous en honorerai pas moins singulièrement.

CHAPITRE XLIII.

Vingt-troisième essai de l'anneau.

FANNI.

Il restait encore assez de jour, lorsque cette conversation finit, ce qui détermina Mangogul à faire un essai de son anneau avant que de se retirer dans son appartement, ne fût-ce que pour s'endormir sur des idées plus gaies que celles qui l'avaient occupé jusqu'alors : il se rendit aussitôt chez Fanni; mais il ne la trouva point; il y revint après souper; elle était encore absente : il remit donc son épreuve au lendemain matin.

Mangogul était aujourd'hui, dit l'auteur afri-

cain dont nous traduisons le journal, à neuf heures et demie chez Fanni. On venait de la mettre au lit. Le sultan s'approcha de son oreiller, la contempla quelque temps, et ne put concevoir comment, avec si peu de charmes, elle avait couru tant d'aventures.

Fanni est si blonde qu'elle en est fade; grande, *dégingandée*, elle a la démarche indécente, point de traits, peu d'agréments, un air d'intrépidité qui n'est passable qu'à la cour; pour de l'esprit, on lui en reconnaît tout ce que la galanterie en peut communiquer, et il faut qu'une femme soit née bien imbécile pour n'avoir pas au moins du jargon, après une vingtaine d'intrigues; car Fanni en était là.

Elle appartenait, en dernier ressort, à un homme fait à son caractère. Il ne s'effarouchait guère de ses infidélités, sans être toutefois aussi bien informé que le public, jusqu'où elles étaient poussées. Il avait pris Fanni par caprice, et il la gardait par habitude; c'était comme un ménage arrangé. Ils avaient passé la nuit au bal, s'étaient couchés sur les neuf heures, et s'étaient endormis sans façon. La nonchalance d'Alonzo aurait moins accommodé Fanni, sans la facilité de son humeur. Nos gens dormaient donc profondément dos à dos, lorsque le sultan tourna sa bague sur le bijou de Fanni. A l'instant il se mit à parler, sa maîtresse à ronfler, et Alonzo à s'éveiller.

Après avoir bâillé à plusieurs reprises : « Ce n'est « pas Alonzo : quelle heure est-il ? Que me veut-on ? « dit-il. Il me semble qu'il n'y a pas si long-temps « que je repose ; qu'on me laisse un moment. »

Monsieur allait se rendormir ; mais ce n'était pas l'avis du sultan. « Quelle persécution ! reprit le « bijou. Encore un coup, que me veut-on ? Mal- « heur à qui a des aïeux illustres ! La sotte condi- « tion que celle d'un bijou titré ! Si quelque chose « pouvait me consoler des fatigues de mon état, « ce serait la bonté du seigneur à qui j'appartiens. « Oh ! pour cela, c'est bien le meilleur homme du « monde. Il ne nous a jamais fait la moindre tra- « casserie. En revanche aussi, nous avons bien usé « de la liberté qu'il nous a laissée. Où en étais-je, « de par Brama, si je fusse devenu le partage d'un « de ces maussades qui vont sans cesse épiant ? La « belle vie que nous aurions menée ! »

Ici le bijou ajouta quelques mots, que Mangogul n'entendit pas, et se mit tout de suite à esquisser, avec une rapidité surprenante, une foule d'événements héroïques, comiques, burlesques, tragi-comiques, et il en était tout essoufflé lorsqu'il continua en ces termes : « J'ai quelque mé- « moire, comme vous voyez ; mais je ressemble à « tous les autres ; je n'ai retenu que la plus petite « partie de ce que l'on m'a confié. Contentez-vous « donc de ce que je viens de vous raconter ; il ne « m'en revient pas davantage. »

Cela est honnête, disait Mangogul en soi-même; cependant il insistait. « Mais que vous êtes impa-« tientant! reprit le bijou; ne dirait-on pas que « l'on n'ait rien de mieux à faire que de jaser! « Allons, jasons donc, puisqu'il le faut : peut-être « que quand j'aurai tout dit, il me sera permis de « faire autre chose. »

Fanni ma maîtresse, continua le bijou, par un esprit de retraite qui ne se conçoit pas, quitta la cour pour s'enfermer dans son hôtel de Banza. On était pour lors au commencement de l'automne, et il n'y avait personne à la ville. Et qu'y faisait-elle donc? me demanderez-vous. Ma foi, je n'en sais rien; mais Fanni n'a jamais fait qu'une chose; et si elle s'en fût occupée, j'en serais instruit. Elle était apparemment désœuvrée : oui, je m'en souviens, nous passâmes un jour et demi à ne rien faire et à crever d'ennui.

Je me chagrinais à périr de ce genre de vie, lorsque Amisadar s'avisa de nous en tirer.... « Ah! « vous voilà, mon pauvre Amisadar; vraiment « j'en suis charmée. Vous me venez fort à pro-« pos.... » Et qui vous savait à Banza?.... lui répondit Amisadar. « Oh! pour cela, personne : ni « toi ni d'autres ne l'imagineront jamais. Tu ne « devines donc pas ce qui m'a réduite ici?.... » Non; au vrai, je n'y entends rien.... « Rien du « tout?.... » Non, rien.... « Eh bien! apprends, « mon cher, que je voulais me convertir.... » Vous

convertir?.... « Eh! oui.... » Regardez-moi un peu; mais vous êtes aussi charmante que jamais, et je ne vois rien là qui tourne à la conversion. C'est une plaisanterie.... « Non, ma foi, c'est tout « de bon. J'ai résolu de renoncer au monde; il « m'ennuie.... » C'est une fantaisie qui vous passera. Que je meure, si vous êtes jamais dévote.... « Je le serai, te dis-je; les hommes n'ont plus de « bonne foi.... » Est-ce que Mazul vous aurait manqué?.... « Non; il y a un siècle que je ne le « vois plus.... » C'est donc Zupholo?.... « Encore « moins; j'ai cessé de le voir, je ne sais comment, « sans y penser.... » Ah! j'y suis; c'est le jeune Imola?.... « Bon! est-ce qu'on garde ces colifi-« chets-là?.... » Qu'est-ce donc?.... « Je ne sais; « j'en veux à toute la terre.... » Ah! madame, vous n'avez pas raison; et cette terre, à qui vous en voulez, vous fournirait encore de quoi réparer vos pertes.... « Amisadar, en vérité, tu crois donc « qu'il y a encore de bonnes ames échappées à la « corruption du siècle, et qui savent aimer?.... » Comment, aimer! Est-ce que vous donneriez dans ces misères-là? Vous voulez être aimée, vous?.... « Eh! pourquoi non?.... » Mais songez donc, madame, qu'un homme qui aime prétend l'être, et l'être tout seul.... Vous avez trop de jugement pour vous assujettir aux jalousies, aux caprices d'un amant tendre et fidèle. Rien n'est si fatigant que ces gens-là. Ne voir qu'eux, n'aimer qu'eux,

ne rêver qu'eux; n'avoir de l'esprit, de l'enjouement, des charmes que pour eux; cela ne vous convient certainement pas. Il ferait beau voir que vous vous enfournassiez dans une belle passion, et que vous allassiez vous donner tous les travers d'une petite bourgeoise!.... « Mais il me semble, « Amisadar, que tu as raison. Je crois qu'en effet « il ne nous siérait pas de filer des amours. Chan- « geons donc, puisqu'il faut changer. Aussi-bien « je ne vois pas que ces femmes tendres qu'on nous « propose pour modèles soient plus heureuses que « les autres.... » Qui vous a dit cela, madame?.... « Personne; mais cela se pressent..... » Méfiez-vous de ces pressentiments. Une femme tendre fait son bonheur, fait le bonheur de son amant; mais ce rôle-là ne va pas à toutes les femmes.... « Ma foi, mon cher, il ne va à personne, et toutes « s'en trouvent mal. Quel avantage y aurait-il à « s'attacher?.... » Mille. Une femme qui s'attache conservera sa réputation, sera souverainement estimée de celui qu'elle aime; et vous ne sauriez croire combien l'amour doit à l'estime.... « Je « n'entends rien à ces propos : tu brouilles tout, « la réputation, l'amour, l'estime, et je ne sais « quoi encore. Ne dirait-on pas que l'inconstance « doive déshonorer! Comment! je prends un « homme; je m'en trouve mal : j'en prends un « autre qui ne me convient pas : je change celui-ci « pour un troisième qui ne me convient pas davan-

« tage ; et pour avoir eu le guignon de rencontrer « mal une vingtaine de fois, au lieu de me plain- « dre, tu veux..... » Je veux, madame, qu'une femme qui s'est trompée dans un premier choix n'en fasse pas un second, de peur de se tromper encore, et d'aller d'erreur en erreur.... « Ah ! « quelle morale ! Il me semble, mon cher, que tu « m'en prêchais une autre tout à l'heure. Pourrait- « on savoir comment il faudrait, à votre goût, « qu'une femme fût faite ?.... » Très-volontiers, madame ; mais il est tard ; et cela nous mènera loin..... « Tant mieux : je n'ai personne, et tu « me feras compagnie. Voilà qui est décidé, n'est- « ce pas ? Place-toi donc sur cette duchesse, et « continue ; je t'entendrai plus à mon aise. »

Amisadar obéit, et s'assit auprès de Fanni. « Vous avez là, madame, lui dit-il, en se pen- « chant vers elle, et lui découvrant la gorge, un « mantelet qui vous enveloppe étrangement.....» Tu as raison. « Eh ! pourquoi donc cacher de si « belles choses ?..... » ajouta-t-il en les baisant. Allons, finissez. Savez-vous bien que vous êtes fou ?.... Vous devenez d'une effronterie qui passe. Monsieur le moraliste, reprends un peu la conversation que tu m'as commencée.

« Je souhaiterais donc dans ma maîtresse, reprit « Amisadar, de la figure, de l'esprit, des senti- « ments, de la décence surtout. Je voudrais qu'elle « approuvât mes soins, qu'elle ne m'éconduisît

« pas par des mines; qu'elle m'apprît une bonne « fois si je lui plais; qu'elle m'instruisît elle-même « des moyens de lui plaire davantage; qu'elle ne « me célât point les progrès que je ferais dans son « cœur; qu'elle n'écoutât que moi, n'eût des yeux « que pour moi, ne pensât, ne rêvât que moi, n'ai- « mât que moi, ne fût occupée que de moi, ne fît « rien qui ne tendît à m'en convaincre; et que, « cédant un jour à mes transports, je visse claire- « ment que je dois tout à mon amour et au sien. « Quel triomphe, madame! et qu'un homme est « heureux de posséder une telle femme!... » Mais, mon pauvre Amisadar, tu extravagues, rien n'est plus vrai. Voilà le portrait d'une femme comme il n'y en a point.... « Je vous fais excuse, madame, « il s'en trouve. J'avoue qu'elles sont rares; j'ai « cependant eu le bonheur d'en rencontrer une. « Hélas! si la mort ne me l'eût ravie, car ce n'est « jamais que la mort qui vous enlève ces femmes- « là, peut-être à présent serais-je entre ses bras.... » Mais comment te conduisais-tu donc avec elle?... « J'aimais éperdument; je ne manquais aucune « occasion de donner des preuves de ma tendresse. « J'avais la douce satisfaction de voir qu'elles « étaient bien reçues. J'étais fidèle jusqu'au scru- « pule. On me l'était de même. Le plus ou le « moins d'amour était le seul sujet de nos diffé- « rends. C'est dans ces petits démêlés que nous « nous développions. Nous n'étions jamais si ten-

« dres qu'après l'examen de nos cœurs. Nos caresses
« succédaient toujours plus vives à nos explications.
« Qu'il y avait alors d'amour et de vérité dans nos
« regards ! Je lisais dans ses yeux, elle lisait dans
« les miens, que nous brûlions d'une ardeur égale
« et mutuelle !... » Et où cela vous menait-il?....
« A des plaisirs inconnus à tous les mortels moins
« amoureux et moins vrais que nous.... » Vous
jouissiez?... « Oui, je jouissais, mais d'un bien dont
« je faisais un cas infini. Si l'estime n'enivre pas,
« elle ajoute du moins beaucoup à l'ivresse. Nous
« nous montrions à cœur ouvert; et vous ne sau-
« riez croire combien la passion y gagnait. Plus
« j'examinais, plus j'apercevais de qualités, plus
« j'étais transporté. Je passais à ses genoux la moi-
« tié de ma vie; je regrettais le reste. Je faisais son
« bonheur, elle comblait le mien. Je la voyais
« toujours avec plaisir, et je la quittais toujours
« avec peine. C'est ainsi que nous vivions; jugez à
« présent, madame, si les femmes tendres sont si
« fort à plaindre.... » Non, elles ne le sont pas,
si ce que vous me dites est vrai; mais j'ai peine à
le croire. On n'aime point comme cela. Je conçois
même qu'une passion telle que vous l'avez éprou-
vée, doit faire payer les plaisirs qu'elle donne,
par de grandes inquiétudes.... « J'en avais, ma-
« dame; mais je les chérissais. Je ressentais des
« mouvements de jalousie. La moindre altération,
« que je remarquais sur le visage de ma maîtresse,

« portait l'alarme au fond de mon ame.... » Quelle extravagance! Tout bien calculé, je conclus qu'il vaut encore mieux aimer comme on aime à présent ; en prendre à son aise ; tenir tant qu'on s'amuse; quitter dès qu'on s'ennuie, ou que la fantaisie parle pour un autre. L'inconstance offre une variété de plaisirs inconnus à vous autres transis....
« J'avoue que cette façon convient assez à des
« petites-maîtresses, à des libertines; mais un
« homme tendre et délicat ne s'en accommode point.
« Elle peut tout au plus l'amuser, quand il a le
« cœur libre, et qu'il veut faire des comparaisons.
« En un mot, une femme galante ne serait point
« du tout mon fait.... » Tu as raison, mon cher Amisadar; tu penses à ravir. Mais aimes-tu quelque chose à présent ?... « Non, madame, si ce n'est
« vous; mais je n'ose vous le dire.... » Ah! mon cher, ose : tu peux dire, lui répliqua Fanni en le regardant fixement.

Amisadar entendit cette réponse à merveille, s'avança sur le canapé, se mit à badiner avec un ruban qui descendait sur la gorge de Fanni; et on le laissa faire. Sa main, qui ne trouvait aucun obstacle, se glissait. On continuait de le charger de regards, qu'il ne mésinterprétait point. Je m'apercevais bien, moi, dit le bijou, qu'il avait raison. Il prit un baiser sur cette gorge qu'il avait tant louée. On le pressait de finir, mais d'un ton à s'offenser s'il obéissait : aussi n'en fit-il rien. Il baisait

les mains, revenait à la gorge, passait à la bouche; rien ne lui résistait. Insensiblement la jambe de Fanni se trouva sur les cuisses d'Amisadar. Il y porta la main : elle était fine. Amisadar ne manqua pas de le remarquer. On écouta son éloge d'un air distrait. A la faveur de cette inattention, la main d'Amisadar fit des progrès : elle parvint assez rapidement aux genoux. L'inattention dura, et Amisadar travaillait à s'arranger, lorsque Fanni revint à elle. Elle accusa le petit philosophe de manquer de respect; mais il fut à son tour si distrait, qu'il n'entendit rien, ou qu'il ne répondit aux reproches qu'on lui faisait, qu'en achevant son bonheur.

Qu'il me parut charmant! dans la multitude de ceux qui l'ont précédé et suivi, aucun ne fut tant à mon gré. Je ne puis en parler sans tressaillir. Mais souffrez que je reprenne haleine : il me semble qu'il y a bien assez long-temps que je parle, pour quelqu'un qui s'en acquitte pour la première fois.

Alonzo ne perdit pas un mot du bijou de Fanni; et il n'était pas moins pressé que Mangogul d'apprendre le reste de l'aventure; ils n'eurent le temps ni l'un ni l'autre de s'impatienter, et le bijou historien reprit en ces termes :

Autant que j'ai pu comprendre à force de réflexions, c'est qu'Amisadar partit au bout de quelques jours pour la campagne; qu'on lui demanda

raison de son séjour à la ville, et qu'il raconta son aventure avec ma maîtresse. Car quelqu'un de sa connaissance et de celle d'Amisadar, passant devant notre hôtel, demanda, par hasard ou par soupçon, si madame y était, se fit annoncer, et monta.... « Ah! madame, qui vous croirait à « Banza? Et depuis quand y êtes-vous?.... » Depuis un siècle, mon cher; depuis quinze jours que j'ai renoncé à la société.... « Pourrait-on vous demander, madame, par quelle raison?.... Hélas! c'est qu'elle me fatiguait. Les femmes sont dans le monde d'un libertinage si étrange, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir. Il faudrait ou faire comme elles, ou passer pour une bégueule; et franchement, l'un et l'autre me paraît fort.... « Mais, madame, vous « voilà tout-à-fait édifiante. Est-ce que les dis« cours du bramine Brelibibi vous auraient conver« tie?.... Non; c'est une bouffée de philosophie, une quinte de dévotion. Cela m'a surpris subitement; et il n'a pas tenu à ce pauvre Amisadar que je ne sois à présent dans la haute réforme.... « Madame l'a donc vu depuis peu?.... » Oui, une fois ou deux.... « Et vous, n'avez-vous vu que « lui?.... » Ah! pour cela, non. C'est le seul être pensant, raisonnant, agissant, qui soit entré ici depuis l'éternité de ma retraite.... « Cela est sin« gulier.... » Et qu'y a-t-il donc de singulier là-dedans?.... « Rien qu'une aventure qu'il a eue « ces jours passés avec une dame de Banza, seule

« comme vous, dévote comme vous, retirée du « monde comme vous. Mais je vais vous en faire « le conte : cela vous amusera peut-être ?.... Sans doute, reprit Fanni ; et tout de suite l'ami d'Amisadar se mit à lui raconter son aventure, mot pour mot, comme moi, dit le bijou ; et quand il en fut où j'en suis.... « Eh bien ! madame, qu'en pen- « sez-vous ? lui dit-il ; Amisadar n'est-il pas for- « tuné ?.... » Mais, lui répondit Fanni, Amisadar est peut-être un menteur ; croyez-vous qu'il y ait des femmes assez osées pour s'abandonner sans pudeur ?.... « Mais considérez, madame, lui ré- « pliqua Marsupha, qu'Amisadar n'a nommé per- « sonne, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il nous « en ait imposé.... » J'entrevois ce que c'est, reprit Fanni : Amisadar a de l'esprit ; il est bien fait : il aura donné à cette pauvre recluse des idées de volupté qui l'auront entraînée. Oui, c'est cela. Ces gens-là sont dangereux pour qui les écoute ; et entre eux Amisadar est unique.... « Quoi donc, « madame, interrompit Marsupha, Amisadar se- « rait-il le seul homme qui sût persuader, et ne « rendrez-vous point justice à d'autres qui méri- « tent autant que lui un peu de part dans votre es- « time ?... » Et de qui parlez-vous, s'il vous plaît ?... « De moi, madame, qui vous trouve charmante, « et.... » C'est pour plaisanter, je crois. Envisagez-moi donc, Marsupha. Je n'ai ni rouge ni mouches. Le battant-l'œil ne me va point. Je suis

à faire peur.... « Vous vous trompez, madame : « ce déshabillé vous sied à ravir. Il vous donne un « air si touchant, si tendre!.... »

A ces propos galants Marsupha en ajouta d'autres. Je me mis insensiblement de la conversation; et quand Marsupha eut fini avec moi, il reprit avec ma maîtresse : « Sérieusement, Amisadar « a tenté votre conversion? c'est un homme ad- « mirable pour les conversions! Pourriez-vous me « communiquer un échantillon de sa morale? Je « gagerais bien qu'elle diffère peu de la mienne.... » Nous avons traité certains points de galanterie à fond. Nous avons analysé la différence de la femme tendre et de la femme galante. Il en est, lui, pour les femmes tendres.... « Et vous aussi sans « doute?.... » Point du tout, mon cher. Je me suis épuisée à lui démontrer que nous étions toutes les unes comme les autres, et que nous agissions par les mêmes principes. Il n'est pas de cet avis. Il établit des distinctions à l'infini, mais qui n'existent, je crois, que dans son imagination. Il s'est fait je ne sais quelle créature idéale, une chimère de femme, un être de raison coiffé.... « Ma- « dame, lui répondit Marsupha, je connais Ami- « sadar. C'est un garçon qui a du sens et qui a « fréquenté les femmes. S'il vous a dit qu'il y en « avait.... » Oh! qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, je ne m'accommoderais point de leurs façons, interrompit Fanni.... « Je le crois, lui répondit

« Marsupha : aussi vous avez pris une sorte de « conduite plus conforme à votre naissance et à « votre mérite. Il faut abandonner ces bégueules « à des philosophes ; elles sécheraient sur pied à la « cour.... »

Le bijou de Fanni se tut en cet endroit. Une des qualités principales de ces orateurs, c'était de s'arrêter à propos. Ils parlaient, comme s'ils n'eussent fait autre chose de leur vie ; d'où quelques auteurs avaient conclu que c'étaient de pures machines. Et voici comment ils raisonnaient. Ici l'auteur africain rapporte tout au long l'argument métaphysique des Cartésiens contre l'ame des bêtes, qu'il applique avec toute la sagacité possible au caquet des bijoux. En un mot, son avis est que les bijoux parlaient comme les oiseaux chantent ; c'est-à-dire, si parfaitement sans avoir appris, qu'ils étaient sifflés sans doute par quelque intelligence supérieure.

Et de son prince, qu'en fait-il ? me demandez-vous. Il l'envoie dîner chez la favorite, du moins c'est là que nous le trouverons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLIV.

Histoire des voyages de Sélim.

Mangogul, qui ne songeait qu'à varier ses plaisirs, et multiplier les essais de son anneau, après avoir questionné les bijoux les plus intéressants de sa cour, fut curieux d'entendre quelques bijoux de la ville; mais comme il augurait assez mal de ce qu'il en pourrait apprendre, il eût fort desiré les consulter à son aise, et s'épagner la peine de les aller chercher.

Comment les faire venir? c'est ce qui l'embarrassait. « Vous voilà bien en peine à propos de « rien, lui dit Mirzoza. Vous n'avez, seigneur, « qu'à donner un bal, et je vous promets ce soir « plus de ces harangueurs, que vous n'en voudrez « écouter. »

Joie de mon cœur! vous avez raison, lui répondit Mangogul; votre expédient est même d'autant meilleur, que nous n'aurons, à coup sûr, que ceux dont nous aurons besoin. Sur-le-champ, ordre au Kislar-Agasi, et au trésorier des plaisirs, de préparer la fête, et de ne distribuer que quatre mille billets. On savait apparemment là, mieux qu'ailleurs, la place que pouvaient occuper six mille personnes.

En attendant l'heure du bal, Sélim, Mangogul et la favorite se mirent à parler nouvelles. Madame sait-elle, dit Sélim à la favorite, que le pauvre Codindo est mort? En voilà le premier mot: et de quoi est-il mort? demanda la favorite. Hélas! madame, lui répondit Sélim, c'est une victime de l'attraction. Il s'était entêté, dès sa jeunesse, de ce système, et la cervelle lui en a tourné sur ses vieux jours: et comment cela? dit la favorite.

Il avait trouvé, continua Sélim, selon les méthodes d'Halley et de Circino, deux célèbres astronomes du Monoémugi, qu'une certaine comète qui a tant fait de bruit sur la fin du règne de Kanoglou, devait reparaître avant-hier; et dans la crainte qu'elle ne doublât le pas, et qu'il n'eût pas le bonheur de l'apercevoir le premier, il prit le parti de passer la nuit sur son donjon, et il avait encore hier, à neuf heures du matin, l'œil collé à la lunette.

Son fils, qui craignait qu'il ne fût incommodé d'une si longue séance, s'approcha de lui sur les huit heures, le tira par la manche et l'appela plusieurs fois: *Mon père, mon père;* point de réponse: *Mon père, mon père,* réitéra le petit Codindo. « Elle va passer, répondit Codindo; elle pas« sera. Oh! parbleu, je la verrai! » Mais, vous n'y pensez pas, mon père, il fait un brouillard effroyable.... « Je veux la voir; je la verrai, » te dis-je.

Le jeune homme, convaincu par ces réponses, que son malheureux père brouillait, se mit à crier au secours. On vint, on envoya chercher Farfadi, et j'étais chez lui, car il est mon médecin, lorsque le domestique de Codindo est arrivé.... « Vite, vite, monsieur, dépêchez-vous ; le vieux « Codindo, mon maître.... » Eh bien! qu'y a-t-il, Champagne? Qu'est-il arrivé à ton maître?.... « Monsieur, il est devenu fou... » Ton maître est fou?... « Eh ! oui, monsieur. Il crie qu'il veut voir « des bêtes, qu'il verra des bêtes; qu'il en viendra. « Monsieur l'apothicaire y est déjà, et l'on vous at- « tend. Venez vite..... » Manie! disait Farfadi en mettant sa robe et cherchant son bonnet carré; manie, accès terrible de manie ! Puis s'adressant au domestique : Champagne, lui demandait-il, ton maître ne voit-il pas des papillons? n'arrache-t-il pas les petits flocons de sa couverture?... « Eh ! non, monsieur, lui répondit Champagne. « Le pauvre homme est au haut de son observa- « toire, où sa femme, ses filles et son fils le tien- « nent à quatre. Venez vite, vous trouverez votre « bonnet carré demain. »

La maladie de Codindo me parut plaisante : Farfadi monta dans mon carrosse, et nous allâmes ensemble à l'observatoire. Nous entendîmes, du bas de l'escalier, Codindo qui criait comme un furieux : « Je veux voir la comète; je la verrai; retirez- « vous, coquins! »

Apparemment que sa famille, n'ayant pu le déterminer à descendre dans son appartement, avait fait monter son lit au haut de son donjon; car nous le trouvâmes couché. On avait appelé l'apothicaire du quartier, et le bramine de la paroisse, qui lui cornait aux oreilles, lorsque nous arrivâmes : « Mon frère, mon cher frère, il y va de « votre salut; vous ne pouvez, en sûreté de con-« science, attendre une comète à l'heure qu'il est; « vous vous damnez.... » C'est mon affaire, lui disait Codindo.... « Que répondrez-vous à Brama, « devant qui vous allez paraître? » reprenait le bramine. Monsieur le curé, lui répliquait Codindo sans quitter l'œil de la lunette, je lui répondrai que c'est votre métier de m'exhorter pour mon argent, et celui de monsieur l'apothicaire que voilà, de me vanter son eau tiède; que monsieur le médecin fait son devoir de me tâter le pouls, et de n'y rien connaître, et moi le mien d'attendre la comète.... On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage : il continua d'observer avec un courage héroïque, et il est mort dans sa gouttière, la main gauche sur l'œil du même côté, la droite posée sur le tuyau du télescope, et l'œil droit appliqué au verre oculaire, entre son fils, qui lui criait qu'il avait commis une erreur de calcul, son apothicaire qui lui proposait un remède, son médecin qui prononçait, en hochant de la tête, qu'il n'y avait plus à faire,

et son curé, qui lui disait : Mon frère, faites un acte de contrition, et recommandez-vous à Brama....

Voilà, dit Mangogul, ce qui s'appelle mourir au lit d'honneur. Laissons, ajouta la favorite, reposer en paix ce pauvre Codindo, et passons à quelque objet plus agréable. Puis, s'adressant à Sélim : Seigneur, lui dit-elle, à votre âge, galant comme vous êtes, dans une cour où régnaient les plaisirs, avec l'esprit, les talents et la bonne mine que vous avez, il n'est pas étonnant que les bijoux vous aient préconisé. Je les soupçonne même de n'avoir pas accusé tout ce qu'ils savent sur votre compte. Je ne vous demande pas le supplément ; vous pourriez avoir de bonnes raisons pour le refuser. Mais après toutes les aventures dont vous ont honoré ces messiéurs, vous devez connaître les femmes, et c'est une de ces choses sans conséquence dont vous pouvez convenir.

Ce compliment, madame, lui répondit Sélim, eût flatté mon amour-propre à l'âge de vingt ans : mais j'ai de l'expérience ; et une de mes premières réflexions, c'est que plus on pratique en ce genre, et moins on acquiert de lumière. Moi, connaître les femmes ! passe pour les avoir beaucoup étudiées. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? lui demanda la favorite. Madame, répondit Sélim, quoi que leurs bijoux en aient publié, je les tiens toutes pour très-respectables.

En vérité, mon cher, lui dit le sultan, vous mériteriez d'être bijou; vous n'auriez pas besoin de muselières. Sélim, ajouta la sultane, laissez là le ton satirique, et parlez-nous vrai. Madame, lui répondit le courtisan, je pourrais mêler à mon récit des traits désagréables; ne m'imposez pas la loi d'offenser un sexe qui m'a toujours assez bien traité, et que je révère par.... Eh! toujours de la vénération! Je ne connais rien de si caustique que ces gens doucereux, quand ils s'y mettent, interrompit Mirzoza; et, s'imaginant que c'était par égard pour elle que Sélim se défendait: Que ma présence ne vous en impose point, ajouta-t-elle: nous cherchons à nous amuser; et je m'engage, parole d'honneur, à m'appliquer tout ce que vous direz d'obligeant de mon sexe, et de laisser le reste aux autres femmes. Vous avez donc beaucoup étudié les femmes? Eh bien! faites-nous le récit du cours de vos études: il a été des plus brillants, à en juger par les succès connus; et il est à présumer qu'ils ne sont pas démentis par ceux qu'on ignore. Le vieux courtisan céda à ses instances, et commença de la sorte:

Les bijoux ont beaucoup parlé de moi, j'en conviens; mais ils n'ont pas tout dit. Ceux qui pouvaient compléter mon histoire ou ne sont plus, ou ne sont point dans nos climats, et ceux qui l'ont commencée n'ont qu'effleuré la matière. J'ai observé jusqu'à présent le secret inviolable que

je leur avais promis, quoique je fusse plus fait qu'eux pour parler; mais puisqu'ils ont rompu le silence, il semble qu'ils m'ont dispensé de le garder.

Né avec un tempérament de feu, je connus à peine ce que c'était qu'une belle femme, que je l'aimai. J'eus des gouvernantes que je détestai; mais, en récompense, je me plus beaucoup avec les femmes de chambre de ma mère. Elles étaient pour la plupart jeunes et jolies : elles s'entretenaient, se déshabillaient, s'habillaient devant moi sans précaution, m'exhortaient même à prendre des libertés avec elles; et mon esprit, naturellement porté à la galanterie, mettait tout à profit. Je passai à l'âge de cinq ou six ans entre les mains des hommes avec ces lumières; et Dieu sait combien elles s'étendirent, lorsqu'on me mit sous les yeux les anciens auteurs, et que mes maîtres m'interprétèrent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétraient point eux-mêmes le sens. Les pages de mon père m'apprirent quelques gentillesses de collége; et la lecture de *l'Aloysia*, qu'ils me prêtèrent, me donna toutes les envies du monde de me perfectionner. J'avais alors quatorze ans.

Je jetai les yeux autour de moi, cherchant entre les femmes qui fréquentaient dans la maison celle à qui je m'adresserais; mais toutes me parurent également propres à me défaire d'une innocence

qui m'embarrassait. Un commencement de liaison, et plus encore le courage que je me sentais d'attaquer une personne de mon âge, et qui me manquait vis-à-vis des autres, me décidèrent pour une de mes cousines. Émilie, c'était son nom, était jeune, et moi aussi : je la trouvai jolie, et je lui plus : elle n'était pas difficile; et j'étais entreprenant : j'avais envie d'apprendre, et elle n'était pas moins curieuse de savoir. Nous nous faisions souvent des questions très-ingénues et très-fortes : et un jour elle trompa la vigilance de ses gouvernantes, et nous nous instruisîmes. Ah! que la nature est un grand maître! elle nous mit bientôt au fait du plaisir, et nous nous abandonnâmes à son impulsion, sans aucun pressentiment sur les suites : ce n'était pas le moyen de les prévenir. Émilie eut des indispositions qu'elle cacha d'autant moins, qu'elle n'en soupçonnait pas la cause. Sa mère la questionna, lui tira l'aveu de notre commerce, et mon père en fut instruit. Il m'en fit des réprimandes mêlées d'un air de satisfaction; et sur-le-champ il fut décidé que je voyagerais. Je partis avec un gouverneur chargé de veiller attentivement sur ma conduite, et de ne la point gêner; et cinq mois après j'appris, par la gazette, qu'Émilie était morte de la petite-vérole; et par une lettre de mon père, que la tendresse qu'elle avait eue pour moi lui coûtait la vie. Le premier fruit de mes amours sert avec distinction dans les troupes

du sultan : je l'ai toujours soutenu par mon crédit; et il ne me connaît encore que pour son protecteur.

Nous étions à Tunis, lorsque je reçus la nouvelle de sa naissance et de la mort de sa mère : j'en fus vivement touché; et j'en aurais été, je crois, inconsolable, sans l'intrigue que j'avais liée avec la femme d'un corsaire, qui ne me laissait pas le temps de me désespérer : la Tunisienne était intrépide; j'étais fou : et tous les jours, à l'aide d'une échelle de corde qu'elle me jetait, je passais de notre hôtel sur sa terrasse, et de là dans un cabinet où elle me perfectionnait; car Émilie ne m'avait qu'ébauché. Son époux revint de course précisément dans le temps que mon gouverneur, qui avait ses instructions, me pressait à passer en Europe; je m'embarquai sur un vaisseau qui partait pour Lisbonne; mais ce ne fut pas sans avoir fait et réitéré des adieux fort tendres à Elvire, dont je reçus le diamant que vous voyez.

Le bâtiment que nous montions était chargé de marchandises; mais la femme du capitaine était la plus précieuse à mon gré : elle avait à peine vingt ans; son mari en était jaloux comme un tigre, et ce n'était pas tout-à-fait sans raison. Nous ne tardâmes pas à nous entendre tous : Dona Velina conçut tout d'un coup qu'elle me plaisait, moi que je ne lui étais pas indifférent, et son époux qu'il nous gênait; le marin résolut aussitôt de ne pas désem-

parer que nous ne fussions au port de Lisbonne; je lisais dans les yeux de sa chère épouse combien elle enrageait des assiduités de son mari; les miens lui déposaient les mêmes choses, et l'époux nous comprenait à merveille. Nous passâmes deux jours entiers dans une soif de plaisir inconcevable; et nous en serions morts à coup sûr, si le ciel ne s'en fût mêlé; mais il aide toujours les ames en peine. A peine avions-nous passé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuse. Je ne manquerais pas, madame, de faire siffler les vents à vos oreilles, et gronder la foudre sur votre tête, d'enflammer le ciel d'éclairs, de soulever les flots jusqu'aux nues, et de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun roman, si je ne vous faisais une histoire; je vous dirai seulement que le capitaine fut forcé, par les cris des matelots, de quitter sa chambre, et de s'exposer à un danger par la crainte d'un autre : il sortit avec mon gouverneur, et je me précipitai sans hésiter entre les bras de ma belle Portugaise, oubliant tout-à-fait qu'il y eût une mer, des orages, des tempêtes; que nous étions portés sur un frêle vaisseau, et m'abandonnant sans réserve à l'élément perfide. Notre course fut prompte; et vous jugez bien, madame, que, par le temps qu'il faisait, je vis bien du pays en peu d'heures : nous relachâmes à Cadix, où je laissai à la signora une promesse de la rejoindre à Lis-

bonne, s'il plaisait à mon mentor, dont le dessein était d'aller droit à Madrid.

Les Espagnoles sont plus étroitement resserrées et plus amoureuses que nos femmes : l'amour se traite là par des espèces d'ambassadrices qui ont ordre d'examiner les étrangers, de leur faire des propositions, de les conduire, de les ramener, et les dames se chargent du soin de les rendre heureux. Je ne passai point par ce cérémonial, grâce à la conjoncture. Une grande révolution venait de placer sur le trône de ce royaume un prince du sang de France; son arrivée et son couronnement donnèrent lieu à des fêtes à la cour, où je parus alors : je fus accosté dans un bal; on me proposa un rendez-vous pour le lendemain; je l'acceptai, et je me rendis dans une petite maison, où je ne trouvai qu'un homme masqué, le nez enveloppé dans un manteau, qui me rendit un billet par lequel dona Oropeza remettait la partie au jour suivant, à pareille heure. Je revins, et l'on m'introduisit dans un appartement assez somptueusement meublé, et éclairé par des bougies : ma déesse ne se fit point attendre; elle entra sur mes pas, et se précipita dans mes bras sans dire mot, et sans quitter son masque. Était-elle laide? était-elle jolie? c'est ce que j'ignorais; je m'aperçus seulement, sur le canapé où elle m'entraîna, qu'elle était jeune, bien faite, et qu'elle aimait le plaisir : lorsqu'elle se crut satisfaite de mes éloges, elle se démasqua,

et me montra l'original du portrait que vous voyez dans cette tabatière.

Sélim ouvrit et présenta en même temps à la favorite une boîte d'or d'un travail exquis, et enrichie de pierreries. Le présent est galant! dit Mangogul. Ce que j'en estime le plus, ajouta la favorite, c'est le portrait. Quels yeux! quelle bouche! quelle gorge! mais tout cela n'est-il point flatté? Si peu, madame, répondit Sélim, qu'Oropeza m'aurait peut-être fixé à Madrid, si son époux, informé de notre commerce, ne l'eût troublé par ses menaces. J'aimais Oropeza, mais j'aimais encore mieux la vie; ce n'était pas non plus l'avis de mon gouverneur, que je m'exposasse à être poignardé du mari, pour jouir quelques mois de plus de la femme : j'écrivis donc à la belle Espagnole une lettre d'adieux fort touchants, que je tirai de quelque roman du pays, et je partis pour la France.

Le monarque qui régnait alors en France était grand-père du roi d'Espagne, et sa cour passait avec raison pour la plus magnifique, la plus polie et la plus galante de l'Europe : j'y parus comme un phénomène. « Un jeune seigneur du Congo, disait « une belle marquise; eh! mais cela doit être fort « plaisant; ces hommes-là valent mieux que les « nôtres. Le Congo, je crois, n'est pas loin de « Maroc. » On arrangeait des soupers dont je devais être. Pour peu que mon discours fût sensé, on

le trouvait délié, admirable; on se récriait, parce qu'on m'avait d'abord fait l'honneur de soupçonner que je n'avais pas le sens commun. « Il est char-« mant, reprenait avec vivacité une autre femme « de cour : quel meurtre de laisser retourner une « jolie figure comme celle-là dans un vilain pays « où les femmes sont gardées à vue par des hommes « qui ne le sont plus! Est-il vrai, monsieur? on dit « qu'ils n'ont rien : cela est bien déparant pour un « homme.... » Mais, ajoutait une autre, il faut fixer ici ce grand garçon-là; il a de la naissance : quand on ne le ferait que chevalier de Malte; je m'engage, si l'on veut, à lui procurer de l'emploi; et la duchesse Victoria, mon amie de tous les temps, parlera en sa faveur au roi, s'il le faut.

J'eus bientôt des preuves non suspectes de leur bienveillance; et je mis la marquise en état de prononcer sur le mérite des habitants de Maroc et du Congo; j'éprouvai que l'emploi que la duchesse et son amie m'avaient promis était difficile à remplir, et je m'en défis. C'est dans ce séjour que j'appris à former de belles passions de vingt-quatre heures; je circulai pendant six mois dans un tourbillon, où le commencement d'une aventure n'attendait point la fin d'une autre : on n'en voulait qu'à la jouissance; tardait-elle à venir, ou étaitelle obtenue, on volait à de nouveaux plaisirs.

Que me dites-vous là, Sélim? interrompit la favorite; la décence est donc inconnue dans ces

contrées? Pardonnez-moi, madame, répondit le vieux courtisan; on n'a que ce mot à la bouche; mais les Françaises ne sont pas plus esclaves de la chose que leurs voisines. Et quelles voisines? demanda Mirzoza. Les Anglaises, repartit Sélim, femmes froides et dédaigneuses en apparence, mais emportées, voluptueuses et vindicatives, moins spirituelles et plus raisonnables que les Françaises : celles-ci aiment le jargon des sentiments; celles-là préfèrent l'expression du plaisir. Mais à Londres comme à Paris, on s'aime, on se quitte, on renoue pour se quitter encore. De la fille d'un lord Bishop (ce sont des espèces de bramines, mais qui ne gardent pas le célibat), je passai à la femme d'un chevalier baronnet : tandis qu'il s'échauffait dans le parlement à soutenir les intérêts de la nation contre les entreprises de la cour, nous avions dans sa maison, sa femme et moi, bien d'autres débats; mais le parlement finit, et madame fut contrainte de suivre son chevalier dans sa gentilhommière : je me rabattis sur la femme d'un colonel dont le régiment était en garnison sur les côtes; j'appartins ensuite à la femme du lord-maire. Ah! quelle femme! je n'aurais jamais revu le Congo, si la prudence de mon gouverneur, qui me voyait dépérir, ne m'eût tiré de cette galère. Il supposa des lettres de ma famille qui me redemandait avec empressement, et nous nous embarquâmes pour la Hollande; notre des-

sein était de traverser l'Allemagne et de nous rendre en Italie, où nous comptions sur des occasions fréquentes de repasser en Afrique.

Nous ne vîmes la Hollande qu'en poste : notre séjour ne fut guère plus long en Allemagne ; toutes les femmes de condition y ressemblent à des citadelles importantes qu'il faut assiéger dans les formes : on en vient à bout ; mais les approches demandent tant de mesures ; ce sont tant de *si* et de *mais*, quand il s'agit de régler les articles de la capitulation, que ces conquêtes m'ennuyèrent bientôt.

Je me souviendrai toute ma vie du propos d'une Allemande de la première qualité, sur le point de m'accorder ce qu'elle n'avait pas refusé à beaucoup d'autres. « Ah! s'écria-t-elle douloureusement, « que dirait le grand Alziki mon père, s'il savait « que je m'abandonne à un petit Congo comme « vous? » Rien, madame, lui répliquai-je : tant de grandeur m'épouvante, et je me retire : ce fut sagement fait à moi ; et si j'avais compromis son altesse avec ma médiocrité, j'aurais pu m'en ressouvenir : Brama, qui protége les saines contrées que nous habitons, m'inspira sans doute dans cet instant critique.

Les Italiennes, que nous pratiquâmes ensuite, ne se montent point si haut. C'est avec elles que j'appris les modes du plaisir. Il y a, dans ces raffinements, du caprice et de la bizarrerie ; mais vous

me le pardonnerez, mesdames, il en faut quelquefois pour vous plaire. J'ai apporté de Florence, de Venise et de Rome plusieurs recettes joyeuses, inconnues jusqu'à moi dans nos contrées barbares. J'en renvoie toute la gloire aux Italiennes qui me les communiquèrent.

Je passai quatre ans ou environ en Europe, et je rentrai par l'Égypte dans cet empire, formé comme vous voyez, et muni des rares découvertes de l'Italie, que je divulguai sur-le-champ.

Ici l'auteur africain dit que Sélim s'étant aperçu que les lieux communs qu'il venait de débiter à la favorite sur les aventures qu'il avait eues en Europe, et sur les caractères des femmes des contrées qu'il avait parcourues, avaient profondément assoupi Mangogul, craignit de le réveiller, s'approcha de la favorite, et continua d'une voix plus basse.

Madame, lui dit-il, si je n'appréhendais de vous avoir fatiguée par un récit qui n'a peut-être été que trop long, je vous raconterais l'aventure par laquelle je débutai en arrivant à Paris : je ne sais comment elle m'est échappée.

Dites, mon cher, lui répondit la favorite; je vais redoubler d'attention, et vous dédommager, autant qu'il est en moi, de celle du sultan qui dort.

Nous avions pris à Madrid, continua Sélim, des recommandations pour quelques seigneurs de la cour de France, et nous nous trouvâmes, tout en

débarquant, assez bien faufilés. On était alors dans la belle saison, et nous allions nous promener le soir au Palais-Royal, mon gouverneur et moi. Nous y fûmes un jour abordés par quelques petits-maîtres, qui nous montrèrent les plus jolies femmes, et nous firent leur histoire vraie ou fausse, ne s'oubliant point dans tout cela, comme vous pensez bien. Le jardin était déjà peuplé d'un grand nombre de femmes; mais il en vint sur les huit heures un renfort considérable. A la quantité de leurs pierreries, à la magnificence de leurs ajustements, et à la foule de leurs poursuivants, je les pris au moins pour des duchesses. J'en dis ma pensée à un des jeunes seigneurs de la compagnie, et il me répondit qu'il s'apercevait bien que j'étais connaisseur, et que, si je voulais, j'aurais le plaisir de souper le soir même avec quelques-unes des plus aimables. J'acceptai son offre, et à l'instant il glissa le mot à l'oreille de deux ou trois de ses amis, qui s'éparpillèrent dans la promenade, et revinrent en moins d'un quart d'heure nous rendre compte de leur négociation. Messieurs, nous dirent-ils, on vous attendra ce soir à souper chez la duchesse Astérie. Ceux qui n'étaient pas de la partie se récrièrent sur notre bonne fortune : on fit encore quelques tours : on se sépara, et nous montâmes en carrosse pour en aller jouir.

Nous descendîmes à une petite porte, au pied d'un escalier fort étroit, d'où nous grimpâmes à

un second, dont je trouvai les appartements plus vastes et mieux meublés qu'ils ne me paraîtraient à présent. On me présenta à la maîtresse du logis, à qui je fis une révérence des plus profondes, que j'accompagnai d'un compliment si respectueux, qu'elle en fut presque déconcertée. On servit, et on me plaça à côté d'une petite personne charmante, qui se mit à jouer la duchesse tout au mieux. En vérité, je ne sais comment j'osai en tomber amoureux : cela m'arriva cependant.

Vous avez donc aimé une fois dans votre vie? interrompit la favorite. Eh! oui, madame, lui répondit Sélim, comme on aime à dix-huit ans, avec une extrême impatience de conclure une affaire entamée. Je ne dormis point de la nuit, et dès la pointe du jour, je me mis à composer à ma belle inconnue la lettre du monde la plus galante. Je l'envoyai, on me répondit, et j'obtins un rendez-vous. Ni le ton de la réponse, ni la facilité de la dame, ne me détrompèrent point, et je courus à l'endroit marqué, fortement persuadé que j'allais posséder la femme ou la fille d'un premier ministre. Ma déesse m'attendait sur un grand canapé : je me précipitai à ses genoux ; je lui pris la main, et la lui baisant avec la tendresse la plus vive, je me félicitai sur la faveur qu'elle daignait m'accorder. « Est-il bien vrai, lui dis-je, que vous per-
« mettez à Sélim de vous aimer et de vous le dire,
« et qu'il peut, sans vous offenser, se flatter du plus

« doux espoir ? » En achevant ces mots, je pris un baiser sur sa gorge ; et comme elle était renversée, je me préparais assez vivement à soutenir ce début, lorsqu'elle m'arrêta, et me dit : « Tiens, « mon ami, tu es joli garçon ; tu as de l'esprit ; tu « parles comme un ange ; mais il me faut quatre « louis. » Comment dites-vous ? l'interrompis-je.... « Je te dis, reprit-elle, qu'il n'y a rien à faire, si « tu n'as pas tes quatre louis.... » Quoi ! mademoiselle, lui répondis-je tout étonné, vous ne valez que cela ? c'était bien la peine d'arriver du Congo pour si peu de chose ! Et sur-le-champ je me rajuste, je me précipite dans l'escalier, et je pars.

Je commençai, madame, comme vous voyez, à prendre des actrices pour des princesses. J'en suis du dernier étonnement, reprit Mirzoza ; car enfin la différence est si grande ! Je ne doute point, reprit Sélim, qu'il ne leur ait échappé cent impertinences ; mais que voulez-vous ? un étranger, un jeune homme n'y regarde pas de si près. On m'avait fait dans le Congo tant de mauvais contes sur la liberté des Européennes....

Sélim en était là, lorsque Mangogul se réveilla. Je crois, Dieu me damne, dit-il en bâillant et se frottant les yeux, qu'il est encore à Paris. Pourrait-on vous demander, beau conteur, quand vous espérez être de retour à Banza, et si j'ai long-temps encore à dormir ? car il est bon, l'ami, que vous

sachiez qu'il n'est pas possible d'entamer en ma présence un voyage, que les bâillements ne me prennent. C'est une mauvaise habitude que j'ai contractée en lisant Tavernier et les autres.

Prince, lui répondit Sélim, il y a plus d'une heure que je suis de retour à Banza.

Je vous en félicite, reprit le sultan; puis s'adressant à la sultane : Madame, lui dit-il, voilà l'heure du bal; nous partirons, si la fatigue du voyage vous le permet.

Prince, lui répondit Mirzoza, me voilà prête. Mangogul et Sélim avaient déjà leurs dominos; la favorite prit le sien; le sultan lui donna la main, et ils se rendirent dans la salle du bal, où ils se séparèrent, pour se disperser dans la foule. Sélim les y suivit, et moi aussi, dit l'auteur africain, quoique j'eusse plus envie de dormir que de voir danser....

CHAPITRE XLV.

Vingt-quatrième et vingt-cinquième essai de l'anneau.

Bal masqué, et suite du Bal masqué.

Les bijoux les plus extravagants de Banza ne manquèrent pas d'accourir où le plaisir les appelait. Il en vint en carrosse bourgeois; il en vint par les voitures publiques, et même quelques-uns à pied. Je ne finirais point, dit l'auteur africain

dont j'ai l'honneur d'être le *caudataire*, si j'entrais dans le détail des niches que leur fit Mangogul. Il donna plus d'exercice à sa bague dans cette nuit seule, qu'elle n'en avait eu depuis qu'il la tenait du génie. Il la tournait, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, souvent sur une vingtaine à la fois : c'était alors qu'il se faisait un beau bruit; l'un s'écriait d'une voix aigre : Violons, *le Carillon de Dunkerque*, s'il vous plaît; l'autre, d'une voix rauque : Et moi je veux *les Sautriots*, et moi *les Tricotets*, disait un troisième, et une multitude à la fois : Des contredanses usées, comme *la Bourrée*, *les Quatre Faces*, *la Calotine*, *la Chaîne*, *le Pistolet*, *la Mariée*, *le Pistolet*, *le Pistolet*. Tous ces cris étaient lardés d'un million d'extravagances. L'on entendait d'un côté : *Peste soit du nigaud! Il faut l'envoyer à l'école;* de l'autre : *Je m'en retournerai donc sans étrenner?* Ici : *Qui payera mon carrosse?* là : *Il m'est échappé; mais je chercherai tant, qu'il se retrouvera;* ailleurs : *A demain; mais vingt louis au moins; sans cela, rien de fait;* et partout des propos qui décelaient des desirs ou des exploits.

Dans ce tumulte, une petite bourgeoise, jeune et jolie, démêla Mangogul, le poursuivit, l'agaça, et parvint à déterminer son anneau sur elle. On entendit à l'instant son bijou s'écrier : « Où courez-« vous? Arrêtez, beau masque; ne soyez point « insensible à l'ardeur d'un bijou qui brûle pour

« vous. » Le sultan, choqué de cette déclaration téméraire, résolut de punir celle qui l'avait hasardée. Il disparut, et chercha parmi ses gardes quelqu'un qui fût à peu près de sa taille, lui céda son masque et son domino, et l'abandonna aux poursuites de la petite bourgeoise, qui, toujours trompée par les apparences, continua à dire mille folies à celui qu'elle prenait pour Mangogul.

Le faux sultan ne fut pas bête ; c'était un homme qui savait parler par signes ; il en fit un qui attira la belle dans un endroit écarté, où elle se prit, pendant plus d'une heure, pour la sultane favorite, et Dieu sait les projets qui lui roulèrent dans la tête ; mais l'enchantement dura peu. Lorsqu'elle eut accablé le prétendu sultan de caresses, elle le pria de se démasquer ; il le fit, et montra une physionomie armée de deux grands crocs, qui n'appartenaient point du tout à Mangogul. Ah ! fi, s'écria la petite bourgeoise : Fi.... « Eh ! mon petit « tame, lui répondit le Suisse, qu'avoir vous ? « Moi l'y croire vous avoir rentu d'assez bons ser- « vices pour que vous l'y être pas fâchée de me « connaître. » Mais sa déesse ne s'amusa point à lui répondre, s'échappa brusquement de ses mains, et se perdit dans la foule.

Ceux d'entre les bijoux qui n'aspirèrent pas à de si grands honneurs, ne laissèrent pas que de rencontrer le plaisir, et tous reprirent la route de Banza, fort satisfaits de leur voyage.

L'on sortait du bal lorsque Mangogul entendit deux de ses principaux officiers qui se parlaient avec vivacité. « C'est ma maîtresse, disait l'un : je « suis en possession depuis un an, et vous êtes le « premier qui vous soyez avisé de courir sur mes « brisées. A propos de quoi me troubler ? Nassès, « mon ami, adressez-vous ailleurs : vous trouve- « rez cent femmes aimables qui se tiendront pour « trop heureuses de vous avoir. » J'aime Amine, répondait Nassès ; je ne vois qu'elle qui me plaise. Elle m'a donné des espérances, et vous trouverez bon que je les suive. « Des espérances! reprit Ali- « beg. » Oui, des espérances.... « Morbleu ! cela « n'est point.... » Je vous dis, monsieur, que cela est, et que vous me ferez raison sur l'heure du démenti que vous me donnez. A l'instant ils descendirent le grand perron ; ils avaient déjà le cimeterre tiré, et ils allaient finir leur démêlé d'une façon tragique, lorsque le sultan les arrêta, et leur défendit de se battre avant que d'avoir consulté leur Hélène.

Ils obéirent et se rendirent chez Amine, où Mangogul les suivit de près. « Je suis excédée du bal, « leur dit-elle ; les yeux me tombent. Vous êtes de « cruelles gens, de venir au moment que j'allais « me mettre au lit : mais vous avez tous deux un « air bien singulier. Pourrait-on savoir ce qui vous « amène ?.... » C'est une bagatelle, lui répondit Alibeg : monsieur se vante, et même assez haute-

ment, ajouta-t-il en montrant son ami, que vous lui donnez des espérances. Madame, qu'en est-il?... Amine ouvrait la bouche; mais le sultan tournant sa bague dans le même instant, elle se tut, et son bijou répondit pour elle.... « Il me semble que « Nassès se trompe : non, ce n'est pas à lui que « madame en veut. N'a-t-il pas un grand laquais « qui vaut mieux que lui? Oh! que ces hommes « sont sots de croire que des dignités, des hon-« neurs, des titres, des noms, des mots vides de « sens, en imposent à des bijoux! Chacun a sa « philosophie, et la nôtre consiste principalement « à distinguer le mérite de la personne, le vrai « mérite de celui qui n'est qu'imaginaire. N'en dé-« plaise à M. de Claville, il en sait là-dessus moins « que nous, et vous allez en avoir la preuve.

« Vous connaissez tous deux, continua le bijou, « la marquise Bibicosa. Vous savez ses amours avec « Cléandor, et sa disgrâce, et la haute dévotion « qu'elle professe aujourd'hui. Amine est bonne « amie; elle a conservé les liaisons qu'elle avait « avec Bibicosa, et n'a point cessé de fréquenter « dans sa maison, où l'on rencontre des bramines « de toute espèce. Un d'entre eux pressait un jour « ma maîtresse de parler pour lui à Bibicosa. Eh! « que voulez-vous que je lui demande? lui répondit « Amine. C'est une femme noyée, qui ne peut « rien pour elle-même. Vraiment elle vous saurait « bon gré de la traiter encore comme une personne

« de conséquence. Allez, mon ami, le prince « Cléandor et Mangogul ne feront jamais rien pour « elle; et vous vous morfondriez dans les anti- « chambres.... Mais, répondit le bramine, ma- « dame, il ne s'agit que d'une bagatelle, qui dépend « directement de la marquise. Voici ce que c'est. « Elle a fait construire un petit minaret dans son « hôtel; c'est sans doute pour la Sala, ce qui sup- « pose un iman; et c'est cette place que je de- « mande.... Que dites-vous? reprit Amine. Un « imàn! vous n'y pensez pas; il ne faut à la mar- « quise qu'un marabou qu'elle appellera de temps « à autre lorsqu'il pleut, ou qu'on veut avoir fait « la Sala, avant que de se mettre au lit : mais un « iman logé, vêtu, nourri dans son hôtel, avec « des appointements! cela ne va point à Bibicosa. « Je connais ses affaires. La pauvre femme n'a pas « six mille sequins de revenu; et vous prétendez « qu'elle en donnera deux mille à un iman? Voilà- « t-il pas qui est bien imaginé!.... De par Brama, « j'en suis fâché, répliqua l'homme saint; car voyez- « vous, si j'avais été son iman, je n'aurais pas tardé « à lui devenir plus nécessaire : et quand on en est « là, il vous pleut de l'argent et des pensions. Tel « que vous me voyez, je suis du Monomotapa, et « je fais très-bien mon devoir.... Eh! mais, lui « répondit Amine d'une voix entrecoupée, votre « affaire n'est pourtant pas impossible. C'est dom- « mage que le mérite dont vous parlez ne se pré-

« sume pas.... On ne risque rien à s'employer pour « les gens de mon pays, reprit l'homme du Monc- « motapa; voyez plutôt.... Il donna sur-le-champ « à Amine la preuve complète d'un mérite si sur- « prenant, que de ce moment vous perdîtes, à ses « yeux, la moitié de ce qu'elle vous prisait. Ah ! « vivent les gens du Monomotapa ! »

Alibeg et Nassès avaient la physionomie allongée, et se regardaient sans mot dire : mais revenus de leur étonnement, ils s'embrassèrent; et jetant sur Amine un regard méprisant, ils coururent se prosterner aux pieds du sultan, et le remercier de les avoir détrompés de cette femme, et de leur avoir conservé la vie et l'amitié réciproque. Ils arrivèrent dans le moment que Mangogul, de retour chez la favorite, lui faisait l'histoire d'Amine. Mirzoza en rit, et n'en estima pas davantage les femmes de cour et les bramines.

CHAPITRE XLVI.

Sélim à Banza.

Mangogul alla se reposer au sortir du bal; et la favorite, qui ne se sentait aucune disposition au sommeil, fit appeler Sélim, et le pressa de lui continuer son histoire amoureuse. Sélim obéit, et reprit en ces termes....

Madame, la galanterie ne remplissait pas tout

mon temps : je dérobais au plaisir des instants que je donnais à des occupations sérieuses; et les intrigues dans lesquelles je m'embarquai, ne m'empêchèrent pas d'apprendre les fortifications, le manége, les armes, la musique et la danse; d'observer les usages et les arts des Européens, et d'étudier leur politique et leur milice. De retour dans le Congo, on me présenta à l'empereur aïeul du sultan, qui m'accorda un poste honorable dans ses troupes. Je parus à la cour, et bientôt je fus de toutes les parties du prince Erguebzed, et par conséquent intéressé dans les aventures des jolies femmes. J'en connus de toute nation, de tout âge, de toute condition; j'en trouvai peu de cruelles, soit que mon rang les éblouît, soit qu'elles aimassent mon jargon, ou que ma figure les prévînt. J'avais alors deux qualités avec lesquelles on va vite en amour, de l'audace et de la présomption.

Je pratiquai d'abord des femmes de qualité. Je les prenais le soir au cercle ou au jeu chez la Manimonbanda; je passais la nuit avec elles; et nous nous méconnaissions presque le lendemain. Une des occupations de ces dames, c'est de se procurer des amants, de les enlever même à leurs meilleures amies, et l'autre de s'en défaire. Dans la crainte de se trouver au dépourvu, tandis qu'elles filent une intrigue, elles en lorgnent deux ou trois autres. Elles possèdent je ne sais combien de petites finesses pour attirer celui qu'elles ont en vue, et

cent tracasseries en réserve pour se débarrasser de celui qu'elles ont. Cela a toujours été et cela sera toujours. Je ne nommerai personne; mais je connus ce qu'il y avait de femmes à la cour d'Erguebzed en réputation de jeunesse et de beauté; et tous ces engagements furent formés, rompus, renoués, oubliés en moins de six mois.

Dégoûté de ce monde, je me jetai dans ses antipodes : je vis des bourgeoises que je trouvai dissimulées, fières de leur beauté, toutes grimpées sur le ton de l'honneur, et presque toujours obsédées par des maris sauvages et brutaux, ou certains pieds-plats de cousins qui faisaient à jours entiers les passionnés auprès de leurs cousines, et qui me déplaisaient grandement : on ne pouvait les tenir seules un moment; ces animaux survenaient perpétuellement, dérangeaient un rendez-vous, et se fourraient à tout propos dans la conversation. Malgré ces obstacles, j'amenai cinq ou six de ces bégueules au point où je les voulais, avant que de les planter là. Ce qui me réjouissait dans leur commerce, c'est qu'elles se piquaient de sentiments, qu'il fallait s'en piquer aussi, et qu'elles en parlaient à mourir de rire : et puis elles exigeaient des attentions, des petits soins; à les entendre, on leur manquait à tout moment; elles prêchaient un amour si correct, qu'il fallut bien y renoncer. Mais le pis, c'est qu'elles avaient incessamment votre nom à la bouche, et que quelque-

fois on était contraint de se montrer avec elles, et d'encourir tout le ridicule d'une aventure bourgeoise ; je me sauvai un beau jour des magasins et de la rue Saint-Denis, pour n'y revenir de ma vie.

On avait alors la fureur des petites maisons : j'en louai une dans le faubourg oriental, et j'y plaçai successivement quelques-unes de ces filles qu'on voit, qu'on ne voit plus ; à qui l'on parle, à qui l'on ne dit mot, et qu'on renvoie quand on en est las : j'y rassemblais des amis et des actrices de l'opéra ; on y faisait de petits soupers, que le prince Erguebzed a quelquefois honorés de sa présence. Ah! madame, j'avais des vins délicieux, des liqueurs exquises, et le meilleur cuisinier du Congo.

Mais rien ne m'a tant amusé qu'une entreprise que j'exécutai dans une province éloignée de la capitale, où mon régiment était en quartier : je partis de Banza pour en faire la revue ; c'était la seule affaire qui m'éloignait de la ville ; et mon voyage eût été court, sans le projet extravagant auquel je me livrai. Il y avait à Baruthi un monastère peuplé des plus rares beautés ; j'étais jeune et sans barbe ; et je méditais de m'y introduire à titre de veuve qui cherchait un asile contre les dangers du siècle. On me fait un habit de femme ; je m'en ajuste, et je vais me présenter à la grille de nos recluses ; on m'accueillit affectueusement ; on me consola de la perte de mon époux ; on convint de ma pension, et j'entrai.

L'appartement qu'on me donna communiquait au dortoir des novices; elles étaient en grand nombre, jeunes pour la plupart, et d'une fraîcheur surprenante : je les prévins de politesses, et je fus bientôt leur amie. En moins de huit jours on me mit au fait de tous les intérêts de la petite république; on me peignit les caractères, on m'instruisit des anecdotes; je reçus des confidences de toutes couleurs; et je m'aperçus que nous ne manions pas mieux la médisance et la calomnie, nous autres profanes. J'observai la règle avec sévérité; j'attrapai les airs patelins et les tons doucereux; et l'on se disait à l'oreille que la communauté serait bien heureuse si j'y prenais l'habit.

Je ne crus pas plus tôt ma réputation faite dans la maison, que je m'attachai à une jeune vierge qui venait de prendre le premier voile : c'était une brune adorable; elle m'appelait sa maman, je l'appelais mon petit ange; elle me donnait des baisers innocents, et je lui en rendais de fort tendres. Jeunesse est curieuse; Zirziphile me mettait à tout propos sur le mariage et sur les plaisirs des époux; elle m'en demandait des nouvelles; j'aiguisais habilement sa curiosité; et de questions en questions, je la conduisis jusqu'à la pratique des leçons que je lui donnais. Ce ne fut pas la seule novice que j'instruisis; et quelques jeunes nonnains vinrent aussi s'édifier dans ma cellule. Je ménageais les moments, les rendez-vous, les heures, si à propos

que personne ne se croisait : enfin, madame, que vous dirai-je ? la pieuse veuve se fit une postérité nombreuse ; mais lorsque le scandale dont on avait gémi tout bas eut éclaté, et que le conseil des discrètes, assemblé, eut appelé le médecin de la maison, je méditai ma retraite. Une nuit donc, que toute la maison dormait, j'escaladai les murs du jardin, et je disparus : je me rendis aux eaux de Piombino, où le médecin avait envoyé la moitié du couvent, et où j'achevai, sous l'habit de cavalier, l'ouvrage que j'avais commencé sous celui de veuve. Voilà, madame, un fait dont tout l'empire a mémoire, et dont vous seule connaissez l'auteur.

Le reste de ma jeunesse, ajouta Sélim, s'est consumé à de pareils amusements, toujours de femmes de toute espèce, rarement du mystère, beaucoup de serments, et point de sincérité. Mais à ce compte, lui dit la favorite, vous n'avez donc jamais aimé? Bon! répondit Sélim, je pensais bien alors à l'amour! je n'en voulais qu'au plaisir, et qu'à celles qui m'en promettaient.... Mais a-t-on du plaisir sans aimer? interrompit la favorite. Qu'est-ce que cela, quand le cœur ne dit rien? Eh! madame, répliqua Sélim, est-ce le cœur qui parle, à dix-huit ou vingt ans?

Mais enfin, de toutes ces expériences, quel est le résultat? qu'avez-vous prononcé sur les femmes?

Qu'elles sont la plupart sans caractère, dit Sélim; que trois choses les meuvent puissamment,

l'intérêt, le plaisir et la vanité ; qu'il n'y en a peut-être aucune qui ne soit dominée par une de ces passions, et que celles qui les réunissent toutes trois sont des monstres.

Passe encore pour le plaisir, dit Mangogul, qui entrait à l'instant ; quoiqu'on ne puisse guère compter sur ces femmes, il faut les excuser : quand le tempérament est monté à un certain degré, c'est un cheval fougueux qui emporte son cavalier à travers champ ; et presque toutes les femmes sont à califourchon sur cet animal-là. C'est peut-être par cette raison, dit Sélim, que la duchesse Ménéga appelle le chevalier Kaidar son grand écuyer.

Mais serait-il possible, dit la sultane à Sélim, que vous n'ayez pas eu la moindre aventure de cœur ? Ne serez-vous sincère que pour déshonorer un sexe qui faisait vos plaisirs, si vous en faisiez les délices ? Quoi ! dans un si grand nombre de femmes, pas une qui voulût être aimée, qui méritât de l'être ! Cela ne se comprend pas.

Ah ! madame, répondit Sélim, je sens, à la facilité avec laquelle je vous obéis, que les années n'ont point affaibli sur mon cœur l'empire d'une femme aimable : oui, madame, j'ai aimé comme un autre. Vous voulez tout savoir, je vais tout dire ; et vous jugerez si je me suis acquitté du rôle d'amant dans les formes.

Y a-t-il des voyages dans cette partie de votre

histoire? demanda le sultan. Non, prince, répondit Sélim. Tant mieux, reprit Mangogul; car je ne me sens aucune envie de dormir.

Pour moi, reprit la favorite, Sélim me permettra bien de reposer un moment.

Qu'il aille se coucher aussi, dit le sultan; et pendant que vous dormirez, je questionnerai Cypria.

Mais, prince, lui répondit Mirzoza, votre hautesse n'y pense pas; ce bijou vous enfilera dans des voyages qui ne finiront point.

L'auteur africain nous apprend ici que le sultan, frappé de l'observation de Mirzoza, se précautionna d'un antisomnifère des plus violents : il ajoute que le médecin de Mangogul, qui était bien son ami, lui en avait communiqué la recette, et qu'il en avait fait la préface de son ouvrage; mais il ne nous reste de cette préface que les trois dernières lignes que je vais rapporter ici.

Prenez de. . . . .

De . . . .

De . . . .

De Marianne et du Paysan, par..... quatre pages. (1)

Des Égarements du cœur (2), une feuille.

Des Confessions (3), vingt-cinq lignes et demie.

(1) *La Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*, romans de Marivaux. ÉDITs.

(2) *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, par Crébillon fils. ÉDITs.

(3) *Les Confessions du comte de* ***, par Duclos. ÉDITs.

CHAPITRE XLVII.

Vingt-sixième essai de l'anneau.

LE BIJOU VOYAGEUR.

Tandis que la favorite et Sélim se reposaient des fatigues de la veille, Mangogul parcourait avec étonnement les magnifiques appartements de Cypria. Cette femme avait fait, avec son bijou, une fortune à comparer à celle d'un fermier-général. Après avoir traversé une longue enfilade de pièces plus richement décorées les unes que les autres, il arriva dans la salle de compagnie, où, au centre d'un cercle nombreux, il reconnut la maîtresse du logis à une énorme quantité de pierreries qui la défiguraient; et son époux, à la bonhomie peinte sur son visage. Deux abbés, un bel esprit, trois académiciens de Banza occupaient les côtés du fauteuil de Cypria; et sur le fond de la salle voltigeaient deux petits-maîtres, avec un jeune magistrat rempli d'airs, soufflant sur ses manchettes, sans cesse rajustant sa perruque, visitant sa bouche, et se félicitant dans les glaces de ce que son rouge allait bien : excepté ces trois papillons, le reste de la compagnie était dans une vénération profonde pour la respectable momie qui, indécemment étalée, bâillait, parlait en bâillant,

jugeait tout, jugeait mal de tout, et n'était jamais contredite. « Comment, disait en soi-même Man- « gogul qui n'avait parlé seul depuis long-temps, « et qui s'en mourait, comment est-elle parvenue « à déshonorer un homme de bonne maison avec « un esprit si gauche et une figure comme celle- « là? » Cypria voulait qu'on la prît pour blonde; sa peau petit jaune, bigarrée de rouge, imitait assez bien une tulipe panachée; elle avait les yeux gros, la vue basse, la taille courte, le nez effilé, la bouche plate, le tour du visage coupé, les joues creuses, le front étroit, point de gorge, la main sèche et le bras décharné : c'était avec ces attraits qu'elle avait ensorcelé son mari. Le sultan tourna sa bague sur elle, et l'on entendit glapir aussitôt. L'assemblée s'y trompa, et crut que Cypria parlait par la bouche, et qu'elle allait juger. Mais son bijou débuta par ces mots :

« Histoire de mes voyages. Je naquis à Maroc « en 17,000,000,012, et je dansais sur le théâtre « de l'opéra, lorsque Méhémet Tripathoud, qui « m'entretenait, fut nommé chef de l'ambassade « que notre puissant empereur envoya au monar- « que de la France; je le suivis dans ce voyage : « les charmes des femmes françaises m'enlevèrent « bientôt mon amant; et sans délai j'usai de re- « présailles. Les courtisans, avides de nouveautés, « voulurent essayer de la Maroquine; car c'est « ainsi qu'on nommait ma maîtresse; elle les traita

« fort humainement; et son affabilité lui valut, « en six mois de temps, vingt mille écus en bijoux, « autant en argent, avec un petit hôtel tout meu- « blé. Mais le Français est volage, et je cessai « bientôt d'être à la mode : je ne m'amusai point « à courir les provinces; il faut aux grands talents « de vastes théâtres; je laissai partir Tripathoud, « et je me destinai pour la capitale d'un autre « royaume. »

A wealthy lord, travelling through France, dragg'd me to London. Ay, that was a man indeed! He water'd me six times a day, and as often o'nights. His prick like a comet's tail shot flaming darts : I never felt such quick and thrilling thrusts. It was not possible for mortal prowes to hold out long, at this rate; so he drooped by degrees, and I received his soul distilled through his Tarse. He gave me fifty thousand guineas. This noble lord was succeeded by a couple of privateer-commanders lately return'd from cruising : being intimate friends, they fuck'd me, as they had sail'd, in company, endeavouring who should show most vigour and serve the readiest fire. Whilst the one was riding at anchor, I towed the other by his Tarse and prepared him for a fresh tire. Upon a modest computation, I reckon'd in about eight days time I received a hundred and eighty shot. But I soon grew tired with keeping so strict an account, for there was no end of their broad-sides.

I got twelve thousand pounds from them for my share of the prizes they had taken. The winter quarter being over, they were forced to put to sea again, and would fain have engaged me as a tender, but I had made a prior contract with a German count.

Duxit me Viennam in Austriâ patriam suam, ubi venereâ voluptate, quantâ maximâ poteram, ingurgitatus sum, per menses tres integros ejus splendidè nimis epulatus hospes. Illi, rugosi et contracti Lotharingo more colei, et eo usquè longa, crassaque mentula, ut dimidiam nondùm acciperem, quamvis iterato coïtu fractus rictus mihi miserè pateret. Immanem ast usu frequenti vagina tandem admisit laxè gladium, novasque excogitavimus artes, quibus fututionum quotidianarum vinceremus fastidium. Modò me resupinum agitabat; modò ipsum, eques adhærescens inguinibus, motu quasi tolutario versabam. Sæpè turgentem spumantemque admovit ori priapum, simulque appressis ad labia labiis, fellatrice me linguâ perfricuit. Etsi Veneri nunquam indulgebat posticæ, à tergo me tamen adorsus, cruribus altero sublato, altero depresso, inter femora subibat, voluptaria quærens per impedimenta transire. Amatoria Sanchesii præcepta calluit ad unguem, et festivas Aretini tabulas sic expressit, ut nemo meliùs. His à me laudibus acceptis, multis florenorum millibus mea solvit obsequia, et Romam secessi.

Quella città è il tempio di Venere, ed il soggiorno delle delizie. Tutta via mi dispiaceva, che le natiche leggiadre fossero là ancora più festeggiate delle più belle ,potte; quello che provai il terzo giorno del mio arrivo in quel paese. Una cortigiana illustre si offerisce à farmi guadagnare mila scudi, s'io voleva passar la sera con esso lei in una vigna. Accettai l'invito; salimmo in una carozza, e giungemmo in un luogo da lei ben conosciuto nel quale due cavalieri colle braghesse rosse si fecero incontro à noi, e ci condussero in un boschetto spesso e folto, dove cavatosi subito le vesti, vedemmo i più furiosi cazzi che risaltaro mai. Ognuno chiavo la sua. Il trastullo poi si presse a quadrille, dopo per farsi guattare in bocca, poscia nelle tette; alla perfine, uno de chiavatori impadronissi del mio rivale, mentre l'altro mi lavorava. L'istesso fu fatto alla conduttrice mia; è cio tutto dolcemente condito di bacci alla fiorentina. E quando i campioni nostri ebbero posto fine alla battaglia, facemmo la fricarella per risvegliar il gusto à quei benedetti signori i quali ci pagarono con generosità. In più volte simili guadagnai con loro sessanta mila scudi; e due altre volte tanto, con coloro che mi procurava la cortigiana. Mi ricordo di uno che visitava mi spesso e che sborrava sempre due volte senza cavarlo; e d'un altro il quale usciva da me pian piano, per entrare soltimente nel mio vicino; e per questo

bastava fare sù è giù le natiche. Ecco una uzanza curiosa che si pratica in Italia.

Le bijou de Cypria continua son histoire sur un ton moitié congeois et moitié espagnol. Il ne savait pas apparemment assez cette dernière langue pour l'employer seule : on n'apprend une langue, dit l'auteur africain, qui se pendrait plutôt que de manquer une réflexion commune, qu'en la parlant beaucoup; et le bijou de Cypria n'eut presque pas le temps de parler à Madrid.

Je me sauvai d'Italie, dit-il, malgré quelques desirs secrets qui me rappelaient en arrière, influxo malo del clima! y tuve luego la resolucion de ir me a una tierra, donde pudiesse gozar mis fueros, sin partir los con un usurpador. Je fis le voyage de Castille la Vieille, où l'on sut le réduire à ses simples fonctions : mais cela ne suffit pas à ma vengeance. Le impuse la tarea de batter el compas en los bayles che celebrava de dia y de noche; et il s'en acquitta si bien, que nous nous réconciliâmes. Nous parûmes à la cour de Madrid en bonne intelligence. Al entrar de la ciudad, je liai con un papo venerabile por sus canas : heureusement pour moi; car il eut compassion de ma jeunesse, et me communiqua un secret, le fruit de soixante années d'expérience, para guardar me del mal de que merecieron los Franceses ser padrinos, por haver sido sus primeros pregodes. Avec cette recette, et le goût de la propreté que

je tentai vainement d'introduire en Espagne, je me préservai de tout accident à Madrid, où ma vanité seule fut mortifiée. Ma maîtresse a, comme vous voyez, le pied fort petit. Esta prenda es el incentivo mas poderoso de una imaginacion castellana. Un petit pied sert de passeport à Madrid à la fille que tiene la mas dilatada sima entre las piernas. Je me déterminai à quitter une contrée où je devais la plupart de mes triomphes à un mérite étranger; y me arrime a un definidor muy virtuoso que passava a las Indias. Je vis, sous les ailes de sa révérence, la terre de promission, ce pays où l'heureux Frayle porte, sans scandale, de l'or dans sa bourse, un poignard à sa ceinture, et sa maîtresse en croupe. Que la vie que j'y passai fut délicieuse! quelles nuits! dieux, quelles nuits! Hay de mi! al recordarme de tantos gustos me meo.... Algo mas.... Ya, ya.... Pierdo el sentido.... Me muero....

Après un an de séjour à Madrid et aux Indes, je m'embarquai pour Constantinople. Je ne goûtais point les usages d'un peuple chez qui les bijoux sont barricadés; et je sortis promptement d'une contrée où je risquais ma liberté. Je pratiquai pourtant assez les musulmans, pour m'apercevoir qu'ils se sont bien policés par le commerce des Européens; et je leur trouvai la légèreté du Français, l'ardeur de l'Anglais, la force de l'Allemand, la longanimité de l'Espagnol, et d'assez

fortes teintures des raffinements Italiens : en un mot, un aga vaut, à lui seul, un cardinal, quatre ducs, un lord, trois grands d'Espagne, et deux princes allemands.

De Constantinople, j'ai passé, messieurs, comme vous savez, à la cour du grand Erguebzed, où j'ai formé nos seigneurs les plus aimables ; et quand je n'ai plus été bon à rien, je me suis jeté sur cette figure-là, dit le bijou, en indiquant, par un geste qui lui était familier, l'époux de Cypria. La belle chute !

L'auteur africain finit ce chapitre par un avertissement aux dames qui pourraient être tentées de se faire traduire les endroits où le bijou de Cypria s'est exprimé dans des langues étrangères. « J'aurais manqué, dit-il, au devoir de l'historien, « en les supprimant ; et au respect que j'ai pour le « sexe, en les conservant dans mon ouvrage, sans « prévenir les dames vertueuses, que le bijou de « Cypria s'était excessivement gâté le ton dans « ses voyages ; et que ses récits sont infiniment « plus libres qu'aucune des lectures clandestines « qu'elles aient jamais faites. »

CHAPITRE XLVIII.

CYDALISE.

Mangogul revint chez la favorite, où Sélim l'avait devancé. Eh bien! prince, lui dit Mirzoza, les voyages de Cypria vous ont-ils fait du bien? Ni bien ni mal, répondit le sultan; je ne les ai point entendus. Et pourquoi donc? reprit la favorite. C'est, dit le sultan, que son bijou parle, comme une polyglotte, toutes sortes de langues, excepté la mienne. C'est un assez impertinent conteur, mais ce serait un excellent interprète. Quoi! reprit Mirzoza, vous n'avez rien compris du tout dans ses récits? Qu'une chose, madame, répondit Mangogul; c'est que les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes, que pour la religion des hommes; et qu'il y a peu de mérite à savoir plusieurs langues. On peut posséder le latin, le grec, l'italien, l'anglais et le congeois dans la perfection, et n'avoir non plus d'esprit qu'un bijou. C'est votre avis, madame? Et celui de Sélim? Qu'il commence donc son aventure, mais surtout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir. Sélim promit au sultan que la scène serait en un seul endroit, et dit :

J'avais environ trente ans; je venais de perdre

mon père ; je m'étais marié, pour ne pas laisser tomber la maison, et je vivais avec ma femme comme il convient ; des égards, des attentions, de la politesse, des manières peu familières, mais fort honnêtes. Le prince Erguebzed était monté sur le trône : j'avais sa bienveillance long-temps avant son règne. Il me l'a continuée jusqu'à sa mort, et j'ai tâché de justifier cette marque de distinction par mon zèle et par ma fidélité. La place d'inspecteur-général de ses troupes vint à vaquer, je l'obtins ; et ce poste m'obligea à de fréquents voyages sur la frontière.

De fréquents voyages ! s'écria le sultan. Il n'en faut qu'un pour m'endormir jusqu'à demain. Avisez-y.

Prince, continua Sélim, ce fût dans une de ces tournées que je connus la femme d'un colonel de spahis, nommé Ostaluk, brave homme, bon officier, mais mari peu commode, jaloux comme un tigre, et qui avait en sa personne de quoi justifier cette rage ; car il était affreusement laid.

Il avait épousé depuis peu Cydalise, jeune, vive, jolie ; de ces femmes rares, pour lesquelles on sent, dès la première entrevue, quelque chose de plus que de la politesse, dont on se sépare à regret, et qui vous reviennent cent fois dans l'idée jusqu'à ce qu'on les revoie.

Cydalise pensait avec justesse, s'exprimait avec grâce ; sa conversation attachait ; et si l'on ne se

lassait point de la voir, on se lassait encore moins de l'entendre. Avec ces qualités, elle avait droit de faire des impressions fortes sur tous les cœurs, et je m'en aperçus. Je l'estimais beaucoup; je pris bientôt un sentiment plus tendre, et tous mes procédés eurent incessamment la vraie couleur d'une belle passion. La facilité de mes premiers triomphes m'avait un peu gâté : lorsque j'attaquai Cydalise, je m'imaginai qu'elle tiendrait peu, et que, très-honorée de la poursuite de monsieur l'inspecteur-général, elle ne ferait qu'une défense convenable. Qu'on juge donc de la surprise où me jeta la réponse qu'elle fit à ma déclaration. « Sei-
« gneur, me dit-elle, quand j'aurais la présomp-
« tion de croire que vous êtes touché de quelques
« appas qu'on me trouve, je serais une folle d'écou-
« ter sérieusement des discours avec lesquels vous
« en avez trompé mille autres avant que de me les
« adresser. Sans l'estime, qu'est-ce que l'amour?
« peu de chose; et vous ne me connaissez pas
« assez pour m'estimer. Quelque esprit, quelque
« pénétration qu'on ait, on n'a point en deux jours
« assez approfondi le caractère d'une femme pour
« lui rendre des soins mérités. Monsieur l'inspec-
« teur-général cherche un amusement, il a raison;
« et Cydalise aussi, de n'amuser personne. »

J'eus beau lui jurer que je ressentais la passion la plus vraie, que mon bonheur était entre ses mains, et que son indifférence allait empoisonner

le reste de ma vie : « Jargon, me dit-elle, pur « jargon! Ou ne pensez plus à moi, ou ne me « croyez pas assez étourdie pour donner dans des « protestations usées. Ce que vous venez de me « dire là, tout le monde le dit sans le penser, et « tout le monde l'écoute sans le croire. »

Si je n'avais eu du goût pour Cydalise, ses rigueurs m'auraient mortifié; mais je l'aimais, elles m'affligèrent. Je partis pour la cour, son image m'y suivit; et l'absence, loin d'amortir la passion que j'avais conçue pour elle, ne fit que l'augmenter.

Cydalise m'occupait au point que je méditai cent fois de lui sacrifier les emplois et le rang qui m'attachaient à la cour; mais l'incertitude du succès m'arrêta toujours.

Dans l'impossibilité de voler où je l'avais laissée, je formai le projet de l'attirer où j'étais. Je profitai de la confiance dont Erguebzed m'honorait : je lui vantai le mérite et la valeur d'Ostaluk. Il fut nommé lieutenant des spahis de la garde, place qui le fixait à côté du prince; et Ostaluk parut à la cour, et avec lui Cydalise, qui devint aussitôt la beauté du jour.

Vous avez bien fait, dit le sultan, de garder vos emplois, et d'appeler votre Cydalise à la cour; car je vous jure, par Brama, que je vous laissais partir seul pour sa province.

Elle fut lorgnée, considérée, obsédée, mais

inutilement, continua Sélim. Je jouis seul du privilége de la voir tous les jours. Plus je la pratiquai, plus je découvris en elle de grâces et de qualités, et plus j'en devins éperdu. J'imaginai que peut-être la mémoire toute récente de mes nombreuses aventures me nuisait dans son esprit : pour l'effacer et la convaincre de la sincérité de mon amour, je me bannis de la société, et je ne vis de femmes que celles que le hasard m'offrait chez elle. Il me parut que cette conduite l'avait touchée, et qu'elle se relâchait un peu de son ancienne sévérité. Je redoublai d'attention ; je demandai de l'amour, et l'on m'accorda de l'estime. Cydalise commença à me traiter avec distinction ; j'eus part dans sa confiance : elle me consultait souvent sur les affaires de sa maison ; mais elle ne me disait pas un mot de celles de son cœur. Si je lui parlais sentiments, elle me répondait des maximes, et j'étais désolé. Cet état pénible avait duré long-temps, lorsque je résolus d'en sortir, et de savoir une bonne fois pour toutes à quoi m'en tenir. Comment vous y prîtes-vous ? demanda Mirzoza. Madame, vous l'allez savoir, répondit Mangogul ; et Sélim continua.

Je vous ai dit, madame, que je voyais Cydalise tous les jours : d'abord je la vis moins souvent ; mes visites devinrent encore plus rares, enfin je ne la vis presque plus. S'il m'arrivait de l'entretenir tête à tête quelquefois par hasard, je lui parlais

aussi peu d'amour que si je n'en eusse jamais ressenti la moindre étincelle. Ce changement l'étonna, elle me soupçonna de quelque engagement secret; et un jour que je lui faisais l'histoire galante de la cour, Sélim, me dit-elle d'un air distrait, vous ne m'apprenez rien de vous-même; vous racontez à ravir les bonnes fortunes d'autrui, mais vous êtes fort discret sur les vôtres. Madame, lui répondis-je, c'est qu'apparemment je n'en ai point, ou que je crois qu'il est à propos de les taire. Oh! oui, m'interrompit-elle, c'est fort à propos que vous me célez aujourd'hui des choses que toute la terre saura demain. A la bonne heure, madame, lui répliquai-je; mais personne au moins ne les tiendra de moi. En vérité, reprit-elle, vous êtes merveilleux avec vos réserves; et qui est-ce qui ignore que vous en voulez à la blonde Misis, à la petite Zibeline, à la brune Séphéra? A qui vous voudrez encore, madame, ajoutai-je froidement. Vraiment, reprit-elle, je croirais volontiers que ce ne sont pas les seules : depuis deux mois qu'on ne vous voit que par grâce, vous n'êtes pas resté dans l'inaction; et l'on va vite avec ces dames-là. Moi, rester dans l'inaction! lui répondis-je, j'en serais au désespoir. Mon cœur est fait pour aimer, et même un peu pour l'être; et je vous avouerai même qu'il l'est; mais ne m'en demandez pas davantage, peut-être en ai-je déjà trop dit.

Sélim, reprit-elle sérieusement, je n'ai point

de secret pour vous, et vous n'en aurez point pour moi, s'il vous plaît. Où en êtes-vous?.... « Presque à la fin du roman.... » Et avec qui? demanda-t-elle avec empressement.... « Vous connaissez « Martéza.... » Oui, sans doute; c'est une femme fort aimable.... « Eh bien! après avoir tout tenté « vainement pour vous plaire, je me suis retourné « de ce côté-là. On me desirait depuis plus de six « mois, deux entrevues m'ont aplani les approches; « une troisième achèvera mon bonheur : et ce soir « Martéza m'attend à souper. Elle est d'un com-« merce amusant, légère, un peu caustique; mais « du reste, c'est la meilleure créature du monde. « On fait mieux ses petites affaires avec ces folles-« là, qu'avec des collets montés, qui.... » Mais, seigneur, interrompit Cydalise la vue baissée, en vous faisant compliment sur votre choix, pourrait-on vous observer que Martéza n'est pas neuve, et qu'avant vous elle a compté des amants?.... « Qu'importe, madame? repris-je, si Martéza « m'aime sincèrement, je me regarderai comme « le premier. Mais l'heure de mon rendez-vous « approche, permettez.... » Encore un mot, seigneur. Est-il bien vrai que Martéza vous aime?.... « Je le crois.... » Et vous l'aimez? ajouta Cydalise.... « Madame, lui répondis-je, vous m'avez « jeté vous-même entre les bras de Martéza; c'est « vous en dire assez.... » J'allais sortir; mais Cydalise me tira par mon doliman, et se retourna

brusquement.... « Madame me veut-elle quelque « chose? a-t-elle quelque ordre à me donner?.... » Non, monsieur : comment, vous voilà? Je vous croyais déjà bien loin.... « Madame, je vais dou- « bler le pas.... » Sélim.... « Cydalise.... » Vous partez donc? « Oui, madame.... » Ah! Sélim, à qui me sacrifiez-vous? L'estime de Cydalise ne valait-elle pas mieux que les faveurs d'une Mar- téza?.... « Sans doute, madame, lui répliquai-je, « si je n'avais eu pour vous que de l'estime. Mais « je vous aimais.... » Il n'en est rien, s'écria-t-elle avec transport : si vous m'aviez aimée, vous auriez démêlé mes véritables sentiments; vous auriez pressenti, vous vous seriez flatté qu'à la fin votre persévérance l'emporterait sur ma fierté : mais vous vous êtes lassé; vous m'avez délaissée, et peut-être au moment.... A ce mot Cydalise s'in- terrompit, un soupir lui échappa, et ses yeux s'humectèrent.... « Parlez, madame, lui dis-je, « achevez. Si malgré les rigueurs dont vous m'avez « accablé, ma tendresse durait encore, vous pour- « riez.... » Je ne peux rien; et vous ne m'aimez plus, et Martéza vous attend.... « Si Martéza « m'était indifférente; si Cydalise m'était plus « chère que jamais, que feriez-vous?.... » Une folie de m'expliquer sur des suppositions.... « Cy- « dalise, de grâce, répondez-moi comme si je « ne supposais rien. Si Cydalise était toujours la « femme du monde la plus aimable à mes yeux,

« et si je n'avais jamais eu le moindre dessein sur « Martéza; encore une fois, que feriez-vous?.... » Ce que j'ai toujours fait, ingrat, me répondit enfin Cydalise. Je vous aimerais.... « Et Sélim vous « adore, » lui dis-je en me jetant à ses genoux, et baisant ses mains que j'arrosais de larmes de joie. Cydalise fut interdite : ce changement inespéré la troubla; je profitai de son désordre, et notre réconciliation fut scellée par des marques de tendresse auxquelles elle n'était pas en état de se refuser.

Et qu'en disait le bon Ostaluk? interrompit Mangogul. Sans doute qu'il permit à sa chère moitié de traiter généreusement un homme à qui il devait une lieutenance des spahis.

Prince, reprit Sélim, Ostaluk se piqua de gratitude tant qu'on ne m'écouta point; mais sitôt que je fus heureux, il devint incommode, farouche, insoutenable pour moi, et brutal pour sa femme. Non content de nous troubler en personne, il nous fit observer; nous fûmes trahis : et Ostaluk, sûr de son prétendu déshonneur, eut l'audace de m'appeler en duel. Nous nous battîmes dans le grand parc du sérail; je le blessai de deux coups, et le contraignis à me devoir la vie. Pendant qu'il guérissait de ses blessures, je ne quittai pas un moment sa femme; mais le premier usage qu'il fit de sa santé, fut de nous séparer et de maltraiter Cydalise. Elle me peignit toute

la tristesse de sa situation; je lui proposai de l'enlever; elle y consentit; et notre jaloux de retour de la chasse, où il avait accompagné le sultan, fut très-étonné de se trouver veuf. Ostaluk, sans s'exhaler en plaintes inutiles contre l'auteur du rapt, médita sur-le-champ sa vengeance.

J'avais caché Cydalise dans une maison de campagne, à deux lieues de Banza; et de deux nuits l'une, je me dérobais de la ville pour aller à Cisare. Cependant Ostaluk mit à prix la tête de son infidèle, corrompit mes domestiques à prix d'argent, et fut introduit dans mon parc. Ce soir j'y prenais le frais avec Cydalise : nous nous étions enfoncés dans une allée sombre; et j'allais lui prodiguer les plus tendres caresses, lorsqu'une main invisible lui perça le sein d'un poignard à mes yeux. C'était celle du cruel Ostaluk. Le même sort me menaçait; mais je prévins Ostaluk; je tirai ma dague, et Cydalise fut vengée. Je me précipitai sur cette chère femme : son cœur palpitait encore : je me hâtais de la transporter à la maison, mais elle expira avant que d'y arriver, la bouche collée sur la mienne.

Lorsque je sentis les membres de Cydalise se refroidir entre mes bras, je poussai les cris les plus aigus; mes gens accoururent, et m'arrachèrent de ces lieux pleins d'horreur. Je revins à Banza, et je me renfermai dans mon palais, désespéré de la mort de Cydalise, et m'accablant des

plus cruels reproches. J'aimais vraiment Cydalise; j'en étais fortement aimé; et j'eus tout le temps de concevoir la grandeur de la perte que j'avais faite, et de la pleurer.

Mais enfin, reprit la favorite, vous vous consolâtes? Hélas! madame, répondit Sélim, longtemps je crus que je ne m'en consolerais jamais; et j'appris seulement qu'il n'y a point de douleurs éternelles.

Qu'on ne me parle plus des hommes, dit Mirzoza; les voilà tous. C'est-à-dire, seigneur Sélim, que cette pauvre Cydalise dont l'histoire vient de nous attendrir, et que vous avez tant regrettée, fut bien sotte de compter sur vos serments; et que, tandis que Brama la châtie peut-être rigoureusement de sa crédulité, vous passez assez doucement vos instants entre les bras d'une autre.

Eh! madame, reprit le sultan, apaisez-vous. Sélim aime encore. Cydalise sera vengée. Seigneur, répondit Sélim, votre hautesse pourrait être mal informée : n'ai-je pas dû comprendre pour toute ma vie, par mon aventure avec Cydalise, qu'un amour véritable nuisait trop au bonheur?.... Sans doute, interrompit Mirzoza; et malgré vos réflexions, je gage qu'à l'heure qu'il est, vous en aimez une autre plus ardemment encore....

Pour plus ardemment, reprit Sélim, je n'oserais l'assurer : depuis cinq ans je suis attaché, mais attaché de cœur, à une femme charmante : ce

n'est pas sans peine que je m'en suis fait écouter; car on avait toujours été d'une vertu!.... De la vertu! s'écria le sultan; courage, mon ami, je suis enchanté quand on m'entretient de la vertu d'une femme de cour. Sélim, dit la favorite, continuez-nous votre histoire. Et croyez toujours en bon musulman dans la fidélité de votre maîtresse, ajouta le sultan. Ah! prince, reprit Sélim avec vivacité, Fulvia m'est fidèle. Fidèle ou non, répondit Mangogul, qu'importe à votre bonheur? vous le croyez, cela suffit. C'est donc Fulvia que vous aimez à présent? dit la favorite. Oui, madame, répondit Sélim. Tant pis, mon cher, ajouta Mangogul : je n'ai point du tout de foi en elle; elle est perpétuellement obsédée de bramines, et ce sont de terribles gens que ces bramines; et puis je lui trouve de petits yeux à la chinoise, avec un nez retroussé, et l'air tout-à-fait tourné du côté du plaisir : entre nous, qu'en est-il? Prince, répondit Sélim, je crois qu'elle ne le hait pas. Eh bien! répliqua le sultan, tout cède à cet attrait; c'est ce que vous devez savoir mieux que moi, ou vous n'êtes.... Vous vous trompez, reprit la favorite; on peut avoir tout l'esprit du monde, et ne point savoir cela : je gage..... Toujours des gageures, interrompit Mangogul; cela m'impatiente : ces femmes sont incorrigibles : eh! madame, gagnez votre château, et vous gagerez ensuite.

Madame, dit Sélim à la favorite, Fulvia ne

pourrait-elle pas vous être bonne à quelque chose? Et comme quoi? demanda Mirzoza. Je me suis aperçu, répondit le courtisan, que les bijoux n'ont presque jamais parlé qu'en présence de sa hautesse; et je me suis imaginé que le génie Cucufa, qui a opéré tant de choses surprenantes en faveur de Kanoglou, grand-père du sultan, pourrait bien avoir accordé à son petit-fils le don de les faire parler. Mais le bijou de Fulvia n'a point encore ouvert la bouche, que je sache; n'y aurait-il pas moyen de l'interroger, de vous procurer le château, et de me convaincre de la fidélité de ma maîtresse? Sans doute, reprit le sultan; qu'en pensez-vous, madame? Oh! je ne me mêle point d'une affaire si scabreuse : Sélim est trop de mes amis pour l'exposer, à l'appât d'un château, à perdre le bonheur de sa vie. Mais vous n'y pensez pas, reprit le sultan; Fulvia est sage, Sélim en mettrait sa main au feu; il l'a dit, il n'est pas homme à s'en dédire. Non, prince, répondit Sélim; et si votre hautesse me donne rendez-vous chez Fulvia, j'y serai certainement le premier. Prenez garde à ce que vous proposez, reprit la favorite : Sélim, mon pauvre Sélim, vous allez bien vite; et tout aimable que vous soyez.... Rassurez-vous, madame; puisque le sort en est jeté, j'entendrai Fulvia; le pis qui puisse en arriver, c'est de perdre une infidèle. Et de mourir de regret de l'avoir perdue, ajouta la sultane. Quel conte! dit Man-

gogul; vous croyez donc que Sélim est devenu bien imbécile? il a perdu la tendre Cydalise, et le voilà tout plein de vie; et vous prétendez que, s'il venait à reconnaître Fulvia pour une infidèle, il en mourrait? Je vous le garantis éternel, s'il n'est jamais assommé que de ce coup-là. Sélim, à demain chez Fulvia, entendez-vous? on vous dira mon heure. Sélim s'inclina, Mangogul sortit; la favorite continua de représenter au vieux courtisan qu'il jouait gros jeu; Sélim la remercia des marques de sa bienveillance, et tous se retirèrent dans l'attente du grand événement.

CHAPITRE XLIX.

Vingt-septième essai de l'anneau.

FULVIA.

L'AUTEUR africain, qui avait promis quelque part le caractère de Sélim, s'est avisé de le placer ici; j'estime trop les ouvrages de l'antiquité pour assurer qu'il eût été mieux ailleurs. Il y a, dit-il, quelques hommes à qui leur mérite ouvre toutes les portes, qui, par les grâces de leur figure et la légèreté de leur esprit, sont dans leur jeunesse la coqueluche de bien des femmes, et dont la vieillesse est respectée, parce qu'ayant su concilier leurs devoirs avec leurs plaisirs, ils ont illustré le milieu de leur vie par des services rendus à l'état: en un mot, des

hommes qui font en tout temps les délices des sociétés. Tel était Sélim : quoiqu'il eût atteint soixante ans, et qu'il fût entré de bonne heure dans la carrière des plaisirs, une constitution robuste et des ménagements l'avaient préservé de la caducité. Un air noble, des manières aisées, un jargon séduisant, une grande connaissance du monde fondée sur une longue expérience, l'habitude de traiter avec le sexe, le faisaient considérer à la cour comme l'homme auquel tout le monde eût aimé ressembler ; mais qu'on eût imité sans succès, faute de tenir de la nature les talents et le génie qui l'avaient distingué.

Je demande à présent, continue l'auteur africain, si cet homme avait raison de s'inquiéter sur le compte de sa maîtresse, et de passer la nuit comme un fou ? car le fait est que mille réflexions lui roulèrent dans la tête, et que plus il aimait Fulvia, plus il craignait de la trouver infidèle. « Dans quel labyrinthe me suis-je engagé ! se di« sait-il à lui-même ; et à quel propos ? que m'en « reviendra-t-il, si la favorite gagne un château ? « et quel sort pour moi si elle le perd ?... Mais « pourquoi le perdrait-elle ? Ne suis-je pas certain « de la tendresse de Fulvia ?... Ah ! je l'occupe tout « entière, et si son bijou parle, ce ne sera que de « moi.... Mais si le traître !... non, non, je l'au« rais pressenti ; j'aurais remarqué des inégalités ; « depuis cinq ans on se serait démenti.... Cepen-

« dant l'épreuve est périlleuse .... mais il n'est plus « temps de reculer; j'ai porté le vase à ma bouche: « il faut achever, dussé-je répandre toute la li- « queur.... Peut-être aussi que l'oracle me sera « favorable.... Hélas! qu'en puis-je attendre? Pour- « quoi d'autres auraient-ils attaqué sans succès une « vertu dont j'ai triomphé?... Ah! chère Fulvia, « je t'offense par ces soupçons, et j'oublie ce qu'il « m'en a coûté pour te vaincre : un rayon d'espoir « me luit, et je me flatte que ton bijou s'obstinera « à garder le silence.... »

Sélim était dans cette agitation de pensée, lorsqu'on lui rendit, de la part du sultan, un billet qui ne contenait que ces mots : *Ce soir, à onze heures et demie précises, vous serez où vous savez.* Sélim prit la plume, et écrivit en tremblant : *Prince, j'obéirai.*

Sélim passa le reste du jour, comme la nuit qui l'avait précédé, flottant entre l'espérance et la crainte. Rien n'est plus vrai que les amants ont de l'instinct; si leur maîtresse est infidèle, ils sont saisis d'un frémissement assez semblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais temps : l'amant soupçonneux est un chat à qui l'oreille démange dans un temps nébuleux : les animaux et les amants ont encore ceci de commun, que les animaux domestiques perdent cet instinct, et qu'il s'émousse dans les amants lorsqu'ils sont devenus époux.

Les heures parurent bien lentes à Sélim ; il regarda cent fois à sa pendule : enfin, le moment fatal arriva, et le courtisan se rendit chez sa maîtresse : il était tard ; mais comme on l'introduisait à toute heure, l'appartement de Fulvia lui fut ouvert.... « Je ne vous attendais plus, lui dit-elle, et « je me suis mise au lit avec une migraine que je « dois aux impatiences où vous me jetez.... » Madame, lui répondit Sélim, des devoirs de bienséance, et même des affaires, m'ont comme enchaîné chez le sultan ; et depuis que je me suis séparé de vous, je n'ai pas disposé d'un moment. « Et moi, répliqua Fulvia, j'en ai été d'une hu« meur affreuse. Comment, deux jours entiers « sans vous apercevoir !... » Vous savez, reprit Sélim, à quoi je suis obligé par mon rang, et quelque assurée que paraisse la faveur des grands.... « Comment, interrompit Fulvia, le sultan vous « aurait-il marqué de la froideur ? aurait-on oublié « vos services ? Sélim, vous êtes distrait ; vous ne « me répondez pas.... Ah ! si vous m'aimez, qu'im« porte à votre bonheur le bon ou le mauvais ac« cueil du prince ? Ce n'est pas dans ses yeux, c'est « dans les miens, c'est entre mes bras que vous « le chercherez. »

Sélim écoutait attentivement ce discours, examinait le visage de sa maîtresse, et cherchait dans ses mouvements ce caractère de vérité auquel on ne se trompe point, et qu'il est impossible de bien

simuler : quand je dis impossible, c'est à nous autres hommes; car Fulvia se composait si parfaitement, que Sélim commençait à se reprocher de l'avoir soupçonnée. Lorsque Mangogul arriva, Fulvia se tut aussitôt; Sélim frémit, et le bijou dit : « Madame a beau faire des pélerinages à toutes « les pagodes du Congo, elle n'aura point d'en- « fants, et pour causes que je sais bien, moi qui « suis son bijou.... »

A ce début, Sélim se couvrit d'une pâleur mortelle; il voulut se lever, mais ses genoux tremblants se dérobèrent sous lui, et il retomba dans son fauteuil. Le sultan, invisible, s'approcha, et lui dit à l'oreille : En avez-vous assez?.... « Ah! « prince, s'écria douloureusement Sélim, pour- « quoi n'ai-je pas écouté les avis de Mirzoza et les « pressentiments de mon cœur? Mon bonheur « vient de s'éclipser; j'ai tout perdu : je me meurs « si son bijou se tait; s'il parle, je suis mort. « Qu'il parle pourtant. Je m'attends à des lumières « affreuses; mais je les redoute moins que je ne « hais l'état perplexe où je suis. »

Cependant le premier mouvement de Fulvia avait été de porter la main sur son bijou et de lui fermer la bouche : ce qu'il avait dit jusque là supportait une interprétation favorable; mais elle appréhendait pour le reste. Lorsqu'elle commençait à se rassurer sur le silence qu'il gardait, le sultan, pressé par Sélim, retourna sa bague : Ful-

via fut contrainte d'écarter les doigts, et le bijou continua :

« Je ne prendrai jamais, on me fatigue trop. Les « visites trop assidues de tant de saints personnages « nuiront toujours à mes intentions, et madame « n'aura point d'enfants. Si je n'étais fêté que par « Sélim, je deviendrais peut-être fécond; mais je « mène une vie de forçat. Aujourd'hui c'est l'un, « demain c'est l'autre, et toujours à la rame. Le « dernier homme que voit Fulvia, c'est toujours « celui qu'elle croit destiné par le ciel à perpétuer « sa race. Personne n'est à l'abri de cette fantaisie. « La condition fatigante, que celle du bijou d'une « femme titrée qui n'a point d'héritiers! Depuis « dix ans je suis abandonné à des gens qui n'étaient « pas faits seulement pour lever l'œil sur moi. »

Mangogul crut en cet endroit que Sélim en avait assez entendu pour être guéri de sa perplexité : il lui fit grâce du reste, retourna sa bague, et sortit, abandonnant Fulvia aux reproches de son amant.

D'abord le malheureux Sélim avait été pétrifié; mais la fureur lui rendant les forces et la parole, il lança un regard méprisant sur son infidèle, et lui dit : « Ingrate, perfide, si je vous aimais en-« core, je me vengerais; mais indigne de ma ten-« dresse, vous l'êtes aussi de mon courroux. Un « homme comme moi! Sélim compromis avec un « tas de faquins.... »

En vérité, l'interrompit brusquement Fulvia du

ton d'une courtisane démasquée, vous avez bonne grâce de vous formaliser d'une bagatelle : au lieu de me savoir gré de vous avoir dérobé des choses dont la connaissance vous eût désespéré dans le temps, vous prenez feu, vous vous emportez comme si l'on vous avait offensé. Et quelle raison, monsieur, auriez-vous de vous préférer à Séton, à Rikel, à Molli, à Tachmas, aux cavaliers les plus aimables de la cour, à qui l'on ne se donne seulement pas la peine de déguiser les passades qu'on leur fait? Un homme comme vous, Sélim, est un homme épuisé, caduc, hors d'état depuis une éternité de fixer seul une jolie femme qui n'est pas une sotte. Convenez donc que votre présomption est déplacée, et votre courroux impertinent. Au reste, vous pouvez, si vous êtes mécontent, laisser le champ libre à d'autres qui l'occuperont mieux que vous. « Aussi fais-je, et « de très-grand cœur, » répliqua Sélim outré d'indignation; et il sortit, bien résolu de ne point revoir cette femme.

Il entra dans son hôtel, et s'y renferma quelques jours, moins chagrin, dans le fond, de la perte qu'il avait faite que de sa longue erreur. Ce n'était pas son cœur, c'était sa vanité qui souffrait. Il redoutait les reproches de la favorite et les plaisanteries du sultan, et il évitait l'une et l'autre.

Il s'était presque déterminé à renoncer à la cour,

à s'enfoncer dans la solitude, et à achever en philosophe une vie dont il avait perdu la plus grande partie sous l'habit d'un courtisan, lorsque Mirzoza, qui devinait ses pensées, entreprit de le consoler, le manda au sérail, et lui tint ce discours : « Eh bien ! mon pauvre Sélim, vous m'abandonnez « donc ? Ce n'est pas Fulvia, c'est moi que vous « punissez de ses infidélités. Nous sommes tous « fâchés de votre aventure : nous convenons qu'elle « est chagrinante ; mais si vous faites quelque cas « de la protection du sultan et de mon estime, « vous continuerez d'animer notre société, et vous « oublierez cette Fulvia, qui ne fut jamais digne « d'un homme tel que vous. »

Madame, lui répondit Sélim, l'âge m'avertit qu'il est temps de me retirer. J'ai vu suffisamment le monde ; je me serais vanté il y a quatre jours de le connaître ; mais le trait de Fulvia me confond. Les femmes sont indéfinissables, et toutes me seraient odieuses, si vous n'étiez comprise dans un sexe dont vous avez tous les charmes. Fasse Brama que vous n'en preniez jamais les travers ! Adieu, madame ; je vais dans la solitude m'occuper de réflexions utiles. Le souvenir des bontés dont vous et le sultan m'avez honoré, m'y suivra ; et si mon cœur y forme encore quelques vœux, se sera pour votre bonheur et sa gloire.

Sélim, lui répondit la favorite, vous prenez conseil du dépit. Vous craignez un ridicule que

vous éviterez moins en vous éloignant de la cour, qu'en y demeurant. Ayez de la philosophie tant qu'il vous plaira; mais ce n'est pas ici le moment d'en faire usage : on ne verra dans votre retraite qu'humeur et que chagrin. Vous n'êtes point fait pour vous confiner dans un désert; et le sultan....

L'arrivée de Mangogul interrompit la favorite; elle lui communiqua le dessein de Sélim. « Il est « donc fou ! dit le prince : est-ce que les mauvais « procédés de cette petite Fulvia lui ont tourné « la tête ? » Puis s'adressant à Sélim.... « Il n'en « sera pas ainsi, notre ami; vous demeurerez, « continua-t-il : j'ai besoin de vos conseils, et « madame, de votre société. Le bien de mon em- « pire et la satisfaction de Mirzoza l'exigent; et « cela sera. »

Sélim, touché des sentiments de Mangogul et de la favorite, s'inclina respectueusement, demeura à la cour, et fut aimé, chéri, recherché et distingué, par sa faveur auprès du sultan et de Mirzoza.

CHAPITRE L.

Événements prodigieux du règne de Kanoglou, grand-père de Mangogul.

La favorite était fort jeune. Née sur la fin du règne d'Erguebzed, elle n'avait presque aucune idée de la cour de Kanoglou. Un mot échappé par hasard lui avait donné de la curiosité pour les prodiges que le génie Cucufa avait opérés en faveur de ce bon prince ; et personne ne pouvait l'en instruire plus fidèlement que Sélim : il en avait été témoin, y avait eu part, et possédait à fond l'histoire de ces temps. Un jour qu'il était seul avec elle, Mirzoza le mit sur ce chapitre, et lui demanda si le règne de Kanoglou, dont on faisait tant de bruit, avait vu des merveilles plus étonnantes que celles qui fixaient aujourd'hui l'attention du Congo.

« Je ne suis point intéressé, madame, lui ré« pondit Sélim, à préférer le vieux temps à celui « du prince régnant. Il se passe de grandes choses ; « mais ce n'est peut-être que l'essai de celles qui « continueront d'illustrer Mangogul ; et ma car« rière est trop avancée pour que je puisse me « flatter de les voir. » Vous vous trompez, lui répondit Mirzoza ; vous avez acquis et vous conserverez l'épithète d'éternel. Mais dites-moi ce que vous avez vu.

Madame, continua Sélim, le règne de Kanoglou a été long, et nos poètes l'ont surnommé l'âge d'or. Ce titre lui convient à plusieurs égards. Il a été signalé par des succès et des victoires; mais les avantages ont été mêlés de revers, qui montrent que cet or était quelquefois de mauvais aloi. La cour, qui donne le ton au reste de l'empire, était fort galante. Le sultan avait des maîtresses; les seigneurs se piquèrent de l'imiter; et le peuple prit insensiblement le même air. La magnificence dans les habits, les meubles, les équipages, fut excessive. On fit un art de la délicatesse dans les repas. On jouait gros jeu; on s'endettait, on ne payait point, et l'on dépensait tant qu'on avait de l'argent et du crédit. On publia contre le luxe de très-belles ordonnances qui ne furent point exécutées. On prit des villes, on conquit des provinces, on commença des palais, et l'on épuisa l'empire d'hommes et d'argent. Les peuples chantaient victoire, et se mouraient de faim. Les grands avaient des châteaux superbes et des jardins délicieux, et leurs terres étaient en friche. Cent vaisseaux de haut bord nous avaient rendus les maîtres de la mer, et la terreur de nos voisins; mais une bonne tête calcula juste ce qu'il en coûtait à l'état pour l'entretien de ces carcasses; et malgré les représentations des autres ministres, il fut ordonné qu'on en ferait un feu de joie. Le trésor royal était un grand coffre vide, que cette

misérable économie ne remplit point; et l'or et l'argent devinrent si rares, que les fabriques de monnaies furent un beau matin converties en moulins à papier. Pour comble de bonheur, Kanoglou se laissa persuader par des fanatiques, qu'il était de la dernière importance que tous ses sujets lui ressemblassent, et qu'ils eussent les yeux bleus, le nez camard, et la moustache rouge comme lui, et il en chassa du Congo plus de deux millions qui n'avaient point cet uniforme, ou qui refusèrent de le contrefaire. Voilà, madame, cet âge d'or; voilà ce bon vieux temps que vous entendez regretter tous les jours; mais laissez dire les radoteurs; et croyez que nous avons nos Turenne et nos Colbert; que le présent, à tout prendre, vaut mieux que le passé; et que, si les peuples sont plus heureux sous Mangogul qu'ils ne l'étaient sous Kanoglou, le règne de sa hautesse est plus illustre que celui de son aïeul, la félicité des sujets étant l'exacte mesure de la grandeur des princes. Mais revenons aux singularités de celui de Kanoglou.

Je commencerai par l'origine des pantins. Sélim, je vous en dispense : je sais cet événement par cœur, lui dit la favorite; passez à d'autres choses. Madame, lui demanda le courtisan, pourrait-on vous demander d'où vous le tenez? Mais, répondit Mirzoza, cela est écrit. Oui, madame, répliqua Sélim, et par des gens qui n'y ont rien entendu.

J'entre en mauvaise humeur quand je vois de petits particuliers obscurs, qui n'ont jamais approché des princes qu'à la faveur d'une entrée dans la capitale, ou de quelque autre cérémonie publique, se mêler d'en faire l'histoire.

Madame, continua Sélim, nous avions passé la nuit à un bal masqué dans les grands salons du sérail, lorsque le génie Cucufa, protecteur déclaré de la famille régnante, nous apparut, et nous ordonna d'aller coucher, et de dormir vingt-quatre heures de suite : on obéit; et, ce terme expiré, le sérail se trouva transformé en une vaste et magnifique galerie de pantins; on voyoit, à l'un des bouts, Kanoglou sur son trône; une longue ficelle usée lui descendait entre les jambes; une vieille fée décrépite l'agitait sans cesse, et d'un coup de poignet mettait en mouvement une multitude innombrable de pantins subalternes, auxquels répondaient des fils imperceptibles et déliés qui partaient des doigts et des orteils de Kanoglou : elle tirait, et à l'instant le sénéchal dressait et scellait des édits ruineux, ou prononçait à la louange de la fée un éloge que son secrétaire lui soufflait; le ministre de la guerre envoyait à l'armée des allumettes; le surintendant des finances bâtissait des maisons, et laissait mourir de faim les soldats; ainsi des autres pantins.

Si quelques pantins exécutaient leurs mouvements de mauvaise grâce, ne levaient pas assez

les bras, ne fléchissaient pas assez les jambes, la fée rompait leurs attaches d'un coup d'arrière-main, et ils devenaient paralytiques. Je me souviendrai toujours de deux émirs très-vaillants qu'elle prit en guignon, et qui demeurèrent perclus des bras pendant toute leur vie.

Les fils qui se distribuaient de toutes les parties du corps de Kanoglou, allaient se rendre à des distances immenses, et faisaient remuer ou se reposer, du fond du Congo jusque sur les confins du Monoémugi, des armées de pantins : d'un coup de ficelle une ville s'assiégeait, on ouvrait la tranchée, l'on battait en brèche, l'ennemi se préparait à capituler; mais il survenait un second coup de ficelle, et le feu de l'artillerie se ralentissait, les attaques ne se conduisaient plus avec la même vigueur, on arrivait au secours de la place, la division s'allumait entre nos généraux; nous étions attaqués, surpris et battus à plate couture.

Ces mauvaises nouvelles n'attristaient jamais Kanoglou; il ne les apprenait que quand ses sujets les avaient oubliées; et la fée ne les lui laissait annoncer que par des pantins qui portaient tous un fil à l'extrémité de la langue, et qui ne disaient que ce qu'il lui plaisait, sous peine de devenir muets.

Une autre fois nous fûmes tous charmés, nous autres jeunes fous, d'une aventure qui scandalisa amèrement les dévots : les femmes se mirent à

faire des culbutes, et à marcher la tête en bas, les pieds en l'air, et les mains dans leurs mules.

Cela dérouta d'abord toutes les connaissances, et il fallut étudier les nouvelles physionomies; on en négligea beaucoup, qu'on cessa de trouver aimables lorsqu'elles se montrèrent; et d'autres, dont on n'avait jamais rien dit, gagnèrent infiniment à se faire connaître. Les jupons et les robes tombant sur les yeux, on risquait à s'égarer ou à faire de faux pas; c'est pourquoi on raccourcit les uns, et l'on ouvrit les autres : telle est l'origine des jupons courts et des robes ouvertes. Quand les femmes se retournèrent sur leurs pieds, elles conservèrent cette partie de leur habillement comme elle était; et si l'on considère bien les jupons de nos dames, on s'apercevra facilement qu'ils n'ont point été faits pour être portés comme on les porte aujourd'hui.

Toute mode qui n'aura qu'un but passera promptement; pour durer, il faut qu'elle soit au moins à deux fins. On trouva dans le même temps le secret de soutenir la gorge en dessus, et l'on s'en sert aujourd'hui pour la soutenir en dessous.

Les dévotes, surprises de se trouver la tête en bas et les jambes en l'air, se couvrirent d'abord avec leurs mains; mais cette attention leur faisait perdre l'équilibre, et trébucher lourdement. De l'avis des bramines, elles nouèrent dans la suite leurs jupons sur leurs jambes avec de petits rubans

noirs; les femmes du monde trouvèrent cet expédient ridicule, et publièrent que cela gênait la respiration, et donnait des vapeurs; ce prodige eut des suites heureuses; il occasionna beaucoup de mariages, ou de ce qui y ressemble, et une foule de conversions; toutes celles qui avaient les fesses laides se jetèrent à corps perdu dans la dévotion, et prirent des petits rubans noirs : quatre missions de bramines n'en auraient pas tant fait.

Nous sortions à peine de cette épreuve que nous en subîmes une autre moins générale, mais non moins instructive. Les jeunes filles, depuis l'âge de treize ans jusqu'à dix-huit, dix-neuf, vingt et par-delà, se levèrent un beau matin le doigt du milieu pris, devinez où, madame? dit Sélim à la favorite. Ce n'était ni dans la bouche, ni dans l'oreille, ni à la turque : on soupçonna leur maladie, et l'on courut au remède. C'est depuis ce temps que nous sommes dans l'usage de marier des enfants à qui l'on devrait donner des poupées.

Autre bénédiction : la cour de Kanoglou abondait en petits-maîtres; et j'avais l'honneur d'en être. Un jour que je les entretenais des jeunes seigneurs français, je m'aperçus que nos épaules s'élevaient et devenaient plus hautes que nos têtes; mais ce ne fut pas tout : sur-le-champ nous nous mîmes à pirouetter sur un talon. Et qu'y avait-il de rare en cela? demanda la favorite. Rien, madame, lui répondit Sélim, sinon que la première

métamorphose est l'origine des gros dos, si fort à la mode dans votre enfance; et la seconde, celle des persifleurs, dont le règne n'est pas encore passé. On commençait alors, comme aujourd'hui, à quelqu'un un discours, qu'on allait en pirouettant continuer à un autre, et finir à un troisième, pour qui il devenait moitié obscur, moitié impertinent.

Une autre fois, nous nous trouvâmes tous la vue basse; il fallut recourir à Bion : le coquin nous fit des lorgnettes, qu'il nous vendait dix sequins, et dont nous continuâmes de nous servir, même après que nous eûmes recouvré la vue. De là viennent, madame, les lorgnettes d'opéra.

Je ne sais ce que les femmes galantes firent, à peu près dans ce temps, à Cucufa; mais il se vengea d'elles cruellement. A la fin d'une année, dont elles avaient passé les nuits au bal, à table et au jeu, et les jours dans leurs équipages ou entre les bras de leurs amants, elles furent tout étonnées de se trouver laides : l'une était noire comme une taupe, l'autre couperosée, celle-ci pâle et maigre, celle-là jaunâtre et ridée : il fallut pallier ce funeste enchantement; et nos chimistes découvrirent le blanc, le rouge, les pommades, les eaux, les mouchoirs de Vénus, le lait virginal, les mouches, et mille autres secrets dont elles usèrent pour cesser d'être laides, et devenir hideuses. Cucufa les tenait sous cette malédiction, lorsque Erguebzed,

qui aimait les belles personnes, intercéda pour elles : le génie fit ce qu'il put; mais le charme avait été si puissant, qu'il ne put le lever qu'imparfaitement; et les femmes de cour restèrent telles que vous les voyez encore.

En fut-il de même des hommes? demanda Mirzoza. Non, madame, répondit Sélim; ils durèrent les uns plus, les autres moins : les épaules hautes s'affaissèrent peu à peu, on se redressa; et de crainte de passer pour gros dos, on porta la tête au vent, et l'on minauda : on continua de pirouetter, et l'on pirouette encore aujourd'hui : entamez une conversation sérieuse ou sensée en présence d'un jeune seigneur du bel air, et zeste vous le verrez s'écarter de vous en faisant le moulinet, pour aller marmotter une parodie à quelqu'un qui lui demande des nouvelles de la guerre ou de sa santé, ou lui chucheter à l'oreille qu'il a soupé la veille avec la Rabon, que c'est une fille adorable; qu'il paraît un roman nouveau; qu'il en a lu quelques pages, que c'est du beau, mais du grand beau : et puis zeste, des pirouettes vers une femme à qui il demande si elle a vu le nouvel opéra, et à qui il répond que la Dangeville a fait à ravir.

Mirzoza trouva ces ridicules assez plaisants, et demanda à Sélim s'il les avait eus. « Comment! « madame, reprit le vieux courtisan, était-il permis « de ne les pas avoir, sans passer pour un homme « de l'autre monde? Je fis le gros dos, je me redres-

« sai, je minaudai, je lorgnai, je pirouettai, je « persiflai comme un autre; et tous les efforts de « mon jugement se réduisirent à prendre ces tra- « vers des premiers, et à n'être pas des derniers « à m'en défaire. » Sélim en était là, lorsque Mangogul parut. L'auteur africain ne nous apprend ni ce qu'il était devenu, ni ce qui l'avait occupé pendant le chapitre précédent : apparemment qu'il est permis aux princes du Congo de faire des actions indifférentes, de dire quelquefois des misères, et de ressembler aux autres hommes, dont une grande partie de la vie se consume à des riens, ou à des choses qui ne méritent pas d'être sues.

CHAPITRE LI.

Vingt-huitième essai de l'anneau.

OLYMPIA.

Madame, réjouissez-vous, dit Mangogul en entrant chez la favorite. Je vous apporte une nouvelle agréable. Les bijoux sont de petits fous qui ne savent ce qu'ils disent. La bague de Cucufa peut les faire parler, mais non leur arracher la vérité. Et comment votre hautesse les a-t-elle surpris en mensonge? demanda la favorite. Vous l'allez savoir, répondit le sultan. Sélim vous avait promis toutes ses aventures; et vous ne doutez

point qu'il ne vous ait tenu parole. Eh bien! je viens de consulter un bijou qui l'accuse d'une méchanceté qu'il ne vous a pas confessée, qu'assurément il n'a point eue, et qui même n'est pas de son caractère. Tyranniser une jolie femme, la mettre à contribution sous peine d'exécution militaire, reconnaissez-vous là Sélim?

Eh! pourquoi non, seigneur? répliqua la favorite. Il n'y a point de malice dont Sélim n'ait été capable; et s'il a tu l'aventure que vous avez découverte, c'est peut-être qu'il s'est réconcilié avec ce bijou, qu'ils sont bien ensemble, et qu'il a cru pouvoir me dérober une peccadille, sans manquer à sa promesse.

La fausseté perpétuelle de vos conjectures, lui répondit Mangogul, aurait dû vous guérir de la maladie d'en faire. Ce n'est point du tout ce que vous imaginez; c'est une extravagance de la première jeunesse de Sélim. Il s'agit d'une de ces femmes dont on tire parti dans la minute, et qu'on ne conserve point.

Madame, dit Sélim à la favorite, j'ai beau m'examiner, je ne me rappelle plus rien, et je me sens à présent la conscience tout-à-fait pure.

Olympia, dit Mangogul.... Ah! prince, interrompit Sélim, je sais ce que c'est: cette historiette est si vieille, qu'il n'est pas étonnant qu'elle me soit échappée.

Olympia, reprit Mangogul, femme du premier

caissier du Hasna, s'était coiffée d'un jeune officier, capitaine dans le régiment de Sélim. Un matin, son amant vint tout éperdu lui annoncer les ordres donnés à tous les militaires de partir, et de joindre leurs corps. Mon aïeul Kanoglou avait résolu cette année d'ouvrir la campagne de bonne heure, et un projet admirable qu'il avait formé n'échoua que par la publicité des ordres. Les politiques en frondèrent, les femmes en maudirent : chacun avait ses raisons. Je vous ai dit celles d'Olympia. Cette femme prit le parti de voir Sélim, et d'empêcher, s'il était possible, le départ de Gabalis : c'était le nom de son amant. Sélim passait déjà pour un homme dangereux. Olympia crut qu'il convenait de se faire escorter; et deux de ses amies, femmes aussi jolies qu'elle, s'offrirent à l'accompagner. Sélim était dans son hôtel lorsqu'elles arrivèrent. Il reçut Olympia, car elle parut seule, avec cette politesse aisée que vous lui connaissez, et s'informa de ce qui lui attirait une si belle visite. Monsieur, lui dit Olympia, je m'intéresse pour Gabalis; il a des affaires importantes qui rendent sa présence nécessaire à Banza, et je viens vous demander un congé de semestre.

Un congé de semestre, madame? Vous n'y pensez pas, lui répondit Sélim; les ordres du sultan sont précis : je suis au désespoir de ne pouvoir me faire auprès de vous un mérite d'une grâce qui me perdrait infailliblement. Nouvelles instances de la

part d'Olympia : nouveaux refus de la part de Sélim. Le visir m'a promis que je serais compris dans la promotion prochaine. Pouvez-vous exiger, madame, que je me noie pour vous obliger?... Et non, monsieur, vous ne vous noierez point, et vous m'obligerez.... Madame, cela n'est pas possible; mais si vous voyiez le visir.... Ah! monsieur, à qui me renvoyez-vous là? Cet homme n'a jamais rien fait pour les dames.... J'ai beau rêver, car je serais comblé de vous rendre service, et je n'y vois plus qu'un moyen. Et quel est-il? demanda vivement Olympia..... Votre dessein, répondit Sélim, serait de rendre Gabalis heureux pour six mois; mais, madame, ne pourriez-vous pas disposer d'un quart d'heure des plaisirs que vous lui destinez? Olympia le comprit à merveille, rougit, bégaya, et finit par se récrier sur la dureté de la proposition. N'en parlons plus, madame, reprit le colonel d'un air froid, Gabalis partira; il faut que le service du prince se fasse. J'aurais pu prendre sur moi quelque chose, mais vous ne vous prêtez à rien. Au moins, madame, si Gabalis part, c'est vous qui le voulez. Moi! s'écria vivement Olympia; ah, monsieur! expédiez promptement sa patente, et qu'il reste. Les préliminaires essentiels du traité furent ratifiés sur un sopha, et la dame croyait pour le coup tenir Gabalis, lorsque le traître que vous voyez, s'avisa, comme par réminiscence, de lui demander ce que c'était que les

deux dames qui l'avaient accompagnée, et qu'elle avait laissées dans l'appartement voisin. Ce sont deux de mes intimes, répondit Olympia; et de Gabalis aussi, ajouta Sélim; il n'en faut pas douter. Cela supposé, je ne crois pas qu'elles refusent d'acquitter chacune un tiers des droits du traité. Oui, cela me paraît juste; je vous laisse, madame, le soin de les y disposer. En vérité, monsieur, lui répondit Olympia, vous êtes étrange. Je vous proteste que ces dames n'ont nulle prétention à Gabalis; mais pour les tirer et sortir moi-même d'embarras, si vous me trouvez bonne, je tâcherai d'acquitter la lettre de change que vous tirez sur elles. Sélim accepta l'offre. Olympia fit honneur à sa parole; et voilà, madame, ce que Sélim aurait dû vous apprendre.

Je lui pardonne, dit la favorite; Olympia n'était pas assez bonne à connaître, pour que je lui fasse un procès de l'avoir oubliée. Je ne sais où vous allez déterrer ces femmes-là: en vérité, prince, vous avez toute la conduite d'un homme qui n'a nulle envie de perdre un château.

Madame, il me semble que vous avez bien changé d'avis depuis quelques jours, lui répondit Mangogul: faites-moi la grâce de vous rappeler quel est le premier essai de ma bague que je vous proposai; et vous verrez qu'il n'a pas dépendu de moi de perdre plus tôt.

Oui, reprit la sultane, je sais que vous m'avez

juré que je serais exceptée du nombre des bijoux parlants, et que depuis ce temps vous ne vous êtes adressé qu'à des femmes décriées; à une Aminte, une Zobéide, une Thélis, une Zulique, dont la réputation était presque décidée.

Je conviens, dit Mangogul, qu'il eût été ridicule de compter sur ces bijoux : mais, faute d'autres, il a bien fallu s'en tenir à ceux-là. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète; la bonne compagnie en fait de bijoux est plus rare que vous ne pensez; et si vous ne vous déterminez à gagner vous-même....

Moi, interrompit vivement Mirzoza! je n'aurai jamais de château de ma vie, si pour en avoir un, il faut en venir là. Un bijou parlant! fi donc! cela est d'une indécence.... Prince, en un mot, vous savez mes raisons; et c'est très-sérieusement que je vous réitère mes menaces.

Mais, ou ne vous plaignez plus de mes essais, ou du moins indiquez-nous à qui vous prétendez que nous ayions recours; car je suis désespéré que cela ne finisse point. Des bijoux libertins, et puis quoi encore, des bijoux libertins, et toujours des bijoux libertins.

J'ai grande confiance, répondit Mirzoza, dans le bijou d'Églé; et j'attends avec impatience la fin des quinze jours que vous m'avez demandés.

Madame, reprit Mangogul, ils expirèrent hier; et tandis que Sélim vous faisait des contes de la

vieille cour, j'apprenais du bijou d'Églé, que, grâce à la mauvaise humeur de Célébi, et aux assiduités d'Almanzor, sa maîtresse ne vous est bonne à rien.

Ah! prince, que me dites-vous là? s'écria la favorite. C'est un fait, reprit le sultan : je vous régalerai de cette histoire une autre fois; mais en attendant, cherchez une autre corde à votre arc.

Églé, la vertueuse Églé, s'est enfin démentie! disait la favorite surprise; en vérité, je n'en reviens pas.

Vous voilà toute désorientée, reprit Mongogul, et vous ne savez plus où donner de la tête.

Ce n'est pas cela, répondit la favorite; mais je vous avoue que je comptais beaucoup sur Églé. Il n'y faut plus penser, ajouta Mangogul; dites-nous seulement si c'était la seule femme sage que vous connussiez?

Non, prince; il y en a cent autres, et des femmes aimables que je vais vous nommer, repartit Mirzoza. Je vous réponds comme de moi-même, de.... de....

Mirzoza s'arrêta tout court, sans avoir articulé le nom d'une seule. Sélim ne put s'empêcher de sourire, et le sultan d'éclater de l'embarras de la favorite, qui connaissait tant de femmes sages, et qui ne s'en rappelait aucune.

Mirzoza piquée se tourna du côté de Sélim, et

lui dit : Mais, Sélim, aidez-moi donc, vous qui vous y connaissez. Prince, ajouta-t-elle en portant la parole au sultan, adressez-vous à.... Qui dirai-je? Sélim, aidez-moi donc. A Mirzoza, continua Sélim. Vous me faites très-mal votre cour, reprit la favorite. Je ne crains pas l'épreuve; mais je l'ai en aversion. Nommez-en vite une autre, si vous voulez que je vous pardonne.

On pourrait, dit Sélim, voir si Zaïde a trouvé la réalité de l'amant idéal qu'elle s'est figuré, et auquel elle comparait jadis tous ceux qui lui faisaient la cour.

Zaïde? reprit Mangogul; je vous avoue que cette femme est assez propre à me faire perdre. C'est, ajouta la favorite, peut-être la seule dont la prude Arsinoé et le fat Jonéki aient épargné la réputation.

Cela est fort, dit Mangogul; mais l'essai de ma bague vaut encore mieux. Allons droit à son bijou :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Comment! ajouta la favorite en riant, vous possédez votre Racine comme un acteur.

CHAPITRE LII.

Vingt-neuvième essai de l'anneau.

ZULEÏMAN ET ZAÏDE.

Mangogul, sans répondre à la plaisanterie de la favorite, sortit sur-le-champ, et se rendit chez Zaïde. Il la trouva retirée dans un cabinet, vis-à-vis d'une petite table sur laquelle il aperçut des lettres, un portrait, quelques bagatelles éparses qui venaient d'un amant chéri, comme il était facile de le présumer au cas qu'elle en faisait. Elle écrivait; des larmes lui coulaient des yeux et mouillaient son papier. Elle baisait avec transport le portrait, ouvrait les lettres, écrivait quelques mots, revenait au portrait, se précipitait sur les bagatelles dont j'ai parlé, et les pressait contre son sein.

Le sultan fut dans un étonnement incroyable; il n'avait jamais vu de femmes tendres que la favorite et Zaïde. Il se croyait aimé de Mirzoza; mais Zaïde n'aimait-elle pas davantage Zuleïman? Et ces deux amants n'étaient-ils point les seuls vrais amants du Congo?

Les larmes que Zaïde versait en écrivant n'étaient point des larmes de tristesse. L'amour les lui faisait répandre. Et dans ce moment un sen-

timent délicieux qui naissait de la certitude de posséder le cœur de Zuleïman, était le seul qui l'affectât. « Cher Zuleïman, s'écriait-elle, que je « t'aime! que tu m'es cher! que tu m'occupes agréa- « blement! Dans les instants où Zaïde n'a point le « bonheur de te voir, elle t'écrit du moins combien « elle est à toi : loin de Zuleïman, son amour est « l'unique entretien qui lui plaise. »

Zaïde en était là de sa tendre méditation, lorsque Mangogul dirigea son anneau sur elle. A l'instant il entendit son bijou soupirer, et répéter les premiers mots du monologue de sa maîtresse : « Cher « Zuleïman, que je t'aime! que tu m'es cher! que « tu m'occupes agréablement! » Le cœur et le bijou de Zaïde étaient trop bien d'accord pour varier dans leurs discours. Zaïde fut d'abord surprise; mais elle était si sûre que son bijou ne dirait rien que Zuleïman ne pût entendre avec plaisir qu'elle desira sa présence.

Mangogul réitéra son essai, et le bijou de Zaïde répéta d'une voix douce et tendre : « Zuleïman, « cher Zuleïman, que je t'aime! que tu m'es cher! »

Zuleïman, s'écria le sultan, est le mortel le plus fortuné de mon empire. Quittons ces lieux où l'image d'un bonheur plus grand que le mien se présente à mes yeux et m'afflige. Il sortit aussitôt, et porta chez la favorite un air inquiet et rêveur. « Prince, qu'avez-vous? lui demanda-t-elle; vous « ne me dites rien de Zaïde.... » Zaïde, madame,

répondit Mongogul, est une femme adorable! Elle aime comme on n'a jamais aimé.... « Tant pis pour « elle, » repartit Mirzoza.... Que dites-vous?.... reprit le sultan. « Je dis, répondit la favorite, que « Kermadès est un des maussades personnages « du Congo; que l'intérêt et l'autorité des parents « ont fait ce mariage-là, et que jamais époux n'ont « été plus dépareillés que Kermadès et Zaïde.... » Eh! madame, reprit Mangogul, ce n'est pas son époux qu'elle aime.... » Et qui donc? demanda Mirzoza.... C'est Zuleïman, répondit Mangogul... « Adieu donc les porcelaines et le petit sapajou, » ajouta la sultane.... Ah! disait tout bas Mangogul, cette Zaïde m'a frappé; elle me suit; elle m'obsède; il faut absolument que je la revoie. Mirzoza l'interrompit par quelques questions auxquelles il répondit des monosyllabes. Il refusa un piquet qu'elle lui proposa, se plaignit d'un mal de tête qu'il n'avait point, se retira dans son appartement, se coucha sans souper, ce qui ne lui était arrivé de sa vie, et ne dormit point. Les charmes et la tendresse de Zaïde, les qualités et le bonheur de Zuleïman le tourmentèrent toute la nuit.

On pense bien qu'il n'eut aujourd'hui rien à faire de plus pressé que de retourner chez Zaïde : il sortit de son palais sans avoir fait demander des nouvelles de Mirzoza; il y manquait pour la première fois. Il trouva Zaïde dans le cabinet de la veille. Zuleïman y était avec elle. Il tenait les mains de

sa maîtresse dans les siennes, et il avait les yeux fixés sur les siens : Zaïde, penchée sur ses genoux, lançait à Zuleïman des regards animés de la passion la plus vive. Ils gardèrent quelque temps cette situation; mais cédant au même instant à la violence de leurs desirs, ils se précipitèrent entre les bras l'un de l'autre, et se serrèrent fortement. Le silence profond qui, jusqu'alors, avait régné autour d'eux, fut troublé par leurs soupirs, le bruit de leurs baisers, et quelques mots inarticulés qui leur échappaient.... Vous m'aimez !.... Je vous adore !... M'aimerez-vous toujours ?... Ah ! le dernier soupir de ma vie sera pour Zaïde....

Mangogul, accablé de tristesse, se renversa dans un fauteuil, et se mit la main sur les yeux. Il craignit de voir des choses qu'on imagine bien, et qui ne furent point.... Après un silence de quelques moments : Ah ! cher et tendre amant, que ne vous ai-je toujours éprouvé tel que vous êtes à présent ! dit Zaïde, je ne vous en aimerais pas moins, et je n'aurais aucun reproche à me faire.... Mais tu pleures, cher Zuleïman. Viens, cher et tendre amant, viens, que j'essuie tes larmes.... Zuleïman, vous baissez les yeux : qu'avez-vous ? Regardez-moi donc.... Viens, cher ami, viens, que je te console : colle tes lèvres sur ma bouche; inspire-moi ton ame; reçois la mienne : suspends... Ah ! non.... non.... Zaïde acheva son discours par un soupir violent, et se tut.

L'auteur africain nous apprend que cette scène frappa vivement Mangogul ; qu'il fonda quelques espérances sur l'insuffisance de Zuleïman, et qu'il y eut des propositions secrètes portées de sa part à Zaïde qui les rejeta, et ne s'en fit point un mérite auprès de son amant.

CHAPITRE LIII.

L'amour platonique.

« Mais cette Zaïde est-elle donc unique ? Mirzoza ne lui cède en rien pour les charmes, et « j'ai mille preuves de sa tendresse : je veux être « aimé, je le suis ; et qui m'a dit que Zuleïman « l'est plus que moi ? J'étais un fou d'envier le bon- « heur d'un autre. Non, personne sous le ciel n'est « plus heureux que Mangogul. » Ce fut ainsi que commencèrent les remontrances que le sultan se fit à lui-même. L'auteur a supprimé le reste ; il se contente de nous avertir que le prince y eut plus d'égard qu'à celles que lui présentaient ses ministres, et que Zaïde ne lui revint plus dans l'esprit.

Une de ces soirées qu'il était fort satisfait de sa maîtresse ou de lui-même, il proposa d'appeler Sélim, et de s'égarer un peu dans les bosquets du jardin du sérail. C'était des cabinets de verdure, où, sans témoins, l'on pouvait tout dire, et faire bien des choses. En s'acheminant, Mangogul

jeta la conversation sur les raisons qu'on a d'aimer. Mirzoza, montée sur les grands principes, et entêtée d'idées de vertu qui ne convenaient assurément, ni à son rang, ni à sa figure, ni à son âge, soutenait que très-souvent on aimait pour aimer, et que des liaisons commencées par le rapport des caractères, soutenues par l'estime, et cimentées par la confiance, duraient très-long-temps et très-constamment, sans qu'un amant prétendît à des faveurs, ni qu'une femme fût tentée d'en accorder.

Voilà, madame, répondit le sultan, comme les romans vous ont gâtée. Vous avez vu là des héros respectueux et des princesses vertueuses jusqu'à la sottise; et vous n'avez pas pensé que ces êtres n'ont jamais existé que dans la tête des auteurs. Si vous demandiez à Sélim, qui sait mieux que personne le catéchisme de Cythère, qu'est-ce que l'amour? je gagerais bien qu'il vous répondrait que l'amour n'est autre chose que....

Gageriez-vous, interrompit la sultane, que la délicatesse des sentiments est une chimère, et que, sans l'espoir de jouir, il n'y aurait pas un grain d'amour dans le monde? En vérité, il faudrait que vous eussiez bien mauvaise opinion du cœur humain.

Aussi fais-je, reprit Mangogul; nos vertus ne sont pas plus désintéressées que nos vices. Le brave poursuit la gloire en s'exposant à des dan-

gers; le lâche aime le repos et la vie; et l'amant veut jouir.

Sélim, se rangeant de l'avis du sultan, ajouta que, si deux choses arrivaient, l'amour serait banni de la société pour n'y plus reparaître.

Et quelles sont ces deux choses? demanda la favorite. C'est, répondit Mangogul, si vous et moi, madame, et tous les autres, venions à perdre ce que Tanzaï et Néadarné retrouvèrent en rêvant.

Quoi! vous croyez, interrompit Mirzoza, que sans ces misères-là, il n'y aurait ni estime, ni confiance entre deux personnes de différent sexe? Une femme avec des talents, de l'esprit et des grâces ne toucherait plus? Un homme avec une figure aimable, un beau génie, un caractère excellent, ne serait pas écouté?

Non, madame, reprit Mangogul; car que dirait-il, s'il vous plaît?

Mais tout plein de jolies choses qu'on aurait, ce me semble, toujours bien du plaisir à entendre, répondit la favorite.

Remarquez, madame, dit Sélim, que ces choses se disent tous les jours sans amour. Non, madame, non; j'ai des preuves complètes que, sans un corps bien organisé, point d'amour. Agénor, le plus beau garçon du Congo, et l'esprit le plus délicat de la cour, si j'étais femme, aurait beau m'étaler sa belle jambe, tourner sur moi ses grands

yeux bleus, me prodiguer les louanges les plus fines, et se faire valoir par tous ses avantages, je ne lui dirais qu'un mot; et, s'il ne répondait ponctuellement à ce mot, j'aurais pour lui toute l'estime possible; mais je ne l'aimerais point.

Cela est positif, ajouta le sultan; et ce mot mystérieux, vous conviendrez de sa justesse et de son utilité, quand on aime. Vous devriez bien, pour votre instruction, vous faire répéter la conversation d'un bel esprit de Banza avec un maître d'école; vous comprendriez tout d'un coup comment le bel esprit, qui soutenait votre thèse, convint à la fin qu'il avait tort, et que son adversaire raisonnait comme un bijou. Mais Sélim vous dira cela; c'est de lui que je le tiens.

La favorite imagina qu'un conte, que Mangogul ne lui faisait pas, devait être fort graveleux; et elle entra dans un des cabinets sans le demander à Sélim : heureusement pour lui; car avec tout l'esprit qu'il avait, il eût mal satisfait la curiosité de la favorite, ou fort alarmé sa pudeur. Mais, pour lui donner le change, et éloigner encore davantage l'histoire du maître d'école, il lui raconta celle qui suit :

Madame, lui dit le courtisan, dans une vaste contrée, voisine des sources du Nil, vivait un jeune garçon, beau comme l'amour. Il n'avait pas dix-huit ans, que toutes les filles s'entre-disputèrent son cœur, et qu'il n'y avait guère de

femmes qui ne l'eussent accepté pour amant. Né avec un cœur tendre, il aima sitôt qu'il fut en état d'aimer.

Un jour qu'il assistait dans le temple au culte public de la grande Pagode, et que, selon le cérémonial usité, il était en train de lui faire les dix-sept génuflexions prescrites par la loi, la beauté dont il était épris vint à passer, et lui lança un coup d'œil accompagné d'un souris, qui le jetèrent dans une telle distraction, qu'il perdit l'équilibre, donna du nez en terre, scandalisa tous les assistants par sa chute, oublia le nombre des génuflexions, et n'en fit que seize.

La grande Pagode, irritée de l'offense et du scandale, le punit cruellement. Hilas, c'était son nom, le pauvre Hilas se trouva tout à coup enflammé des desirs les plus violents, et privé, comme sur la main, du moyen de les satisfaire. Surpris autant qu'attristé d'une perte si grande, il interrogea la Pagode. Tu ne te retrouveras, lui répondit-elle en éternuant, qu'entre les bras d'une femme qui, connaissant ton malheur, ne t'en aimera pas moins.

La présomption est assez volontiers compagne de la jeunesse et de la beauté. Hilas s'imagina que son esprit et les grâces de sa personne lui gagneraient bientôt un cœur délicat, qui, content de ce qui lui restait, l'aimerait pour lui-même, et ne tarderait pas à lui restituer ce qu'il avait perdu.

Il s'adressa d'abord à celle qui avait été la cause innocente de son infortune. C'était une jeune personne vive, voluptueuse et coquette. Hilas l'adorait; il en obtint un rendez-vous, où, d'agaceries en agaceries, on le conduisit jusqu'où le pauvre garçon ne put jamais aller : il eut beau se tourmenter et chercher entre les bras de sa maîtresse l'accomplissement de l'oracle, rien ne parut. Quand on fut ennuyé d'attendre, on se rajusta promptement, et l'on s'éloigna de lui. Le pis de l'aventure, c'est que la petite folle la confia à une de ses amies, qui, par discrétion, ne la conta qu'à trois ou quatre des siennes, qui en firent un secret à tant d'autres, qu'Hilas, deux jours auparavant, la coqueluche de toutes les femmes, en fut méprisé, montré au doigt, et regardé comme un monstre.

Le malheureux Hilas, décrié dans sa patrie, prit le parti de voyager, et de chercher au loin le remède à son mal. Il se rendit incognito et sans suite à la cour de l'empereur des Abyssins. On s'y coiffa d'abord du jeune étranger : ce fut à qui l'aurait; mais le prudent Hilas évita des engagements où il craignait d'autant plus de ne pas trouver son compte, qu'il était plus certain que les femmes qui le poursuivaient ne trouveraient point le leur avec lui. Mais admirez la pénétration du sexe! un garçon si jeune, si sage et si beau, disait-on, cela est prodigieux; et peu s'en fallut qu'à travers

tant de qualités réunies, on ne devinât son défaut; et que, de crainte de lui accorder tout ce qu'un homme accompli peut avoir, on ne lui refusât tout juste la seule chose qui lui manquait.

Après avoir étudié quelque temps la carte du pays, Hilas s'attacha à une jeune femme qui avait passé, je ne sais par quel caprice, de la fine galanterie à la haute dévotion. Il s'insinua peu à peu dans sa confiance, épousa ses idées, copia ses pratiques, lui donna la main dans les temples, et s'entretint si souvent avec elle sur la vanité des plaisirs de ce monde, qu'insensiblement il lui en rappela le goût avec le souvenir. Il y avait plus d'un mois qu'il fréquentait les mosquées, assistait aux sermons, et visitait les malades, lorsqu'il se mit en devoir de guérir, mais ce fut inutilement. Sa dévote, pour connaître tout ce qui se passait au ciel, n'en savait pas moins comme on doit être fait sur terre; et le pauvre garçon perdit en un moment tout le fruit de ses bonnes œuvres. Si quelque chose le consola, ce fut le secret inviolable qu'on lui garda. Un mot eût rendu son mal incurable, mais ce mot ne fut point dit; et Hilas se lia avec quelques autres femmes pieuses, qu'il prit les unes après les autres, pour le spécifique ordonné par l'oracle, et qui ne le désenchantèrent point, parce qu'elles ne l'aimèrent que pour ce qu'il n'avait plus. L'habitude qu'elles avaient à spiritualiser les objets ne lui servit de rien. Elles voulaient du sentiment, mais

c'est celui que le plaisir fait naître. « Vous ne « m'aimez donc pas?.... » leur disait tristement Hilas. Eh! ne savez-vous pas, monsieur, lui répondait-on, qu'il faut connaître avant que d'aimer? et vous avouerez que, disgracié comme vous êtes, vous n'êtes point aimable quand on vous connaît.

Hélas! disait-il en s'en allant, ce pur amour, dont on parle tant, n'existe nulle part; cette délicatesse de sentiments, dont tous les hommes et toutes les femmes se piquent, n'est qu'une chimère. L'oracle m'éconduit, et j'en ai pour la vie.

Chemin faisant, il rencontra de ces femmes qui ne veulent avoir avec vous qu'un commerce de cœur, et qui haïssent un téméraire comme un *crapaud*. On lui recommanda si sérieusement de ne rien mêler de terrestre et de grossier dans ses vues, qu'il en espéra beaucoup pour sa guérison. Il y allait de bonne foi; et il était tout étonné, aux tendres propos dont elles s'enfilaient avec lui, de demeurer tel qu'il était. « Il faut, disait-il en lui-« même, que je guérisse peut-être autrement « qu'en parlant; » et il attendait une occasion de se placer selon les intentions de l'oracle. Elle vint. Une jeune platonicienne qui aimait éperdument la promenade, l'entraîna dans un bois écarté; ils étaient loin de tout importun, lorsqu'elle se sentit évanouir. Hilas se précipita sur elle, ne négligea rien pour la soulager, mais tous ses efforts furent inutiles; la belle évanouie s'en aperçut aussi bien

que lui. Ah! monsieur, lui dit-elle en se débarrassant d'entre ses bras, quel homme êtes-vous? il ne m'arrivera plus de m'embarquer ainsi dans des lieux écartés, où l'on se trouve mal, et où l'on périrait cent fois faute de secours.

D'autres connurent son état, l'en plaignirent, lui jurèrent que la tendresse qu'elles avaient conçue pour lui n'en serait point altérée, et ne le revirent plus.

Le malheureux Hilas fit bien des mécontentes, avec la plus belle figure du monde et les sentiments les plus délicats.

Mais c'était un benêt, interrompit le sultan. Que ne s'adressait-il à quelques-unes des vestales dont nos monastères sont pleins? On se serait affolé de lui, et il aurait infailliblement guéri au travers d'une grille.

Seigneur, reprit Sélim, la chronique assure qu'il tenta cette voie, et qu'il éprouva qu'on ne veut aimer nulle part en pure perte. En ce cas, ajouta le sultan, je désespère de sa maladie. Il en désespéra comme votre hautesse, continua Sélim; et las de tenter des essais qui n'aboutissaient à rien, il s'enfonça dans une solitude, sur la parole d'une multitude infinie de femmes, qui lui avaient déclaré nettement qu'il était inutile dans la société.

Il y avait déjà plusieurs jours qu'il errait dans son désert, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partaient d'un endroit écarté. Il prêta l'oreille; les

soupirs recommencèrent; il s'approcha, et vit une jeune fille, belle comme les astres, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes, et le reste du corps dans une attitude triste et pensive. « Que cherchez-vous ici, mademoiselle? lui dit-il; « et ces déserts sont-ils faits pour vous?... » Oui, répondit-elle tristement; on s'y afflige du moins tout à son aise. « Et de quoi vous affligez-vous?... » Hélas !..... « Parlez, mademoiselle; qu'avez-« vous?.... » Rien.... « Comment, rien?.... » Non, rien du tout; et c'est là mon chagrin : il y a deux ans que j'eus le malheur d'offenser une Pagode qui m'ôta tout. Il y avait si peu de chose à faire, qu'elle ne donna pas en cela une grande marque de sa puissance. Depuis ce temps, tous les hommes me fuient et me fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre un qui, connaissant mon malheur, s'attache à moi, et m'aime telle que je suis.

Qu'entends-je? s'écria Hilas.

Ce malheureux que vous voyez à vos genoux n'a rien non plus; et c'est aussi sa maladie. Il eut, il y a quelque temps, le malheur d'offenser une Pagode qui lui ôta ce qu'il avait; et, sans vanité, c'était quelque chose. Depuis ce temps toutes les femmes le fuient et le fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre une qui, connaissant son malheur, s'attache à lui, et l'aime tel qu'il est.

Serait-il bien possible? demanda la jeune fille. Ce que vous m'avez dit est-il vrai?.... demanda Hilas. Voyez, répondit la jeune fille. Voyez, répondit Hilas.

Ils s'assurèrent l'un et l'autre, à n'en pouvoir douter, qu'ils étaient deux objets du courroux céleste. Le malheur qui leur était commun les unit. Iphis, c'est le nom de la jeune fille, était faite pour Hilas; Hilas était fait pour elle. Ils s'aimèrent platoniquement, comme vous imaginez bien; car ils ne pouvaient guère s'aimer autrement; mais à l'instant l'enchantement cessa; ils en poussèrent chacun un cri de joie, et l'amour platonique disparut.

Pendant plusieurs mois qu'ils séjournèrent ensemble dans le désert, ils eurent tout le temps de s'assurer de leur changement; lorsqu'ils en sortirent, Iphis était parfaitement guérie; pour Hilas, l'auteur dit qu'il était menacé d'une rechute.

CHAPITRE LIV.

Trentième et dernier essai de l'anneau.

MIRZOZA.

Tandis que Mangogul s'entretenait dans ses jardins avec la favorite et Sélim, on vint lui annoncer la mort de Sulamek. Sulamek avait commencé par être maître de danse du sultan, contre les intentions d'Erguebzed; mais quelques intrigantes, à qui il avait appris à faire des sauts périlleux, le poussèrent de toutes leurs forces, et se remuèrent tant, qu'il fut préféré à Marcel et à d'autres, dont il n'était pas digne d'être le prevôt. Il avait un esprit de minutie, le jargon de la cour, le don de conter agréablement, et celui d'amuser les enfants; mais il n'entendait rien à la haute danse. Lorsque la place de grand-visir vint à vaquer, il parvint, à force de révérences, à supplanter le grand-sénéchal, danseur infatigable, mais homme roide, et qui pliait de mauvaise grâce. Son ministère ne fut point signalé par des événements glorieux à la nation. Ses ennemis, et qui en manque? le vrai mérite en a bien, l'accusaient de jouer mal du violon, et de n'avoir aucune intelligence de la chorégraphie; de s'être laissé duper par les pantomimes du prêtre Jean, et épouvanter par un ours du Monoémugi qui dansait un jour devant lui; d'avoir

donné des millions à l'empereur du Tombut pour l'empêcher de danser dans un temps où il avait la goutte, et dépensé tous les ans plus de cinq cent mille séquins en colophane, et davantage à persécuter tous les ménétriers qui jouaient d'autres menuets que les siens; en un mot, d'avoir dormi pendant quinze ans au son de la vielle d'un gros habitant de Guinée qui s'accompagnait de son instrument en baragouinant quelques chansons du Congo. Il est vrai qu'il avait amené la mode des tilleuls de Hollande, etc....

Mangogul avait le cœur excellent; il regretta Sulamek, et lui ordonna un catafalque avec une oraison funèbre, dont l'orateur Brrrouboubou fut chargé.

Le jour marqué pour la cérémonie, les chefs des bramines, le corps du divan, et les sultanes, menées par leurs eunuques, se rendirent dans la grande mosquée. Brrrouboubou montra pendant deux heures de suite, avec une rapidité surprenante, que Sulamek était parvenu par des talents supérieurs; fit préfaces sur préfaces, n'oublia ni Mangogul, ni ses exploits sous l'administration de Sulamek; et il s'épuisait en exclamations, lorsque Mirzoza, à qui le mensonge donnait des vapeurs, en eut une attaque qui la rendit léthargique.

Ses officiers et ses femmes s'empressèrent à la secourir; on la remit dans son palanquin; et elle fut aussitôt transportée au sérail. Mangogul, averti

du danger, accourut : on appela toute la pharmacie. Le garus, les gouttes du général La Motte, celles d'Angleterre, furent essayées, mais sans aucun succès. Le sultan, désolé, tantôt pleurant sur Mirzoza, tantôt jurant contre Orcotome, perdit enfin toute espérance, ou du moins n'en eut plus qu'en son anneau. « Si je vous ai perdue, dé-« lices de mon ame, s'écria-t-il, votre bijou doit, « ainsi que votre bouche, garder un silence éter-« nel. »

A l'instant il commande qu'on sorte; on obéit; et le voilà seul vis-à-vis de la favorite : il tourne sa bague sur elle; mais le bijou de Mirzoza, qui s'était ennuyé au sermon, comme il arrive tous les jours à d'autres, et qui se sentait apparemment de la léthargie, ne murmura d'abord que quelques mots confus et mal articulés. Le sultan réitéra l'opération; et le bijou, s'expliquant très-distinctement, dit : « Loin de vous, Mangogul, qu'al-« lais-je devenir?.... fidèle jusque dans la nuit du « tombeau, je vous aurais cherché; et si l'amour « et la constance ont quelque récompense chez les « morts, cher prince, je vous aurais trouvé.... « Hélas! sans vous, le palais délicieux qu'habite « Brama, et qu'il a promis à ses fidèles croyants, « n'eût été pour moi qu'une demeure ingrate. »

Mangogul, transporté de joie, ne s'aperçut pas que la favorite sortait insensiblement de sa léthargie; et que, s'il tardait à retourner sa bague, elle

entendrait les dernières paroles de son bijou : ce qui arriva. Ah! prince, lui dit-elle, que sont devenus vos serments? Vous avez donc éclairci vos injustes soupçons? Rien ne vous a retenu, ni l'état où j'étais, ni l'injure que vous me faisiez, ni la parole que vous m'aviez donnée?

Ah! madame, lui répondit le sultan, n'imputez point à une honteuse curiosité une impatience que le désespoir de vous avoir perdue m'a seul suggérée : je n'ai point fait sur vous l'essai de mon anneau; mais j'ai cru pouvoir, sans manquer à mes promesses, user d'une ressource qui vous rend à mes vœux, et qui vous assure mon cœur à jamais.

Prince, dit la favorite, je vous crois; mais que l'anneau soit remis au génie, et que son fatal présent ne trouble plus ni votre cour ni votre empire.

A l'instant, Mangogul se mit en oraison, et Cucufa apparut : « Génie tout-puissant, lui dit « Mangogul, reprenez votre anneau, et continuez-« moi votre protection. » Prince, lui répondit le génie, partagez vos jours entre l'amour et la gloire; Mirzoza vous assurera le premier de ces avantages; et je vous promets le second.

A ces mots, le spectre encapuchonné serra la queue de ses hibous, et partit en pirouettant, comme il était venu.

FIN DES BIJOUX INDISCRETS.

L'OISEAU BLANC,

CONTE BLEU.

L'OISEAU BLANC,

CONTE BLEU.

PREMIÈRE SOIRÉE.

La favorite se couchait de bonne heure, et s'endormait fort tard. Pour hâter le moment de son sommeil, on lui chatouillait la plante des pieds, et on lui faisait des contes; et pour ménager l'imagination et la poitrine des conteurs, cette fonction était partagée entre quatre personnes, deux émirs et deux femmes. Ces quatre improvisateurs poursuivaient successivement le même récit aux ordres de la favorite. Sa tête était mollement posée sur son oreiller, ses membres étendus dans son lit, et ses pieds confiés à sa chatouilleuse, lorsqu'elle dit : Commencez; et ce fut la première de ses femmes qui débuta par ce qui suit.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ah! ma sœur, le bel oiseau! Quoi! vous ne le voyez pas entre les deux branches de ce palmier, passer son bec entre ses plumes, et parer ses ailes et sa queue? Approchons doucement; peut-être qu'en l'appelant il viendra; car il a l'air appri-

voisé. « Oiseau mon cœur, oiseau mon petit roi, « venez, ne craignez rien; vous êtes trop beau « pour qu'on vous fasse du mal. Venez; une cage « charmante vous attend; ou si vous préférez la « liberté, vous serez libre. ».

L'oiseau était trop galant pour se refuser aux agaceries de deux jeunes et jolies personnes. Il prit son vol, et descendit légèrement sur le sein de celle qui l'avait appelé. Agariste, c'était son nom, lui passant sur la tête une main qu'elle laissait glisser le long de ses ailes, disait à sa compagne : « Ah! « ma sœur, qu'il est charmant! Que son plumage « est doux! qu'il est lisse et poli! Mais il a le bec « et les pates couleur de rose, et les yeux d'un noir « admirable! »

LA SULTANE.

Quelles étaient ces deux femmes?

LA PREMIÈRE FEMME.

Deux de ces vierges que les Chinois renferment dans des cloîtres.

LA SULTANE.

Je ne croyais pas qu'il y eût des couvents à la Chine.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ni moi non plus. Ces vierges couraient un grand péril à cesser de l'être sans permission. S'il arrivait à quelqu'une de se conduire maladroitement, on la jetait pour le reste de sa vie dans une ca-

verne obscure, où elle était abandonnée à des génies souterrains. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce supplice, c'était de contrefaire la folle ou de l'être. Alors les Chinois qui, comme nous et les Musulmans, ont un respect infini pour les fous, les exposaient à la vénération des peuples sur un lit en baldaquin, et dans les grandes fêtes les promenaient dans les rues au son de petites clochettes et de je ne sais quels tambourins à la mode, dont on m'a dit que le son était fort harmonieux.

LA SULTANE.

Continuez; fort bien, madame. Je me sens envie de bâiller.

LA SECONDE FEMME.

Voilà donc l'oiseau blanc dans le temple de la grande guenon couleur de feu.

LA SULTANE.

Et qu'est-ce que cette guenon?

LA SECONDE FEMME.

Une vieille pagode très-encensée, la patronne de la maison. D'aussi loin que les vierges compagnes d'Agariste l'aperçurent avec son bel oiseau sur le poing, elles accourent, l'entourent, et lui font mille questions à la fois. Cependant l'oiseau s'élevant subitement dans les airs, se met à planer sur elles; son ombre les couvre, et elles en conçoivent des mouvements singuliers. Agariste

et Mélisse éprouvent les premières les merveilleux effets de son influence. Un feu divin, une ardeur sacrée s'allument dans leur cœur; je ne sais quels épanchements lumineux et subtils passent dans leur esprit, y fermentent, et, de deux idiotes qu'elles étaient, en font les filles les plus spirituelles et les plus éveillées qu'il y eût à la Chine : elles combinent leurs idées, les comparent, se les communiquent, et y mettent insensiblement de la force et de la justesse.

LA SULTANE.

En furent-elles plus heureuses?

LA SECONDE FEMME.

Je l'ignore. Un matin l'oiseau blanc se mit à chanter, mais d'une façon si mélodieuse, que toutes les vierges en tombèrent en extase. La supérieure, qui jusqu'à ce moment avait fait l'esprit fort et dédaigné l'oiseau, tourna les yeux, se renversa sur ses carreaux, et s'écria d'une voix entrecoupée : Ah! je n'en puis plus!.... je me meurs!.... je n'en puis plus!.... Oiseau charmant, oiseau divin, encore un petit air.

LA SULTANE.

Je vois cette scène; et je crois que l'oiseau blanc avait grande envie de rire en voyant une centaine de filles sur le côté, l'esprit et l'ajustement en désordre, l'œil égaré, la respiration haute, et balbutiant d'une voix éteinte des oraisons affectueuses

à leur grande guenon couleur de feu. Je voudrais bien savoir ce qu'il en arriva.

LA SECONDE FEMME.

Ce qu'il en arriva? Un prodige, un des plus étonnants prodiges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

LA SULTANE.

Premier émir, continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Il en naquit nombre de petits esprits, sans que la virginité de ces filles en souffrît.

LA SULTANE.

Allons donc, émir, vous vous moquez. Je veux bien qu'on me fasse des contes; mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules.

LE PREMIER ÉMIR.

Songez donc, madame, que c'étaient des esprits.

LA SULTANE.

Vous avez raison; je n'y pensais pas. Ah! oui, des esprits! (La sultane prononça ces derniers mots en bâillant.)

LE PREMIER ÉMIR.

On avertit la supérieure de ce prodige. Les prêtres furent assemblés; on raisonna beaucoup sur la naissance des petits esprits : après de longues altercations sur le parti qu'il y avait à prendre, il

fut décidé qu'on interrogerait la grande guenon. Aussitôt les tambourins et les clochettes annoncent au peuple la cérémonie. Les portes du temple sont ouvertes, les parfums allumés, les victimes offertes; mais la cause du sacrifice ignorée. Il eût été difficile de persuader aux fidèles que l'oiseau était père des petits esprits.

LA SULTANE.

Je vois, émir, que vous ne savez pas encore combien les peuples sont bêtes.

LE PREMIER ÉMIR.

Après une heure et demie de génuflexions, d'encensements et d'autres singeries, la grande guenon se gratta l'oreille, et se mit à débiter de la mauvaise prose qu'on prit pour de la poésie céleste :

« Pour conserver l'odeur de pucelage
« Dont ce lieu saint fut toujours parfumé,
« Que loin d'ici le galant emplumé
« Aille chanter et chercher une cage.
« Vierges, contre ce coup armez-vous de courage;
« Vous resterez encor vierges, ou peu s'en faut :
« Vos cœurs, aux doux accents de son tendre ramage,
« Ne s'ouvriront pas davantage :
« Telle est la volonté d'en haut.
« Et toi qu'il honora de son premier hommage,
« Qui lui fis de mon temple un séjour enchanté,
« Modère la douleur dont ton ame est émue;
« L'oiseau blanc a pour toi suffisamment chanté.
« Agariste, il est temps qu'il cherche vérité,
« Qu'il échappe au pouvoir du mensonge, et qu'il mue. »

LA SULTANE.

Mademoiselle, vous avez ce soir le toucher dur, et vous me chatouillez trop fort. Doucement, doucement.... fort bien, comme cela.... ah! que vous me faites de plaisir! Demain, sans différer, le brevet de la pension que je vous ai promise sera signé.

LE PREMIER ÉMIR.

On ne fut pas fort instruit par cet oracle : aussi donna-t-il lieu à une infinité de conjectures plus impertinentes les unes que les autres, comme c'est le privilége des oracles. *Qu'il cherche vérité*, disait l'une; c'est apparemment le nom de quelque colombe étrangère à laquelle il est destiné. *Qu'il échappe au mensonge*, disait une autre, *et qu'il mue*. Qu'il mue! ma sœur; est-ce qu'il muera? C'est pourtant dommage, il a les plumes si belles! aussi toutes reprenaient : ma sœur Agariste l'a tant fait chanter! tant fait chanter!

Après qu'on eut achevé de brouiller l'oracle à force de l'éclaircir, la prêtresse ordonna, par provision, que l'oiseau libertin serait renfermé, de crainte qu'il ne perfectionnât ce qu'il avait si heureusement commencé, et qu'il ne multipliât son espèce à l'infini. Il y eut quelque opposition de la part des jeunes recluses; mais les vieilles tinrent ferme, et l'oiseau fut relégué au fond d'un dortoir, où il passait les jours dans un ennui

cruel. Pour les nuits, toujours quelque vierge compatissante venait sur la pointe du pied le consoler de son exil. Cependant elles lui parurent bientôt aussi longues que les journées. Toujours les mêmes visages! *toujours les mêmes vierges !*

LA SULTANE.

Votre oiseau blanc est trop difficile. Que lui fallait-il donc?

LE PREMIER ÉMIR.

Avec tout l'esprit qu'il avait inspiré à ces recluses, ce n'étaient que des bégueules fort ennuyeuses : point d'airs, point de manége, point de vivacité prétendue, point d'étourderies concertées. Au lieu de cela, des soupirs, des langueurs, des fadeurs éternelles et d'un ton d'oraison à faire mal au cœur. Tout bien considéré, l'oiseau blanc conclut en lui-même qu'il était temps de suivre son destin, et de prendre son vol; ce qu'il exécuta après avoir encore un peu délibéré. On dit qu'il lui revint quelques scrupules sur des serments qu'il avait faits à Agariste et à quelques autres. Je ne sais ce qui en est.

LA SULTANE.

Ni moi non plus. Mais il est certain que les scrupules ne tiennent point contre le dégoût; et que si les serments ne coûtent guère à faire aux infidèles, ils leur coûtent encore moins à rompre.

A la suite de cette réflexion, la sultane articula

très-distinctement son troisième bâillement, le signe de son sommeil ou de son ennui, et l'ordre de se retirer; ce qui s'exécuta avec le moins de bruit qu'il fut possible.

SECONDE SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Retenez bien ce mouvement-là, c'est le vrai. Mademoiselle, voilà le brevet de votre pension; le sultan la doublera, à la condition qu'au sortir de chez moi vous irez lui rendre le même service; je ne m'y oppose point, mais point du tout. Voyez si cela vous convient.... Second émir, à vous. Si je m'en souviens, voilà votre oiseau blanc traversant les airs, et s'éloignant d'autant plus vite, qu'il s'était flatté d'échapper à ses remords, en mettant un grand intervalle entre lui et les objets qui les causaient. Il était tard quand il partit; où arriva-t-il?

LE SECOND ÉMIR.

Chez l'empereur des Indes, qui prenait le frais dans ses jardins, et se promenait sur le soir avec ses femmes et ses eunuques. Il s'abattit sur le turban du monarque, ce que l'on prit à bon augure, et ce fut bien fait; car quoique ce sultan n'eût point de gendre, il ne tarda pas à devenir

grand-père. La princesse Lively, c'est ainsi que s'appelait la fille du grand Kinkinka, nom qu'on traduirait à peu près dans notre langue par gentillesse ou vivacité, s'écria qu'elle n'avait jamais rien vu de si beau. Et lui se disait en lui-même : Quel teint! quels yeux! que sa taille est légère! Les vierges de la guenon couleur de feu ne m'ont point offert de charmes à comparer à ceux-ci.

LA SULTANE.

Ils sont tous comme cela. Je serai la plus belle aux yeux de Mangogul jusqu'à ce qu'il me quitte.

LE SECOND ÉMIR.

Il n'y eut jamais de jambes aussi fines, ni de pieds aussi mignons.

LA CHATOUILLEUSE.

Votre oiseau en exceptera, s'il lui plaît, ceux que je chatouille.

LE SECOND ÉMIR.

Lively portait des jupons courts; et l'oiseau blanc pouvait aisément apercevoir les beautés dont il faisait l'éloge du haut du turban sur lequel il était perché.

LA SULTANE.

Je gage qu'il eut à peine achevé ce monologue, qu'il abandonna le lieu d'où il faisait ses judicieuses observations, pour se placer sur le sein de la princesse.

LE SECOND ÉMIR.

Sultane, il est vrai.

LA SULTANE.

Est-ce que vous ne pourriez pas éviter ces lieux communs?

LE SECOND ÉMIR.

Non, sultane; c'est le moyen le plus sûr de vous endormir.

LA SULTANE.

Vous avez raison.

LE SECOND ÉMIR.

Cette familiarité de l'oiseau déplut à un eunuque noir, qui s'avisa de dire qu'il fallait couper le cou à l'oiseau, et l'apprêter pour le dîner de la princesse.

LA SULTANE.

Elle eût fait un mauvais repas : après sa fatigue chez les vierges et sur la route, il devait être maigre.

LE SECOND ÉMIR.

Lively tira sa mule, et en donna un coup sur le nez de l'eunuque, qui en demeura aplati.

LA SULTANE.

Et voilà l'origine des nez plats; ils descendent de la mule de Lively et de son sot eunuque.

LE SECOND ÉMIR.

Lively se fit apporter un panier, y renferma

l'oiseau, et l'envoya coucher. Il en avait besoin, car il se mourait de lassitude et d'amour. Il dormit, mais d'un sommeil troublé : il rêva qu'on lui tordait le cou, qu'on le plumait, et il en poussa des cris qui réveillèrent Lively ; car le panier était placé sur sa table de nuit, et elle avait le sommeil léger. Elle sonna ; ses femmes arrivèrent ; on tira l'oiseau de son dortoir. La princesse jugea, au trémoussement de ses ailes, qu'il avait eu de la frayeur. Elle le prit sur son sein, le baisa, et se mit en devoir de le rassurer par les caresses les plus tendres et les plus jolis noms. L'oiseau se tint sur la poitrine de la princesse, malgré l'envie qui le pressait.

LA SULTANE.

Il avait déjà le caractère des vrais amants.

LE SECOND ÉMIR.

Il était timide et embarrassé de sa personne : il se contenta d'étendre ses ailes, d'en couvrir et presser une fort jolie gorge.

LA SULTANE.

Quoi ! il ne hasarda pas d'approcher son bec des lèvres de Lively ?

LE SECOND ÉMIR.

Cette témérité lui réussit. Mais comment donc ! s'écria la princesse ; il est entreprenant !.... Cependant l'oiseau usait du privilége de son espèce,

et la pigeonnait avec ardeur, au grand étonnement de ses femmes qui s'en tenaient les côtés. Cette image de la volupté fit soupirer Lively ; l'héritier de l'empire du Japon devait être incessamment son époux ; Kinkinka en avait parlé ; on attendait de jour en jour les ambassadeurs qui devaient en faire la demande, et qui ne venaient point. On apprit enfin que le prince Génistan, ce qui signifie dans la langue du pays le prince Esprit, avait disparu sans qu'on sût ni pourquoi ni comment ; et la triste Lively en fut réduite à verser quelques larmes, et à souhaiter qu'il se retrouvât.

Tandis qu'elle se consolait avec l'oiseau blanc, faute de mieux, l'empereur du Japon, à qui l'éclipse de son fils avait tourné la tête, faisait arracher la moustache à son gouverneur, et ordonnait des perquisitions ; mais il était arrêté que de long-temps Génistan ne reparaîtrait au Japon : s'il employait bien son temps dans les lieux de sa retraite, l'oiseau blanc ne perdait pas le sien auprès de la princesse ; il obtenait tous les jours de nouvelles caresses : on pressait le moment de l'entendre chanter, car on avait conçu la plus haute opinion de son ramage ; l'oiseau s'en aperçut, et la princesse fut satisfaite. Aux premiers accents de l'oiseau....

LA SULTANE.

Arrêtez, émir.... Lively se renversa sur une

pile de carreaux, exposant à ses regards des charmes qu'il ne parcourut point sans partager son égarement. Il n'en revint que pour chanter une seconde fois, et augmenter l'évanouissement de la princesse, qui durerait encore si l'oiseau ne s'était avisé de battre des ailes et de lui faire de l'air. Lively se trouva si bien de son ramage, que sa première pensée fut de le prier de chanter souvent : ce qu'elle obtint sans peine; elle ne fut même que trop bien obéie : l'oiseau chanta tant pour elle, qu'il s'enroua; et c'est de là que vient aux pigeons leur voix enrhumée et rauque. Émir, n'est-ce pas cela?.... Et vous, madame, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ce fut un malheur pour l'oiseau, car quand on a de la voix on est fâché de la perdre; mais il était menacé d'un malheur plus grand : la princesse, un matin à son réveil, trouva un petit esprit à ses côtés; elle appela ses femmes, les interrogea sur le nouveau-né : Qui est-il? d'où vient-il? qui l'a placé là? Toutes protestèrent qu'elles n'en savaient rien : dans ces entrefaites arriva Kinkinka : à son aspect les femmes de la princesse disparurent; et l'empereur, demeuré seul avec sa fille, lui demanda, d'un ton à la faire trembler, qui était le mortel assez osé pour être parvenu jusqu'à elle; et, sans attendre sa réponse, il court à la fenêtre, l'ouvre, et saisissant le petit esprit par l'aile, il

allait le précipiter dans un canal qui baignait les murs de son palais, lorsqu'un tourbillon de lumière se répandit dans l'appartement, éblouit les yeux du monarque, et le petit esprit s'échappa. Kinkinka, revenu de sa surprise, mais non de sa fureur, courait dans son palais en criant comme un fou qu'il en aurait raison; que sa fille ne serait pas impunément déshonorée; pardieu! qu'il en aurait raison.... L'oiseau blanc savait mieux que personne si l'empereur avait tort ou raison d'être fâché; mais il n'osa parler, dans la crainte d'attirer quelque chagrin à la princesse; il se contenta de se livrer à une frayeur qui lui fit tomber les longues plumes des ailes et de la queue; ce qui lui donna un air ébouriffé.

LA SULTANE.

Et Lively cessa de se soucier de lui, lorsqu'il eut cessé d'être beau; et comme il avait perdu à son service une partie de son ramage, elle dit un jour à sa toilette : Qu'on m'ôte cet oiseau-là; il est devenu laid à faire horreur, il chante faux; il n'est plus bon à rien..... A vous, madame seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME.

Cet arrêt se répandit bientôt dans le palais : l'eunuque crut qu'il était temps de profiter de la disgrâce de l'oiseau, et de venger celle de son nez; il démontra à la princesse, par toutes les règles

de la nouvelle cuisine, que l'oiseau blanc serait un manger délicieux; et Lively, après s'être un peu défendue pour la forme, consentit qu'on le mît à la basilique. L'oiseau blanc outré, comme on le pense bien, pour peu qu'on se mette à sa place, s'élança au visage de la princesse, lui détacha quelques coups de bec sur la tête, renversa les flacons, cassa les pots, et partit.

LA SULTANE.

Lively et son cuisinier en furent dans un dépit inconcevable. L'insolent! disait l'une; l'autre : Ç'aurait été un mets admirable!

LA SECONDE FEMME.

Tandis que le cuisinier rengaînait son couteau qu'il avait inutilement aiguisé, et que les femmes de la princesse s'occupaient à lui frotter la tête avec de l'eau des brames, l'oiseau gagnait les champs, peu satisfait de sa vengeance, et ne se consolant de l'ingratitude de Lively que par l'espérance de lui plaire un jour sous sa forme naturelle, et de ne la point aimer. Voici donc les raisonnements qu'il faisait dans sa tête d'oiseau : « J'ai de l'esprit. Quand « je cesserai d'être oiseau, je serai fait à peindre. « Il y a cent à parier contre un qu'elle sera folle « de moi; c'est où je l'attends; chacun aura son « tour. L'ingrate! la perfide! j'ai tremblé pour elle « jusqu'à en perdre les plumes; j'ai chanté pour « elle jusqu'à en perdre la voix : et par ses ordres

« un cuisinier s'emparait de moi, on me tordait
« le cou, et je serais maintenant à la basilique !
« Quelle récompense ! Et je la trouverais encore
« charmante ? Non, non, cette noirceur efface à
« mes yeux tous ses charmes. Qu'elle est laide !
« que je la hais ! »

Ici la sultane se mit à rire en bâillant pour la première fois.

LA SECONDE FEMME.

On voit par ce monologue que, quoique l'oiseau blanc fût amoureux de la princesse, il ne voulait point du tout être mis à la basilique pour elle, et qu'il eût tout sacrifié pour celle qu'il aimait, excepté la vie.

LA SULTANE.

Et qu'il avait la sincérité d'en convenir. A vous, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

L'oiseau blanc allait sans cesse. Son dessein était de gagner le pays de la fée Vérité. Mais qui lui montrera la route ? qui lui servira de guide ? On y arrive par une infinité de chemins ; mais tous sont difficiles à tenir ; et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage, n'en connaissent parfaitement aucun. Il lui fallait donc attendre du hasard des éclaircissements, et il n'aurait pas été en cela plus malheureux que le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la rencontre

de la fée ; rencontre difficile, qu'on doit plus communément à une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués, qu'aux plus profondes méditations.

LA SULTANE.

Et puis, ne m'avez-vous pas dit qu'il était prince?

LE PREMIER ÉMIR.

Non, madame; nous ne savons encore ce qu'il est, ni ce qu'il sera : ce n'est encore qu'un oiseau. L'oiseau suivit son instinct. Les ténèbres ne l'effrayèrent point; il vola pendant la nuit; et le crépuscule commençait à poindre, lorsqu'il se trouva sur la cabane d'un berger qui conduisait aux champs son troupeau, en jouant sur son chalumeau des airs simples et champêtres, qu'il n'interrompait que pour tenir à une jeune paysanne, qui l'accompagnait en filant son lin, quelques propos tendres et naïfs, où la nature et la passion se montraient toutes nues. — Zirphé, tu t'es levée de grand matin. — Et si je me suis endormie fort tard. — Et pourquoi t'es-tu endormie si tard? — C'est que je pensais à mon père, à ma mère, et à toi. — Est-ce que tu crains quelque opposition de la part de tes parents? — Que sais-je? — Veux-tu que je leur parle? — Si je le veux! en peux-tu douter? — S'ils me refusaient? — J'en mourrais de peine.

LA SULTANE.

L'oiseau n'est pas loin du pays de Vérité. On y

touche partout où la corruption n'a pas encore donné aux sentiments du cœur un langage maniéré.

LE PREMIER ÉMIR.

A peine l'oiseau blanc eut-il frappé les yeux du berger, que celui-ci médita d'en faire un présent à sa bergère ; c'est ce que l'oiseau comprit à merveille aux précautions dont on usait pour le surprendre.

LA SULTANE.

Que votre oiseau dissolu n'aille pas faire un petit esprit à cette jeune innocente ; entendez-vous ?

LE PREMIER ÉMIR.

S'imaginant qu'il pourrait avoir de ces gens des nouvelles de Vérité, il se laissa attraper, et fit bien. Il l'entendit nommer dès les premiers jours qu'il vécut avec eux ; ils n'avaient qu'elle sur leurs lèvres ; c'était leur divinité, et ils ne craignaient rien tant que de l'offenser ; mais comme il y avait beaucoup plus de sentiment que de lumière dans le culte qu'ils lui rendaient, il conçut d'abord que les meilleurs amis de la fée n'étaient pas ceux qui connaissaient le mieux son séjour, et que ceux qui l'entouraient l'en entretiendraient tant qu'il voudrait, mais ne lui enseigneraient pas les moyens de la trouver. Il s'éloigna des bergers, enchanté de l'innocence de leur vie, de la simplicité de leurs mœurs, de la naïveté de leurs discours ; et pensant

qu'ils ne devaient peut-être tous ces avantages qu'au crépuscule éternel qui régnait sur leurs campagnes, et qui, confondant à leurs yeux les objets, les empêchait de leur attacher des valeurs imaginaires, ou du moins d'en exagérer la valeur réelle.

Ici la sultane poussa un léger soupir, et l'émir ayant cessé de parler, elle lui dit d'une voix faible : Continuez, je ne dors pas encore.

LE PREMIER ÉMIR.

Chemin faisant, il se jeta dans une volière, dont les habitants l'accueillirent fort mal. Ils s'attroupent autour de lui, et remarquant dans son ramage et son plumage quelque différence avec les leurs, ils tombent sur lui à grands coups de bec, et le maltraitent cruellement. O Vérité ! s'écria-t-il alors, est-ce ainsi que l'on encourage et que l'on récompense ceux qui t'aiment, et qui s'occupent à te chercher !.... Il se tira comme il put des pates de ces oiseaux idiots et méchants, et comprit que la difficulté des chemins avait moins allongé son voyage que l'intolérance des passants....

L'émir en était là, incertain si la sultane veillait ou dormait ; car on n'entendait entre ses rideaux que le bruit d'une respiration et d'une expiration alternative. Pour s'en assurer, on fit signe à la chatouilleuse de suspendre sa fonction. Le silence de la sultane continuant, on en conclut qu'elle dormait, et chacun se retira sur la pointe du pied.

TROISIÈME SOIRÉE.

C'ÉTAIT une étiquette des soirées de la sultane, que le conteur de la veille ne poursuivait point le récit du lendemain. C'était donc au second émir à parler; ce qu'il fit après que la sultane eut remarqué que rien n'appelait le sommeil plus rapidement que le souvenir des premières années de la vie, ou la prière à Brama, ou les idées philosophiques. Si vous voulez que je dorme promptement, dit-elle au second émir, suivez les traces du premier émir, et faites-moi de la philosophie.

LE SECOND ÉMIR.

Un soir que l'oiseau blanc se promenait le long d'une prairie, moins occupé de ses desseins et de la recherche de Vérité, que de la beauté et du silence des lieux, il aperçut tout à coup une lueur qui brillait et s'éteignait par intervalles sur une colline assez élevée. Il y dirigea son vol. La lumière augmentait à mesure qu'il approchait, et bientôt il se trouva à la hauteur d'un palais brillant, singulièrement remarquable par l'éclat et la solidité de ses murs, la grandeur de ses fenêtres et la petitesse de ses portes. Il vit peu de monde dans les appartements, beaucoup de simplicité dans

l'ameublement, d'espace en espace des girandoles sur des guéridons, et des glaces de tout côté. A l'instant il reconnut son ancienne demeure, les lieux où il avait passé les premiers et les plus beaux jours de sa vie, et il en pleura de joie; mais son attendrissement redoubla, lorsque, achevant de parcourir le reste du palais, il découvrit la fée Vérité, retirée dans le fond d'une alcôve, où, les yeux attachés sur un globe, et le compas à la main, elle travaillait à constater la vérité d'un fameux système.

LA SULTANE.

Un prince élevé sous les yeux de Vérité! Émir, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là? Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela l'est trop pour être cru.

LE SECOND ÉMIR.

L'oiseau blanc vola comme un petit fou sur l'épaule de la fée, qui d'abord ne le remarqua pas; mais ses battements d'ailes furent si rapides, ses caresses si vives et ses cris si redoublés, qu'elle sortit de sa méditation et reconnut son élève; car rien n'est si pénétrant que la fée.

LA SULTANE.

Un prince qui persiste dans son goût pour la vérité! en voilà bien d'une autre! Peu s'en faut que je ne vous impose silence; cependant continuez.

LE SECOND ÉMIR.

A l'instant Vérité le toucha de sa baguette; ses plumes tombèrent; et l'oiseau blanc reprit sa forme naturelle, mais à une condition que la fée lui annonça : c'est qu'il redeviendrait pigeon jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez son père; de crainte que s'il rencontrait le génie Rousch (ce qui signifie dans la langue du pays, menteur), son plus cruel ennemi, il n'en fût encore maltraité. Vérité lui fit ensuite des questions auxquelles le prince Génistan, qui n'est plus oiseau, satisfit par des réponses telles qu'il les fallait à la fée, claires et précises : il lui raconta ses aventures; il insista particulièrement sur son séjour dans le temple de la guenon couleur de feu; la fée le soupçonna d'ajouter à son récit quelques circonstances qui lui manquaient pour être tout-à-fait plaisant, et d'en retrancher d'autres qui l'auraient déparé; mais comme elle avait de l'indulgence pour ces faussetés innocentes....

LA SULTANE.

Innocentes! Émir, cela vous plaît à dire. C'est à l'aide de cet art funeste, que d'une bagatelle on en fait une aventure malhonnête, indécente, déshonorante.... Taisez-vous, taisez-vous; au lieu de m'endormir, comme c'est votre devoir, me voilà éveillée pour jusqu'à demain; et vous, madame la première, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée rit beaucoup des petits esprits qu'il avait laissés là; et cette belle princesse qui vous a pensé faire mettre à la basilique? lui dit-elle ironiquement. — Ah! l'ingrate, s'écria-t-il; la cruelle! qu'on ne m'en parle jamais. — Je vous entends, reprit Vérité; vous l'aimez à la folie. — Cette réflexion fut si lumineuse pour le prince, qu'il convint sur-le-champ qu'il aimait. — Mais que prétendez-vous faire de ce goût? lui demanda Vérité. — Je ne sais, lui répondit Génistan; un mariage peut-être. — Un mariage! reprit la fée, tant pis! Je vous avais, je crois, trouvé un parti plus sortable. — Et ce parti, demanda le prince, quel est-il? — C'est, dit la fée, une personne qui a peu de naissance, qui est d'un certain âge, et dont la figure sévère ne plaît pas au premier coup d'œil; mais qui a le cœur bon, l'esprit ferme et la conversation très-solide. Elle appartenait à un jeune philosophe qui a fait fortune à force de ramper sous les grands, et qui l'a abandonnée : depuis ce temps, je cherche quelqu'un qui veuille d'elle, et je vous l'avais destinée. — Pourrait-on savoir de vous, répondit le prince, le nom de cette délaissée? — *Polychresta*, dit la fée, ou toute bonne, ou bonne à tout; cela n'est pas brillant; vous trouverez là peu de titres, peu d'argent; mais des millions en fonds de terre, et cela raccommodera

vos affaires, que les dissipations de votre père et les vôtres ont fort dérangées. — Très-assurément, madame, répondit le prince; vous n'y pensez pas : cette figure, cet âge, cette allure-là, ne me vont point, et il ne sera pas dit que le fils du très-puissant empereur du Japon ait pris pour femme une princesse de je ne sais où : encore, s'il était question d'une maîtresse, on n'y regarderait pas de si près.

LA SULTANE.

On en change quand on en est las.

LA PREMIÈRE FEMME.

Quant à mes affaires, j'ai des moyens aussi courts et plus honnêtes d'y pourvoir. J'emprunterai, madame : le Japon, avant que je devinsse oiseau, était rempli de gens admirables qui prêtaient à vingt-cinq pour cent par mois tout ce qu'on voulait. — Et ces gens admirables, ajouta Vérité, finiront par vous marier avec Polychresta. — Ah! je vous jure par vous-même, lui dit le prince, que cela ne sera jamais; et puis votre Polychresta voudrait qu'on lui fît des enfants du matin au soir, et je ne sache rien de si crapuleux que cette vie-là. — Quelles idées! dit la fée : vous passez pour avoir du sens; je voudrais bien savoir à quoi vous l'employez. — A ne point faire de sots mariages, répondit le prince. — Voilà des mépris bien déplacés, lui dit sérieusement Vérité : Polychresta est un peu ma parente; je la connais, je l'aime; et

vous ne pouvez vous dispenser de la voir. — Madame, répondit le prince, vous pourriez me proposer une visite plus amusante ; et s'il faut que je vous obéisse, je ne vous réponds pas que je n'aie la contenance la plus maussade. — Et moi, je vous réponds, dit Vérité, que ce ne sera pas la faute de Polychresta : voyez-la, je vous en prie, et croyez que vous l'estimerez, si vous vous en donnez le temps. — Pour de l'estime et du respect, je lui en accorderai d'avance tant qu'il vous plaira ; mais je vous répéterai toujours qu'il ne sera pas dit que je me sois entêté de la délaissée d'un petit philosophe ; cela serait d'une platitude, d'un ridicule à n'en jamais revenir. — Eh ! monsieur, lui dit Vérité, qui vous propose de vous en entêter ? Épousez-la seulement ; c'est tout ce qu'on vous demande. — Mais attendez, reprit le prince, j'imagine un moyen d'arranger toutes choses. Il faut que j'aie Lively, cela est décidé ; je ne saurais m'en passer : si vous pouviez la résoudre à n'être que ma maîtresse, je ferais ma femme de Polychresta, et nous serions tous contents. — La fée, quoique naturellement sérieuse, ne put s'empêcher de rire de l'expédient du prince. Vous êtes jeune, lui dit-elle, et je vous excuse de préférer Lively. — Ah ! elle me sera plus nécessaire encore, quand je serai vieux. — Vous vous trompez, lui dit la fée, Lively vous importunera souvent quand vous serez sur le retour ; mais Polychresta sera de tous les

temps. — Et voilà justement, reprit le prince, pourquoi je les veux toutes deux : Lively m'amusera dans mon printemps, et Polychresta me consolera dans ma vieillesse.

LA SULTANE.

Ah! ma bonne, vous êtes délicieuse; je ne connais pas d'insomnie qui tienne là contre : vous filez une conversation et l'assoupissement avec un art qui vous est propre; personne ne sait appesantir les paupières comme vous; chaque mot que vous dites est un petit poids que vous leur attachez; et, quatre minutes de plus, je crois que je ne me serais réveillée de ma vie. Continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Après cette conversation, qui n'avait pas laissé de durer, comme la sultane l'a sensément remarqué, le prince se retira dans son ancien appartement; il passa quelques jours encore avec la fée, qui lui donna de bons avis, dont il lui promit de se souvenir dans l'occasion, et qu'il n'avait presque pas écoutés. Ensuite il redevint pigeon à son grand regret : la fée le prit sur le poing, et l'élança dans les airs sans cérémonie; il partit à tire-d'aile pour le Japon, où il arriva en fort peu de temps, quoiqu'il y eût assez loin.

LA SULTANE.

Il n'en coûte pas autant pour s'éloigner de Vérité, que pour la rencontrer.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée qui sentait que le prince aurait plus besoin d'elle que jamais, à présent qu'il était à la cour, se hâta de finir la solution d'un problème fort difficile et fort inutile....

LA SULTANE.

Car nos connaissances les plus certaines ne sont pas toujours les plus avantageuses.

LA PREMIÈRE FEMME.

Le suivit de près, et l'atteignit au haut d'un observatoire, où il s'était reposé.

LA SULTANE.

Et qui n'était pas celui de Paris.

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle lui tendit le poing. L'oiseau ne balança pas à descendre; et ils achevèrent ensemble le voyage.

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

L'empereur japonais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité, qu'il avait perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. Et qu'est-ce que cet oiseau? lui demanda-t-il d'abord; car il aimait les oiseaux à la folie : de tout temps il avait eu des volières; et son plaisir, même à l'âge de quatre-vingts ans,

était de faire couver des linottes. — Cet oiseau, répondit Vérité, c'est votre fils. — Mon fils! s'écria le sultan; mon fils, un gros pigeon patu! Ah! fée divine, que vous ai-je fait pour l'avoir si platement métamorphosé? — Ce n'est rien, répondit la fée. — Comment, ventrebleu! ce n'est rien! reprit le sultan; et que diable voulez-vous que je fasse d'un pigeon? Encore s'il était d'une rare espèce, singulièrement panaché : mais point du tout, c'est un pigeon comme tous les pigeons du monde, un pigeon blanc. Ah! fée merveilleuse, faites tout ce qu'il vous plaira des gens durs, savants, arrogants, caustiques et brutaux; mais pour des pigeons, ne vous en mêlez pas. — Ce n'est pas moi, dit la fée, qui ai joué ce tour à votre fils; cependant je vais vous le restituer. — Tant mieux, répondit le sultan : car, quoique mes sujets aient souvent obéi à des oisons, des paons, des vautours et des grues, je ne sais s'ils auraient accepté l'administration d'un pigeon. — Tandis que le sultan faisait en quatre mots l'histoire du ministère japonais, la fée souffla sur l'oiseau blanc; et il redevint le prince Génistan. Ces prodiges s'opéraient dans le cabinet de Zambador, son père; les courtisans, presque tous amis du génie Rousch (dans la langue du pays, menteur), furent fâchés de revoir le prince; mais aucun n'osa se montrer mécontent, et tout se passa bien.

Zambador était fort curieux d'apprendre de quelle manière son fils était devenu pigeon. Le prince se prépara à le satisfaire, et dit ce qui suit :

Vous souvient-il, très-respectable sultan, que quand l'impératrice, ma mère, eut quarante ans, vous la reléguâtes dans un vieux palais abandonné, sur les bords de la mer, sous prétexte qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfants; qu'il fallait assurer la succession au trône, et qu'il était à propos qu'elle priât les pagodes, en qui elle avait toujours eu grande dévotion, de vous en envoyer avec la nouvelle épouse que vous vous proposiez de prendre? La bonne dame ne donna point dans vos raisons, et ne pria pas; elle ne crut pas devoir hasarder la réputation dont elle jouissait, d'obtenir d'en haut de la pluie, du beau temps, des enfants, des melons, tout ce qu'elle demandait : elle craignit qu'on ne dît qu'il ne lui restait de crédit, ni sur la terre, ni dans les cieux; car elle savait bien que, si elle n'était plus assez jeune pour vous, vous seriez trop vieux pour une autre. — Mon fils, dit Zambador, vous êtes un étourdi; vous parlez comme votre mère, qui n'eut jamais le sens commun. Savez-vous que tandis que vous couriez les champs avec vos plumes, j'ai fait ici des enfants?

LA SULTANE.

Cela pouvait n'être pas exactement vrai; mais

quand de petits princes sont au monde, c'est le point principal; qu'ils soient de leur père ou d'un autre, les grands-pères en sont toujours fort contents.

LA SECONDE FEMME.

Le prince répara sa faute, et dit à son père qu'il était charmé qu'il fût toujours en bonne santé; puis il ajouta : Prenez donc la peine de vous rappeler ce qui se passa à la cour de Tongut. Lorsque vous m'y envoyâtes avec le titre d'ambassadeur, demander pour vous la princesse Lirila, ce qui signifie dans la langue du pays, l'Indolente ou l'Assoupie, vous m'en voulûtes assez mal à propos, de ce que ne trouvant pas Lirila digne de vous, je la pris pour moi. Mais écoutez maintenant comme la chose arriva.

Quelque jours après ma demande, je rendis à Lirila une visite, pendant laquelle je la trouvai moins assoupie qu'à l'ordinaire. On l'avait coiffée d'une certaine façon avec des rubans couleur de rose, qui relevaient un peu la pâleur de son teint. Des rideaux cramoisis, tirés avec art, jetaient sur son visage un soupçon de vie; on eût dit qu'elle sortait des mains d'un célèbre peintre de notre académie. Elle n'avait pas la contenance plus émue, ni le geste plus animé; mais elle ne bâilla pas quatre fois en une heure. On aurait pu la prendre, à sa nonchalance, à sa lassitude vraie ou fausse, pour une épousée de la veille.

LA SULTANE.

Madame ne pourrait-elle pas aller un peu plus vite, et penser qu'elle n'est pas la princesse Lirila?

Ce mot de la sultane désola les deux femmes et les deux émirs : ils étaient tous quatre attendus en rendez-vous; et Mirzoza, qui le savait, souriait entre ses rideaux de leur impatience.

LA SECONDE FEMME.

Il devait y avoir bal; et c'était l'étiquette de la cour de Tongut, que celui qui l'ouvrait se trouvât chez sa dame au moins cinq heures avant qu'il commençât. Voilà, seigneur, ce qui me fit aller chez la princesse Lirila de si bonne heure.

LA SULTANE.

La fée Vérité n'était-elle pas à cette séance du prince et de son père?

LA SECONDE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Je ne lui ai pas encore entendu dire un mot.

LA SECONDE FEMME.

C'est qu'elle parle peu en présence des souverains.

LA SULTANE.

Continuez.

LA SECONDE FEMME.

J'eus donc une fort longue conversation avec

elle, pendant laquelle elle articula un assez grand nombre de monosyllabes très-distinctement et presque sans effort, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie. L'heure du bal vint. Je l'ouvris avec elle, c'est-à-dire que la princesse commença avec moi une révérence qui n'aurait point eu de fin, par la lenteur avec laquelle elle pliait, lorsque ses quatre écuyers de quartier s'approchèrent, la prirent sous les bras, et m'aidèrent à la relever et à la remettre à sa place.

Ici la chatouilleuse, qui avait peut-être aussi quelque arrangement, s'arrêta, et la maligne sultane lui dit : Je ne vous conseille pas, mademoiselle, de vous lasser si vite : cet endroit m'intéresse à un point surprenant; je n'en fermerai pas l'œil de la nuit. Seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME.

Je crus qu'il était de la décence de l'entretenir de votre amour et du bonheur que vous vous promettiez à la posséder. Je m'étais étendu sur ce texte tout à mon aise, lorsqu'elle me demanda quel âge vous pouviez avoir. C'était, à ce qu'on m'a rapporté, une des plus longues questions qu'elle eût encore faites. Je lui répondis que je vous croyais soixante ans. — Vous en avez bien menti, dit Zambador à son fils; je n'en avais pas alors plus de cinquante-neuf. — Le prince s'inclina et continua, sans répliquer, l'histoire de son am-

bassade. A ce mot, dit-il, Lirila soupira; et je continuai à lui faire votre cour avec un zèle vraiment filial; car je vous observerai qu'elle était nonchalamment étalée, qu'elle avait les yeux fermés, et que je lui parlais presque convaincu qu'elle dormait, lorsqu'il lui échappa une autre question. Elle dit, éveillée, ou en rêve, je ne sais lequel des deux : Est-il jaloux?... Madame, lui répondis-je, mon père se respecte trop et ses femmes, pour se livrer à de vils soupçons. — Voilà qui est bien répondu, dit Zambador. La première Pagode vacante, j'y nommerai votre précepteur. — Mais, continua le prince, lorsqu'il s'avise de s'alarmer, bien ou mal à propos, sur la conduite de quelqu'une de ses femmes, il en use on ne peut mieux. On leur prépare un bain chaud; on les saigne des quatre membres; elles s'en vont tout doucement faire l'amour en l'autre monde, et il n'y paraît plus. — Cela est assez bien dit, reprit Zambador; mais il valait encore mieux se taire. Et comment la princesse prit-elle mon procédé? — Je ne sais, répondit le prince; elle fit une mine : Zambador en fit une autre, et le prince continua.

J'interprétai la mine de Lirila; c'était un embarras qu'on avait souvent avec une femme paresseuse de parler, et je crus qu'il convenait de la rassurer. — Vous crûtes bien, ajouta Zambador. — Je lui dis donc que ce n'était point votre habitude; et que, depuis quarante-cinq ans que vous

aviez dépêché la première, pour un coup d'éventail qu'elle avait donné sur la main d'un de vos chambellans, vous n'en étiez qu'à la dix-huit ou dix-neuvième.

Ah! mon fils, dit Zambador au prince, ne vous faites pas géomètre; car vous êtes bien le plus mauvais calculateur que je connaisse. Puis s'adressant à la fée : Madame, ajouta-t-il, vous deviez, ce me semble, lui apprendre un peu d'arithmétique; c'était votre affaire; je ne sais pourquoi vous n'en avez rien fait.

LA SULTANE.

Je me doute que la fée représenta à Zambador qu'on ne savait jamais bien ce qu'on n'apprenait pas par goût; et que Génistan son fils avait marqué, dès sa plus tendre enfance, une aversion insurmontable pour les sciences abstraites.

LA SECONDE FEMME.

Lirila ne vous dit-ellè plus rien? demanda Zambador à son fils. — Pardonnez-moi, seigneur, répondit le prince. Elle me demanda si ma mère était morte. Madame, lui répondis-je, elle jouit encore du jour et de la tranquillité dans un vieux château abandonné sur les rives de la mer, où elle sollicite du ciel, pour mon père et pour vous, une nombreuse postérité; et il faut espérer que vous irez un jour partager les délices de sa solitude, sans qu'il vous arrive aucun fâcheux accident; car

mon père est le meilleur homme du monde ; et à cela près qu'il fait baigner et saigner ses femmes pour un coup d'éventail, il les aime tendrement, et il est fort galant. Madame, ajoutai-je tout de suite, venez embellir la cour du Japon ; les plaisirs les plus délicats vous y attendent : vous y verrez la plus belle ménagerie ; on vous y donnera des combats de taureaux ; et je ne doute point qu'à votre arrivée il n'y ait un rhinocéros mis à mort, avec un ourvari fort récréatif.

Il prit, en cet endroit, à la princesse, un bâillement. Ah! seigneur, quel bâillement! Vous n'en fîtes jamais un plus étendu dans aucune de vos audiences. Cela signifiait, à ce que j'imaginai, que nos amusements n'étaient pas de son goût ; et je lui témoignai qu'on s'empresserait à lui en inventer d'autres. — Y a-t-il loin ? demanda la princesse. — Non, madame, lui répondis-je. Une chaise des plus commodes que Falkemberg ait jamais faites, vous y portera, jour et nuit, en moins de trois mois. — Je n'aime point les voyages, dit Lirila en se retournant, et l'idée de votre chaise de poste me brise. Si vous me parliez un peu de vous, cela me délasserait peut-être. Il y a si longtemps que vous m'entretenez de votre père, qui a soixante ans, et qui est à mille lieues !.... La princesse s'interrompit deux ou trois fois en prononçant cette énorme phrase ; et l'on répandit que votre chaise l'avait furieusement secouée pour

en faire sortir tant de mots à la fois. Pour surcroît de fatigue, en les disant, Lirila avait encore pris la peine de me regarder. Je crois, seigneur, vous avoir prévenu que c'était une de ces femmes qu'il fallait sans cesse deviner. Je conçus donc qu'elle ne pensait plus à vous, et qu'il fallait profiter de l'instant qu'elle avait encore à penser à moi; car Lirila s'était rarement occupée une heure de suite d'un même objet.

LA SULTANE.

Cela est charmant! Premier émir, continuez. — Le premier émir dit qu'il n'avait jamais eu moins d'imagination que ce soir; qu'il était distrait sans savoir pourquoi; qu'il souffrait un peu de la poitrine, et qu'il suppliait la sultane de lui permettre de se retirer. La sultane lui répondit qu'il valait mieux, pour son indisposition, qu'il restât; et elle ordonna au second émir de suivre le récit.

LE SECOND ÉMIR.

Le bal finit. On porta la princesse dans son appartement, où j'eus l'honneur de l'accompagner. On la posa tout de son long sur un grand canapé. Ses femmes s'en emparèrent, la tournèrent, retournèrent, et déshabillèrent à peu près avec les mêmes cérémonies de leur part et la même indolence de la part de Lirila, que si l'une eût été morte, et que si les autres l'eussent ensevelie. Cela fait, elles disparurent. Je me jetai aussitôt à

ses pieds, et lui dis de l'air le plus attendri et du ton le plus touchant qu'il me fut possible de prendre : Madame, je sens tout ce que je vous dois et à mon père, et je ne me suis jamais flatté d'obtenir de vous quelque préférence ; mais il y a si loin d'ici au Japon, et je ressemble si fort à mon père! — Vrai ? dit la princesse. — Très-vrai, répondis-je ; et à cela près que je n'ai pas ses années, et qu'en vous aimant il ne risquerait pas la couronne et la vie, vous vous y méprendriez. — Je ne voudrais pourtant pas vous prendre l'un pour l'autre à ce prix. Je serais bien aise de vous avoir, vous, et qu'il ne vous en coûtât rien. — Pendant cette conversation, une des mains de Lirila, entraînée par son propre poids, m'était tombée sur les yeux; elle m'incommodait là : je crus donc pouvoir la déplacer sans offenser la princesse, et je ne me trompai pas. J'imaginai que nous nous entendions : point du tout, je m'entendais tout seul. Lirila dormait. Heureusement on m'avait appris que c'était sa manière d'approuver. Je fis donc comme si elle eût veillé; je l'épousai jusqu'au bout, et toujours en votre nom. — Ah! traître, dit le sultan. — Ah! seigneur, dit le prince, vous m'arrêtez dans le plus bel endroit, au moment où j'avançais vos affaires de toute ma force. — Avance, avance, ajouta le sultan; tu fais de belles choses. — Génistan, qui craignait que son père ne se fâchât tout de bon, lui représenta qu'il pouvait entrer dans

tous ces détails sans danger ; et lui les écouter sans humeur, puisqu'il ne se souciait plus de Lirila. — Mon fils, dit Zambador, vous avez raison ; achevez votre aventure, et tâchez de réveiller votre assoupie. — Seigneur, continua le prince, je fis de mon mieux ; mais ce fut inutilement. Je me retirai après des efforts inouïs ; car s'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre....

LA SULTANE.

Il n'y a pas de pires endormies que celles qui ne veulent pas s'éveiller, ni de pires éveillées que celles qui ne veulent pas s'endormir.

Cela est surprenant, dit le sultan ; car on a tant de raisons pour veiller en pareil cas ! — Lirila, dit le prince, s'embarrassait bien de ces raisons ! J'interprétai son sommeil comme un consentement de préparer son voyage. On se constitua dans des dépenses dont elle ne daigna pas seulement s'informer ; et nous ne sûmes qu'elle restait qu'au moment de partir, lorsqu'on eut mis les chevaux à cette admirable voiture que vous nous envoyâtes. Alors, Lirila, ne sachant bien positivement ce qu'il lui fallait, me tint à peu près ce discours : « Prince, je crois que vous pouvez aller « seul, et que je reste. » — Et pourquoi donc, madame ? lui demandai-je. — « Pourquoi ? Mais « c'est qu'il me semble que je ne veux ni de vous, « ni de votre père. » Mais, madame, d'où naît

votre répugnance? Il me semble, à moi, que vous pourriez vous trouver mal d'un autre. — « Tant pis pour lui; je me trouve bien ici. » — Restez-y donc, madame..... Et je partis sans prendre mon audience de congé de l'empereur, qui s'en formalisa beaucoup, comme vous savez. Je revins ici vous rendre compte de mon ambassade, vous courroucer de ce que je ne vous avais pas amené une sotte épouse, et obtenir l'exil pour la récompense de mes services. — Mon fils, mon fils, dit sérieusement Zambador au prince, vous ne me révélâtes pas tout alors, et vous fîtes sagement.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Assez. Les émirs et ses femmes lui proposèrent obligeamment de continuer, si cela lui convenait. Vous mériteriez bien, leur dit-elle, que je vous prisse au mot; mais j'ai joui assez long-temps de votre impatience. Assez. Et vous, premier émir, songez à ménager pour demain votre poitrine; car je ne veux rien perdre, et votre tâche sera double. — Quelle heure est-il? — Deux heures du matin. — J'ai fait durer ma méchanceté plus long-temps que je ne voulais. Allez, allez vite.

QUATRIÈME SOIRÉE.

LA SULTANE.

Je trouve mon lit mal fait.... Où en étions-nous?.... Est-ce toujours le prince qui raconte? — Oui, madame. — Et que dit-il?

LA PREMIÈRE FEMME.

Il dit : Je ne sus d'abord où je me retirerais. Après quelques réflexions sur mon ignorance, car je n'avais jamais donné dans ces harangues où l'on me félicitait de mon profond savoir, il me prit envie de renouer connaissance avec Vérité, chez laquelle j'avais passé mes premières années. Je partis dans le dessein de la trouver; et comme je n'étais occupé d'aucune passion qui m'éloignât de son séjour, je n'eus presque aucune peine à la rencontrer. Je voyageai cette fois dans des dispositions d'ame plus favorables que la première. Les femmes de votre cour, seigneur, et la princesse Lirila ne me donnèrent pas les mêmes distractions que les jeunes vierges de la guenon couleur de feu.

LA SULTANE.

Je crois, en effet, que l'image d'une jolie femme est mauvaise compagnie pour qui cherche Vérité.

LA PREMIÈRE FEMME.

J'avais entièrement oublié les usages de la cour de cette fée, lorsque j'y arrivai; et je fus tout étonné de n'y voir que des gens presque nus. Les riches vêtements dont je m'étais précautionné m'auraient été tout-à-fait inutiles, peut-être même déshonoré, si la fée m'eût laissé libre sur mes actions. Ce n'étaient ici, et au Tongut, que des magnificences. Chez la fée Vérité, tout était, au contraire, d'une extrême simplicité : des tables d'acajou, des boisures unies, des glaces sans bordures, des porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau.

Lorsqu'on m'introduisit, la fée était vêtue d'une gaze légère, qu'elle prenait toujours pour les nouveaux venus, mais qu'elle quittait à mesure qu'on se familiarisait avec elle. La chaise longue sur laquelle elle reposait n'aurait pas été assez bonne pour la bourgeoise la plus raisonnable ; elle était d'un bleu foncé, relevée par des carreaux de Perse, fond blanc. Je fus surpris de ce peu de parure. On me dit que la fée n'en prenait presque jamais davantage, à moins qu'elle n'assistât à quelque cérémonie publique, ou qu'un grand intérêt ne la contraignît de se déguiser, comme lorsqu'il fallait paraître devant les grands. Toutes ces occasions lui déplaisaient, parce qu'elle ne manquait guère d'y perdre de sa beauté. Elle avait surtout une aversion insurmontable pour le rouge,

les plumes, les aigrettes et les mouches. Les pierreries la rendaient méconnaissable. Elle ne se parait jamais qu'à regret.

Elle avait à ses côtés une nièce qui s'appelait Azéma, ou, dans la langue du pays, Candeur. Cette nièce avait d'assez beaux yeux, la physionomie douce, et par-dessus cela, le teint de la plus grande blancheur. Cependant elle ne plaisait pas : elle avait toujours un air si fade, si insipide, si décent, qu'on ne pouvait l'envisager sans se sentir peu à peu gagner d'ennui. Sa tante aurait bien voulu la marier, et même avec moi ; car elle avait vingt-deux ans passés, temps où l'on doit épouser ou jamais. Mais pour être son neveu, il aurait fallu courir sur les brisées du génie Rousch, qui en était éperdu.

Rousch était le plus vilain, le plus dangereux, le plus ignoble des génies. Il était mince, il avait le teint basané, la figure commune, l'air sournois, les yeux renfoncés et couverts, les lèvres épaisses, l'accent gascon, les cheveux crépus, la bouche grande et les dents doubles.

LA SULTANE.

Ne m'avez-vous pas dit que Rousch signifiait, dans la langue du pays, Menteur ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Je crois qu'oui. Rousch était très-méchante langue. Pour de l'esprit, il en voulait avoir. Il était

fat, petit-maître, insolent avec les femmes, lâche avec les hommes, grand parleur, ayant beaucoup de mémoire et n'en ayant pas encore assez, ignorant les bonnes choses, la tête pleine de frivolités, faisant des nouvelles, apprêtant des contes, imaginant des aventures scandaleuses, qu'il nous débitait comme des vérités. Nous donnions làdedans; il en riait sous cape, et nous prenait pour des imbéciles, lui, pour un esprit supérieur.

LA SULTANE.

Ne fut-ce pas ce même personnage qui inventa le grand art de persifler? Si cela n'est pas, laissez-le-moi croire.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée me paraissait plus digne d'attention que sa nièce. Je commençais à me faire à son air austère et sérieux. Elle avait des charmes, mais on n'en était pas toujours touché. Elle ne changeait point, mais on était journalier avec elle. Ce qui me rebutait quelquefois, c'était une sécheresse excessive. Son visage seulement conservait quelque sorte d'embonpoint. Sa taille était ordinaire. Elle avait l'air noble, la démarche grave et composée, les yeux pénétrants et petits, quelque chose d'intéressant dans la physionomie, la bouche grande, les dents belles, les cheveux de toutes sortes de couleurs. On remarquait dans ses traits je ne sais quoi d'antique qui ne plaisait pas à tout le monde. Elle

ne manquait pas d'esprit. Pour des connaissances, personne n'en avait davantage et de plus sûres. Elle ne laissait rien entrer dans sa tête, sans l'avoir bien examiné. Du reste, sans enjouement et sans aménité, aimant la promenade, la philosophie, la solitude et la table; écrivant durement; ayant tout vu, tout lu, tout entendu, tout retenu, excepté l'histoire et les voyages; faisant ses délices des ouvrages de caractère et de mœurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée. Il était défendu de parler en sa présence de son dieu, de sa maîtresse et de son roi. Les mathématiques étaient presque son unique étude. La musique ne lui déplaisait pas, surtout l'italienne. Elle avait peu de goût pour la poésie. Elle aimait les enfants à la folie; aussi lui en envoyait-on de toutes parts; mais elle ne les gardait pas long-temps : à peine avaient-ils l'âge de raison, que Rousch et ses partisans nombreux les lui débauchaient.

LA SULTANE.

La fée n'était-elle pas là, lorsque Génistan en parlait ainsi?

LA PREMIÈRE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Comment prit-elle ce portrait, qui n'était pas flatté?

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle s'avança vers lui, l'embrassa tendrement; et le prince continua. — Je fus du nombre de ceux que Rousch entreprit; mais j'aimais la fée et j'en étais aimé. Le moyen de lui plaire, en me liant avec le seul génie qu'elle eût en aversion! Je m'appliquai donc à éloigner Rousch. Il en fut piqué. Azéma, sur laquelle il avait des vues, s'avisa d'en avoir sur moi; et voilà Rousch furieux. C'était bien à tort, car je n'avais pas le moindre dessein qui pût l'alarmer. La tante eut beau me vanter la bonté de son esprit et la douceur de son caractère, je répondis aux éloges de l'une et aux agaceries insinuantes de sa nièce, qu'Azéma ferait assurément le bonheur de son époux, mais que je ne pouvais faire le sien; et il n'en fut plus question. Cependant Rousch ne me le pardonna pas davantage. Il se promit une vengeance proportionnée à l'injure qu'il prétendait avoir reçue. Il médita d'abord de se battre; mais après y avoir un peu réfléchi, il trouva qu'il n'en avait pas le courage. Il aima mieux recourir à son art. Il redoubla de rage contre Vérité, et se mit à la défigurer d'une si étrange manière, que je ne pus l'aimer ce jour-là. A l'entendre, c'était une pédante, une ennemie des plaisirs et du bonheur; que sais-je encore? Je parus froid à la fée; j'abrégeai les longs entretiens que j'avais coutume d'avoir avec elle : je ne

sais même si je n'eus pas une mauvaise honte de l'attachement scrupuleux que je lui avais voué. Cependant je la revis le lendemain, mais d'un air embarrassé. La fée m'avait deviné; elle me demanda comment je l'avais trouvée la veille. Madame, lui répondis-je, on ne peut pas mieux. Vous êtes charmante en tout temps; mais hier vous étiez à ravir. Ah! mon fils, me répondit la fée, Rousch vous a séduit. Quel dommage, et que votre changement m'afflige! Prince, vous m'abandonnez.

Je fus sensible à ce reproche; et me jetant entre les bras de la fée (elle les tenait toujours ouverts à ceux qui revenaient sincèrement à elle), je la conjurai de ne me pas faire un crime d'un discours que la politesse m'avait dicté.

LA SULTANE.

La politesse! Est-ce qu'il ne savait pas que c'était une des proches parentes et des bonnes amies de Rousch?

LA PREMIÈRE FEMME.

Pardonnez-moi, madame, la fée le lui avait dit plus d'une fois : aussi Génistan, se jetant à ses genoux, lui jura-t-il de ne plus ménager Rousch et sa parente à ses dépens, dût-il rester muet, et passer ou pour grossier ou pour sot. La fée le reçut en grâce, et lui conta les tours sanglants que Rousch s'amusait à lui jouer. Tantôt, lui dit-elle, il me rend vieille et surannée, tantôt jeune et dif-

forme; quelquefois il m'enjolive à tel point, qu'il ne me reste rien de ma dignité, et qu'on me prendrait pour une bouffonne; d'autres fois il me prête un air sauvage et rechigné. En un mot, sous quelque forme qu'il me présente, je suis estropiée. Il me fait un œil bleu, et l'autre noir; les sourcils bruns et les cheveux blonds; mais il a beau me déguiser, les bons yeux me reconnaissent.

LA SULTANE.

Les dieux n'ont laissé à Rousch qu'un moment d'une illusion qui cesse toujours à sa honte.

LA PREMIÈRE FEMME.

Madame, dit le prince en se tournant du côté de la fée, me parlait ainsi lorsqu'on lui annonça le prince Lubrelu, ou, dans la langue du pays, Brouillon; et la princesse Serpilla, ou, dans la langue du pays, Rusée. C'étaient deux élèves qu'on lui envoyait. Ah! dit la fée en fronçant le sourcil, que veut-on que je fasse de ces gens-là? Elle les reçut assez froidement, et sans demander des nouvelles de leurs parents.

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Lubrelu salua la fée fort étourdiment. Il était assez joli garçon, mais louche et bègue. Il parlait beaucoup et sans suite; n'était d'accord avec lui-

même, que quand il n'y pensait pas; grand disputeur, souvent il prenait les raisons de son sentiment pour des objections; sourd d'une oreille, quelquefois il entendait mal et répondait bien, ou entendait bien et répondait mal. Dès le même soir, il fut ami de Rousch.

Pour Serpilla, elle était petite, maigre et noire; elle contrefaisait la vue basse; elle avait le nez retroussé, le visage chiffonné, les coins de la bouche relevés : si elle méditait une méchanceté, elle en tirait en bas le coin gauche; c'était un tic. Son menton était pointu, ses sourcils bruns et prolongés vers les tempes; ses mains noires et sèches, mais elle ne quittait jamais ses gants. Elle parlait peu, pensait beaucoup, examinait tout, ne faisait aucune démarche, ne tenait aucun propos sans dessein; jouait toute sorte de personnages, l'étourdie, la distraite, la niaise, et n'avait jamais plus d'esprit que quand on était tenté de la prendre pour une idiote.

Azéma lui déplut d'abord; et elle s'occupa, dès le premier jour, à la tourner en ridicule, et à lui tendre des panneaux dans lesquels la bonne créature donnait tête baissée. Elle lui faisait voir une infinité de choses qui n'étaient point et ne pouvaient être. Elle se mit en tête de lui persuader que Génistan, moi, pour qui elle se sentait du goût, je l'aimais, elle Azéma, à la folie, mais que je n'osais le lui déclarer. « Pourquoi, lui deman-

« dait Azéma, se taire opiniâtrément comme il « fait? S'il n'a que des vues honnêtes, que ne parle-« t-il à ma tante?.... » Princesse, lui répondait Serpilla, vous ne connaissez pas encore les amants délicats. S'adresser à votre tante, ce serait s'assurer de votre personne sans avoir pressenti votre cœur. Vous pouvez compter que le prince périra plutôt de chagrin que de hasarder une démarche qui pourrait vous déplaire.... « Ah! reprit Azéma, « pour cela je ne veux pas qu'il périsse; je ne veux « pas même qu'il souffre.... » Cependant cela est, et cela durera, si vous n'y mettez pas ordre.... « Mais comment faut-il que je m'y prenne? Je « suis si neuve et si gauche à tout.... » Je le regarderais tendrement lorsqu'il viendrait chez ma tante; s'il lui arrivait de me donner la main, je la serrerais de distraction; je jetterais un mot, et puis un autre.... « En vérité, j'ai peur d'avoir fait tout « cela sans y penser.... » Si cela est, il faut avouer que ce Génistan est un cruel homme. Je n'y vois plus qu'un remède..... « Et quel est-il?.... » Ho! non, je ne vous le dirai pas.... « Et pourquoi?... » C'est que si je vous le disais, vous le confieriez peut-être à votre tante.... « Ne craignez rien; vous ne « sauriez croire combien je suis discrète.... » Eh bien! j'écrirais.... « Si c'est là votre secret, n'en « parlons plus; je n'oserais jamais m'en servir.... » N'en parlons plus, comme vous dites. Il me semble qu'il fait beau, et qu'un tour de promenade vous

dissiperait.... « Très-volontiers; nous rencontre-« rons peut-être le prince Génistan.... » Le prince a renoncé à tout amusement. S'il se promène, c'est dans des lieux écartés et solitaires. Je ne sais où le conduira cette triste vie. S'il en mourait pourtant, c'est vous qui en seriez la cause.... « Mais je ne veux pas qu'il meure, je vous l'ai déjà « dit.... » Écrivez-lui donc.... « Je n'oserais; et « puis je ne sais que lui écrire.... » Que ne m'en chargez-vous? Vous me connaissez un peu, et vous ne me croyez pas, sans doute, aussi maladroite que je le parais. J'arrangerai les choses avec toute la décence imaginable. La lettre sera anonyme. Si la déclaration réussit, c'est vous qui l'aurez faite; si elle échoue, ce sera moi.... « Vous « êtes bien bonne.... »

LA SULTANE.

Cette Serpilla est une dangereuse créature, et la simple Azéma n'en savait pas assez pour sentir ce piége. La lettre fut-elle écrite?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que oui.

LA SULTANE.

Fut-elle répondue?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que non.

LA SULTANE.

Et pourquoi?

LA SECONDE FEMME.

Je n'avais garde, dit le prince, de me fier à Serpilla, et cela sous les yeux de la fée, qui nous aurait devinés d'abord, et qui ne m'aurait jamais pardonné cette intrigue. Azéma fut désolée de mon silence, mais elle ne se plaignit pas. Sa méchante amie se fit un mérite auprès d'elle de la démarche hardie qu'elle avait faite pour la servir, et Azéma l'en remercia sincèrement. Rousch ne fut pas si scrupuleux que moi ; on dit qu'il tira parti de Serpilla. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on remarqua de la liaison entre eux, et qu'ils formèrent avec Lubrelu une espèce de triumvirat qui mit en fort peu de temps la cour de la fée sens dessus dessous. On s'évitait, on ne se parlait plus ; c'étaient des caquets et des tracasseries sans fin ; on se boudait sans savoir pourquoi, et la fée en était de fort mauvaise humeur.

LA SULTANE.

C'est, en vérité, comme ici ; et je croirais volontiers que ce triumvirat subsiste dans toutes les cours.

LA SECONDE FEMME.

La fée fit publier pour la centième fois les anciennes lois contre la calomnie ; elle défendit de hasarder des conjectures sur la réputation d'un ennemi, même sur celle d'un méchant notoire, sous peine d'être banni de sa cour ; elle redoubla

de sévérité; et s'il nous arrivait quelquefois de médire, elle nous arrêtait tout court, et nous demandait brusquement : « Est-ce à vous que le « fait est arrivé? Ce que vous racontez, l'avez-« vous vu? » Elle était rarement satisfaite de nos réponses. Elle m'interdit une fois sa présence pendant quatre jours, pour avoir assuré une aventure arrivée au Tongut tandis que j'y étais, mais à laquelle je n'avais eu aucune part, et que je n'avais apprise que par le bruit public.

Malgré les défenses de Vérité, Lubrelu avait toutes les peines du monde à se contenir. Il lui échappait à tout moment des choses peu mesurées qui offensaient moins de sa part que d'une autre, parce qu'il y avait, disait-on, dans son fait plus de sottise et d'étourderie que de méchanceté : il croyait parler sans conséquence, en disant hautement que j'étais bien avec la tante, et passablement avec la nièce; qu'il y avait entre nous un arrangement le mieux entendu, et que le jour j'appartenais à Azéma, et la nuit à Vérité.

Rousch, qui était présent, lui répondit qu'il lui abandonnait la vieille fée pour en disposer à sa fantaisie, mais qu'il prétendait qu'on s'écoutât quand on parlait d'Azéma. S'écouter, c'est ce que Lubrelu n'avait fait de sa vie; il répondit à Rousch par une pirouette, et lui laissa murmurer entre ses dents qu'il était épris d'Azéma; que personne ne l'ignorait; qu'il en était aimé; qu'il méditait

depuis long-temps de l'épouser; et que, quoiqu'il eût commencé avec elle par où les autres finissent, il n'en était pas moins amoureux.

Lubrelu ne perdit pas ces derniers mots, qu'il redit le lendemain à Azéma, y ajoutant quelques absurdités fort atroces. Azéma en fut affligée, et s'en alla, en pleurant, se plaindre à sa tante, et la prier de l'envoyer pour quelque temps chez la fée Zirphelle, ou, dans la langue du pays, Discrète, son autre tante : Vérité y consentit. On tint le départ secret, et Azéma disparut sans que Rousch en sût rien. Il fit du bruit quand il l'apprit; mais Azéma était déjà bien loin : il courut après elle, ne la rejoignit point, et revint une fois plus hideux, me soupçonnant d'avoir enlevé ses amours, et bien résolu de m'en faire repentir. Ses menaces ne m'effrayèrent point; je n'ignorais pas que sa puissance était limitée, et qu'il ne me nuirait jamais que de concert avec le génie Nucton, ou comme qui dirait Sournois, qui résidait à mille lieues et plus du palais de Vérité. Mais qui l'eût cru? Rousch disparut un matin, et l'on sut qu'il était allé consulter Nucton sur les moyens de se venger.

Il n'était pas à un quart de lieue, qu'on entendit un grand fracas dans les avant-cours; on crut que c'était Rousch qui revenait : point du tout, c'était une de ses amies et des parentes de Lubrelu, que le hasard avait jetée dans cette contrée; on l'appelait Trocilla, comme qui dirait Bizarre. Sa manie

était de courir sans savoir où elle allait; pourvu qu'elle ne suivît pas la grande route, elle était contente : aussi apprîmes-nous qu'elle s'était engagée dans des chemins de traverse où son équipage avait été mis en pièces, et qu'elle arrivait sur une mule rétive, crottée, déchirée, dans un désordre à faire mourir de rire.

On lui donna un appartement : il y en avait toujours de reste chez Vérité; elle se reposait en attendant ses gens, qu'elle maudissait, et qui ne demeuraient pas en reste avec elle. Ils arrivèrent enfin. On tira ses femmes d'une berline en souricière; c'étaient trois espèces de boiteuses : l'une boitait à droite, l'autre à gauche, la troisième des deux côtés. Trocilla, qui les examinait d'une croisée, trouvait leur allure si ridicule, qu'elle en riait à gorge déployée, comme si l'étrange spectacle de ces trois boiteuses, qui se hâtaient de venir, eût été nouveau pour elle. Tandis qu'un cocher en scaramouche et un valet en arlequin dételaient de la voiture deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, Trocilla était à sa toilette, qui commença sur les cinq heures du soir, et qui finit à peine à huit, qu'elle se présenta chez la fée Vérité.

Je n'ai rien vu de si extravagant que sa parure, et sa personne attira mon attention et celle de tout le monde.

LA SULTANE.

C'est le privilége de la singularité plus encore

que de la beauté. Les hommes se livrent plus promptement à ce qui les surprend qu'à ce qu'ils admireraient.

La sultane prononça cette réflexion sensée d'un ton faible et entrecoupé qui annonçait l'approche du sommeil.

LA SECONDE FEMME.

Trocilla était plutôt grande que petite, mal proportionnée : c'étaient de longues jambes au bout de longues cuisses, qui lui donnaient l'air d'une sauterelle, surtout quand elle était assise : point de taille ; un bras potelé, et l'autre sec ; une main laide et difforme, et l'autre jolie ; un pied petit et délicat dans une grande mule rembourrée, un autre pied grand et mal fait, enchassé dans une petite mule ; mais cela n'y faisait rien : par ce moyen, elle avait deux mules égales. Son épaule droite était un peu plus haute que la gauche ; à la vérité, un corps et l'éducation avaient affaibli ce défaut : elle avait des couleurs et point de teint ; un œil bleu et un œil gris ; le nez long et pointu ; la bouche charmante quand elle riait ; mais par malheur pour ceux qui l'approchaient, elle avait des journées tristes sans savoir pourquoi, car elle ne voulait pas que ce fût des vapeurs ou des nerfs.

Elle avait une robe de satin couleur de rose, avec des parures violettes, une simarre de velours bleu, garnie de crêpe ; un nœud de diamants, d'où pendait une riche dévote, dans un temps où l'on

n'en portait plus; une girandole de très-beaux brillants à l'oreille droite, et une perle d'orient à la gauche; une plume verte dans sa coiffure, dont un des côtés était en papillon, et l'autre en battant l'œil, avec un énorme éventail à la main.

Voilà l'ajustement sous lequel nous apparut Trocilla.

LA SULTANE.

La perle à l'oreille gauche est de trop.

LA SECONDE FEMME.

Elle salua Vérité sans la regarder, s'étendit indécemment sur une sultane, tira de sa poche une lorgnette, dont elle ne se servit point, jeta à travers une conversation fort sérieuse trois ou quatre mots déplacés et plaisants, se moqua d'elle et du reste de la compagnie, et se retira.

LA SULTANE.

Je vous conseille de l'imiter. Après la nuit dernière, je crois que vous pourriez avoir besoin de repos. Bonsoir, messieurs; mesdames, bonsoir; car je crois que vous allez vous coucher.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Ce soir, Mangogul avait ordonné qu'on laissât la porte de l'appartement ouverte; et lorsque Mirzoza fut couchée, il profita du bruit que firent les improvisateurs en s'arrangeant autour de son lit, pour entrer sans qu'elle s'en doutât : il était placé debout, les coudes appuyés sur la chaise de la seconde femme et sur celle du premier émir, lorsque la sultane demanda à celui-ci si sa poitrine lui permettait de la dédommager du silence qu'il gardait depuis deux jours. L'émir lui répondit qu'il ferait de son mieux, et commença comme il suit :

LE PREMIER ÉMIR.

Je pris pour elle ce qu'on appelle une fantaisie.

LA SULTANE.

Ce *je*, c'est le prince Génistan; et cet *elle*, c'est apparemment Trocilla.

LE PREMIER ÉMIR.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Ah, les hommes! les hommes!.... Je les crois encore plus fous que nous.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sûrement le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

L'occasion de l'instruire de mes sentiments n'était pas difficile à trouver; mais il fallait se cacher de Vérité. Un jour que la fée était profondément occupée, la crainte de la distraire me servit de prétexte, et j'allai faire ma cour à Trocilla, qui me reçut bien. J'y retournai le lendemain, et elle me fit froid d'abord. Sa mauvaise humeur cessa lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'empressais nullement à la dissiper; elle railla la religion, les prêtres et les dévotes; traita la modestie, la pudeur et les principales vertus de son sexe, de freins imaginés pour les sottes; et je crus victoire gagnée : point de préjugés à combattre, point de scrupules à lever; je ne desirais qu'une seconde entrevue pour être heureux; encore ne fallait-il pas qu'elle fût longue, de peur d'avoir du temps de reste, et de ne savoir qu'en faire. J'eus un autre jour l'occasion de la reconduire dans son appartement : chemin faisant, je lui demandai la permission d'y rester un moment; elle me fut accordée. Aussitôt je me mis en devoir de lui dire des choses tendres et galantes autant qu'il m'en

vint; que je l'avais aimée depuis que j'avais eu le bonheur de la voir; que c'était un de ces coups de sympathie auxquels jusqu'alors j'avais ajouté peu de foi, et qu'il fallait que ma passion fût bien violente, puisque j'osais la lui déclarer la seconde fois que je jouissais de son entretien : elle m'écouta attentivement; puis tout à coup éclatant de rire, elle se leva et appela toutes ses femmes, qui accoururent, et qu'elle renvoya. Je la priai de se remettre d'une surprise à laquelle ses charmes ne l'exposaient pas sans doute pour la première fois. Vous avez raison, me répondit-elle : on m'a aimée, on me l'a dit, et je devrais y être faite; mais il m'est toujours nouveau de voir des hommes, parce qu'ils sont aimables, prétendre qu'on leur sacrifiera l'honneur, la réputation, les mœurs, la modestie, la pudeur, et la plupart des vertus qui font l'ornement de notre sexe; car il paraît bien à leurs procédés et à ceux des femmes, que c'est à ces bagatelles que se réduisent les desirs des uns et les bontés des autres. Et continuant d'un ton moins naturel encore et plus pathétique : Non, s'écria-t-elle, il n'y a plus de décence; les liaisons ont dégénéré en un libertinage épouvantable; la pudeur est ignorée sur la surface de la terre : aussi les dieux se sont-ils vengés; et presque tous les hommes....

LA SULTANE.

Sont devenus faux ou indiscrets.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Je fus un peu déconcerté de ce sermon, auquel je ne m'attendais guère; et j'allais lui rappeler ses maximes de la veille, lorsqu'elle m'épargna ce propos ridicule, en me priant de me retirer, de crainte qu'on n'en tînt de méchants sur sa conduite. J'obéis, bien résolu d'abandonner Trocilla à toutes ses bizarreries, et de ne la revoir jamais. Mais j'avais plu; et dès le lendemain elle m'agaça, me dit des mots fort doux et assez suivis; et je me laissai entraîner.

LA SULTANE.

Vous n'êtes que des marionettes.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Émir, respectez le sultan; respectez-moi, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Je me rendis dans son appartement à l'heure marquée; je crus la trouver seule. Point du tout, elle s'occupait à prendre une leçon d'anglais, qui

avait déjà duré fort long-temps, et que ma présence n'abrégea point. Nous y serions encore tous les trois, si le maître d'anglais, qui ne manquait pas d'intelligence, n'eût eu pitié de moi. Mais il était écrit que mon supplice serait plus long. Trocilla me reçut comme un homme tombé des nues, me laissa debout, ne me dit presque pas un mot; et sans m'accorder le temps de lui parler, sonna et se fit apporter une vielle, dont elle se mit à jouer précisément comme quand on est seul, et qu'on s'ennuie.

Ici le sultan ne put s'empêcher de rire; la sultane dit : En effet, cette scène est assez ridicule; et l'émir reprit son récit.

LE PREMIER ÉMIR.

Je lui laissai tâtonner une musette, un menuet; et elle allait commencer un maudit air à la mode, qui n'aurait point eu de fin, lorsque je pris la liberté de lui arrêter les mains. Ah! vous voilà, me dit-elle, et que faites-vous ici à l'heure qu'il est? C'est par vos ordres, madame, lui répondis-je, que je m'y suis rendu; et il y a près de deux heures que j'attends que vous vous aperceviez que j'y suis.... Est-il bien vrai?.... Pour peu que vous en doutassiez, votre maître d'anglais vous l'assurerait.... Vous l'avez donc entendu donner leçon? C'est un habile homme; qu'en pensez-vous? Et ma vielle, je commence à m'en tirer assez bien.

Mais, asseyez-vous, je me sens en main, et je vais vous jouer des contredanses du dernier bal, qui vous réjouiront.... Madame, lui répondis-je, faites-moi la grâce de m'entendre. A présent, ce ne sont point des airs de vielle que je viens chercher ici; quittez pour un moment votre instrument, et daignez m'écouter.... Mais vous êtes extraordinaire, me dit Trocilla; vous ne savez pas ce que vous refusez. J'allais vous jouer, ce soir, comme un ange.... Madame, lui répliquai-je, si je vous gêne, je vais me retirer.... Non, restez, monsieur. Et qui vous dit que vous me gênez?.... Quittez donc ce maudit instrument, ou je le brise.... Brisez, mon cher; brisez: aussi-bien j'en suis dégoûtée.

Je détachai la ceinture de la vielle, non sans serrer doucement la taille de la vielleuse. Trocilla était assise sur un tabouret; cette situation n'était pas commode.

LA SULTANE.

Émir, supposez que je dors, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Je la pris par sa main jolie que je baisai plusieurs fois, en la conduisant vers une chaise longue sur laquelle je la poussai doucement; elle s'y laissa aller sans façon; et me voilà assis à côté d'elle, lui baisant encore la main, et lui protestant d'une voix émue que je l'adorais.

De distraction le sultan s'écria : Adore donc, maudite bête. Heureusement la sultane, ou ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre.

LE PREMIER ÉMIR.

Trocilla me crut apparemment, car elle me passa son autre main sur les yeux, et l'arrêta sur ma bouche. Je la regardai dans ce moment, et je la trouvai charmante. Son souris, son badinage, le son de sa voix, tout excitait en moi des desirs. Elle me tenait de petits propos d'enfants, qui achevaient de me tourner la tête. Bientôt je n'y fus plus. Je me penchai sur sa gorge. Je ne sais trop ce que mes mains devinrent. Trocilla paraissait éprouver le même trouble; et nous touchions à l'instant du bonheur, lorsque nous sortîmes, elle et moi, de cette situation voluptueuse, par une extravagance inouïe. Trocilla me repoussa fortement; et se mettant à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes : Ah! cher Zulric, s'écria-t-elle; tendre et fidèle amant, que deviendrais-tu, si tu savais à quel point je t'oublie? Ses larmes et ses soupirs redoublèrent; c'était à me faire craindre qu'elle ne suffoquât. Retirez-vous, monsieur; je vous hais, je vous déteste. Vous m'avez fait manquer à mes serments, et tromper l'homme unique à qui je suis engagée par les liens les plus solennels; vous n'en serez pas plus heureux, et j'en mourrai de douleur.

Ces dernières paroles, et les larmes abondantes qui les suivirent, me persuadèrent que le quart d'heure était passé. Je me retirai, bien résolu de le faire renaître. J'envoyai le lendemain chez Trocilla, et j'appris de sa part qu'elle avait bien reposé, et qu'elle m'attendait pour prendre le thé. Je partis sur-le-champ, et j'eus le bonheur de la trouver encore au lit. Venez, prince, dit-elle; asseyez-vous près de moi. J'ai conçu pour vous des sentiments dont il faut absolument que je vous instruise. Il y va de mon bonheur, et peut-être de ma vie. Tâchez donc de ne pas abuser de ma sincérité. Je vous aime; mais de l'amour le plus tendre et le plus violent. Avec le mérite que vous avez, il ne doit pas être nouveau pour vous d'être prévenu. Ah! si je rencontre dans votre cœur la même tendresse que vous avez fait naître dans le mien, que je vais être heureuse! Parlez, prince, ne me suis-je point trompée, lorsque je me suis flattée de quelque retour? M'aimez-vous?

Ah, madame, si je vous aime! Ne vous l'ai-je pas assuré cent fois? — Serait-il bien possible! — Rien n'est plus vrai. — Je le crois, puisque vous me le dites; mais je veux mourir, si je m'en souviens. Vraiment, je suis enchantée de ce que vous m'apprenez là. Je vous conviens donc beaucoup, beaucoup? — Autant qu'à qui que ce soit au monde. — Eh bien! mon cher, reprit-elle en me serrant la main entre la sienne et son genou, per-

sonne ne me convient comme toi. Tu es charmant, divin, amusant au possible, et nous allons nous aimer comme des fous. On disait que Vindemill, Illoo, Girgil, avaient de l'esprit. J'ai un peu connu ces personnages-là, et je te puis assurer que ce n'était rien, moins que rien. Trocilla ne laissait pas que d'avoir rencontré bien des gens d'esprit, quoiqu'elle n'en accordât qu'à elle et à son amant. A présent, madame, je puis donc me flatter, lui dis-je, que vous ne vous souviendrez plus de Zulric ni d'aucun autre ? — Que parlez-vous de Zulric? reprit-elle. C'est un petit sot qui s'est imaginé qu'il n'y avait qu'à faire le langoureux auprès d'une femme, et à l'excéder de protestations, pour la subjuguer. C'est de ces gens prêts à mourir cent fois pour vous, et dont une misérable petite complaisance vous débarrasse; mais vous, ce n'est pas cela; et quelque répugnance que vous ayez pour les hiboux, je gage que vous la vaincriez, si j'avais attaché mes faveurs aux caresses que vous feriez au mien. Seigneur, dit Génistan à son père, les autres femmes ont un serin, une perruche, un singe, un doguin. Trocilla en était, elle, pour les hiboux.... Oui, seigneur, pour les hiboux !... De tous les oiseaux, c'est le seul que je n'ai pu souffrir. Trocilla en avait un qu'elle ne montrait qu'à ses meilleurs amis.

LA SULTANE.

Que beaucoup de gens avaient vu.

LE PREMIER ÉMIR.

Et qu'on me présenta sur-le-champ. Voyez mon petit hibou, me dit-elle; il est charmant, n'est-ce pas? Ce toquet blanc à la housarde, qu'on lui a placé sur l'oreille, lui fait à ravir. C'est une invention de mes boiteuses. Ce sont des femmes admirables. Mais vous ne me dites rien de mon petit hibou? Madame, lui répondis-je, vous auriez pu, je crois, prendre du goût pour un autre animal. Il n'y a que vous aux Indes, à la Chine, au Japon, qui se soit avisée d'avoir un hibou en toquet. — Vous vous trompez, me répondit-elle: c'est l'animal à la mode: et de quel pays débarquez-vous donc? Ici tout le monde a son hibou, vous dis-je, et il n'est pas permis de s'en passer. Promettez-moi donc d'avoir le vôtre incessamment; je sens que je ne puis vous aimer sans cela.

Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je la pressai d'abréger mon impatience.

LA SULTANE.

Je crois, émir, qu'il est à propos que je me rendorme. Me voilà rendormie; continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle y consentit; mais à condition que j'aurais un hibou. Ah! plutôt quatre, madame, lui répondis-je. A l'instant elle me reçut les bras ouverts. Je fus exposé aux emportements de la femme du

monde qui aimait le moins; j'y répondis avec toute l'impétuosité d'un homme qui ne voulait pas laisser à Trocilla le temps de se refroidir. — Vous aurez un hibou, me disait-elle d'une voix entrecoupée : Prince, vous me le promettez. — Oui, madame, lui répondis-je, dans un instant où l'on est dispensé de connaître toute la force de ses promesses : je vous le jure par mon amour et par le vôtre. A ces mots, Trocilla se tut, et moi aussi. Il y avait près d'une demi-heure que nous étions ensemble, lorsqu'elle me dit froidement de la laisser dormir et de me retirer. Si je n'avais pas su à quoi m'en tenir, je m'en serais pris à moi-même de cette indifférence subite; mais je n'avais rien à me reprocher, ni elle non plus. Je pris donc le parti de lui obéir, et même plus scrupuleusement peut-être qu'elle ne s'y attendait. Je revins à Vérité, qui me parut plus belle que jamais.

LA SULTANE.

C'est la vraie consolation dans les disgrâces, et on ne lui trouve jamais tant de charmes que quand on est malheureux.

LA SECONDE FEMME.

Toutes ces choses s'étaient passées, lorsque Rousch reparut : il avait vu Nucton, et ils avaient concerté de me faire rentrer cent pieds sous terre; c'était leur expression. La pauvre Azéma, dont ils avaient découvert la retraite, avait déjà éprouvé

les cruels effets de leur haine. Rousch lui avait soufflé sur le visage une poudre qui l'avait rendue toute noire. Dans cet état elle n'osait se montrer ; elle vivait donc renfermée, détestant à chaque moment Rousch, et arrosant sans cesse de ses larmes un miroir qui lui peignait toute sa laideur, et qu'elle ne pouvait quitter. Sa tante apprit son malheur, la plaignit, et vint à son secours. Elle essaya de laver le visage de sa triste nièce ; mais elle y perdit ses peines. Noire elle était, noire elle resta : ce qui détermina la fée à la transformer en colombe, et à lui restituer sa première blancheur sous une autre forme.

Vérité, de retour de chez Azéma, songea à me garantir des embûches de Rousch. Pour cet effet, elle me fit partir incognito. Mais admirez les caprices des femmes et surtout de Trocilla ; elle ne me sut pas plus tôt éloigné d'elle, qu'elle songea à s'approcher de moi. Elle s'informa de la route que j'avais prise, et me suivit. Rousch instruit de notre aventure, connaissant assez bien son monde, et particulièrement Trocilla, ne douta point qu'il ne parvînt au lieu de ma retraite, en marchant sur ses traces. Sa conjecture fut heureuse ; et un matin nous nous trouvâmes tous trois en déshabillé dans un même jardin.

La présence de Trocilla me consola un peu de celle de Rousch. Je fus flatté d'avoir fait faire quatre cent cinquante lieues à une femme de

son caractère; et je me déterminai à la revoir. Ce n'était pas le moyen d'éviter Rousch; car Trocilla et Rousch se connaissaient de longue main, et ils avaient toujours été passablement ensemble. C'était de concert avec elle qu'il ébauchait tous ses récits scandaleux. Il inventait le fond; elle mettait de l'originalité dans les détails, d'où il arrivait qu'on les écoutait avec plaisir, qu'on les répétait partout, qu'on paraissait y croire, mais qu'on n'y croyait pas.

LA SULTANE.

Il y a quelquefois tant de finesse dans votre conte, que je serais tentée de le croire allégorique.

LE PREMIER ÉMIR.

Un soir qu'une des boiteuses de Trocilla m'introduisait chez sa maîtresse par un escalier dérobé, j'allai donner rudement de la tête contre celle de Rousch, qui s'esquivait par le même escalier. Nous fûmes l'un et l'autre renversés par la violence du choc. Rousch me reconnut au cri que je poussai. Malheureux, s'écria-t-il, que le destin a conduit ici, tremble. Tu vas enfin éprouver ma colère. A l'instant il prononça quelques mots inintelligibles; et je sentis mes cuisses rentrer en elles-mêmes, se raccourcir et se fléchir en sens contraire, mes ongles s'allonger et se recourber, mes mains disparaître, mes bras et le reste de

mon corps se revêtir de plumes. Je voulus crier, et je ne pus tirer de mon gosier qu'un son rauque et lugubre. Je le redis plusieurs fois ; et les appartements en retentirent et le répétèrent. Trocilla accourut au ramage, qui lui parut plaisant ; elle m'appela, petit, petit ; mais je n'osai pas me confier à une femme qui n'avait de fantaisie que pour les hiboux. Je pris mon vol par une fenêtre, résolu de gagner le séjour de Vérité, et de me faire désenchanter ; mais je ne pus jamais reprendre le chemin de son séjour. Plus j'allais, plus je m'égarais. Ce serait abuser de votre patience, que de vous raconter le reste de mes voyages et mes erreurs. D'ailleurs tout voyageur est sujet à mentir. J'aurais peur de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous achève elle-même mes aventures.

LA SULTANE.

Ce sera la première fois qu'elle se mêlera de voyage.

LE PREMIER ÉMIR.

Mais il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour vous et pour moi qui l'aimais de si bonne amitié, et qui avons tant fait pour elle, dit Génistan à son père.

LA SULTANE.

Ce conte est ancien, puisqu'il est du temps où les rois aimaient la vérité.

LE PREMIER ÉMIR.

Génistan s'arrêta; Vérité prit la parole; et comme elle poussait l'exactitude dans les récits jusqu'au dernier scrupule, elle dépêcha en quatre mots ce que nous aurions eu de la peine à écrire en vingt pages. J'aurais voulu, ajouta-t-elle, en le débarrassant de ses plumes, lui ôter une fantaisie qu'il a prise sous cet habit. Il s'est entêté d'une des filles de Kinkinka. — Celle, dit le sultan, qui avait permis qu'on le mît à la crapaudine. — Vous voulez dire à la basilique. Elle-même. — Mais il est fou. Celle qui fait aussi peu de cas de la vie de son amant se jouera de l'honneur de son mari. Mon fils veut donc être. — Je serais pourtant bien aise que nous commençassions à nous donner nous-mêmes des successeurs. Il y a assez long-temps que d'autres s'en mêlent. Madame, vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment il faudrait s'y prendre? Il n'y a point de remède au passé, répondit Vérité; mais je vous réponds de l'avenir si vous donnez le prince à Polychresta. Rien ne sera ni si fidèle ni si fécond, et je vous réponds d'une légion de petits-fils, et tous de Génistan. Qui empêche donc, ajouta le sultan, qu'on en fasse la demande? — Un petit obstacle; c'est que si Polychresta vous convient fort, elle ne convient point à votre fils. Il ne peut la souffrir; il la trouve

bourgeoise, sensée, ennuyeuse, et je ne sais quoi encore.... Il l'a donc vue?.... Jamais. Votre fils est un homme d'esprit; et quel esprit y aurait-il, s'il vous plaît, à aimer ou haïr une femme après l'avoir vue? c'est comme font tous les sots.... Parbleu, dit le sultan, mon fils l'entendra comme il voudra; mais j'avais connu sa mère avant que de la prendre; et si je ne suis pas un sot. Je serais fort d'avis, dit la fée, que votre fils quittât pour cette fois seulement un certain tour original qui lui sied, pour prendre votre bonhomie, et qu'il vît Polychresta avant que de la dédaigner; mais ce n'est pas une petite affaire que de l'amener là. Il faudrait que vous interposassiez votre autorité.... Ho, dit le sultan, s'il ne s'agit que de tirer ma grosse voix, je la tirerai. Vous allez voir. Aussitôt il fit appeler son fils; et prenant l'air majestueux qu'il attrapait fort bien, quand on l'en avertissait : Monsieur, dit-il à son fils, je veux, j'entends, je prétends, j'ordonne que vous voyiez la princesse Polychresta lundi; qu'elle vous plaise mardi; que vous l'épousiez mercredi : ou elle sera ma femme jeudi.... Mais, mon père.... Point de réponse, s'il vous plaît. Polychresta sera jeudi votre femme ou la mienne. Voilà qui est dit; et qu'on ne m'en parle pas davantage.

Le prince, qui n'avait jamais offensé son père par un excès de respect, allait s'étendre en remontrances, malgré l'ordre précis de les supprimer;

mais le sultan lui ferma la bouche d'un *obéissez;* lui tourna le dos, et lui laissa exhaler toute son humeur contre la fée. Madame, lui dit-il, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous mêlez, avec une opiniâtreté incroyable, de la chose du monde que vous entendez le moins. Est-ce à vous, qui ne savez ni exagérer l'esprit, la figure, la naissance, la fortune, les talents, ni pallier les défauts, à faire des mariages? Il faut que vous ayez une furieuse prévention pour votre amie, si vous avez imaginé qu'elle plairait sur un portrait de votre main. Vous qui n'ignorez aucun proverbe, vous auriez pû vous rappeler celui qui dit de ne point courir sur les brisées d'autrui. De tout temps les mariages ont été du ressort de Rousch. Laissez-le faire; il s'y prendra mieux que vous; et il serait du dernier ridicule qu'un aussi saugrenu que celui que vous proposez se consommât sans sa médiation. Mais vous n'y réussirez ni vous ni lui. Je verrai votre Polychresta, puisqu'on le veut; mais parbleu, je ne la regarde ni ne lui parle; et la manière dont votre légère amie s'y prendra pour vaincre ma taciturnité et m'intéresser sera curieuse. Vous pouvez, madame, vous féliciter d'avance d'une entrevue où nous ferons tous les trois des rôles fort amusants.

Le premier émir allait continuer lorsque Mangogul fit signe aux femmes, aux émirs et à la chatouilleuse de sortir. Pourquoi donc vous en aller

de si bonne heure? dit la sultane..... C'est, répondit le sultan, que j'en ai assez de leur métaphysique, et que je serais bien aise de traiter avec vous de choses un peu plus substantielles.... Ah! ah! vous êtes là!.... Oui, madame,... Y a-t-il long-temps?.... Ah! très-long-temps.... Premier émir, vous m'avez tendu deux ou trois piéges dont je ne renverrai pas la vengeance au dernier jugement de Brama.... L'émir est sorti, et nous sommes seuls. Parlez, madame; permettez-vous que je reste?.... Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour cela?.... Non, mais je serais flatté que vous me l'accordassiez.... Restez donc.

SIXIÈME SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Mademoiselle, approchez-vous, et arrangez mon oreiller : il est trop bas.... Fort bien.... Madame seconde, continuez. Je prévois que ce qui doit suivre sera plus de votre district que de celui du second émir. S'il prenait en fantaisie à Mangogul d'assister une seconde fois à nos entretiens, vous tousserez deux fois. Et commencez.

LA SECONDE FEMME.

Tout ce qui n'avait point cet éclat qui frappe

d'abord déplaisait souverainement à Génistan. Sa vivacité naturelle ne lui permettait ni d'approfondir le mérite réel ni de le distinguer des agréments superficiels. C'était un défaut national dont la fée n'avait pu le corriger, mais dont elle se flatta de prévenir les effets : elle prévit que, si Polychresta restait dans ses atours négligés, le prince, qui avait malheureusement contracté à la cour de son père et à celle du Tongut le ridicule de la grande parure, avec ce ton qui change tous les six mois, la prendrait à coup sûr pour une provinciale mise de mauvais goût et de la conversation la plus insipide. Pour obvier à cet inconvénient, Vérité fit avertir Polychresta qu'elle avait à lui parler. Elle vint. Vous soupirez, lui dit la fée, et depuis longtemps, pour le fils de Zambador : je lui ai parlé de vous; mais il m'a paru peu disposé à ce que nous desirons de lui. Il s'est entêté dans ses voyages d'une jeune folle qui n'est pas sans mérite, mais avec laquelle il ne fera que des sottises : je voudrais bien que vous travaillassiez à lui arracher cette fantaisie; vous le pourriez, en aidant un peu à la nature et en vous pliant au goût du prince et aux avis d'une bonne amie : par exemple, vous avez là les plus beaux yeux du monde; mais ils sont trop modestes; au lieu de les tenir toujours baissés, il faudrait les relever et leur donner du jeu : c'est la chose la plus facile. Cette bouche est petite, mais elle est sérieuse; je l'aimerais mieux

riante. J'abhorre le rouge; mais je le tolère, lorsqu'il s'agit d'engager un homme aimable. Vous ordonnerez donc à vos femmes d'en avoir. On abattra, s'il vous plaît, cette forêt de cheveux, qui rétrécit votre front; et vous quitterez vos cornettes : les femmes n'en portent que la nuit. Pour ces fourrures, elles ne sont plus de saison; mais demain je vous enverrai une personne qui vous conseillera là-dessus, et dont je compte que vous suivrez les conseils, quelque ridicules que vous puissiez les trouver. Polychresta allait représenter à la fée qu'elle ne se résoudrait jamais à se métamorphoser de la tête aux pieds, et qu'il ne lui convenait pas de faire la petite folle; mais Vérité, lui posant un doigt sur les lèvres, lui commanda de se parer, et de ne rien négliger pour captiver le prince.

Le lendemain matin, la fée Churchille, ou dans la langue du pays, Coquette, arriva avec tout l'appareil d'une grande toilette. Une corbeille, doublée de satin bleu, renfermait la parure la plus galante et du goût le plus sûr; les diamants, l'éventail, les gants, les fleurs, tout y était, jusqu'à la chaussure : c'était les plus jolies petites mules qu'on eût jamais brodées. La toilette fut déployée en un tour de main, et toutes les petites boîtes arrangées et ouvertes : on commença par lui égaliser les dents, ce qui lui fit grand mal; on lui appliqua deux couches de rouge; on lui plaça sur la tempe gauche

une grande mouche à la reine; de petites furent dispersées avec choix sur le reste du visage : ce qui acheva cette partie essentielle de son ajustement. J'oubliais de dire qu'on lui peignit les sourcils, et qu'on lui en arracha une partie, parce qu'elle en avait trop. On répondit aux plaintes qui lui échappèrent dans cette opération, que les sourcils épais étaient de mauvais ton. On ne lui en laissa donc que ce qu'il lui en fallait pour lui donner un air enfantin; elle supporta cette espèce de martyre avec un héroïsme digne d'une autre femme et de l'amant qu'elle voulait captiver. Churchille y mit elle-même la main, et épuisa toute la profondeur de son savoir, pour attraper ce je ne sais quoi, si favorable à la physionomie : elle y réussit; mais ce ne fut qu'après l'avoir manqué cinq ou six fois. On parvint enfin à lui mettre des diamants, Churchille fut d'avis de les ménager, de crainte que la quantité n'offusquât l'éclat naturel de la princesse : pour les femmes, elles lui en auraient volontiers placé jusqu'aux genoux, si on les avait laissé faire. Puis on la laça. On lui posa un panier d'une étendue immense, ce qui la choqua beaucoup : elle en demanda un plus petit. Eh ! fi donc, lui répondit Churchille; pour peu qu'on en rabattît, vous auriez l'air d'une marchande en habit de noces, et sans rouge on vous prendrait pour pis. Il fallut donc en passer par là : on continua de l'habiller, et quand elle le fut, elle se regarda dans une glace:

jamais elle n'avait été si bien, et jamais elle ne s'était trouvée aussi mal. Elle en reçut des compliments. Vérité lui dit, avec sa sincérité ordinaire, que dans ses atours elle lui plaisait moins; mais qu'elle en plairait davantage à Génistan; qu'elle effacerait Lively dans son souvenir, et qu'elle pouvait s'attendre, pour le lendemain, à un sonnet, à un madrigal; car, ajouta-t-elle, il fait assez joliment des vers, malgré toutes les précautions que j'ai prises pour le détourner de ce frivole exercice. La fée donna l'après-dîner un concert de musettes, de vielles et de flûtes. Génistan y fut invité : on plaça avantageusement Polychresta, c'est-à-dire, qu'elle n'eut point de lustre au-dessus de sa tête, pour que l'ombre de l'orbite ne lui renfonçât pas les yeux. On laissa à côté d'elle une place pour le prince, qui vint tard; car son impatience n'était pas de voir sa déesse de campagne : c'est ainsi qu'il appelait Polychresta. Il parut enfin, et salua, avec ses grâces et son air distrait, la fée et le reste de l'assemblée. Vérité le présenta à sa protégée qui le reçut d'un air timide et embarrassé, en lui faisant de très-profondes révérences. Cependant le prince la parcourait avec une attention à la déconcerter : il s'assit auprès d'elle, et lui adressa des choses fines; Polychresta lui en répondit de sensées, et le prince conçut une idée avantageuse de son caractère, avec beaucoup d'éloignement pour sa société; et laissez là le sens commun, ayez de

la gentillesse et de l'enjouement; voilà l'essentiel avec de vieux louis, disait un bon gentilhomme....

LA SULTANE.

Dont le château tombait en ruine.

LA SECONDE FEMME.

Quoique les revenus du prince fussent en très-mauvais ordre, il était trop jeune pour goûter ces maximes : c'était Lively qu'il lui fallait, avec ses agréments et ses minauderies; il se la représentait jouant au volant ou à collin-maillard, se faisant des bosses au front, qui ne l'empêchaient pas de folâtrer et de rire; et il achevait d'en raffoler. Que fera-t-il d'une bégueule d'un sérieux à glacer, qui ne parle jamais qu'à propos, et qui fait tout avec poids et mesure?

Après le concert, il y eut un feu d'artifice qui fut suivi d'un repas somptueux : le prince fut toujours placé à côté de Polychresta; il eut de la politesse, mais il ne sentit rien. La fée lui demanda le lendemain ce qu'il pensait de son amie. Génistan répondit qu'il la trouvait digne de toute son estime, et qu'il avait conçu pour elle un très profond respect; j'aimerais mieux, reprit Vérité, un autre sentiment. Cependant il est bien doux de faire le bonheur d'une femme vertueuse et douée d'excellentes qualités. Ah! madame, reprit le prince, si vous aviez vu Lively! qu'elle est aimable! Je vois, dit Vérité, que vous n'avez que cette petite folle

en tête, qui n'est point du tout ce qu'il vous faut.

LA SULTANE.

Dans une maison, grande ou petite, il faut que l'un des deux au moins ait le sens commun.

LA SECONDE FEMME.

Le prince voulut répliquer, et justifier son éloignement pour Polychresta; mais la fée, prenant un ton d'autorité, lui ordonna de lui rendre des soins, et lui répéta qu'il l'aimerait s'il voulait s'en donner le temps. D'un autre côté elle suggéra à son amie de prendre quelque chose sur elle, et de ne rien épargner pour plaire au prince. Polychresta essaya, mais inutilement: un trop grand obstacle s'opposait à ses desirs; elle comptait trente-deux ans, et Génistan n'en avait que vingt-cinq: aussi disait-il que les vieilles femmes étaient toutes ennuyeuses: quoique la fée fût très-antique, ce propos ne l'offensait pas.

LA SULTANE.

Elle possédait seule le secret de paraître jeune.

LA SECONDE FEMME.

Le prince obéit aux ordres de la fée; c'était toujours le parti qu'il prenait, pour peu qu'il eût le temps de la réflexion. Il vit Polychresta; il se plut même chez elle.

LA SULTANE.

Toutes les fois qu'il avait fait des pertes au jeu, ou qu'il boudait quelqu'une de ses maîtresses.

LA SECONDE FEMME.

A la longue, il s'en fit une amie; il goûta son caractère; il sentit la force de son esprit; il retint ses propos; il les cita, et bientôt Polychresta n'eut plus contre elle que son air décent, son maintien réservé, et je ne sais quelle ressemblance de famille avec Azéma, qu'il ne se rappelait jamais sans bâiller. Les services qu'elle lui rendit dans des occasions importantes achevèrent de vaincre ses répugnances. La fée, qui n'abandonnait point son projet de vue, revint à la charge. Dans ces entrefaites on annonça au prince que plusieurs seigneurs étrangers, à qui il avait fait des billets d'honneur pendant sa disgrâce, en sollicitaient le payement, et il épousa.

Il porta à l'autel un front soucieux; il se souvint de Lively, et il en soupira. Polychresta s'en aperçut; elle lui en fit des reproches, mais si doux, si honnêtes, si modérés, qu'il ne put s'empêcher d'en verser des larmes, et de l'embrasser.

LA SULTANE.

Je les plains l'un et l'autre.

LA SECONDE FEMME.

Je n'ai point de goût pour Polychresta, disait-il en lui-même; mais j'en suis fortement aimé : il n'y a point de femme au monde que j'estime autant qu'elle, sans en excepter Lively. Voilà donc l'objet dont je suis désespéré de devenir l'époux! La fée a raison; oui, elle a raison; il faut que je

sois fou ! Les femmes de son mérite sont-elles donc si communes pour s'affliger d'en posséder une ? D'ailleurs elle a des charmes qui seront même durables : à soixante ans elle aura de la bonne mine. Je ne puis me persuader qu'elle radote jamais ; car je lui trouve plus de sens et plus de lumières qu'il n'en faut pour la provision et pour la vie d'une douzaine d'autres. Avec tout cela, je souffre. D'où vient cette cruelle indocilité de mon cœur ? Cœur fou, cœur extravagant, je te dompterai.

Ce soliloque, appuyé de quelques propositions faites au prince de la part de Polychresta, le forcèrent, sinon à l'aimer, du moins à vivre bien avec elle.

LA SULTANE.

Ces propositions, je gagerais bien que je les sais. Continuez.

LA SECONDE FEMME.

Prince, lui dit-elle un jour, peu de temps après leur mariage, les lois de l'empire défendent la pluralité des femmes ; mais les grands princes sont au-dessus des lois.

LA SULTANE.

Voilà ce que je n'aurais pas dit, moi.

LA SECONDE FEMME.

Je consentirai sans peine à partager votre tendresse avec Lively.

LA SULTANE.

Fort bien cela.

LA SECONDE FEMME.

Mais plus de voyage chez Trocilla.

LA SULTANE.

A merveille.

LA SECONDE FEMME.

Des femmes de sens ne doivent-elles pas être bien flattées des sentiments qu'on leur adresse, lorsqu'on en porte de semblables chez une dissolue qui n'a jamais aimé, qui n'a rien dans le cœur, et qui pourrait vous précipiter dans des travers nuisibles à mon bonheur, au vôtre, à celui de vos sujets? Qui vous a dit que cette impérieuse folle ne s'arrogera pas le choix de vos ministres et de vos généraux? qui vous a dit qu'un moment de complaisance inconsidérée ne coûtera pas la vie à cinquante mille de vos sujets, et l'honneur à votre nation? J'ignore les intentions de Lively; mais je vous déclare que les miennes sont de n'avoir aucune intimité avec un homme qui peut se livrer à Trocilla et à ses hiboux.

LA SULTANE.

Ce discours de Polychresta m'enchante.

LA SECONDE FEMME.

Le prince était disposé à sacrifier Trocilla, pourvu qu'on lui accordât Lively.

LA SULTANE.

Notre lot est d'aimer le souverain, d'adoucir le fardeau du sceptre, et de lui faire des enfants. J'ai quelquefois demandé des places au sultan pour mes amis, jamais aucune qui tînt à l'honneur ou au salut de l'empire. J'en atteste le sultan. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux; jusqu'à présent je n'ai point eu à m'en repentir.

LA SECONDE FEMME.

Génistan proposa donc l'avis de sa nouvelle épousée au conseil, où il passa d'un consentement unanime. Il ne s'agissait plus que d'être autorisé par les prêtres, qui partageaient avec les ministres le gouvernemeut de l'empire, depuis la caducité de Zambador. Il se tint plusieurs synodes, où l'on ne décida rien. Enfin, après bien des délibérations, on annonça au prince qu'il pourrait en sûreté de conscience avoir deux femmes, en vertu de quelques exemples consacrés dans les livres saints, et d'une dispense de la loi, qui ne lui coûterait que cent mille écus.

Génistan partit lui-même pour la Chine, et revit Lively plus aimable que jamais. Il l'obtint de son père, et revint avec elle au Japon. Polychresta ne fut point jalouse de son empressement pour sa

rivale, et le prince fut si touché de sa modération, qu'elle devint dès ce moment son unique confidente. Il eut d'elle un grand nombre d'enfants, qui tous vinrent à bien. Il n'en fut pas de même de Lively. Elle n'en put amener que deux à sept mois.

Vérité demeura à la cour pendant plusieurs années; mais lorsque la mort de Zambador eut transmis le sceptre entre les mains de son fils, elle se vit peu à peu négligée, importune, regardée de mauvais œil, et elle se retira, emmenant avec elle un fils que le prince avait eu de Polychresta, et une fille que Lively lui avait donnée.

Trocilla fut entièrement oubliée, et Génistan, partageant son temps entre les affaires et les plaisirs, jouissait du vrai bonheur d'un souverain, de celui qu'il procurait à ses sujets, lorsqu'il survint une aventure qui surprit étrangement la cour et la nation.

Ici la sultane ordonna au premier émir de continuer; mais l'émir ayant toussé deux fois avant de commencer, Mirzoza comprit que le sultan venait d'entrer. Assez, dit-elle; et l'assemblée se retira.

SEPTIÈME SOIRÉE.

LE PREMIER ÉMIR.

Un jour on avertit le sultan Génistan qu'une troupe de jeunes gens des deux sexes, qui portaient des ailes blanches sur le dos, demandaient à lui être présentés. Ils étaient au nombre de cinquante-deux, et ils avaient à leur tête une espèce de député. On introduisit cet homme dans la salle du trône, avec son escorte ailée. Ils firent tous à l'empereur une profonde révérence, le député en portant la main à son turban, les enfants en s'inclinant et trémoussant des ailes, et le député prenant la parole, dit :

« Très-invincible sultan, vous souvient-il des jours où, persécuté par un mauvais génie, vous traversâtes d'un vol rapide des contrées immenses, arrivâtes dans la Chine sous la forme d'un pigeon, et daignâtes vous abattre sur le temple de la Guenon couleur de feu, où vous trouvâtes des volières dignes d'un oiseau de votre importance ? Vous voyez, très-prolifique seigneur, dans cette brillante jeunesse, les fruits de vos amours et les merveilleux effets de votre ramage. Les ailes blanches dont leurs épaules sont décorées, ne peuvent vous

laisser de doute sur leur sublime origine, et ils viennent réclamer à votre cour le rang qui leur est dû. »

Génistan écouta la harangue du député avec attention. Ses entrailles s'émurent, et il reconnut ses enfants. Pour leur donner quelque ressemblance avec ceux de Polychresta, il leur fit aussitôt couper les ailes. Qu'on me montre, dit-il ensuite, celui dont la princesse Lively fut mère. Prince, lui répondit le député, c'est le seul qui manque; et votre famille serait complète, si la fée Coribella, ou dans la langue du pays, Turbulente, marraine de celui que vous demandez, ne l'avait enlevé dans un tourbillon de lumière, comme vous en fûtes vous-même le témoin oculaire, lorsque le grand Kinkinka le secouant par une aile, était sur le point de lui ôter la vie. Le prince fut mécontent de ce qu'on avait laissé un de ses enfants en si mauvaises mains. Ah! prince, ajouta le député, la fée l'a rendu tout joli; il a des mutineries tout-à-fait amusantes. Il veut tout ce qu'il voit; il crie à désespérer ses gouvernantes, jusqu'à ce qu'il soit satisfait; il casse, il brise, il mord, il égratigne; la fée a défendu qu'on le contredît sur quoi que ce soit.

Ici le député se mit à sourire. De quoi souriez-vous? lui dit le prince. — D'une de ses espiégleries. — Quelle est-elle? — Un soir, qu'on était sur le point de servir, il lui prit en fantaisie de pisser

dans les plats; et on le laissa faire. Le moment suivant, il voulut que sa marraine lui montrât son derrière, et il fallut le contenter. Il ne s'en tint pas là....

LA SULTANE.

Le moment suivant, il voulut qu'elle le montrât à tout le monde.

LE PREMIER ÉMIR.

C'est ce que le député ajouta. Allez, vieux fou, lui repartit le prince; vous ne savez ce que vous dites. Cet enfant est menacé de n'être qu'un écervelé, et d'en avoir l'obligation à sa marraine. Il vaudrait encore mieux qu'il fût chez sa grand'mère. Je vous ordonne sur votre longue barbe, que je vous ferai couper jusqu'au vif, de le retenir la première fois que Coribella l'enverra chez nos vierges, qui achèveraient de le gâter.

Cela dit, l'audience finit; le député fut congédié et les enfants distribués en différents appartements du palais. Mais à peine Lively fut-elle instruite de leur arrivée et de l'absence de son fils, qu'elle en poussa des cris à tourner la tête à tous ceux qui l'approchaient. Il fallut du temps pour l'apaiser; et l'on n'y réussit que par l'espérance qu'on lui donna qu'il reviendrait. Dès ce jour, le prince ajouta aux soins de l'empire et aux devoirs d'époux ceux de père.

Lorsqu'il sortait du conseil, la tête remplie des

affaires d'état, il allait chercher de la dissipation chez Lively. Il paraissait à peine, qu'elle était dans ses bras. Sa conversation légère et badine l'amusait beaucoup. Son enjouement et ses caresses lui dérobaient des journées entières, et lui faisaient oublier l'univers. Il ne s'en séparait jamais qu'à regret. Il prenait auprès d'elle des dispositions à la bienfaisance; et l'on peut dire qu'elle avait fait accorder un grand nombre de grâces, sans en avoir peut-être sollicité aucune. Pour Polychresta, c'était à ses yeux une femme très-respectable, qui l'ennuyait souvent, et qu'il voyait plus volontiers dans son conseil que dans ses petits appartements. Avait-il quelque affaire importante à terminer, il allait puiser chez elle les lumières, la sagesse, la force, qui lui manquaient. Elle prévoyait tout. Elle envisageait tous les sens d'une action; et l'on convient qu'elle faisait autant au moins pour la gloire du prince, que Lively pour ses plaisirs. Elle ne cessa jamais d'aimer son époux, et de lui marquer sa tendresse par des attentions délicates.

Lively fut un peu soupçonnée d'infidélité; elle exigeait de Génistan des complaisances excessives; elle se livrait au plaisir avec emportement; elle avait les passions violentes; elle imaginait et prétendait que tout se prêtât à ses imaginations; il fallait presque toujours la deviner. Elle disait un jour que les dieux auraient pu se dispenser de donner aux hommes les organes de la parole, s'ils

avaient eu un peu de pénétration et beaucoup d'amour; qu'on se serait compris à merveille sans mot dire, au lieu qu'on parle quelquefois des heures entières sans s'entendre; qu'il n'y eût eu que le langage des actions, qui est rarement équivoque; qu'on eût jugé du caractère par les procédés, et des procédés par le caractère; de manière que personne n'eût raisonné mal à propos. Quand ses idées étaient justes, elles étaient admirables, parce qu'elles réunissaient au mérite de la justesse celui de la singularité. Sa pétulance ne l'empêchait pas d'apercevoir: elle n'était pas incapable de réflexion. Elle avait de la promptitude et du sens. L'opposition la plus légère la révoltait. Elle se conduisait précisément, comme si tout eût été fait pour elle. Elle chicanait quelquefois le prince sur les moments qu'il accordait aux affaires, et ne pouvait lui passer ceux qu'il donnait à Polychresta. Elle lui demandait à quoi il s'occupait avec son insipide; combien il avait bâillé de fois à ses côtés; si elle lui répétait les mathématiques. Cette femme est de très-bon conseil, lui répondait le prince; et il serait à souhaiter, pour le bien de mes sujets, que je la visse plus souvent. Vous verrez, ajoutait Lively, que c'est par vénération pour ses qualités que vous lui faites des enfants régulièrement tous les neuf mois. Non, lui répliquait Génistan; mais c'est pour la tranquillité de l'état. Vous ne conduisez rien à terme; il faut bien que Polychresta répare vos

fautes ou les miennes. A ces propos, Lively éclatait de rire, et se mettait à contrefaire Polychresta. Elle demandait à Génistan quel air elle avait quand on la caressait. Ah! prince, ajoutait-elle, ou je n'y entends rien, ou votre grave statue doit être une fort sotte jouissance. Encore un coup, lui répliquait le prince, je vous dis que je ne songe avec elle qu'au bien de l'état. Et avec moi, reprenait Lively, à quoi songez-vous?... A vous-même et à mes plaisirs.

A ces questions elle en ajoutait de plus embarrassantes. Le prince y satisfaisait de son mieux; mais un moyen de s'en tirer, qui lui réussissait toujours, c'était de lui proposer de nouveaux plaisirs. On le prenait au mot; et les querelles finissaient. Elle avait des talents qu'elle avait acquis presque sans étude. Elle apprenait avec une grande facilité; mais elle ne retenait presque rien. Il faut avouer que si les femmes aimables sont rares, elles sont aussi bien difficiles à captiver. La légèreté était la seule chose qu'on pût reprocher à Lively. Le prince en devint jaloux, et la pria de fermer son appartement.

LA SULTANE.

La gêner, c'était travailler sûrement à lui déplaire.

LE PREMIER ÉMIR.

Aussi ai-je lu, dans des mémoires secrets, qu'un

frère très-aimable de Génistan négligeait les défenses de l'empereur, trompait la vigilance des eunuques, se glissait chez Lively, et se chargeait d'égayer sa retraite. Il fallait qu'il en fût éperdument amoureux; car il ne risquait rien moins que la vie dans ce commerce, qu'heureusement pour lui le prince ignora.

LA SULTANE.

Tant qu'il fut aimé.

LE PREMIER ÉMIR.

Il est vrai que, quand elle ne s'en soucia plus....

LA SULTANE.

C'est-à-dire, au bout d'un mois.

LE PREMIER ÉMIR.

Elle révéla tout au sultan.

LA SULTANE.

Tout, émir, tout! Vos mémoires sont infidèles. Soyez sûr que la confidence de Lively n'alla que jusqu'où les femmes la poussent ordinairement, et que Génistan devina le reste.

LE PREMIER ÉMIR.

Il entra dans une colère terrible contre son frère; il donna des ordres pour qu'il fût arrêté : mais son frère, prévenu, échappa au ressentiment de l'empereur par une prompte retraite.

LA SULTANE.

Second émir, continuez.

LE SECOND ÉMIR.

Ce fut alors que le député ramena à la cour l'enfant que le prince avait eu de Lively, et qui avait passé ses premières années chez la fée sa marraine Coribella. C'était bien le plus méchant enfant qui eût jamais désespéré ses parents. Génistan son père ne s'était point trompé sur l'éducation qu'il avait reçue. On n'épargna rien pour le corriger; mais le pli était pris, et l'on n'en vint point à bout. Il avait à peine dix-huit ans, qu'il s'échappa de la cour de l'empereur, et se mit à parcourir les royaumes, laissant partout des traces de son extravagance. Il finit malheureusement. C'était la bravoure même. Au sortir d'un souper, où la débauche avait été poussée à l'excès, deux jeunes seigneurs se prirent de querelle. Il se mêla de leur différend, plus que ces écervelés ne le desiraient, se trouva dans la nécessité de se battre contre ceux entre lesquels il s'était constitué médiateur, et reçut deux coups d'épée dont il mourut.

LA SULTANE.

A vous, madame première.

LA PREMIÈRE FEMME.

De deux sœurs qu'il avait, l'une fut mariée au génie Rolcan, ce qui signifie dans la langue du

pays, Fanfaron. Quant aux autres enfants issus du temple de la Guenon couleur de feu, on eut beau leur couper les ailes, les plumes leur revinrent toujours. On n'a jamais rien vu, et on ne verra jamais rien de si joli. Les mâles se tournèrent tous du côté des arts, et remplirent le Japon d'hommes excellents en tout genre. Leurs neveux furent poètes, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes. Les filles étaient si aimables que leurs époux les prirent sans dot.

LA SULTANE.

Alors on croyait apparemment qu'il fallait d'un côté une grande fortune pour compenser un grand mérite. Le temps en est bien loin. A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Ce fut un des fils de Polychresta qui succéda à l'empire. Ses frères devinrent de grands orateurs, de profonds politiques, de savants géomètres, d'habiles astronomes, et suivirent, du consentement de leurs parents, leur goût naturel; car les talents alors ne dégradaient point au Japon.

LA SULTANE.

Continuez, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Divine fut l'autre fille de Lively. Génistan l'avait eue de cette aimable et singulière princesse, dans

FIN DE LA TABLE.

En entrant chez elle, la première de ses femmes trouva une superbe cassolette du Japon.

La seconde, deux bracelets, sur l'un desquels étaient les portraits du sultan et de la sultane.

La chatouilleuse, plusieurs pièces d'étoffe d'un goût excellent.

Le lendemain matin, elle envoya au premier émir un cimeterre magnifique, avec un turban qu'elle avait travaillé de ses mains.

La récompense du second fut une esclave d'une rare beauté, sur laquelle la sultane avait remarqué que cet émir attachait souvent ses regards.

FIN DE L'OISEAU BLANC,

ET DU TOME PREMIER DES ROMANS ET CONTES.

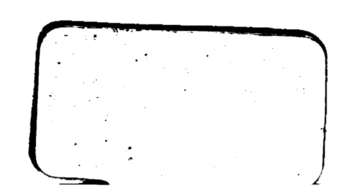
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





FIN DE LA TABLE.



